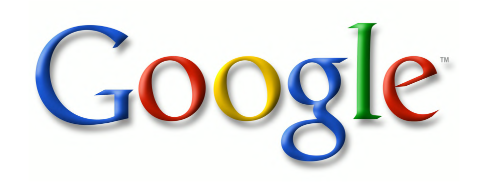






PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT

EN 1881

AVEC UNE PRÉFACE

PAR M. JULES CLARETIE

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1882

L'HOTEL DROUOT

EN 1881

L'HOTEL DROUOT

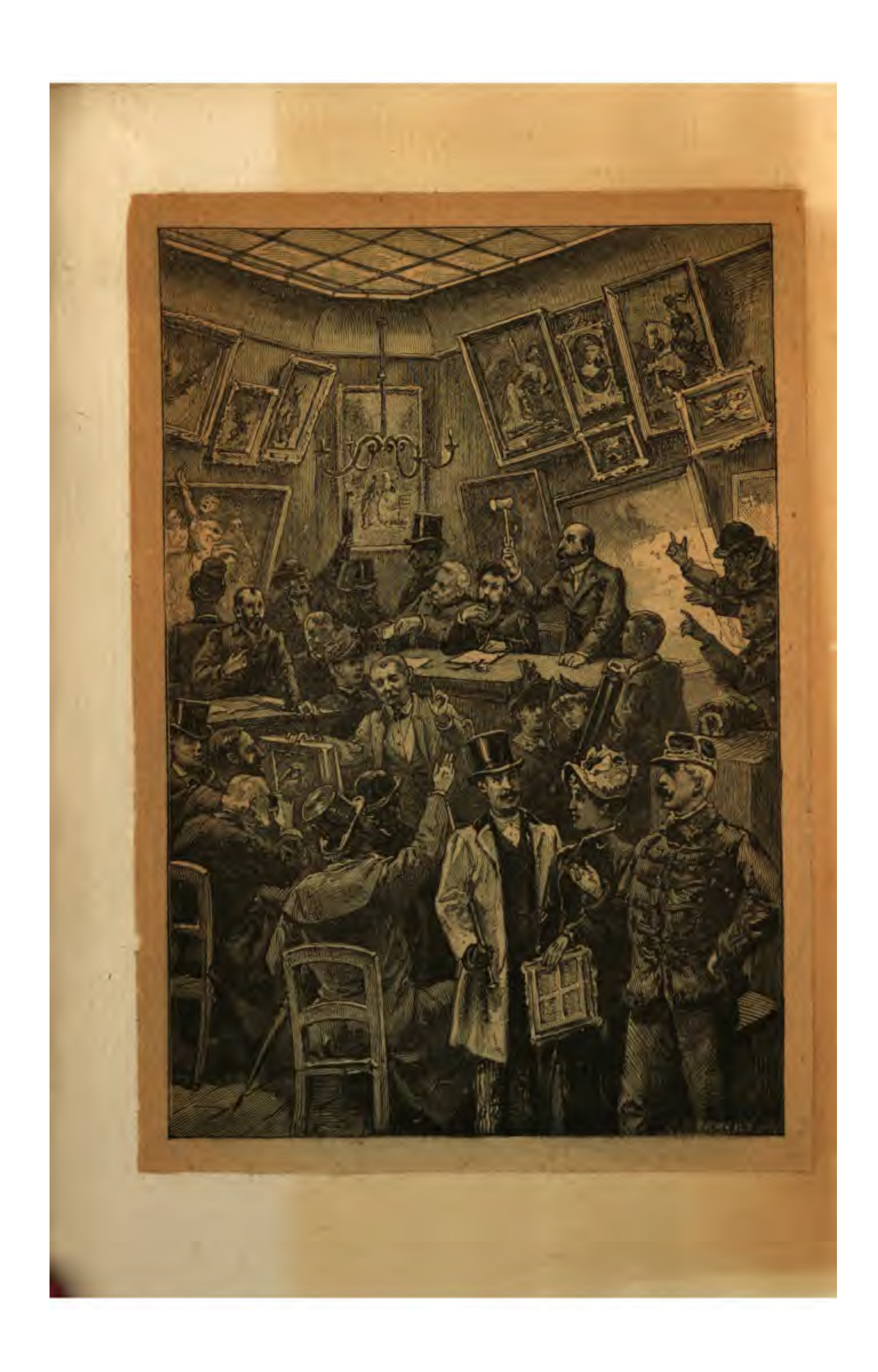
EN 1881

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

Cinquante exemplaires sur papier de Hollande

Exemplaire N° 22

Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.



PAUL EUDEL

L'HOTEL DROUOT
EN 1881

AVEC UNE PRÉFACE

PAR

M. JULES CLARETIE

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE, 13

1882


DEPT. HISTORY
OXFORD
ART

A MON AMI

LÉONCE LEROUX

Ce Livre est dédié

comme un témoignage de sincère affection.

PRÉFACE

Voici un livre d'un caractère fort original, d'un charme tout particulier, et qui intéressera profondément les curieux, les amateurs d'art, les collectionneurs, sans compter les observateurs et les moralistes, c'est-à-dire et pour dire vrai tout le monde.

Un esprit très distingué, un Parisien très averti, un érudit en matière de ventes, M. Paul Eudel, qui a tour à tour signé ses chroniques de ces divers pseudonymes : *Le cousin Pons*, *Un habitué de l'hôtel Drouot*, et en dernier lieu, au journal *la Vie Moderne*, « Paul du Crotoy, » réunit aujourd'hui sous son nom ses causeries artistiques qui seront peut-être un jour, pour les ventes contemporaines, ce que le *Trésor de la curiosité* de Charles Blanc est pour le passé. On ne se doute point de la quantité de renseignements et de documents que peut contenir l'histoire au jour le jour de l'*Hôtel Drouot* durant une année. Je viens de lire le volume nouveau. C'est comme un amas de petits drames, de

traits de mœurs, de romans, de *menus faits* comme les aimait Stendhal.

Il n'est pas d'endroit où la *Vie à Paris* se trouve mieux résumée que dans cet hôtel des ventes, et je ne crois pas qu'on en puisse mieux écrire la chronique avec plus de science et de goût que vient de le faire M. Paul Eudel.

L'hôtel Drouot, c'est la Bourse de l'art et du bric-à-brac. Je ne sais pas de coin parisien où le pouls de notre vie moderne batte plus vite. Ce grand monument sans angles, avec ses lettres d'or : *Hôtel des Ventes Mobilières*, au-dessous desquelles pend, comme crêpé de deuil, un drapeau presque noir et jadis tricolore, ressemble à un immense mausolée où, pêle-mêle, comme dans un ossuaire, se heurtent tous les détritus de Paris, haute et basse vie. Le monde entier a passé par cette porte dont les lourds battants de velours s'ouvrent et se referment sur un flot de gens.

Vous n'avez jamais remarqué, sans doute, l'espèce de frise, ou plutôt de décoration, qui court sur la façade de ce petit monumént, Hôtel Drouot, successeur de l'Hôtel Bullion ? Là, des sculptures sans arêtes représentent le pêle-mêle de ce que la demeure même recèle pour quelques jours dans un flux et un reflux de toutes les marées du luxe et de la misère. L'architecte a représenté, dans un affreux style grec, des armes et des livres, des coffrets de bijoux et des casques de guerriers, des pinceaux et des amphores, toute la débâcle des métiers et des arts. C'est l'enseigne de la maison.

Les noms les plus disparates se heurtent dans les

affiches jaunes, vertes, rouges, bleues, sur les murailles de l'hôtel. On vend de tout là-dedans : des tableaux de Corot et des autographes de Fouquier-Tinville, un dossier sur la canonisation de saint Vincent de Paul et une cafetière de la Du Barry,—celle de *La France* peut-être; — les bijoux de Mme veuve Marie Blanc et les tableaux de Paul de Saint-Victor. J'ai passé, pour suivre ces ventes, de longues heures dans ces salles où traîne l'odeur de *renfermé*, où la congestion et la migraine flottent au-dessus des crânes, dans l'atmosphère chargée de buée humaine et de vapeur, comme les allégories ailées dans les tableaux de Coypel.

Quoi de plus curieux que d'étudier cette population, à demi flottante et fixée à demi, qui roule à travers les escaliers et s'entasse dans les salles de l'Hôtel des Ventes, depuis les misérables salles ou le hall du bas — ce qu'on appelle *Mazas* dans l'argot du lieu — jusqu'aux salles haut cotées, le n° 1, où les diamants de Mme Blanc étaient mis aux enchères, et les salles du fond où s'accrochent d'ordinaire les tableaux de prix, en passant par cette salle n° 18, ouverte sur l'escalier même, comme la niche d'un chien ou la loge d'un concierge, et où souvent, dans le hasard des petites ventes obscures, sans autre affiche qu'un placard écrit à la main, en *ronde*, les flaireurs, les dénicheurs, les habiles ont déterré pour quelques francs quelque tableau ignoré, quelque bibelot précieux.

Il faut voir ces couloirs, un jour de vente célèbre! On s'y écrase. Et, dans la salle même, lorsque le feu des enchères brûle comme une éruption volcanique!

La physionomie de l'Hôtel Drouot a été souvent tracée : par M. Rochefort dans ses *Petits mystères de l'Hôtel des Ventes;* par M. Champfleury, dans son *Hôtel des commissaires-priseurs;* elle le sera, au jour le jour, par ce nouveau venu, M. Paul Eudel, qui se propose d'écrire, année par année, la chronique de l'Hôtel Drouot.

Eh ! c'est conter tout bonnement l'histoire même de nos mœurs, de nos engouements, de nos ingratitudes et de nos folies. Tout aboutit à l'Hôtel Drouot. C'est le grand collecteur de nos richesses et de nos ruines. Le mobilier d'acajou du petit bourgeois, le palissandre de la fille qui va en fiacre et celui de la tapageuse qui porte sur son coupé son chiffre et ses armes parlantes — *Quand même ! J'aime qu'on m'aime quand j'aime ! — Quid mihi ?* ou *Quærens quem devoret ;* — tout, jusqu'à la chaise de paille de la pauvre honnête femme qui marche à pied, comme disait Barrière, se trouve là, roulé comme les détritus dans un ruisseau, après l'orage.

Il faut voir les regards anxieux de ceux dont on vend la défroque et les dédains ou les fièvres de ceux qui l'achètent. Lorsqu'il s'agit de la vente des pierres précieuses d'une millionnaire comme Mme Blanc, — cette souveraine de Monte-Carlo, reine et *fermière* comme Marie-Antoinette, mais fermière des jeux, — le drame n'est pas fort poignant. Ce n'est qu'une question de plus ou de moins, une affaire de commerce. Les enchérisseurs, leur loupe à la main, examinent le saphir, interrogent le diamant ; ils frottent sur le bijou la manche

de leur houppelande ; ils lèchent, de la langue, le rubis ou l'émeraude pour se rendre compte de sa limpidité. Puis, passant le joyau à un autre, ils font monter ou laissent tomber l'enchère. Il n'y a pas de *drame*. La vente, comme certaines pièces, manque d'action, pour un spectateur moraliste.

Mais lorsque c'est la fortune même d'un pauvre homme, d'une veuve, d'enfants orphelins, qui est en jeu, qui peut s'évaporer, se volatiliser là, finir en poussière sous le marteau du commissaire-priseur, comme on suit, sous le voile noir de la femme, sur le visage blême de l'homme ruiné, les traces de l'angoisse ! Combien de fois je les ai vus, ces frémissements de lèvres, ces larmes grosses dans les yeux rougis ! Quelles souffrances, tandis que le *crieur* s'époumonne à gonfler, comme un ballon qui s'obstinerait à rester à terre, cette vente qui ne grossit pas ! Quelle contraction nerveuse et quel coup de lance au cœur lorsque, sur un bibelot que l'on croyait précieux, qui représentait pour le vendeur un gros morceau de pain, peut-être un coupon de rente (ô illusion !) le marteau s'abaisse avec ce bruit sec qui est comme l'écho du coup sourd de la guillotine et que retentit le mot funèbre : — *Adjugé !*

J'ai vu, un jour, dans une de ces salles, un spectacle en ce genre tragique. Deux Chinois, deux bons Chinois de l'Exposition, venus à Paris avec toute une cargaison de bronzes, de faïences, d'écrans, d'étoffes, de porcelaines, boîtes de laque, vendaient, talonnés par le besoin sans doute, les tas d'objets qu'ils avaient entassés d'abord dans leur bazar du Trocadéro, puis qu'ils

àvaient essayé d'écouler dans le déballage d'un magasin d'une avenue nouvelle.

Ce que cet amas d'objets disparates avait coûté, là-bas, à ces Chinois, devait être considérable, sans compter le port et les installations à Paris. Or, le jour où ils réalisaient leur fortune, rien ne se vendait. Journée nulle. Aucune enchère. « Allons, messieurs, glapissait l'*allumeur*. Un peu de vigueur ! Voilà des occasions superbes ! Ce n'est pas vendu ! C'est donné ! »

Et c'était donné, en effet, donné à qui les voulait, les nécessaires d'ivoire, les potiches à fonds verts ou jaunes, les assiettes, les brûle-parfums, les cabarets, les chimères, les dragons, les écrans, les portières de soie, donnés, livrés au hasard des enchères sans acheteurs, à des prix dérisoires qui poignardaient, sur les tabourets où ils se tenaient assis, les deux Chinois, dont les regards navrés se croisaient, au-dessus de leur défroque dispersée, comme deux étreintes au-dessus d'une tombe.

Non, je n'oublierai jamais ces regards effarés, mais résignés, et cette pâleur qu'on apercevait sous la peau cuivrée de ces deux pauvres êtres venus de là-bas ;

Du fleuve Jaune où sont les cormorans !

Parfois, lorsqu'un objet quelconque, étalé sur la table ou présenté sur un plateau, aux acheteurs clairsemés, semblait monter tout à coup, dépasser les mornes enchères d'habitude, automatiquement, d'un même mouvement, les deux Chinois se levaient, regardaient éton-

nés, les morceaux de porcelaine ou d'ivoire, qui paraissaient allumer les convoitises de ces Français... leurs yeux se rencontraient et semblaient dire :

— Ah ! c'est notre fameuse théière !... de Kin-te-chin, le Sèvres chinois !... ou notre statuette de Lao-tseu !

Cela ne les étonnait plus qu'on se disputât la statuette du moraliste Lao-tseu, qu'ils avaient rapportée comme une rareté de la ville où, sur le fleuve Min, est jeté le pont des Dix-Mille-Années. Une merveille, cette sculpture ! Et peut-être allait-on l'apprécier à sa valeur ?

Ah ! s'ils avaient eu assez d'argent pour la racheter ? S'ils n'avaient pas dû leur loyer au propriétaire et peut-être leur nourriture au gargotier, comme ils eussent rapporté chez eux, dans leur pays de Chine, ces bibelots ainsi dispersés et dont ils se disaient, quand on les embarquait, là-bas :

— A Paris, ils nous vaudront une fortune !

« La vraie sagesse consiste à ne jamais rien espérer, » dit précisément un proverbe chinois.

— *Adjugé !* cria le commissaire-priseur.

Après la théière, laissée pour peu de chose, la statuette d'ivoire était donnée pour une misère.

Cette fois, je vis les yeux, aux conjonctives toutes rouges, des deux pauvres Chinois s'emplir de pleurs qu'ils n'essayèrent même pas d'écraser sous leurs paupières jaunes. Mais, excepté moi peut-être, nul n'aperçut ces larmes sur leurs joues de bronze. Les deux Chinois s'étaient comme écroulés, derrière le *comptoir* du commissaire-priseur et, immobiles et raidis dans

leurs robes de soie bleue et rose, jusqu'à la fin de la vente ils ne bougèrent plus, suivant désormais d'un œil sec l'effondrement de leurs espoirs, l'écroulement de leur fortune...

Pour en revenir à l'ouvrage de M. Eudel, je ne sais pas de livre plus particulier et plus amusant. Curieuse aujourd'hui, cette histoire de l'hôtel Drouot sera précieuse pour l'avenir. La collection de dix volumes pareils à celui-ci serait, pour l'étude de nos mœurs, une mine inépuisable. L'auteur a réussi par un point spécial de la vie parisienne ce que nous avons tenté de faire pour la *Vie à Paris*. Et qu'il a eu raison de noter les pulsations de cette fièvre, les caprices de la mode, les engouements, les affolements des amateurs !

Le *Livre-Journal* du marchand-bijoutier Lazare Duvaux nous en apprend plus sur le caractère de la Dauphine, de Mme de Pompadour, de la comtesse d'Egmont, de la cour de France de 1748 à 1758, que bien des *Mémoires*, mais spéciaux. C'est avec ses affiches, petites ou grandes, des catalogues de ventes, des placards faits pour vivre un jour que les Goncourt ont reconstitué l'histoire des mœurs au temps de la Révolution et du Directoire. Le seul catalogue de la vente de Mlle Laguerre fait revivre toute une physionomie de femme et toute une époque. Combien plus complet, plus curieux, plus sûrement noté sur le fait même est l'ouvrage de M. Paul Eudel. Il est amusant, imprévu, spirituel, informé et utile. Il plaira à la fois au bibliophile, au collectionneur, à l'observateur : Nodier, du

Sommerard et Balzac y eussent en même temps trouvé leur compte.

Quoi ! tous les trois? — Certainement.

Et cela dit, un livre est jugé.

JULES CLARETIE.

1er février 1882.

L'HOTEL DROUOT EN 1881

I

Avis au Lecteur. — Les estampes du XVIIIe siècle de M. Michelot. — Les tableaux Nelson-Cottreau. — Édouard Fournier. — Un autographe de Louis-Philippe. — Les sculptures de Montal.

Paris, 19 janvier.

Chercheur persévérant, bibliophile convaincu, amateur passionné, habitué quotidien de l'Hôtel des ventes, sans programme arrêté, je compte parler un peu de tout, et de beaucoup d'autres choses encore.

Ma tâche ne sera pas toujours facile : elle ne pourra se faire par procuration. Il faudra se défier un peu, voir par soi-même et contrôler tout avec l'expérience que j'ai pu acquérir.

Paris est une mine artistique inépuisable. A l'avance, je le sais, je n'aurai que l'embarras du choix.

Je désire cependant consacrer, surtout par ces études, le souvenir du mouvement de la curiosité pendant l'année qui se prépare. Mon livre n'a même pas d'autre but.

Sans programme, j'irai à l'aventure, faisant l'école buissonnière, où le vent de ma fantaisie me poussera.

Cette dernière est souvent une bonne conseillère. Elle provoque l'imprévu qui est toujours intéressant.

Maintenant, n'attendez pas de moi la phrase académique, le style châtié ou la période sonore; je tâcherai d'être vrai dans mes appréciations, exact dans mes renseignements, sincère dans mes critiques, de bonne foi dans mes applaudissements. Je ne ménagerai ni ma peine ni mes soins.

C'est tout ce que je puis promettre à mes lecteurs.

Cela dit et en dépit des règles de la rhétorique, j'abrège ce préambule et j'entre immédiatement en matière.

D'abord, depuis le mois de novembre, pas de grandes ventes à l'*Hôtel* — c'est le terme familier du public. — Le bruit court que l'on se réserve pour le mois de mars; nous aurons à cette époque les grandes surprises que tiennent en réserve MM. Pillet et Mannheim, ces deux grands chefs d'orchestre de l'enchère.

Selon mon habitude, j'ai flâné aujourd'hui pour voir à l'*Hôtel* les expositions importantes des ventes de la semaine. Vous avouerez que c'est le meilleur refuge contre les rigueurs de la saison. — La douce température du calorifère m'a retenu aisément fort longtemps dans les salles envahies par un flot de *curieux*, dans l'acception la plus ordinaire du mot.

Par extraordinaire, c'était moins mauvais que de coutume.

Cependant, rien de bien changé. Plusieurs salles étaient encombrées de mobiliers sans intérêt artistique, triste retour des choses d'ici-bas: décès, faillites ou départ, — puis de ventes *composées* par les marchands désireux de réaliser, salles où ne pénètrent guère les amateurs sérieux, qui jugent, d'un coup d'œil, avant d'entrer, ce dont il s'agit.

Salle n° 4, exposition des estampes de la collection de feu M. Émile Michelot, de Bordeaux, un habile industriel d'un goût très éclairé, qui avait su former une splendide réunion de gravures de Freudenberg et de Moreau, composant le monument du costume; puis toute une série de ces maîtres du XVIIIe siècle, comme Le Prince, Debucourt, Beaudouin, Watteau, Lawrince, Saint-Aubin; ensuite des épreuves superbes de Fragonard, sujets toujours lestes, mais jamais *pornographiques* dans l'expression aujourd'hui consacrée de ce mot, et enfin toute une série de Boucher, bien rare à rencontrer et pas facile à constituer, même avec beaucoup d'argent.

Il faut bien dire que M. Michelot puisait aux meilleures sources. A chaque grande vente il donnait des ordres d'achat, choisissant sur les catalogues de Vignères ou de Clément ce qui lui paraissait le meilleur. Il avait été l'un des acquéreurs principaux des grandes ventes de Behague, Emmanuel Martin, de La Beraudière, Calametta et *tutti quanti*.

Dans la salle 8, M. Mannheim exposait l'ameublement et les tableaux anciens de Mme Nelson Cottreau.

Un charmant Gaspard Netscher se trouvait dans cette vente : *Enfants dans un parc*, — très beau tableau de la plus remarquable finesse, — comme dit l'expert Féral dans son catalogue, — Puis un de Troy, très gracieux, représentant *Elisabeth de Parme*, reine d'Espagne.

Remarqué, en outre, un paysage hollandais de Paul Potter portant sa signature et la date de 1645; puis une réunion de pendules Louis XV en bronze et *sur* leur vieille dorure, par conséquent des plus authentiques (ce qui est rare aujourd'hui); des lustres de la même époque, de la plus remarquable ciselure, et toute une



série de délicieux petits meubles en bois de rose, tables, bureaux, chiffonniers, tous excellents de forme et en parfait état de conservation.

Depuis longtemps, je n'avais pas vu d'aussi bonnes choses à l'hôtel, que les amateurs ne tarderaient pas à déserter si leurs pérégrinations quotidiennes continuaient à n'aboutir qu'à de véritables déceptions.

Dans la semaine, on doit vendre à la salle Sylvestre la bibliothèque de M. Édouard Fournier, cet infatigable chercheur, mort récemment sur la brèche.

C'est de lui que Jules Janin a dit : « *Fournier sait tout ; il ne sait que cela, mais il le sait si bien !* »

Personne mieux que lui ne connaissait en effet l'histoire de notre littérature nationale et de notre merveilleux Paris. Scrutant sans cesse, fouillant jusqu'à l'indiscrétion, avide de trouver des choses nouvelles, Fournier, comme le bibliophile Jacob, restera une physionomie des plus populaires.

Que de documents accumulés dans son petit domicile de la rue des Saints-Pères ! Que de recherches ! que d'études ! C'était un livre ouvert que Fournier. Qui ne connaît le *Paris démoli*, l'*Histoire de la Butte des Moulins* et surtout les trois volumes du *Vieux neuf*, où l'auteur démontre, preuves en mains, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'Académie française le trouvait sans doute trop érudit pour l'admettre dans son sein. Il eût embarrassé ses collègues par son grand savoir.

Je ne parlerai pas de ses livres, cela m'entraînerait trop loin ; mais je tiens à citer quelque chose du catalogue que j'ai là sous les yeux, et je crois que je ne puis mieux faire que de prendre parmi les autographes la lettre qui vient de Louis-Philippe, lettre tout impré-

gnée de son amour de la paix. Elle est du 2 octobre 1791. Louis-Philippe était alors au régiment :

Le décret, dit-il, rendu sur les *princes français* me fait, comme vous pouvez le croire, une peine bien vive; mais je m'y soumets, avec le respect que j'aurai toute ma vie pour les lois. Je crains bien que les *princes français*, qui ne seront pas élevés comme nous avons eu le bonheur de l'être, ne soient presque tous portés à désirer la guerre, qui est un si grand fléau pour la patrie et l'humanité; car on ne leur a laissé que ce moyen de satisfaire une grande ambition. Pour moi qui, je l'espère, ne placerai jamais mon ambition que dans les choses vertueuses, j'ose croire que de tels motifs m'inspireront toujours de l'horreur et du mépris; mais ce ne sont là que des idées reçues et ces réflexions me serrent le cœur.

On va disperser les outils de ce laborieux ouvrier, toute cette bibliothèque qui est l'histoire de sa vie. Le catalogue ne comprend pas moins de 2,780 numéros demandant 16 vacations, du lundi 17 janvier au jeudi 3 février.

Fournier avait mis quarante ans à réunir tout cela !

Un marchand de Paris, dont nous tairons le nom pour ne pas avoir l'air de faire de réclame, vient d'acheter, dans le haut Quercy, le château de Montal, édifié par Jeanne de Balzac d'Entragues, de 1484 à 1534.

A grands frais, il a détaché de ce château les principales sculptures, une cour intérieure et plusieurs grandes cheminées qu'il a fait transporter à Paris, boulevard de Clichy, 75, pour les exposer et les vendre. Ces remarquables spécimens de l'art français du xv[e] et du commencement du xvi[e] siècle ne sont visibles que sur une carte personnelle.

Le premier jour, c'était une vraie première.

Tous les *quinzième* étaient là, c'est-à-dire la fine fleur des amateurs de Paris, s'extasiant à qui mieux mieux sur ces merveilleuses sculptures, lucarnes, por-

tes, fenêtres, gargouilles. On admirait surtout une cheminée de la première moitié du XVe siècle, décorée de personnages grimaçants, d'un naturel et d'un naïf adorables; puis une cheminée du XVIe siècle, remarquable par ses proportions architecturales, ses arabesques finement ciselées et ses salamandres aux contours capricieux.

Pourvu que le Louvre retienne ces merveilles en France !

Déjà les hauts barons de la finance de l'Allemagne et de l'Autriche, dont je m'abstiens de citer les noms, parce que tout le monde les connaît, paraissent songer à cet achat et sondent le terrain. Il n'est que temps si nous ne voulons pas être dépossédés de ces merveilles.

Sur ce, à huitaine.

II

Flânerie à l'Hôtel. — Le nettoyage du Musée Carnavalet. — Toujours l'Orient ! — Derniers souvenirs de Paris-Murcie. — Une trouvaille. — La broderie d'autrefois et la dentelle aujourd'hui.

Dimanche ! La neige couvre Paris d'un linceul blanc. — Une heure ! que faire ? Les uns, après avoir consulté les affiches, s'en vont aux matinées des théâtres ; les autres aux Tuileries, assister aux grandes batailles de boules de neige ; ceux-ci montent en voiture pour voir, aux lacs glacés du bois de Boulogne, les gracieuses glissades des jolies patineuses ; ceux-là — et je suis du nombre — n'hésitent pas : ils prennent le chemin de la rue Rossini, poussent les deux portes qui forment tambour et gravissent, à la hâte, le grand escalier qui mène au premier étage du temple des illusions et des désillusions.

C'est que les deux Charles, MM. Pillet et Mannheim — *Arcades ambo*, — doivent vendre toute la semaine, à partir de lundi, en vertu d'un arrêté du préfet de la Seine, et par suite d'une délibération du conseil municipal, la plus grande partie du musée Carnavalet. De grandes affiches, de nombreux catalogues l'ont fait savoir au *tout Paris* de la curiosité. Personne n'a voulu manquer au rendez-vous donné.

Une foule compacte, hétéroclite et cosmopolite, amateurs et marchands des deux sexes, et de tout âge, envahit le nº 1. Elle fait lentement le tour de la salle; je prends difficilement la file, mais quelle déception ! Les plus mauvaises productions de l'Italie et de l'Allemagne ! Des faïences dont ne voudrait pas un débutant; des fers ouvrés bons pour la ferraille; des bonbonnières de dernier ordre; des sculptures contestables; des cages vides qui se balancent tristement au plafond; des cuirs de Cordoue blafards; des étains douteux et des armes incomplètes. — Une véritable liquidation des déballages d'objets d'art de l'avenue de l'Opéra et de la rue Lafayette !

Il a bien fallu reconnaître qu'il était impossible de laisser tout cet amoncellement d'objets sans intérêt dans l'hôtel construit par Pierre Lescot, et que tout ce fatras ne pouvait séjourner plus longtemps dans une demeure illustrée par les architectes Du Cerceau et Mansard et par le sculpteur Jean Goujon.

« Comme on a bien fait de vendre tout cela ! » disait-on autour de moi — quel bon nettoyage ! Le musée va reprendre enfin sa destination primitive. Il deviendra bien réellement le musée de l'histoire de Paris. — Ce sera une perte considérable, mais nécessaire. La décision est sage — si l'on veut, dans l'ancien hôtel de Mme de Sévigné et de sa fille, Mme de Grignan, qui en furent les locataires de 1677 à 1698, reconstituer réellement, par de nombreux spécimens, le mouvement politique, religieux, industriel et artistique de notre bonne cité, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Demandez peu, monsieur Mannheim, et *vendez vite*, monsieur Pillet ! — Qu'il ne soit plus question de cette grosse bévue et de ceux qui ont pu la commettre — sans responsabilité.

Heureusement que Cluny et le musée des Arts décoratifs ont pu, en triant, trouver avant l'exposition quelques objets assez bons. — Voilà ce que m'a dit un amateur de mes amis, sous le sceau du secret, — pour me consoler un peu. Autrement, j'étais complètement navré.

Vendredi dernier, vente curieuse et suivie de produits de la Perse : — de bons cuivres gravés et repercés à jour, des bassins, des buires, des flambeaux, des coupes et des corbeilles d'une très grande délicatesse de travail. — Les Persans sont des maîtres ornemanistes. Ils marchent après les Chinois et souvent avant nous. — Puis des armes superbes en damas : kandjars et poignards, haches d'armes et fers de lances, trempés, découpés et ciselés; enfin des faïences ornées de ce charmant bleu dont les Persans ont seuls le secret, des cabinets en bois dur, des glaces en marqueterie de Bombay, des châles de Kerman et des tapis de Recht, — tout l'arsenal de l'Orient si cher à Théophile Gautier.

L'élite des amateurs était là. Parmi eux, Henri Rochefort, l'auteur des *Petits mystères de l'hôtel des ventes*, suivait toutes les péripéties des enchères en véritable connaisseur. Je n'ai fait que passer. Je ne puis dire s'il lui a été distribué beaucoup de bulletins et si le bordereau de Pillet a été pour lui très élevé.

Quelques adjudications de cette semaine :

A la vente Nelson-Cottreau, dont j'ai parlé récemment, le Gaspard Netscher a été payé 5,300 francs; le portrait de Philippe V, par de Troy, et celui d'Élisabeth de Parme, peintures sur cuivre, 805 francs. — Puis, quatre bras Louis XVI, 5,100 francs ; une jolie pendule Louis XV supportée par un lion, 3,850 francs ; un régu-

lateur de la même époque avec cage en bois de rose, 1,600 francs.

Autre vente, faite par Me Berthelin :

Trois tapisseries dessinées par Coypel, bordures de Berain et signées G. Verniers représentant : le Triomphe d'Amphitrite, Bacchus et Ariane, Minerve remettant à Achille des armes pour être trempées dans le Styx, ont *fait* — c'est le terme — 16,500 francs.

Enfin samedi dernier, Me Escribe adjugeait à M. Petit, expert, pour la somme de 12,300 francs, le *Livre d'Or*, de la tombola de Paris-Murcie, au grand désespoir de M. Lebey, directeur de l'agence Havas, qui l'avait poussé jusque-là.

Inutile de dire que ce merveilleux album n'était pas encore arrivé à un prix assez élevé, puisqu'il s'agissait des pauvres de France et d'Espagne, et de dessins signés par Detaille, de Neuville, Madrazzo, J.-P. Laurens et Mlle Abbema.

Il n'est bruit parmi les amateurs que d'un ravissant petit bureau de dame Louis XVI, en bois de rose, à forme dite dos d'âne, enlevé du mobilier d'un château près de Paris, pour la modeste somme de 48,000 francs, par une marchande qu'a rendue célèbre la location d'un hôtel dans l'île Saint-Louis, afin de pouvoir en détacher et en revendre les splendides boiseries.

Quel sera le riche amateur qui pourra s'offrir un semblable cadeau ? Il faudra tout le reste à l'avenant : buvard, encrier — et style ; mais ce dernier ne s'achète pas.

Que de gens qui payeraient plus cher que ce meuble la plume de George Sand, si elle pouvait se vendre avec son talent épistolaire !

Que nous sommes loin de l'époque où Colbert, afin de

naturaliser l'industrie dentellière, créait, pour l'opposer aux points de Venise et de Flandre, le *Point de France*, en fondant des manufactures à Bayeux, à Alençon et à Paris! — Et cependant, à cette époque, avoir d'autres dentelles que du point de Bruxelles eût déshonoré un homme du bel air! La mode dominait alors le patriotisme, chez les gens de qualité.

Voilà que maintenant la dentelle va devenir cosmopolite. — Après avoir mis Paris en action, on s'adresse à la dentelle. — Où s'arrêtera-t-on? Trop de progrès!

Les connaisseurs en points d'Alençon, de Malines et d'Angleterre, de dentelles noires de Chantilly et de vieilles guipures de Venise auront, avant peu, à y regarder de bien près, car la contrefaçon va se glisser de tous côtés, si j'en crois les nombreux prospectus de la nouvelle société, qui prétend remplacer, à s'y méprendre, le travail à la main par le travail mécanique.

Nous n'avons qu'à bien nous tenir, nous, les amateurs des broderies du temps passé. — Heureusement que depuis longtemps nous sommes déjà sur nos gardes pour les faïences, les bronzes, les émaux et l'argenterie.

La Dentellière réussira-t-elle dans son innovation? Je vous assure que cela me laisse indifférent. Abstraction faite du bon marché, est-ce qu'au point de vue de l'art la chromolithographie a remplacé la peinture, — la galvanoplastie, les bronzes ciselés, la lithographie, la gravure, — le piano mécanique, le Pleyel, — les Poncifs les admirables décors de Sèvres?

Non, n'est-ce pas?

Les doigts et la pensée qui les dirigent seront toujours, pour les créations artistiques, supérieurs à la machine la mieux organisée.

III

Les catalogues de Labitte. — Beaumarchais, *armateur*. — Catalogue Quentin Bauchart. — Une dédicace de Voltaire. — Eaux-fortes de Meryon. — 25,000 francs un Bussy-Rabutin.— Tapisseries de Duchaîne.

Paris, 1er février.

Tout le clan des bibliophiles est en émoi. Chacun fouille Brunet, compte ses ressources et pointe les catalogues des ventes qui se préparent; car février va être fécond en adjudications célèbres de livres, et je ne puis me dispenser de leur consacrer presque toute ma chronique : c'est le grand événement du mois.

J'ai là sous les yeux tout le précieux paquet des catalogues rédigés par Adolphe Labitte, dont on parle tant. Je vais les passer en revue rapidement.

Procédons par ordre.

D'abord sera dispersée, à partir du 9 février, la bibliothèque savante de feu M. Jules Labarthe, l'auteur des *Arts industriels au moyen age et à l'époque de la Renaissance*. Cela demandera quatre vacations à la salle Sylvestre de la rue des Bons-Enfants.

Il y a là une bonne série d'ouvrages, anciens ou modernes, sur les beaux-arts, les belles-lettres et l'histoire, une très belle réunion des publications faites depuis quarante ans par les grands chercheurs : Ph. Burty, le critique d'art du journal *la République française;* Alfred Darcel, directeur, aujourd'hui, des Gobelins; le

bibliophile Jacob (Paul Lacroix), depuis plus d'un demi-siècle sur la brèche; Claudius Popelin; Benjamin Fillon, ce Vendéen si érudit, l'auteur de l'*Art de terre chez les Poitevins;* Barbet de Jouy; du Sommerard de Cluny; Riocreux, l'ancien directeur du musée de Sèvres; Albert Jacquemart, le frère de l'aqua-fortiste; Auguste Demmin, célèbre pour avoir pris le Pirée pour un nom d'homme en attribuant à un potier le nom de la Chartreuse de Bordeaux (*Cartus Bursigalensis*).

Les 17, 18 et 19 février, vente des plus curieuses, principalement composée de livres sur le théâtre, les acteurs, les décorations et les costumes.

Citons d'après le catalogue : une série presque complète de l'*Almanach des spectacles de Paris* de 1751 à 1815, par de la Porte (un abbé!); de curieuses brochures sur Molière et sur Beaumarchais, un *Compte rendu de la comédie* des *Précieuses ridicules*, par un courriériste du temps, prédécesseur des *Messieurs de l'orchestre*.

Venons tout de suite au gros morceau, qui se compose de onze cartons in-folio, renfermant les papiers de Caron de Beaumarchais. C'est une réunion bien étonnante de tous les documents commerciaux de ses opérations avec la Société typographique : copies de lettres, mémoires de fournisseurs, livres de caisse, affaires judiciaires, inventaires, achats de caractères d'impression pour la publication du *Voltaire* de Kehl.

Plus de deux cents lettres, parmi lesquelles : Une curieuse épître adressée à messieurs de la Chambre de commerce en 1782, et signée *Caron de Beaumarchais, armateur*.

Une autre qui révèle un fait peu connu. Il dit qu'il est retenu prisonnier à Londres pour une dette de 10,000 livres sterling. Enfin, pleine de détails particu-

liers sur la vie privée de l'auteur du *Mariage de Figaro,* une correspondance considérable, rédigée, de 1786 à 1809, par sa femme Marie-Thérèse-Émilie Willermawlar.

Quelques autographes seront adjugés à la fin de cette vente par les soins de Charavay. Parmi eux :

Une quittance d'Élisabeth Béjart, donnée comme veuve de Jean-Baptiste Poquelin, sieur de Molière ! vivant *vallet de chambre et tappissier du roy.* Il paraît que dans ce temps-là c'était bien peu de chose d'avoir écrit le *Tartufe* ou le *Misanthrope.* Ce titre n'était rien, l'autre était tout.

Une chanson inédite de Désaugiers, l'un de nos plus gais chansonniers, avec ce titre assez bizarre : *Le menuisier Simon ou la rage de sortir le dimanche.* A mettre dans l'*Assommoir*, où M. Zola a su, du reste, très habilement, intercaler bien d'autres choses.

Voici maintenant le catalogue sur papier satiné d'une petite collection de livres précieux appartenant à M. E. Q. B. — Pourquoi ces initiales ? S'agit-il de dissimuler une mauvaise action lorsqu'on vend ses richesses artistiques ? — Quelle raison pour rester ainsi demimasqué ? Pour ma part, je ne m'explique pas cette timidité, ou cette réserve vis-à-vis du public auquel vous faites appel, monsieur Quentin Bauchart.

Cette bibliothèque ne comporte que des volumes réservés aux délicats et surtout de riches reliures en mosaïques, exécutées par Trautz, ce grand artiste, digne émule des Derome et des Pasdeloup, mort l'année dernière.

C'est le 14 février que doivent être présentés aux enchères les joyaux de cet écrin. Quelques trésors inap-

préciables se détachant sur cette collection de belles choses :

Un exemplaire hors ligne des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé*, relié par Nicolas Pasdeloup, aux armes du Régent. — *Rara avis!* comme dit Horace. — Cela se vendra au poids des billets de banque de cent francs.

Les œuvres de François Villon, reliées par Trautz Bauzonnet, en maroquin citron, compartiments à la Grolier, avec intérieur doublé en maroquin bleu et orné de guirlandes de fleurs dorées à petits fers.

C'est la troisième reliure du maître sur les vingt-deux composant son œuvre qui passe sur la table de l'hôtel Drouot.

La première a été payée 10,000 francs.

La seconde 16,000 francs.

Quel prix atteindra celle-ci?

Autre vente qui aura lieu le 4 et le 5 février, toujours sous la direction du libraire de la Bibliothèque nationale, le savant Labitte. Je me borne à détacher du catalogue les morceaux suivants :

N° 171. LE DEVIN DU VILLAGE, intermède représenté à Fontainebleau les 18 et 24 octobre 1752, par J.-J. Rousseau, paroles et musique. In-fol. mar. r. fil. tr. dor. (*Anc. rel.*

Exemplaire de la partition offert à *Madame de Pompadour*, avec l'envoi autographe signé que voici :

« A Madame la marquise de Pompadour de la part de son très-
« humble serviteur.

« J.-J. ROUSSEAU. »

N° 260. LA HENRIADE (par Voltaire). *Londres*, 1741. In-4°, fig. mar. r. fil. tr. dor. (*Aux Armes de Russie*).

Exemplaire en grand papier OFFERT PAR VOLTAIRE A

L'IMPÉRATRICE ÉLISABETH PÉTROWNA, FILLE DE PIERRE LE GRAND.

On lit sur une des gardes du volume des vers de la main de Voltaire.

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

Sémiramis du Nord, auguste impératrice
Et digne fille de Ninus,
Le ciel me destinait à peindre tes vertus,
Et je dois rendre grâce à sa bonté propice;
Il permet que je vive en ces temps glorieux
Qui t'ont vu commencer ta carrière immortelle.
Au trône de Russie il plaça mon modèle;
C'est là que j'élève mes yeux.

VOLTAIRE, 10 juin 1745.

En 1772, Catherine II, ne sachant comment rétribuer l'un de ses fidèles, lui envoya en présent ce livre précieux.

N° 323. LE FOUET DES PAILLARDS, ou Juste punition des voluptueux et charnels, conforme aux arrests divins et humains, par M. L. P., curé du Mesnil-Jourdain. *Rouen*, *Estienne Veruel*, 1628. In-12, mar. citr. fil. dos orné, tr. dor. (*Rel. anc.*).

Le 12 février, vente de M. d'Est..., amateur bien connu (c'est le catalogue qui le dit). Peut-on être si connu et si parfaitement inconnu à la fois! Il s'agit surtout de spécimens superbes des reliures du XVIII[e] siècle. Quelques beaux livres dans ce petit musée bibliographique formé depuis longtemps :

Un *Arioste* relié par Derome, les *Métamorphoses d'Ovide* en papier de Hollande, les *Baisers* et les *Fables* de Dorat richement recouverts par Trautz, les *Contes de La Fontaine* illustrés par Fragonard, les *Fables* du même avec les figures de Simon et Coiny, imitées des sujets que le peintre Oudry avait dessinés pour la grande édition de 1755-1759.

Après les livres, qui sont la meilleure nourriture de l'esprit, comme dit Montaigne, les gravures, qui sont le charme des yeux. Un mot seulement sur ce sujet.

Le 2 février, vente par Clément, des portraits anciens, estampes et plans de Paris et de France provenant du cabinet de MM. Viollet-le-Duc. Trente-sept eaux-fortes de Ch. Meryon, en divers états. Ce graveur patient a su nous conserver pour l'avenir bien des coins, ignorés ou disparus, de notre vieux Paris : le *Pont au Change*, la *Morgue*, la *rue de l'Horloge*, le *Pont-Neuf*, la *rue des Mauvais-Garçons*. On a raison de se disputer ses œuvres.

Achevons notre chronique des livres par un gros achat qui concerne un amateur très connu : un *Bussy Rabutin* provenant de la vente Didot, payé par le baron Jérôme Pichon, président de la Société des bibliophiles français, 25,000 francs. Rien que cela! Les mânes de Cigongue, Lavallière, Brunet et Gabriel Peignot doivent en tressaillir dans leur tombe!

M. Bloche vient de vendre une magnifique tenture, composée de trois tapisseries des Gobelins, représentant des scènes de la comédie italienne, signées *Duchaine*. Il est certain que l'on retrouverait dans les œuvres de Claude Gillot, cet admirable dessinateur, tous ces sujets : — le *Festin de Colombine*, la *Bonne aventure*, la *Demande en mariage*.

D'une couleur charmante, d'un ragoût extraordinaire, ces compositions étaient exposées, vendredi, au milieu d'un mobilier somptueux, dans la grande salle n° 8 de l'hôtel Drouot.

Une foule empressée d'amateurs et de marchands admirait ces trois morceaux princiers, d'un agencement des plus gracieux, avec leurs bordures en tor-

sades, leurs élégantes arcades, leurs cariatides, leurs lambrequins enguirlandés, leurs grands vases chargés de fleurs, leurs arceaux fantastiques et leurs médaillons allégoriques.

On m'a dit que le marteau de M. Escribe était tombé sur le prix de 45,000 francs. — Quel était le dernier enchérisseur? Je l'ignore.

Et, maintenant, je vais à l'hôtel Drouot, où les expositions annoncées pour les ventes de la semaine doivent être des plus intéressantes. J'y trouverai des impressions *de visu*, car je n'écris jamais que d'après nature, comme les peintres épris de leur art, qui, à juste raison, n'aiment pas le *chic*.

IV

Mort de M. Léopold Double. — Vendra-t-on? — Van Schendel. — La Danaé de de Troy. — Le legs de M. Thiers.

Paris, 8 février.

L'amoureux de Marie-Antoinette est mort cette semaine.

Vendredi des amis fidèles ont conduit à sa dernière demeure M. Léopold Double, l'un des doyens de la curiosité. Pendant plus d'un demi-siècle, il n'avait cessé de collectionner, sauvant, à ses débuts, de la destruction, bien des chefs-d'œuvre incompris à cette époque. C'était surtout un admirable metteur en scène! Il savait merveilleusement faire ressortir ce qu'il avait trouvé en chefs-d'œuvre artistiques des XVIIe et XVIIIe siècles. Son hôtel de la rue Louis-le-Grand contenait autant de merveilles que le grand Trianon à l'époque de sa splendeur. On aurait dit qu'il l'avait dévalisé à son profit.

Tous les amateurs ont visité ce musée toujours ouvert à tous, sans distinction. — Mais qui l'a mieux dépeint que son ami dévoué, le bibliophile Jacob, dans une brochure parue il y a vingt ans!

« Vendra-t-on ses collections? » demandait-on à son enterrement.

« Quelles dispositions a-t-il prises dans son testament? »

Impossible de répondre jusqu'ici à cette question qui a tout de suite préoccupé le groupe des amateurs du mobilier du siècle passé.

Personne ne peut dire encore si on fera *sa vente.*

C'est qu'il y aurait bien des acheteurs pour la pendule avec les trois Grâces de Falconnet; — le vase splendide en vieux vincennes, pâte tendre, décoré de fleurs en relief; — les candélabres en argent ciselé aux armes de Bouillon; —l'écuelle Louis XVI en vermeil; — la charmante petite table en bois de rose, avec des bronzes de Gouttières; — le pupitre en bois sculpté et doré formé par une lyre encadrée de festons et d'arabesques, — les fauteuils de Beauvais avec les Fables de La Fontaine; — les tapisseries tissées d'après les cartons de Boucher et représentant des bergerades; — le service de Buffon et les assiettes avec les chiffres J.-D. entrelacés, provenant du service que Mme Dubarry avait fait exécuter à Sèvres.

Toute la semaine l'Orient a encore défilé dans les salles d'Occident : tapis, faïences, coussins brodés, soieries fanées, velours de Scutari; trop d'Orient, décidément.

Que le Besestein de Constantinople garde dans son bazar toutes ses vieilleries, usées, ternies et rafistolées dont nous sommes las. Inutile d'échanger notre argent contre ces défroques des harems abandonnées ou des palais déserts de la Corne-d'Or.

Exposition dimanche des œuvres, tableaux, études et esquisses du peintre Van Schendel. Très curieuse, cette exhibition. Van Schendel était un amoureux des étoiles. Il a dessiné la *Ballade à la lune*, de Musset.

Il ne peignait qu'à la lumière. Dans ses compositions pleines de clairs-obscurs, tout se passe la nuit : mar-

chés, scènes bibliques, toilette de gitana, natures mortes, ombres chinoises, résurrection du Christ et fêtes publiques. Rien que du noir et un point lumineux; toujours un pétard dans tous ses tableaux. Du reste, tout y passe : torche, bougie, lampe, chandelle, flambeaux, falot, incendie, cratère incandescent, lumière divine, feux de Bengale rouges et verts.

Feu Van Schendel (prononcez *Feu de la Chandelle*) avait dû subir la tyrannie de son nom. Il avait renoncé à peindre autrement qu'à l'heure où les étoiles s'allument au firmament, comme dit le poète.

Eh bien, le croiriez-vous? il y a des amateurs qui aiment passionnément cette note-là. Le tout s'est vendu — cinquante tableaux environ — 10,800 francs!...

Mardi, à la salle numéro 3, dans une vente faite par Me Henri Lechat, il y avait deux jolis Vernet bien connus et bien authentiques, malheureusement un peu poussés au noir : les *Cascades de Tivoli* et la *Tempête;* puis un charmant de Troy, malheureusement bien usé : *Danaé*. — Je me serais prononcé pour un Boucher, si Féral n'avait pas inscrit de Troy au livret. La déesse, étendue sur un lit de repos, reçoit une pluie d'or tombant en partie dans le tablier d'une vieille confidente qui se tient à ses côtés; sur le devant, deux amours causant en tenant un masque.

Deux belles petites, qui regardaient ce tableau devant moi, ont haussé les épaules. L'une d'elle dit à l'autre : « De l'or. C'était bon pour les temps mythologiques. Aujourd'hui, ce sont des billets de banque! »

Vu à la salle no 8 pour être vendu lundi 7 février :

Un Chaplin, d'un ton crème, relevé de bleu pâle et de rose pâle d'un sentiment exquis : cela s'intitule la

Partie de loto : trois fillettes jouent à ce jeu peu romanesque. — Comme c'est bien peint!

Un grand *Roybet,* crâne et ferme, toujours noir par exemple, c'est la marque de fabrique de l'artiste. Ce tableau représente un gentilhomme de la cour de Louis XIII, tenant un lévrier en laisse.

Puis une jolie figure de jeune fille avant le bain, par d'*Épinay*.

On a enfin terminé cette semaine la liquidation du magasin Carnavalet. Tout s'est heureusement, dans l'intérêt général, vendu très cher. La vente a produit 108,211 francs. J'ai vainement cherché un objet ayant atteint mille francs. Je n'en ai pas trouvé!...

Combien avait-on dépensé? Quelle est la perte? Le conseil municipal a le droit et le devoir de s'en enquérir.

Grandes ventes à l'horizon :

On a murmuré, chez les augures, le projet de vente d'un amateur qui a formé un musée sans pareil, en objets du XIIe au XVIe siècle, et qui en a fait l'objet d'une publication célèbre; mais rien n'est encore absolument décidé. Ce serait le grand événement de la saison, pouvant rivaliser avec la vente Demidoff, à San-Donato, l'année dernière. — Impossible d'en dire plus.

En avril, vente de M. Morderet, un vieil amateur d'Angers, qui avait des émaux très dignes d'intérêt; des meubles en bois sculpté parfaitement authentiques; des ivoires, des tableaux gothiques, des fers ouvrés, des faïences, à ressusciter Sauvageot.

Que vont devenir les collections de M. Thiers?

M. Charles Blanc est chargé d'en faire le catalogue.

On dit tout bas que le Louvre est très embarrassé de

cette donation et qu'il ne sait comment faire pour contourner la difficulté. Il y a trop de copies dans cette collection, qui devrait rester place Saint-Georges. Nous aimerions moins et mieux. Un vrai Rembrandt, un Véronèse, un Murillo, un buste de Caffieri, une statue de Jean Goujon, un groupe de Houdon, légués par M. Thiers, auraient bien mieux fait notre affaire que ces nombreuses reproductions, en bronze ou sur toile, des chefs-d'œuvre de l'art ancien.

C'est une question à étudier; n'acceptons pas trop vite.

Pour terminer, *ne passez pas sans voir*, comme dit le célèbre barnum du *Nouveau Journal*, dans les salons des Aquarellistes français, rue Laffitte, l'exposition des œuvres de Jules Jacquemart : des dessins à la plume plus beaux que la gravure, des aquarelles plus éblouissantes qu'un arc-en-ciel. Vous ne regretterez pas les instants charmants que vous aurez mis à regarder les productions de ce véritable artiste, enlevé si prématurément par un mal qui ne pardonne pas.

V

La dynastie des Charavay. — Les ventes d'autographes. — Une préface de Théodore de Banville. — La hausse des tapisseries.

Paris, 15 février.

Après les livres, les autographes. La petite salle mal éclairée de la rue des Bons-Enfants, où l'on se réunissait jadis, ne suffit plus aux amateurs. C'est maintenant un théâtre trop restreint. Désormais, les papiers précieux seront livrés aux enchères du grand jour dans une des salles de l'hôtel des commissaires-priseurs, avec les livres, les tableaux et les curiosités.

« Donnez-moi deux lignes de l'écriture d'un homme « célèbre et je me charge de le faire pendre, » a-t-on dit autrefois.

Les mœurs se sont sensiblement adoucies. On se borne à tirer profit des autographes. Que les écrivains d'aujourd'hui se rassurent et continuent à griffonner en paix. — Ils ne peuvent plus être pendus.

Le goût des autographes s'est beaucoup développé sous l'impulsion intelligente et savante des descendants des deux frères Chavaray. L'un, Étienne, fils de Jacques, est un écrivain distingué. L'autre, son cousin, Eugène, fils de Gabriel, mort il y a quelques années seulement, est un remarquable archiviste paléographe. — Tous deux font autorité dans la matière.

Le commerce des autographes n'est pas sorti des mains de ces deux experts qui ont suivi les traditions de loyauté de leurs devanciers et qui sont toujours prêts à accepter la responsabilité de leurs actes.

Allez les consulter, quai du Louvre ou rue de Seine, sur n'importe quel feuillet noirci par la plume illustre d'un contemporain ou sur le grimoire jauni des parchemins du siècle passé, et vous reviendrez bien surpris de la précision de leur érudition.

Que n'avez-vous fait ainsi, ô monsieur Chasles, vous qui, plein de confiance dans un faussaire, n'avez pas hésité à payer au poids de l'or des lettres d'Héloïse à Abélard ou des épîtres de Marie-Magdeleine à Jésus-Christ !

Voilà plus d'un demi-siècle que nous avons des ventes d'autographes et qu'il se fait et défait des collections importantes parmi lesquelles il faut citer celles de M. de Lajariette, de Nantes, et de M. Benjamin Fillon, de Fontenay-le-Comte.

On ne détruit plus, comme jadis, des lettres intéressantes — *scripta manent.* — Les minutes de notaires ne sont plus vendues au papier sans subir un triage rigoureux: — Des publications savantes avec notes et commentaires tiennent les amateurs au courant des trouvailles récentes; des pièces curieuses et inédites sont reproduites en fac-similé dans les Isographies. — Je ne citerai dans cet ordre d'idées que la *Revue des documents historiques* qui poursuit actuellement le cours de sa huitième année, et l'*Intermédiaire des curieux,* un questionnaire avec réponses, qui va bientôt toucher à sa majorité.

Maintenant, ce préambule achevé, butinons un peu dans les derniers catalogues d'autographes. Voyons, en

les parcourant rapidement, ce qu'ils peuvent renfermer de plus intéressant. — Procédons par ordre.

Le 5 février a eu lieu une vente dans laquelle on trouvait :

La *Chevalière d'Éon* (Charles-Geneviève-Auguste-André-Timothée d'Éon de Beaumont).

Il est aujourd'hui prouvé que l'ancien capitaine de dragons ne se rapprochait du sexe enchanteur que par le doux prénom de Geneviève, qui lui avait été donné. — Ses habits féminins renfermaient un fils d'Adam, parfaitement constitué. — Les deux lettres qu'il écrit au libraire d'Amsterdam, Marc-Michel Rey, au sujet de son ouvrage *les Loisirs*, sont des plus curieuses.

En disgrâce à Londres, il ne peut rentrer en France qu'avec des habits de femme.

Madame de Genlis. — Elle écrit à Briffaut, son jeune et aimable ami :

Qu'elle demeure dans la rue jadis appelée Sainte-Anne et que les fiacres, par une moitié d'habitude, appellent aujourd'hui Saint-Helvétius.

Jules Janin. — Il s'adresse à Théodore Burette pour se plaindre des *stupides* compliments que ses amis n'ont cessé de prodiguer pendant trois heures à sa jeune femme. On lui a dit que ces propos avaient été très loin. Puis il ajoute :

J'étais malheureusement absent pour mon petit métier.

Le prince de Metternich. — Tout un dossier de vingt-deux lettres du diplomate autrichien adressées au comte Stackelberg, ambassadeur de Russie en Autriche. — Acheté 5,000 francs par la légation des Pays-Bas.

Le comte de Nesselrode. — Quinze lettres sur les relations de la Russie avec l'Autriche adressées au même. — Payé par la Légation des Pays-Bas 8,500 francs.

Charles Nodier. — Cet écrivain si original adresse de Besançon, le 3 germinal an XI, à l'âge de vingt ans, au libraire Maradan, une curieuse lettre relative à l'un de ses ouvrages, où il a épanché toute son âme et qu'il laisse pour peu de chose.

Mon livre, dit-il, qui n'en sera pas moins un mauvais livre, réussira, car il est extraordinaire, et c'est après l'extraordinaire que l'on court. Je suis jeune, mais vieilli par les chagrins, appauvri par la prodigalité et, en outre, presque moribond.

Voilà, convenons-en, un moribond qui a eu une bien douce et bien longue agonie.

Rachel. — Deux lettres d'amour à M. Arthur Bertrand. — Chut! Ne citons rien ici. — Puis une charmante épître à une actrice dans laquelle elle lui confie :

Qu'elle a passé une nuit blanche après la représentation de *Bajazet;* tout ce rôle de Roxane m'agite et me fatigue moralement.

Voltaire. — Une lettre à M. Bagieux, chirurgien du roi, datée de Potsdam, 1er avril 1752, dans laquelle il lui mande :

Qu'il a été favorisé par le sort qui lui a permis d'atteindre l'âge de cinquante-huit ans, avec le corps le plus faible ; tandis qu'autour de lui il a vu mourir les hommes les plus robustes, à la fleur de l'âge.

Voilà encore un malade (dans la *Seconde jeunesse*, de Flourens), qui a pu tranquillement atteindre jusqu'aux extrêmes limites de la vie.

Nouvelle vente d'autographes le 19 février, à la salle numéro 3 de l'hôtel des commissaires-priseurs, par Me Maurice Delestre, assisté d'Étienne Charavay. — Feuilletons rapidement le catalogue.

Curieuse déclaration d'amour de Baculard. C'était

en 1746 (souvenez-vous-en), à Mme Denis, la nièce de Voltaire. Auteur dramatique aussi médiocre que fécond, il écrit en mauvais style :

Revenés donc me rendre la vie que vous m'avés emportée, je ne suis plus qu'un automate qui vivra, je ne dis pas quand il plaira à Dieu, mais quand il vous plaira.

A cela Mme Denis répond :

Je vous aime de tout mon cœur, mais je ne veux pas avoir d'amant.

Une lettre, datée du 26 avril 1730, de nos « désagréables déserts de Fontainebleau » et signée : la *Comtesse « Pimpèche »*, qui n'est autre que Jeanne-Françoise Quinault, la charmante soubrette de la Comédie-Française. Elle s'adresse à Piron et lui raconte une mésaventure qui vient de lui arriver. On lui a retenu ses hardes, à la suite d'une mauvaise chicane d'aubergiste, et elle a dû paraître à la cour en linge sale et en bonnet de nuit.

— Bonjour, dit-elle, en terminant, j'ai une joye bien grande à vous écrire et plus encore à mettre une chemise blanche.

Une très curieuse épître de Voltaire au cygne de Padoue, Ferney, 1761 :

Nous prétendons qu'on ne doit point refuser la sépulture à des citoiens qui sont aux gages du Roy. Il est plaisant qu'on enterre le bourreau avec cérémonie et qu'on ait jetté à la voirie Mlle Le Couvreur. Je fais ce que je peux pour rendre les jésuites et les jansénistes ridicules. Dieu bénit quelquefois mes petits soins.

En 1881, les temps sont bien changés ! Les grandes artistes épousent les fils des plus gros banquiers.

A l'heure où paraîtront ces lignes, la vente de la succession Victor Borie, l'économiste, aura commencé.

État-major complet : MM. Guéroult, commissaire-

priseur; Haro, peintre expert, George, pour les objets d'art, Sausset, pour les livres.

Théodore de Banville a écrit la préface du catalogue : ce n'est pas ce qu'il renferme de moins intéressant, sans cependant trop dédaigner les deux grands Lucas Cranach, la petite tête de vieillard de Rembrandt, d'une incroyable finesse, et le projet de tableau intitulé : *Le Siècle d'Auguste*, une des rares esquisses conservées de Gérome.

Le vieil art japonais est en outre largement représenté par une collection recueillie par M. Madier de Montjau, le frère du député, dans un voyage au pays de la fantaisie, de la couleur et des chimères.

N'oublions pas enfin un charmant éventail représentant l'*Escarpolette*, gracieusement exécutée en 1865 par ce peintre pompéien du plus gracieux talent qui s'appelait Hamon.

Que dirai-je pour finir?

Une vente faite cette semaine par Pillet a produit 156,000 francs. On s'est disputé les tapisseries à coups de billets de banque. C'est une hausse toujours croissante, — où s'arrêtera-t-elle?

Trois panneaux de Bruxelles, sujets mythologiques, ont été adjugés 15,000 francs.

Six tapisseries du temps de Louis XIII, petits personnages encadrés de guirlandes de fleurs — 24,500 francs.

Un meuble de salon, huit fauteuils et un canapé couverts en beauvais à sujets champêtres comme dessus, et fables de La Fontaine pour siège, — 9,000 francs.

C'est inouï, n'est-ce pas?

Tant mieux! la France n'est pas encore ruinée, malgré ses cinq milliards d'indemnité exigés par la Prusse.

VI

Feu Léon Herpin. — Les fusains de Karl Robert. — Les natures mortes de Philippe Rousseau. — Le Daphnis du Régent. — Un manuscrit de Walter Scott.

Paris, 22 février.

Les huit jours qui viennent de s'écouler peuvent être appelés la *semaine des peintres*. Ce sont eux qui ont eu les honneurs des salles de l'Hôtel, transformées en Salon permanent, en annexe des Mirlitons, en succursale du Cercle de la rue Volney.

Jeudi 17. — Exposition à la célèbre salle 8 des tableaux, études et esquisses de Léon Herpin — un jeune peintre qui avait bien débuté — médaille de 3e classe en 1875, avec ses deux toiles : *La Butte des Moulineaux* et *La Marne à Chennevrières* — médaille de 2e classe en 1876, pour sa vue du *Pont de Sèvres*, un ravissant paysage.

Encore un bel avenir prématurément brisé à trente-neuf ans!

Yport, Dieppe, Jersey, Cherbourg, Granville et Fontainebleau, voilà l'itinéraire de ses œuvres. A chaque station, Herpin avait pris quelque chose, — ici des dunes, des fermes, des parcs, des falaises, — là des plages ensoleillées, des rochers pittoresques, des chemins couverts et des forêts touffues. Beaucoup de charme et

de fraîcheur dans ses œuvres, toujours d'une perspective savante, bien naturelle, du reste, chez un géomètre.

Au centre de la salle d'exposition, j'ai remarqué cinq bonnes études pour la décoration de la mairie du dix-neuvième arrondissement, représentant les buttes Chaumont en 1880 et en 1814, puis une sortie pendant le siège. — Ont-elles jamais été exécutées ? je l'ignore.

VENDREDI 18. — Exposition des études et fusains de Karl Robert, un émule d'Allongé. — On ne se doute pas des miracles que peuvent opérer le fusain et le crayon noir sur du papier blanc. — Charmante réunion : des paysages pittoresques avec de jolis effets de lumière et d'ombre, des chênes à l'épais feuillage qui frissonne sous la brise, des peupliers élancés qui se reflètent dans l'eau comme dans un miroir. Tout cela fait avec rien... que du talent.

SAMEDI 19. — Pour les invités par cartes spéciales, exposition particulière à la salle 8, — la célèbre salle 8, — de quelques œuvres de Philippe Rousseau, l'élève de Gros, — un incontestable talent qui fut contesté. Le petit catalogue ne contient que trente numéros. C'est peu, mais c'est beaucoup. Depuis longtemps les amateurs ne se sont pas trouvés à pareille fête. Lundi il y aura foule devant Me Pillet et Georges Petit. Je n'en sais rien, mais j'en suis sûr. .

Examinons attentivement quelques-unes des œuvres du maître qui, depuis cinquante ans, nous étonne pour la vérité de sa couleur.

La Basse-cour (n° 5). — Des canards qui cachent leur bec sous leurs ailes, des poulets qui picorent, un coq qui se dresse sur ses ergots, hérisse sa crête et menace

un gros chat qui le regarde avec mélancolie. — Quelle finesse de ton! Est-ce étonnamment brossé!

Les Huîtres (n° 16). — Une nature morte d'une tonalité puissante — sur un banc de pierre, dans le coin d'une cuisine, un grand plat d'huîtres ouvertes. — Tout est prêt, le citron à côté du couteau de l'écaillère. — Plus loin, un chaudron dont l'intérieur reluit en pleine lumière comme sur un dressoir hollandais, puis un grès de Flandres d'où sort un bouquet de dahlias violets, fraîchement cueilli; enfin une bourriche qui porte comme étiquette d'envoi : *A M. Ph. Rousseau, 26, rue de Laval, avenue Frochot.*

Le *Bocal de cornichons* (n° 2), flanqué à gauche d'un flacon de piments rouges, à droite d'un gros concombre. Peinture d'une vérité, d'une sobriété et d'une exactitude!... Mettez étonnante après chacun de ces mots et ce ne sera pas encore assez. Impossible de mieux rendre la transparence du verre et le vert des cornichons. Les piments sont un prodige de couleur. Quand le temps aura passé par là-dessus, voilà un tableau que l'on pourra placer à côté des plus beaux Chardin.

La terrasse d'un *Palais à Venise* (n° 25). Quelle belle étude cela ferait pour un carton destiné aux Gobelins! Dans le fond, la mer bleue comme le ciel; au premier plan, un larbin sort d'un coffre des étoffes précieuses, des vases d'or et d'argent, un turban avec aigrette qui rappelle qu'il s'agit de l'époque d'Othello; — dans un coin, un singe peint avec esprit, comme sait les peindre l'auteur du *Singe photographe*. Il cherche à serrer contre lui des oranges qui lui échappent.

Tout cela est chatoyant, clair, doré. C'est absolument charmant de couleur et de composition.

Les *Asperges* (n° 40). Voilà pour moi le morceau le plus succulent de la vente. Sur un fond noir se détache

une botte d'asperges qui paraissent d'une fraîcheur exquise, les meilleures — des asperges d'Argenteuil, pour sûr ! Dans cette saison, c'est rare. Aussi l'eau en vient à la bouche; on se sent envie d'allonger le bras et de saisir ces asperges, tant il y a de justesse, de vérité dans le ton, ce qui est bien quelque chose ; c'est une perle, ce petit tableau fait avec rien et d'un pinceau aussi ferme; voilà qui est brossé en pleine pâte avec une hardiesse de coloris extraordinaire ! Si Vollon fait admirablement les poissons, avec la couleur de la chair morte, qui donc peint mieux que Rousseau un légume ou un fruit avec toute la fraîcheur de son velouté ?

Fromages et melons (n° 36). Pastel aussi vigoureusement coloré qu'un tableau. La glace qui miroite vous prévient; sans cela on dirait, non du crayon, mais de la peinture à l'huile. Ce cantaloup est prodigieux, juteux, appétissant, parfaitement à point. On en mangerait !

En préparation, une vente considérable au profit des trois familles Herpin, Hue et Rougeron, organisée par l'Association des artistes, fondée par le baron Taylor. L'appel du nouveau président, M. du Sommerard, a été entendu. Des adhésions sont arrivés de tous côtés. — La générosité des artistes est inépuisable ! Bravo ! On peut toujours compter sur eux.

Nous aurons donc, au printemps, une vente très importante. On y verra le peintre des Parisiennes : J. Beraud, le paysagiste d'élite Français, l'historien J.-P. Laurens, le sentimentaliste Bouguereau ; Ulmann, l'auteur des *Sonneurs de cloche;* Veyrassat, le peintre des *Chevaux de trait;* Ziem, l'enamouré de *Venise ensoleillée;* Vuillefroy, le photographe de l'*Automne;* Firmin Girard, le charmant auteur du *Marché aux*



fleurs; Duez, le reporter sur toile de l'esprit français; et enfin Bonnat, le portraitiste des célébrités contemporaines, à moins que le portrait de Gambetta, qu'il s'est engagé à faire dans un récent déjeuner au Palais-Bourbon, ne lui laisse plus une minute de loisir.

Splendide, la vente Quentin Bauchart. Tous les bibliophiles étaient là! — les *Français et les Minorès,* — je ne citerai pas, il faudrait les citer tous. — Mais qui donc a acheté? Je n'ai vu adjuger qu'aux libraires Morgan, Fontaine, Labitte, Rouquette et Lefilleul.

Dans une vacation de deux heures, le total a monté rapidement à la faible et modeste somme de 105,310 fr. — Le libraire Labitte, qui faisait la vente, a racheté, dit-on, pour le compte du propriétaire :

A 7,500 francs, les *Œuvres de François Villon,* édition fort rare, mentionnée pour la première fois dans la dernière édition du manuel de Brunet, et revêtue d'une de ces reliures de Trautz Bauzonnet, à compartiments de couleurs variées, à la fois sobres et élégantes, qui ont mis le sceau à la réputation du grand relieur.

Puis, à 17,500 francs, le petit in-8°, les *Amours pastorales de Daphnis et de Chloé,* 1718, avec les figures du Régent, gravées par Audran, et relié en maroquin rouge, doublé de tabis, avec incrustation de maroquin bleu et citron, tranches dorées; très riches compartiments et armoiries splendides.

Il a son histoire, ce petit livre. Trouvé en Italie pour 500 francs, cédé pour 2,500 francs à MM. Morgand et Fatou, revendu par eux 13,000 francs, il continue sa route; on devrait faire graver sur ses plats : *Quo non ascendam!*

Cela se voit rarement. Un manuscrit de Walter Scott: *Guy Mannering*, que possédait M. de Clare, de Londres, a passé récemment aux enchères. C'est l'Amérique qui a pris ce précieux souvenir du grand romancier pour la somme de 390 livres sterling, soit 9,750 francs environ.

VII

Vente E. — Les convulsionnaires de Delacroix. — Deux tableaux de Millet et trois de Théodore Rousseau.

Paris, 26 février.

La salle Drouot était en fête, hier! — il s'agissait d'une de ces grandes ventes, — trop rares depuis longtemps, — et qui passionnent assez les connaisseurs, pour que, bien avant l'heure, on s'étouffe dans les salles où elles doivent avoir lieu.

Hier, et en prévision de l'affluence des enchérisseurs, on avait enlevé les cloisons des salles 8 et 9, où le marteau de Me Pillet allait adjuger, au plus offrant, la superbe galerie de tableaux de M. E..., un gourmet, dont la collection avait été, pendant de longues années, patiemment triée sur le volet.

Le catalogue annonçait quelques-unes de ces belles œuvres que le XIXe siècle aura la gloire de léguer à l'histoire de l'art français. — Des Eugène Delacroix, des Th. Rousseau, des Jules Dupré, des Decamps, des Paul Delaroche, des Bonnington, des Corot, des Millet, — et des meilleurs, faisaient partie de cette vente! C'est dire avec quel acharnement les enchères se sont succédé, poussant, dans leur enthousiasme, toutes les autres toiles qui entouraient celles de ces maîtres et parmi lesquelles il se trouvait : des Bonvin, des Collard, un Manet,

un Courbet, des Jongkind, des Feyen Perrin, des Michel, etc.

Le total de la vacation a atteint 800,000 francs environ.

Voici les prix demandés par le commissaire-priseur, ainsi que ceux auxquels chaque toile a été adjugée.

BONNINGTON. *Entrée de Village*, sur mise à prix 3,000 francs, adjugé à 2,000 francs; — un *Paysage marine*, mise à prix 4,000 francs, adjugé 3,800 francs.

BONVIN. L'*Ave Maria*, intérieur du couvent d'Aramont, mise à prix 12,000 francs, adjugé à 10,105 francs (Salon de 1870).

MARIE COLLARD. *Le Verger*, mise à prix 4,000 francs, adjugé à 2,700 francs. — *L'Automne*, mise à prix 1,500 francs, adjugé 1,300 francs. — *L'Hiver*, mise à prix 1,500 francs, adjugé 1,200 francs.

COROT. *Jeune baigneuse*, mise à prix 6,000 francs, adjugé à 5,000 francs. — *Eurydice*, mise à prix 7,000 francs, adjugé à 6,510 francs. — *Juive d'Alger*, mise à prix 5,000 francs, adjugé à 5,420 francs. — *L'Atelier*, mise à prix 6,000 francs, adjugé à 5,400 fr. *Le Canal* (environs de Rouen), mise à prix 7,000 francs, adjugé à 5,900 fr. — *La Prairie* (environs de Saintes), mise à prix 3,000 francs, adjugé à 4,060 francs. — Le *Tréport*, mise à prix 4,000 francs, adjugé à 5,610 francs.

G. COURBET. *Marée basse*, mise à prix 2,000 francs, adjugé à 2,220 francs.

DECAMPS. Les *Bûcheronnes*, mise à prix 8,000 francs, adjugé à 7,500 francs.

EUG. DELACROIX. Les *Convulsionnaires de Tanger*.

Cette toile légendaire, tant admirée par Th. Gautier, qui s'obstinait à l'intituler les *Convulsionnistes*, est un des chefs-d'œuvre du maître.

Ces convulsionnaires ou *Yssaouis*, cousins germains des *Amoks* de Java, ont fait partie de la collection du marquis du Lau. Mise à prix 100,000 francs, adjugé à

M. Fœder, directeur de la Société de l'Union générale, à 95,000 francs.

Du même. *Chevaux sortant de l'abreuvoir*, mise à prix 25,000 francs, adjugé à 24,500 francs.

Du même. *La Barque de Don Juan*, mise à prix 10,000 francs, adjugé à 7,700 francs.

Paul Delaroche. *Le Christ aux Oliviers*, une belle œuvre! Mise à prix 20,000 francs, adjugé à 9,200 francs.

Jules Dupré. *Grand paysage limousin*, mise à prix 50,000 francs, adjugé à 43,000 francs. — *Le Port Saint-Nicolas*, mise à prix 3,000 francs, adjugé à 2,950 francs. — *Les Pyrénées*, mise à prix 5,000 fr., adjugé à 5,050 francs. — *L'Automne*, mise à prix 5,000 francs, adjugé 5,500 francs. — *La Forêt*, mise à prix 10,000 francs, adjugé 19,550 francs. — *Barque de pêche*, mise à prix 12,000 francs, adjugé à 10,050 francs. — *Marine*, mise à prix 2,500 francs, adjugée à 2,420 francs.

Feyen-Perrin, *le Chemin du Marché*, mise à prix 6,000 francs, adjugé 4,850 francs.

Huguet. *Porte de la mosquée de Bou-Médine*, mise à prix 8,000 francs, adjugée 4,800 francs.

Héreau. *Station d'omnibus*, mise à prix 2,000 francs, adjugée 1,450 francs (médaille du Salon de 1873).

Ingres (non signé et très probablement contestable), *Angélique* (réduction), mise à prix 20,000 francs, adjugé 10,000 francs.

A la suite de ces ventes, quelques tableautins de Jongkind, de Henry Lévy, de Marilhat, de G. Michel, ont été vendus dans une moyenne de 2 à 3,000 francs.

Puis les enchères ont repris sur un

Manet. *L'enfant à la pie*, mise à prix 10,000 francs, adjugé à 9,100 francs.

J.-F. Millet. *La Gardeuse d'oies*, quoique d'un blanc un peu moutonneux, a été mise à prix 40,000 francs, et

adjugée 35,500 francs. — *Le Portrait d'un jeune homme,* mise à prix 2,000 francs, adjugé à 2,050 francs.

MOUCHOT. *Un Montreur de Singes au Caire*, mise à prix 5,000 francs, adjugé 4,000 francs. — *Un Carrefour au Caire*, mise à prix 5,000 francs, adjugé à 3,700 francs.

P. PRUDHON. *La Paix* (Salon de l'an IX), mise à prix 10,000 francs, adjugée 7,750 francs.

TH. ROUSSEAU. — *Forêt d'hiver*, mise à prix 60,000 francs, adjugée à 48,600 francs. — Le *Vieux Dormoir du Bas-Bréau*, mise à prix 50,000 francs, a été adjugé à l'État à 49,000 francs. — *L'automne au Jean-de-Paris*, mise à prix 50,000 francs, adjugé à 46,000 francs.

Enfin la vente s'est close par un petit Troyon et un Roybet, vendus 500 francs.

Une *Mater Dolorosa* d'Ary Scheffer, ayant été crevée par les porteurs, n'a pu être mise à l'enchère.

Tel a été le résultat de cette belle vacation, la plus importante qui se soit présentée depuis les ventes de M. Laurent Richard de Faure et de M. Kahn. L'animation des enchérisseurs était aussi chaude que leur enthousiasme, à la vue de toutes les splendides toiles qui ont défilé sous leurs yeux.

Quelques solennités de ce genre rendraient vite à l'*Hôtel* son entrain d'autrefois; il est malheureux que les occasions ne s'en offrent pas plus fréquemment.

VIII

Place aux peintres de l'Ecole moderne! — Les Corot d'*Édouard Ferron*. — Catalogue des estampes G. M. — Les graveurs du XVIIIe siècle. — Baudouin, Moreau, Saint-Aubin, Freudenberg, Lawrence et Debucourt.

1er mars.

Deux chapitres en huit jours. C'est peut-être beaucoup, et cependant ce n'est pas assez pour rendre compte à ceux que cela intéresse de ce qui se passe à l'Hôtel.

Voici le mois de mars et voilà les gros catalogues qui s'impriment. La saison des grandes enchères est enfin arrivée.

C'est toujours la peinture moderne qui envahit les salles 8 et 9; MM. Georges Petit, Haro et Feral (ce triumvirat d'experts) s'y succèdent à tour de rôle.

Des galeries célèbres se défont en effet ici pour se reformer là-bas. La grande banque spécule sur tout, en dehors des valeurs de bourse : chevaux, maisons, terrains, tout y passe. Elle aime à toucher aussi à la peinture, à escompter l'avenir des jeunes peintres et à réaliser des bénéfices sur les tableaux de ceux qui sont arrivés; cela fait bien, du reste, de passer pour un Mécène et d'avoir une collection dont on peut faire chiffrer le montant d'un coup d'œil.

Puis cela est aussi plus amusant que la cote, souvent maussade, de l'italien ou des fonds turcs; — on pointe

le cours des Diaz, des Daubigny, des Corot, des Rousseau, des Delacroix, des Delaroche et des Meissonier ; — on les pousse dans chaque vente afin de les rendre plus rares et de faire monter la valeur de ceux qu'on possède.

Malheureusement, les plus intéressés à la chose — les artistes — ne profitent guère de tout ce trafic. Ils ne sont sérieusement cotés qu'après leur mort.

Samedi 26, a eu lieu à la salle numéro 9, par le ministère de Me P. Perrot, commissaire-priseur, et de M. Haro, expert, la vente après décès de M. Édouard Ferron, ancien avoué, amateur modeste, qui avait su, pressentant le succès de certains peintres, choisir quelques bonnes toiles et d'excellents dessins.

Tous les marchands de tableaux étaient là, suivant les enchères. Citons quelques adjudications.

Quatre dessins rehaussés de blanc, pour l'illustration de ce livre aujourd'hui si recherché : les *Chansons populaires de la France* ; un d'Eugène Giraud : *Dans les gardes-françaises*, vendu 67 francs; un autre de Steinheil : *Giroflé-Girofla*, 75 francs: deux de Trimolet : le *Roi Dagobert* et *M. de La Palisse*, 140 francs.

Une aquarelle de J.-J. Grandville : le *Dégraisseur de collets*, charmante de finesse, 140 francs, et une sépia du même, représentant des *Enfants*, 50 francs.

Corot et Diaz ont eu les honneurs de la séance.

De Corot : un *Effet du soir au bord de la rivière*, adjugé 4,900 francs; les environs de *Ville-d'Avray*, 1,700 francs ; le *Gué*, paysages et animaux, 3,750 francs. Il faut dire que M. Georges Petit, l'expert, un passionné pour les Corot, est arrivé à point nommé pour acheter deux de ces toiles sur trois.

De N. Diaz : des *Femmes et Enfants turcs*, 6,050 francs ; une vue de *Fontainebleau*, 3,050 francs.

Samedi 26, salle n° 8, exposition particulière de la collection de M. de S... Vingt-huit numéros sur le catalogue, enrichi d'eaux-fortes par Mongin, Courtry, F. Milius, G. Greux, H. Toussaint, A. Divivier, E. Salomon.

Que de belles choses attirent les régards des nombreux amateurs!

Tout d'abord le *Barbier*, de Bonnat. Qui ne connaît ce tableau à succès d'un Salon déjà bien éloigné? Le patient est accroupi sur une natte, le corps couvert d'une tunique bleue; debout et penché sur lui le barbier, le corps nu, est occupé à le raser. Quel dessin énergique! quelle vigoureuse peinture!

De Corot, six beaux paysages, plus un portrait d'*homme d'armes*, assis dans une attitude songeuse, revêtu de son armure et la main sur la garde de son épée. Voilà une note inattendue du maître.

Deux paysages de Daubigny, d'une touche vraie, fine et élégante.

Trois Eugène Delacroix, parmi lesquels une petite toile qui est un grand tableau : le *Marchand arabe*, d'une couleur inimitable. Accroupi sur une natte, un marchand du Maroc présente des bijoux, des étoffes et des coffrets à une femme juive; et, tout à fait en dehors de la manière du maître, des *Pavots* et des *Chrysanthèmes* d'une tonalité puissante.

Deux Diaz : *Lisière de forêt et clairière*, tous deux d'une exécution parfaite.

Un Meissonier daté de 1855 : Une *Compagnie de Mousquetaires*, peinture d'un fini, d'un esprit, d'une fraîcheur! Voyez plutôt : Toute la compagnie est sous les armes. L'étendard est déployé. Finement campé en avant de sa troupe, un jeune capitaine, à la tournure martiale, écoute des instructions du chef.

Trois passages de Troyon réunissant les plus précieuses qualités du maître.

Un *Effet de soleil* dans la brume du matin par Ziem. Inutile de dire que la scène se passe à Venise. Les quais sont vivement animés, le grand canal est sillonné de gondoles qui glissent lentement sur l'eau jaunâtre en longeant les palais de marbre splendidement éclairés.

Du lundi 28 février au 5 mars, c'est-à-dire toute cette semaine, Mᵉ Maurice Delestre, assisté de MM. Danioss fils et Delisle, experts et marchands d'estampes, doivent vendre à la salle nᵒ 3, — salle des Gravures, — une collection d'estampes comme il n'en est jamais passé probablement sous le marteau depuis dix ans — et probablement comme il n'en passera plus.

Il est certain que MM. Didot et de Behague avaient réuni des collections de premier ordre, mais elles comprenaient des pièces de toutes les époques, tandis que dans celles de M. G.... M...., il ne se trouve que les plus beaux spécimens de l'aimable et galante époque du xviiiᵉ siècle, charmantes estampes dont la mode va toujours croissant. — Ouvrez vos portefeuilles, amateurs sérieux ! rien que des épreuves *di primo cartello* et dans des états exceptionnels. C'est une collection qui, une fois dispersée, ne se reconstituerait à aucun prix. Pour convaincre nos lecteurs qui pourraient nous croire d'un lyrisme trop exagéré, demandons-leur s'ils ont vu souvent :

Cinquante-cinq estampes de Baudouin (ce petit maître si élégant, si raffiné) parmi lesquelles les eaux-fortes de l'*Epouse indiscrète*, du *Coucher de la mariée* et un premier état de l'*Amour à l'épreuve*. — Rien que cela !

Vingt-trois eaux-fortes des contes de La Fontaine et vingt-deux avant la lettre par Fragonard.

La *Philosophe endormie* gravée par la pointe habile de Moreau le jeune. — Cette belle endormie n'est autre

que Mlle Babuty, devenue Mme Greuze, pour le plus grand désespoir de son mari.

Quelques morceaux exquis de Saint-Aubin — *rara avis*, comme dit Horace, — qui feront battre le cœur de plus d'un collectionneur. — Entre autres, le portrait de sa jeune femme sous ce titre : *Au moins, soyez discret*, et le sien sous cet autre : *Comptez sur mes serments.*

Le *monument du costume* composé de douze planches de Freudenberg et de vingt et une de Moreau. Voilà certainement la plus belle suite qu'ait produite l'école du XVIIIe siècle; c'est un document qu'on ne se lasse pas de consulter. Après Baudouin, Lawrence; après tous ces enlèvements nocturnes, tous ces romans dangereux, et tous ces carquois épuisés, on éprouve une véritable satisfaction à voir le talent sérieux de Moreau décrire la vie du petit maître, dont l'existence n'est qu'une perpétuelle « petite fête », qui passe des courses de chevaux aux petites loges, et des soupers fins aux rendez-vous galants avec les belles petites du temps.

Presque tous les Debucourt, la *Croisée*, l'*Oiseau ranimé*, la *Main* et la *Rose*, les *Compliments de la matinée du jour de l'an* sont d'une insigne rareté.

Les sujets signés de Lawrence, gravés par Janinet, sont représentés par des épreuves remarquables — qu'on se le dise! La *Comparaison* et l'*Indiscrétion* sont avant la lettre. L'*Aveu difficile*, trouvé dans le portefeuille de Janinet, est la plus merveilleuse épreuve que l'on puisse voir de cette gravure, par la vigueur et l'harmonie de ses couleurs. C'est le joyau de la collection.

IX

La saison s'achève. — Emile Mathon. — Deux beaux nevers.
Les costumes du théâtre de la Gaîté.

8 mars.

Nous serons bientôt au dernier tournant, comme disent les sportsmen. Il faut se hâter. Les ventes se précipitent, les affiches et les catalogues se multiplient. Pas une salle de l'Hôtel qui chôme; la foule y est plus compacte que jamais, car les grandes assises de l'enchère se tiennent en mars et en avril.

Déjà en mai la curiosité commence à être saturée. En juin, on attend le grand prix et les riches amateurs vont dans leurs terres reconstituer leurs épargnes pour recommencer de plus belle, à la saison suivante. La passion favorite des collectionneurs peut subir un temps d'arrêt, mais ne se guérit jamais.

Abrégeons ce préambule et dressons rapidement, pour nous mettre à jour, le bilan de la semaine écoulée.

Jeudi 3 mars. — Toute la semaine, foule empressée autour de Me Delestre, pour la vente des estampes et portraits de la collection G... M... Lisez G. Mühlbacher et ajoutez habile amateur et célèbre carrossier. — Deux situations qui, avec les progrès réalisés, ne se regardent plus avec étonnement.

Prix insensés et prix dérisoires! Mais déjà nous avons

parlé de ces gravures triées avec soin et représentant toute l'histoire galante de ce XVIIIe siècle, dont la fantaisie nous attire. Il nous reste à donner la nomenclature des pièces importantes payées au poids de l'or. Ce sera bientôt.

Vendredi 4 et samedi 5. — Grande vente de tableaux anciens des écoles italiennes, flamandes et hollandaises. Beaucoup d'attributions, peu d'originaux. Quelques très jolies choses, cependant, dans ce catalogue rédigé par M. Féral.

Deux Janneck : charmants tableaux d'une remarquable fraîcheur de coloris, et d'une parfaite conservation, représentant tous les deux une assemblée brillante de hauts et puissants seigneurs et de dames couvertes de riches atours; les uns se livrant à la danse, les autres se reposant devant un déjeuner champêtre. — Nos compliments sincères à l'heureux acquéreur de ces deux tableaux d'une finesse de touche à faire mourir de fureur un impressionniste. — Vendus 2,000 francs.

La *Cuisinière coquette*, de Zorg, qui se laisse conter fleurette. Bon tableau d'un ton chaud et transparent. — 630 francs.

La *Querelle*, de Thilborgh. — Des joueurs un peu avinés, qui se battent devant la porte d'un cabaret et que leurs femmes cherchent vainement à séparer. — Vendu 450 francs.

Une superbe et importante composition de Rottenhamer, intitulée le *Festin des Dieux*. Il faut bien l'avouer, c'est un peu la mythologie d'Offenbach dans la *Belle Hélène*. C'est l'Olympe en goguette, entouré de nymphes et d'amours, réunis autour d'une table abondamment servie et chantant tout autre chose que l'*Iliade*. Breughel de Velours, avec ces tons verts et bleuâtres, couleurs préférées de sa palette, a peint dé-

licieusement dans ce tableau le paysage, les animaux et les fruits. — Vendu 2,000 francs.

Nous en passons et des moins bons.

Samedi 5 mars. — Vente d'Émile Mathon, un coloriste qui a souvent la note juste et qui paraît aimer passionnément travailler sur la berge des fleuves ou sur le bord de la mer. — De bonnes études de bateaux dans son exposition : barque en radoub, flambart dieppois, trois-mâts à l'ancre, côtre échoué sur la vase, bateau pilote avec pavillon en berne, galiote hollandaise en déchargement, chaland remorqué, canot lamaneur en pleine mer, embarcation de plaisance glissant sur la Seine, steam-boat au repos dans un bassin à flot, pyroscaphe qui fume avant son départ, chasse-marée en réparation sur la grève, péniches dans leur chantier à Compiègne, chaloupe de pêche que la marée a déposée sur la plage. — Tout y passe dans ces trente-sept tableaux, formant un vrai musée naval, comme dans « Navarin » des *Orientales*, de Victor Hugo.

Avis aux amateurs de faïences. Cinq à six pièces de vieux nevers, du beau nevers, gros bleu avec décors blancs, ont été vendues cette semaine. Depuis longtemps il n'était passé de bonnes faïences à l'Hôtel des ventes. Elles deviennent de plus en plus rares; aussi a-t-on payé de 1,500 à 2,500 des pièces dont la conservation n'était pas toujours irréprochable. Nous connaissons deux très belles aiguières de 75 centimètres, à rehauts blancs sur fond gros bleu, qui sont de bien remarquables specimens de cette fabrication et dont le cabinet d'un amateur vient récemment de s'enrichir — *pourre rien !* — huit ou dix mille francs.

Salle 10. Dimanche, exposition des costumes du théâ-

tre de la Gaîté. — *Sic transit gloria mundi!* Besogne de mercredi des cendres, Mᵉ Barizel, pour un commissaire-priseur, et cela durera les 7, 8, 9 et 10 mars. Bien tristes ces oripeaux fanés, ternis, souillés, vus à la lumière crue du jour et traînant en désordre sur la table d'adjudication; de vraies défroques d'une boutique du marché du vieux Temple, à l'enseigne du : *Décrochez-moi ça.*

En 1878, lors de la transformation du Théâtre-Italien en temple de Plutus, par la Banque d'Escompte, une vente semblable avait eu lieu. C'était navrant. Nous avons vu vendre au plus offrant et dernier enchérisseur la perruque du marquis, la cape et l'épée du spadassin, le bandeau royal du dernier des rois, les faux cabochons de la prima donna, le diadème éphémère de la reine, le maillot de la danseuse, et du traître le poignard qui rentre dans le manche.

Ainsi va le monde. Après la salle Ventadour, la liquidation du matériel de la salle du square des Arts-et-Métiers.

Pendez-vous, chercheurs infatigables! ce n'est pas vous qui avez découvert, en dépliant un vieux rouleau couvert de poussière et vendu à vil prix, quatre peintures de Boucher, superbes, merveilleuses et parfaitement authentiques. Cela se passait pourtant, il y a peu de temps, dans une vente après décès à l'hôtel Drouot. Espérons, ami lecteur, qu'il vous en arrivera autant un jour ou l'autre. C'est la bonne fortune que je vous souhaite.

X

La vente Wilson. — L'école anglaise : *Mulready* et *Constable*. — L'école française : Boucher, Watteau, Pater. — Les Flamands : Franz Hals et Rembrandt. — Les contemporains : Gérôme, Millet et Meissonier.

15 mars.

Certes, elle vaut bien une chronique spéciale, cette belle collection Wilson qui, dans quelques jours, n'existera plus.

En 1880, la vente Demidoff. En 1881, la dispersion de la galerie de l'avenue Hoche. Deux grandes dates pour les amateurs.

Pour la vente Wilson, qui forme un catalague splendidement illustré d'eaux-fortes, il suffit de prononcer les noms de Rembrandt, Ruysdael, Poussin, Delacroix, Meissonier, pour se dire avec certitude que ceux qui aiment les arts s'empresseront d'aller saluer ces grands maîtres. — Il y a longtemps, en effet, que l'art a conquis le droit de cité partout et que le peintre espagnol Correno a pu dire : « La peinture n'a pas besoin d'honneurs, elle les donne. » — N'est-ce pas toujours vrai ?

Ce cabinet a certainement une grande valeur intrinsèque, car la part est large aux maîtres auxquels la postérité a rendu justice. — Cela est bien et témoigne d'un goût éclairé de la part de M. John William Wilson. Mais, une idée puissante, indépendante et courageuse nous nous empressons de le reconnaître), a présidé en-

core à sa formation, — remettre en lumière certaines œuvres admirables de peintres d'un incontestable talent, qu'une sorte de parti pris semblait vouloir laisser jusqu'ici dans la pénombre de l'oubli. Voilà qui est encore mieux.

Mettons encore à l'actif du célèbre amateur qui a su faire un noble usage de ses richesses artistiques : d'abord le don de deux « Constable » à notre musée du Louvre où les peintres anglais n'étaient représentés que par Bonnington, — puis ensuite son exposition au profit des pauvres à Bruxelles en 1873.

M. Wilson, fils d'un grand industriel, longtemps industriel lui-même, habitué à manier les questions ardues des affaires depuis sa jeunesse, veut retourner vers de hautes entreprises. Il va quitter Paris et se séparer des trésors qu'il avait su réunir avec tant d'intelligence et de savoir.

Il est temps d'aborder par le détail cette galerie qui ne comprend pas moins de 199 numéros appartenant aux anciennes Écoles anglaises, françaises, hollandaises, italiennes et espagnoles et aux peintres modernes français surtout.

Commençons par l'École anglaise, certainement la moins connue en France.

Peu de tableaux de genre ; des paysages et des portraits principalement. — Mulready, John Crome, Bonnington et Constable représentent bien certains paysagistes de 1820. Ils savaient ceux-là, avant Daubigny, procéder par masse, peindre large dans toute l'acception du mot et dédaigner cette minutie, cette recherche dans le fini, ce respect pour l'individualité du brin d'herbe qu'ont tant aimés, quelques années plus tard, ces peintres dont les œuvres sont aujourd'hui si parfaitement démodées.

On peut le constater, du reste, dans les œuvres de John Crome, dit le Vieux : la *Grange* et les *Environs de Nordwich*, et dans les deux remarquables « Constable » de la collection, la *Ferme* et la *Vue dans le comté de Suffolk*.

Une toile de Bonnington, la *Marée basse*, légère, éthérée, rappelle les paysages de Corot et leur transparence argentée.

Parmi les portraitistes, citons : Thomas Lawrence et Josuah Reynolds.

« Paris est un lieu de délices, » dit avec raison M. Paul Mantz, dans la préface du catalogue; mais nous y chercherions longtemps un vrai Reynolds. M. Wilson en a un : la *Veuve et l'Enfant*, exposé déjà aux Alsaciens-Lorrains. On sait sans doute que sir Reynolds a été le peintre recherché de toutes les jolies femmes de son temps, comme aujourd'hui Carolus Duran; mais ce que l'on sait moins, c'est qu'il demandait parfois à ses modèles une boucle de leur chevelure, et qu'il conservait précieusement ces souvenirs venant de femmes adorables qui s'appelaient Sarah Lennox, Nelly O'Brien, lady Hamilton et même Emma Lyonna, la célèbre et bien charmante maîtresse de Nelson. Ajoutons vite que nous doutons que le parallèle avec le peintre français, cité plus haut puisse se continuer jusque-là.

Après les Anglais, les maîtres français, d'un caractère bien différent.

De Nicolas Poussin, une simple ébauche, chaude et vigoureusement brossée : *Bacchus enfant*. Un Boucher : le *Sommeil de Vénus*. Un Watteau bien connu et bien joli : l'*Ile enchantée*, provenant précisément de la collection Reynolds, grand amateur lui aussi.

Après le maître, les deux disciples : Pater avec les *Plaisirs du camp*, un décor d'opéra-comique, où

l'on paraît même chanter, comme dans la *Dame blanche* :

« Ah! quel plaisir d'être soldat! »

Mais ce temps-là n'est plus — s'il a jamais été.

Lancret avec un tableau bien typique : la *Maréchale du Luxembourg* — du Louis XIV sur du Louis XV. Ce sujet, seul, suffirait pour nous indiquer l'époque où vivait le peintre : 1690-1743.

La maréchale est debout, raide, compassée, en robe à traîne, au milieu de son parc; au fond, la perspective du château — comme à Versailles. Voilà pour le Louis XIV.

Devant elle une petite suivante, vêtue de soie bleue à ramages, un berger habillé de rouge, assis sur un tertre — avec sa cornemuse. Voilà pour le Louis XV.

Eh bien! savez-vous ce que fait là cette grande dame, avec ses falbalas, sa suivante, son berger et ses pipeaux? — Honnête distraction : elle pêche à la ligne.

Passons les peintres italiens et espagnols, peu représentés, avenue Hoche, pour arriver tout de suite aux anciennes Écoles flamandes et hollandaises qui occupent de beaucoup la plus large place dans la collection. — C'est là surtout que nous trouvons la preuve de cette tendance à la réhabilitation de certains maîtres dont nous parlions au début.

C'est d'abord Franz Hals, qui ne compte pas moins de cinq tableaux. Les deux meilleurs, incontestablement, sont les portraits de Scriverius et de sa femme. Pierre Schryver, en français vulgaire, nous paraît singulièrement tombé, de nos jours, dans l'oubli. Il paraît qu'au XVII[e] siècle on tenait le vieil érudit en haute et sincère estime. Un de ses meilleurs titres à la nôtre

sera d'avoir su se choisir un peintre comme Hals. Avis à bien des médiocrités contemporaines qui, en suivant ce procédé, pourront ainsi passer à la postérité.

La femme du célèbre historien, poète et philosophe, est admirablement peinte. Vêtue de noir, avec corsage brodé d'or, fraise et béguin blancs, le modèle ne cherche pas à dissimuler son âge. Le peintre a inscrit à gauche, dans le fond olivâtre : *Ætattis suæ 50*. Quelle est donc la femme qui, de nos jours, oserait en plein salon arborer hardiment un demi-siècle!

N'oublions pas :

Trois Rembrandt admirables, un *Portrait d'homme*, un *grand rabbin*, dans lesquels on reconnaît cette préoccupation constante du maître d'aller au delà du visible, c'est-à-dire d'exprimer la pensée — puis une esquisse : le *Golgotha*.

Un Ruysdael : le *Bac*, admirable de transparence.

Quatre Rubens : *Mercure et Argus* et surtout *Trois Mages* où la couleur éclate et déborde avec une fougue incomparable, ce qui faisait dire de ce maître à Ingres — cet apôtre de la ligne — aux élèves de son atelier : « Fuyez Rubens, c'est le grand corrupteur. »

Mentionnons, avant d'en finir avec cette école, une superbe *Vue de Dordrecht*, de Van Goyen, faite avec la collaboration d'Albert Guyp. Près de la grève, on lit en effet le nom de ce dernier peintre qui a dû ajouter quelques figures à cette toile. Pourquoi deux années indiquées sur ce tableau : 1644, 1653? Quelle raison donner à cette anomalie? — Sans doute, Van Goyen commence son tableau et y pose une première date. Il le laisse de côté et le termine quelques années après : nouveau millésime. C'est ce qui s'appelle procéder avec ordre.

La place nous manque pour parler comme nous l'aurions voulu des peintres modernes, et pourtant les talents les plus vivants de notre époque sont là.

C'est Gérôme avec son projet du *Roi Candaule*. — Millet, avec son chef-d'œuvre : l'*Angelus*. — Meissonier, avec la *Halte de cavaliers*, l'un des rares tableaux où le maître se soit décidé à peindre une femme (1). — Horace Vernet « le Béranger de la peinture » et Delacroix avec son *Tigre surpris par un serpent*, peinture du grand coloriste qui rappelle cette boutade de Préault, disant avec une exagération voulue que si Ingres était la constipation de la couleur, Delacroix en était la diarrhée.

Et tous ces paysagistes qui sont une des gloires les plus solides de notre école française : Dupré, Corot, Daubigny, Diaz, Troyon, Théodore Rousseau.

Ne citons plus rien, il faudrait les citer tous. Il est nécessaire de borner ces notes rapides à ces quelques lignes, souvenir insuffisant d'une collection qui va se disperser aux quatre coins du monde. — Cette fois, l'expression consacrée ne nous paraît pas exagérée.

(1) Depuis, l'illustre maître contemporain a accepté de faire le portrait de l'élégante Américaine Mme Mackay. Ce diamant de l'art moderne sera dit-on, payé quatre-vingt mille francs.

XI

Les amateurs chez M. *Wilson.* — Une collection de portraits de Bonaparte. — Le livre d'audience de Saint-Cloud. — Annonce de ventes prochaines.

15 mars.

Bien triste l'Hôtel, hier, dimanche. Presque toutes les expositions sont désertes. Les gardiens se promènent mélancoliquement devant les tapisseries enfumées, les saxes fêlés, les delft frelatés, les gravures effacées, curiosités contestables et contestées, de table en table promenées pendant toute la saison sans trouver acquéreurs !

Pendant ce temps-là, les amateurs sont tous à l'avenue Hoche, chez M. Wilson, et s'entassent, à qui mal mal, dans le pavillon construit pour la vente. C'est que lundi, à deux heures, tombera le premier coup de marteau de Pillet sur le premier tableau de cette célèbre galerie.

Que vaudront les cinq Troyon, les quatre Diaz, le *Tigre* de Delacroix ?

Est-ce cinquante mille que le Meissonier obtiendra ?

Est-ce à cent mille qu'ira l'*Angelus* de Millet ?

Le portrait de Rembrandt, daté de 1658, atteindra-t-il deux cent mille ?

Ce sont les graves questions qui s'agitent.

Nous vous dirons prochainement le résultat des enchères.

Me Tual, assisté de M. Clément, a vendu, samedi, salle 9, un petit musée inattendu où, sous deux mille cinq cents aspects différents, la silhouette de Bonaparte se trouvait reproduite. — Feu Xavier, tel est le nom de ce collectionneur, — avait formé ce cabinet d'estampes impérialistes en des temps plus prospères pour la légende napoléonienne. — Rien n'y manquait, depuis la face blême de l'élève de Brienne jusqu'au masque césarien du grand despote; depuis la figure osseuse du général en chef de l'armée d'Italie jusqu'au profil anguleux du premier consul Bonaparte dans toutes les attitudes, à pied, à cheval, en voiture, sur un trône, sur le Saint-Gothard et dans une gloire triomphale.

Bien curieuses les légendes mises par les artistes au bas des nombreux portraits du « Corse aux cheveux plats, » le plus souvent représenté sous les traits d'un pacificateur — quelle ironie! — lui qui, comme Attila et pendant quinze années, ensanglanta l'Europe. Voici quelques échantillons du style de l'époque :

Tu nous donneras la paix. C'est là ton plus bel ouvrage (chez A. Bauce).

Bonaparte recevant l'olivier de la paix, présenté par les puissances de la France (chez Basset).

Napoléon dans un char, couronné par la Paix et l'Abondance (gravé par Benoist).

Minerve posant une couronne sur la tête de notre héros français (gravé par Villeneuve).

A Bonaparte, pacificateur de l'Europe (Demachi).

Hommage rendu à Bonaparte par la Paix et l'Abondance de commerce et la liberté des mers (Desrais).

Nous passons le reste, bien entendu.

Triste ! A part Prud'hon, tous les artistes du temps ont signé ces gravures : Girardet, David, Duplessis-Bertaux, Canova, Saint-Aubin, Reynolds, Staby, A. Raymond et Raphaël Morgen.

Cette collection, dispersée maintenant, ne se re-

formera certainement plus. Nous le croyons sincèrement.

Mercredi 9 mars, salle n° 1, M. Féral a vendu les tableaux de feu Jean-Louis Fazy; vieille collection formée au commencement du siècle et provenant en grande partie de la galerie de M. Massias, ancien ministre de France à la cour de Bade.

Il y avait :

Un bon tableau de Melchior Hondekocter : *Oiseaux de proie fondant sur des canards.*

Un *Portrait de jeune femme* tenant un livre, ayant devant elle un vase de cristal à monture d'or, toile bien conservée. Bien que ce tableau soit catalogué de Van Orley, nous le prenons pour un Van Eyck, maître qui aima tant prodiguer dans sa couleur la note dorée.

Une superbe peinture pleine de vie de Balthasar Denner représentant une *Femme âgée*, de grandeur naturelle et vêtue d'un corsage bleu foncé ouvert sur la poitrine.

Un portrait de la *Famille du Stathouder*, par Nicolas Maas. Le stathouder, drapé d'un manteau rouge, offre à sa femme une branche d'oranger; la mère, assise à côté, vêtue de noir, tient sur ses genoux sa fillette. Près d'eux, un jeune garçon avec un arc et des flèches. Ce tableau, splendide de couleur, était en bien mauvais état.

Samedi, 12 mars. — Vente, par Mannheim, de diamants, rubis, émeraudes, saphirs et opales, le tout à la pelle, comme dans un conte des *Mille et une Nuits;* puis des bagues, des broches, des bracelets, des médaillons, des boucles d'oreilles de quoi garnir la devanture de tous les orfèvres de la rue de la Paix — des boîtes et des tabatières en marqueterie, en ivoire, en

vernis Martin, en mosaïque de Neubert, de Dresde, recouvertes des miniatures de Cholain et de Carvette — à faire rêver les plus célèbres collectionneurs. Et enfin, trois splendides diadèmes composés de fleurs et de feuillages en roses et en diamants, couverts de perles fines et de pendeloques.

Qui donc posait sur ses cheveux blonds ces bandeaux merveilleux? — Qui donc a dû vendre ainsi ces bijoux princiers?

Ce n'est un mystère pour personne. Tout Paris le sait. Vous le savez certainement aussi bien que nous qui ne pouvons pas trahir l'incognito d'une grandeur déchue.

Nous sommes resté longtemps dimanche dernier à contempler, dans une vente de la succession V..., un Rembrandt parfaitement authentique signé : R. Van Ryn, 1632. Le maître avait alors vingt-quatre ans. Ce portrait était superbe. Une jeune femme représentée en buste, la tête de face, les cheveux frisés, les épaules couvertes d'un manteau brodé d'or. Quel charme étonnant! quelle harmonie dans la couleur! quelle magie dans le clair-obscur!

Lu dans le journal des libraires allemands, à Leipzig, l'annonce suivante :

CURIOSITÉ.

Le soussigné offre en vente :

Le livre d'audience qui se trouvait déposé au château de Saint-Cloud pendant les années 1855-1870.

Ce livre contient 45 feuilles in-folio, portant les signatures originales des hommes les plus célèbres de l'empire.

La reliure est enlevée, mais les feuillets sont bien conservés.

W. O. Link, antiquaire à Potsdam.

Nous espérons bien que ce livre restera aux Alle-

mands. Puisqu'il l'ont pris, qu'ils le gardent. Il n'a aucune valeur pour nous.

Nous avons encore du pain sur la planche (ce n'est pas comme pendant le siège).

Voici quatre grandes ventes annoncées par Pillet avec le concours de MM. Mannheim, Clément, Féral et Georges Petit.

28 mars. — Collection Roxard de La Salle, de Nancy. Quelques tableaux de premier choix : Van Goyen, Peter de Hooch, Th. de Keyser et Rubens.

4 avril. — Tableaux anciens de M. de Beurnonville, amateur des plus forts, qui possède de beaux tableaux gothiques; mais on dit qu'il n'est pas encore absolument décidé à se séparer de ses richesses. Cette vente sera peut-être ajournée.

11 avril. — Aquarelles et dessins de Jules Jaquemart et son atelier, ses objets d'Orient, ses armes, ses bronzes, ses porcelaines, ses miniatures indiennes, ses tapis de Perse et ses anciennes étoffes.

25 avril. — Anciennes porcelaines de Saxe, de Sèvres, de Chine et du Japon, faïences de Lorraine et de Delft, de M. Berteaux, de Metz, — environ mille pièces, une splendide collection, dit-on. — Mais il faut toujours voir avant de se prononcer. Défions-nous des racontars intéressés.

28 avril. — Succession Nieuwenhuys, un grand amateur de maîtres flamands et hollandais.

Allons, il y a encore de la besogne en perspective *pour l'habitué de l'Hôtel Drouot.*

XII

Un collectionneur de 85 ans : M. *Chambry*. — Républicanisme de *Joséphine*. — Lyrisme de *David*. — Misère de *Gilbert*. — Vente anonyme d'autographes : Le vieux ligueur *Armand Barbès*. — *Emile de Girardin*. — Proudhon demande une audience à *M. de Persigny*. — Mesdames, la cocarde tricolore ou la prison !

mars.

Il nous paraît impossible de passer sous silence la vente d'autographes de M. Chambry qui vient d'avoir lieu récemment. — Commencée en 1805, cette collection était des plus anciennes et des plus importantes de France. Elle ne comprenait pas moins de 675 numéros examinés avec soin par Étienne Charavay, car, il faut bien le reconnaître, bien des choses avaient dû être écartées lors de la rédaction du catalogue : des lettres attribuées à Charles VII, à Jacques Cœur, à Agnès Sorel, à Bayard, à Rabelais, à Amyot, à Diane de Poitiers, à Brantôme, à Raphaël et à Michel-Ange, n'étaient que d'habiles imitations, n'ayant d'autre valeur que celle d'un fac-similé.

E. Charavay est un expert vigilant. Il garantit tout ce qu'il vend. Il sait la responsabilité qui lui incombe en raison de la confiance dont il est entouré ; aussi avait-i non seulement rejeté tout ce qui lui paraissait suspect, mais pris encore des mesures pour que les pièces contestables ne puissent jamais repasser dans la circula-

tion comme des autographes authentiques. C'est pour lui une règle constante dont il ne sait pas se départir. Rendons-lui cette justice.

Pour un collectionneur, son oraison funèbre, c'est son catalogue. Voyons tout de suite quelques-unes des pièces curieuses que nous avons pu examiner avant la vente de cet *autographile*, mort à quatre-vingt-cinq ans, ce qui prouve une fois de plus que la collection est un poison lent, — comme le café de Voltaire.

Bien des choses curieuses et inédites. Il y a de tout dans ces collections d'autographes : défaillance de la raison et de la conscience, vertu, badinage, vanité, saintes larmes et larmes de crocodile, abnégation, esprit et cœur, orgueil et sottise, révélations inespérées, tout le drame de la vie humaine. Voici une lettre de *Joséphine de Beauharnais*. Elle écrit à Vadier, de Paris, le 28 nivôse an II, en faveur de sa belle-sœur (qui venait d'être arrêtée). Elle fait un pompeux éloge des vertus civiques de son mari :

S'il n'était pas républicain, il n'aurait ny mon estime ny mon amitié. Mon ménage est un ménage républicain. Avant la Révolution, mes enfants n'étaient pas distingués des sans-culottes montagnards. Je suis comme toi. Je ne crois pas au patriotisme sans probité, sans vertu.

Actes et paroles ! n'est-ce pas rarement la même chose ? Barras allait prendre le pouvoir. Il fallait parler ainsi — mais quelques années plus tard !

— Une pièce autographe avec ratures et corrections par *Jacques-Louis David*, minute d'une lettre relative aux mesures à prendre pour les obsèques de Marat. Très curieux document qui se termine par un accès de lyrisme :

Caton, Aristide, Socrate, Thimoléon, Fabricius, Phocion, vous tous sages de l'antiquité, je vous ai admirés, je n'ai jamais entendu

vos louanges sans attendrissement. Depuis, j'ai réfléchi. Je n'ai pas vécu avec vous pour vous apprécier. J'ai connu Marat : il suffit. Je me tais... La postérité lui rendra justice.

— *Gilbert*, le poète mort à l'hôpital en 1780, écrit à Baculard d'Arnaud :

J'ai besoin d'un louis ; j'ai le courage de vous le demander. Je ne doute point que vous n'ayez assez de noblesse pour me le prêter si vous le pouvez.

Être un grand poète et tendre la main ! Cela se voit quelquefois. Gérard de Nerval a été encore plus malheureux cependant.

— *Greuze* sollicite un acompte sur un tableau.

28 pluviôse, an IV.—J'ai tout perdu, hors le talent et le courage. J'ai soixante-quinze ans, pas un seul ouvrage de commande, de ma vie je n'ai eu un moment aussi pénible à passer.

O grand maître, si tu pouvais revenir et voir vendre tes œuvres au poids de l'or à l'hôtel Drouot !

Louis XV écrit, de Versailles, le 13 janvier 1762, à cinq heures du soir, à l'une de ses malheureuses maîtresses dont il vient d'apprendre l'heureuse délivrance :

Vous fairés dire au curé sous le secret de la confession, de qui est cet enfant, de n'en jamais parler et de ne point montrer ny de donner d'extrait de baptême que de ma part, si cela lui est possible comme je le croy. L'enfant s'appelera *Louis Aimé*.

Qui venait donc de mettre au monde un nouveau bâtard du roi ? C'était Mme de Mailly.

— Une lettre haute et fière de *Charlotte de Robespierre* au rédacteur de l'*Universel*, 24 mai 1830, dans laquelle elle déclare que les mémoires publiés au nom de son frère sont apocryphes et qu'elle n'a fourni à l'au-

teur aucun renseignement. Dans sa longue carrière, elle n'a rien à se reprocher.

Quant à mes frères, c'est à l'histoire à se prononcer définitivement sur eux. C'est à l'histoire à reconnaître un jour si réellement Maximilien est coupable de tous les excès révolutionnaires dont ses collègues l'ont accusé après sa mort. J'ai lu dans les annales de Rome que deux frères aussi furent mis hors la loi, massacrés sur la place publique, que leurs cadavres furent traînés dans le Tibre, leurs têtes payées au poids de l'or, mais l'histoire ne dit pas que leur mère, qui leur survécut, ait jamais été blâmée d'avoir cru à leur vertu.

Pour finir, une lettre autographe signée de *Pierre Corneille* à Pellisson, vendredi 1653 et qui commence par ces mots :

En matière d'amour, je suis fort inégal,
J'en devise assez bien et le fais assez mal;
J'ai la plume féconde et la bouche stérile,
Bon galant au théâtre et fort mauvais en ville;
Et l'on peut rarement m'escouter sans ennuy
Que quand je me produis par la bouche d'autruy.

Et le grand poète tragique ajoute après ces dix vers :

J'ay toujours eu assez d'esprit pour cognoistre mes défauts malgré l'amour-propre qui semble estre attaché à notre métier.

Cette lettre est précieuse, c'est la seule qu'ait possédée un amateur, en dehors de nos collections publiques. — Vendue 4,000 francs, du reste.

Autre vente d'autographes — sans nom d'auteur, et qui va se faire le 17 mars, toujours avec le ministère d'Étienne Charavay. — Bien curieuse cette collection. Ici, une signature d'Hortense de Beauharnais, là une épître d'Alexandre Dumas, un reçu de Géricault, une proposition de Lamartine, une recommandation de Joséphine, une proclamation de Louis XVIII, un discours d'Armand Marrast, une lettre du marquis de Marigny,

frère de la Pompadour, signée tout simplement : *Poisson;* un manuscrit avec ratures et corrections des *Lettres de cachet et des prisons d'État*, par Mirabeau, — un précieux dossier, par Palissot de Montenoy, l'auteur de cette comédie des *Philosophes*, qui froissa si cruellement Voltaire.

Nous avons parcouru avec le plus vif intérêt cette première réunion ; collectionnant nous-même, nous avons pour toutes ces lettres longtemps enfouies dans les cartons et que l'on rend à la lumière du jour une passion profonde, comme celle d'Edmond de Goncourt pour les dessins du XVIIIe siècle dont Zola parlait récemment.

Voici ce qui nous a le plus frappé :

Armand Barbès, — un vieux lutteur, — écrit à Fulgence Girard, du Mont-Saint-Michel, au sujet de sa santé. Il commence par dire qu'il désapprouve complètement la démarche que sa sœur a faite pour obtenir son transfèrement. Il ne veut pas qu'on enregistre encore une fois son nom sur le tableau des faits et gestes de la commisération. Il donne d'intéressants détails sur sa maladie, qu'il croit être une phtisie laryngée, et il refuse tout médecin du dehors, parce qu'il faudrait pour cela s'adresser à l'administration. — C'est du Caton, et du bon.

Une lettre de l'amiral *Charles Baudin*, datée du 4 novembre 1852, curieuse note destinée au futur Napoléon III et dans laquelle il propose d'adopter, pour le nouvel Empire, des armoiries où figureraient à la fois l'écusson impérial et celui de l'ancienne monarchie :

> On ne verra, dit-il, dans cette alliance de deux blasons jadis ennemis qu'un signe de fusion et de paix, et ce signe serait favorablement accueilli en France et dans toute l'Europe.

Qu'aurait dit Berryer, l'intègre, si pareil projet lui avait été soumis?

Une épître de *Nicolas Bonneville*, le publiciste bien connu qui fut jeté en prison le 18 brumaire pour avoir, dans un journal, comparé Bonaparte à Cromwell. C'est à Louis XVI qu'il écrit, le 6 juillet 1790, en ces termes :

Seul dans toute l'Europe, tu n'as pas entendu la chute de la Bastille qui a ébranlé l'univers entier et fait chanceler tous les trônes sur la terre.

On croyait jusqu'ici que le tutoiement ne datait que de 1793. Voilà qui prouve qu'il était déjà introduit dans le langage avec les rois deux ans plus tôt.

Un bien curieux dossier du *Comte de Castellane* (Esprit, Victor, El. Boniface, — n'oublions rien), correspondance confidentielle des plus importantes. — Pas bien tendre, le maréchal ! Il écrit du quartier général de Perpignan, le 11 février 1842, au sujet des officiers de l'armée d'Afrique :

Les incroyables avancements obtenus dans une guerre qui n'est qu'une chasse aux hommes, puisque les Arabes ne viennent jamais et qu'ils n'ont pas de canons, ont créé des ambitions démesurées. Le pis est que ces gens-là croient avoir inventé la guerre. Des officiers généraux, tels que M. de Lamoricière, qui seraient fort embarrassés de faire manœuvrer quatre bataillons en ligne, se persuadent, parce qu'ils ont su se faire prôner par les journaux, qu'ils ne sont faits que pour commander des armées. Ces grands hommes qui négligent impunément, vis-à-vis des Arabes, les précautions les plus nécessaires à la guerre, seraient fort étonnés de recevoir sur le continent des boulets et de la mitraille, eux qui ne sont accoutumés qu'à en envoyer, et seraient bien embarrassés s'ils avaient à combattre des bataillons et des escadrons tenant en ligne.

Cette prédiction fut réalisée, malheureusement, vingt-huit ans plus tard.

Hortense Cornu, femme de lettres, filleule de Napoléon III (et non sa sœur de lait, comme on l'a dit), écrit

à de George le 5 novembre 1852, pour recommander M. Cernuschi,

Qui vient en France avec un ami, concessionnaire des tourbières en Lombardie.

Émile de Girardin, — le rédacteur de la *France*, — mande au général Alexandre de Girardin, de la Conciergerie, le 26 juin 1848, qu'il a été arrêté la veille par ordre du général Cavaignac, en raison des articles publiés dans la *Presse* :

Je dois, dit-on, comparaître devant une commission militaire. La consternation qui est depuis trois jours dans mon cœur, à la vue de tant de tués et de blessés des deux parts, n'y laisse pas de place pour un sentiment personnel.

Approuvé !

Une réclamation de *Ledru-Rollin*, au rédacteur du *Moniteur*, le 2 mars 1849 :

On a essayé, dit-il, de déshonorer le drapeau de la démocratie en ajoutant dans mon discours : *La propriété, c'est le vol. — Vive la guillotine!* — Je proteste énergiquement contre ces procédés où je reconnais la main de Léon Faucher.

Une demande d'audience de *P.-J. Proudhon* à M. de Persigny, le 6 janvier 1853. Il s'agit de l'entretenir d'une affaire qui peut intéresser à la fois la chose publique, les finances de l'État et la politique de l'empereur.

J'ai cru devoir, avant toute autre démarche, m'adresser à vous, monsieur le ministre, comme à celui des conseillers de Sa Majesté qui passe pour le plus sympathique aux idées libérales, je dirai même aux progrès de la démocratie.

Qu'avait donc à dire le célèbre chef de l'école socialiste? Nous ne le saurons probablement jamais.

Une symphonie autographe de *Gioacchino Rossini*, composée en 1821 et restée inédite. Rien n'y manque,

pas même la copie de toute la partie instrumentale.

Une épître de *George Sand*.

La Châtre, 6 décembre 1857.

Je travaille beaucoup et je me livre à la passion des poules dans mes récréations.

Le registre des ordres du jour de *Santerre*, commandant général de la garde nationale — du 15 mars au 6 avril 1793. — Document de toute rareté qui n'a été connu ni de Thiers ni de Louis Blanc.

L'ancien président *Thiers* écrit à Walewski, le 21 août 1862 :

Je vous assure que Napoléon est beaucoup mieux glorifié par un libéral comme moi que par un adorateur du pouvoir établi.

Voltaire envoie à Chabanon les curieuses remarques suivantes :

Château de Ferney, 4 septembre 1766.

C'est du temps de Newton qu'ont fleuri les meilleurs poètes anglais. Corneille était un contemporain de Descartes, Molière était un élève de Gassendi. Racine louait beaucoup Euripide, l'imitait un peu (il en a pris, tout au plus, une douzaine de vers) et il le surpassait infiniment. Je veux croire qu'Orphée était un grand musicien, mais s'il revenait parmi nous pour faire un opéra, je lui conseillerais d'aller à l'école de Rameau.

Les documents historiques sur la Révolution française abondent dans cette vente.

Voici une circulaire d'*Avril*, administrateur des travaux publics de la commune de Paris, aux commissaires des sections, sur les funérailles républicaines, datée du 9 germinal an II :

Il ne doit être adopté aucune distinction pour le convoi. Le mode doit être uniforme, de façon que le public ne puisse pas reconnaître si le citoyen décédé était riche ou pauvre.

A méditer; n'en déplaise à l'administration des pompes funèbres.

Une délibération de la section des sans-culottes, signée *Piau* et *Hanriot secrétaires*, du 6 septembre 1793, qui arrête que les citoyennes ne devront se présenter à la Convention que décorées de la cocarde tricolore.

On sait que, le 21 du même mois, la Convention décrétait que les femmes étaient assujetties à porter la cocarde nationale sous peine de huit jours de détention pour la première fois et d'être renfermées jusqu'à la paix en cas de récidive.

Nous espérons bien que ce décret, comme tant d'autres, est resté lettre morte.

On le voit, dans ce cabinet qui va se disperser, tous se coudoient : amiraux, diplomates, philosophes, poètes, hommes de génie, gloires éphémères, autorités sans célébrité, célébrités sans autorité. Tout passe du reste dans cette galerie indiscrète, qui s'appelle une collection d'autographes ; tout se révèle au grand jour, les secrets d'État, la vie privée, les grands caractères, les petites faiblesses humaines et les mystères de l'alcôve. C'est la promiscuité du cimetière du Père-Lachaise.

XIII

Mise en scène de la vente *Wilson* : *Pillet* et *Georges Petit*. — L'acheteur qui n'achète jamais. — Le *Raleur*. — 200,000 francs un Rembrandt. — Les achats de M. Mackay et des musées. — Estampes de *M. Mülbacher*. — *Toutes* dix-huitième siècle ! — Vente Van Hoebroeck : tableaux et potiches. — Le paysagiste Ferdinand Chaigneau.

23 mars.

Mercredi soir, 16 mars, à quatre heures, dans cette salle de carton, tendue de rouge van Dyck, bâtie pour la circonstance, s'est achevée la vente Wilson — la plus importante du siècle — donnant le modeste total de 2,032,425 francs pour les 199 numéros livrés aux enchères, dont il faut déduire 300,000 francs de frais, au moins. Malgré cela, le vendeur ne doit pas retrouver de beaucoup le montant de ses acquisitions, en dépit des bénéfices considérables qu'il a réalisés sur les principales toiles.

Très curieuse la mise en scène ! Un mot d'abord sur l'aspect de la salle.

A la petite tribune, préparée à cet effet, Pillet et Petit (opérant lui-même), tous les deux assistés du clerc de la vente historique des inondés de Szegedin, à l'Opéra, celui qui a eu l'honneur de figurer déjà à côté de Mlle Legault comme commissaire-priseur, Berthelier comme expert, Joumard et Colombey comme commissionnaires.

Devant — Daire, le célèbre crieur de San Donato, as-

sisté de deux confrères, placés aux deux angles opposés de la salle pour répéter, comme des échos, les enchères ou les prix demandés.

Dans la salle, chaleur de trente degrés, à forcer, s'il voulait bouder, le marronnier du 20 mars à fleurir. Le public d'élite — les acheteurs, cela va sans dire, séparés, par une corde tendue, du public vulgaire — puis les curieux, gentilshommes, manants et bourgeois, comme dans les libretti d'opéra.

N'oublions pas messire Phœbus, qui s'était mis de la partie et faisait gratis une belle réclame en venant, à point nommé, dorer chaque tableau présenté par les hommes de peine — comme un rayon de lumière électrique éclaire les pirouettes d'une danseuse.

Que d'études à faire dans cette foule bigarrée! Que d'observations curieuses à noter! Nous pourrions écrire tout un chapitre intéressant rien que là-dessus!

L'acheteur (qui n'achète jamais), qui prend son monocle, se penche pour regarder une dernière fois le tableau qu'on va adjuger, suspend les enchères et, après avoir ainsi arrêté l'orchestre de la vente, finit tranquillement son examen par un signe de dénégation en réponse à l'interrogation de Pillet.

Puis des types bien connus, ceux qu'on appelle les *raleurs :* X..., qui prudemment ne couvre que de 5 francs les enchères de 500 francs; Y, qui ajoute modestement 20 francs à celles de 1,000 francs; Z, lui, marche par bonds gigantesques pour décourager ses concurrents. Nous l'avons vu, sur le Watteau se traînant péniblement à 17,000 francs, mettre d'un seul coup 3,000 francs — ce qui est assez coquet, n'est-ce pas? Le tableau lui est resté à 20,000 francs. — C'était de toute justice. — Voilà une satisfaction d'amour-propre qui lui a coûté cher.

Mais venons de suite au Rembrandt qui a été le *clou*

de la vente. Ce portrait venait de la collection Lissingen où il avait été acheté en mars 1876, pour 175,000 francs.

Lorsque les deux commissionnaires l'apportent en triomphe, un frémissement court parmi les spectateurs. Le voilà! — et tout le public se lève pour mieux voir.

« — Nous demandons 200,000, dit l'expert.

» — Voyons, commençons à 100,000, ajoute Pillet.

» — Il y a marchand à 125,000, » répond quelqu'un.

Puis, par 25,000, le tableau arrive rapidement à 160,000.

Pillet presse les acheteurs. — Il y a un moment d'hésitation. — Tout d'un coup les enchères éclatent. — Nous les avons notées une à une.

« 180,100! — 181,000! — 183,000! »

Nouveau temps d'arrêt.

— Allons, vite, dit Pillet.

« 187,000! » fait Georges Petit.

« 190,000! — 191,000! — 192,000! — 195,000! — 196,000! »

« — Le mot, dit le commissaire-priseur.

« — 200,000! » crie une voix de l'un des coins les plus éloignés.

Alors, Pillet promène son regard sur toute la salle. Les trois crieurs répètent : « 200,000! » Long silence.

« — Il n'y a pas d'erreur, ajoute Pillet, — je vais adjuger. Personne ne dit plus rien. »

Et le marteau du commissaire-priseur s'abat d'un coup sec et nerveux sur la table.

Le tableau est adjugé. Juste le prix demandé. — Coïncidence bizarre!

Est-il vendu ou retiré. — *That is the question.*

Citons parmi les acquéreurs connus :

Le Louvre — à tout seigneur tout honneur — qui a pris :

La *Kermesse*, de Cornelis Dussart, pour 15,000 francs;

Une *Fête*, de Dirck Hals, 6,000 francs;

Une *Tête de bélier mort*, 1,510 francs;

Un *Portrait de femme*, de Ricard, 4,100 francs.

Le musée de Bruxelles, qui a choisi :

Le *Bac*, de Ruysdael, 32,000 francs;

Le *Pont de bois*, de Decker, et l'*Intérieur hollandais*, de Hœydick, chacun 5,000 francs.

Le musée de Berlin s'est rendu acquéreur de la *Courante*, de Pieter Code, pour 34,900 francs, et des *Portraits de Scriverius et de sa femme*, par Franz Hals, pour 80,000 francs.

Le richissime Américain Mackay — l'homme aux mines d'argent — a fait acheter la *Halte*, de Meissonier, une petite toile de 37 centimètres de haut sur 30 centimètres de large, est arrivé exactement au prix demandé par l'expert : 125,000 francs. Le même acquéreur s'est payé *le Roi boit*, de Jean Steen, 16,000 fr.

Albert Wolff : Un *Paysage*, de Rousseau, 9,700 francs.

L'*Angelus*, de Millet, payé 2,500 francs par Arthur Stevens—d'autres disent M. Gavet, un amateur aujourd'hui passionné pour les primitifs du xv[e] siècle — a été mis à prix à 130,000 francs. Il y a eu marchand à 100,000 immédiatement, et adjudication à 165,000 fr., soit 168,000 francs avec les frais, pour le compte de deux amateurs : MM. Defœr et Secretan, qui l'ont ensuite tiré au sort; c'est à M. Secretan qu'il est resté.

Nous ignorons le nom de l'acquéreur du tableau, longtemps connu sous le nom de l'*Homme à la canne*, portrait de Pieter van den Broecke d'Anvers, fondateur de Batavia, un beau Franz Hals, qui a été vendu 78,100 francs.

Mercure, Argus et Io, de Rubens, 48,000 francs.

Le portrait d'Étienne Gardnier, par Holbein, a fait 66,700 francs, soit 6,700 francs de plus que le prix indiqué par M. Petit.

L'École française a eu un vrai succès.

Watteau, l'*Ile enchanté*, 20,000 francs.

Pater, les *Plaisirs du camp*, 17,500 francs.

Lancret, la *Maréchale de Luxembourg*, 17,000 francs.

Dans l'école moderne, deux Bargue : la *Sentinelle* et le *Joueur de flûte*, ont obtenu 28,000 et 30,000 francs. Le Ziem : *Venise*, 17,500 francs. Le Delacroix : *Tigre surpris par un serpent*, 24,100 francs. Le Willems : la *Diseuse de bonne aventure*, 12,500 francs. Les quatre Dupré, de 3,500 à 8,800 francs. Les quatre Diaz, suivant leur importance, de 3,550 à 16,500 francs.

Trois jours de vente c'est beaucoup; — aussi le premier jour les enchères atteignaient-elles des prix fantastiques; le second, il y avait encore de beaux prix, mais le dernier, l'élan s'était ralenti — soit lassitude de la part du public, soit épuisement des ressources financières dans la caisse des grands collectionneurs.

La vente G. Mülbacher, dont nous avons parlé, a produit 258,455 francs.

La mode est au rococo et au Louis XVI. Ce siècle, du reste, n'est-il pas absolument charmant? — Comme les femmes le savent bien! Ce n'est pas seulement le faubourg Saint-Germain qui veut reprendre les traditions. Elles en raffolent toutes dans leur toilette, les plus belles comme les plus aimables. La spirituelle *Étincelle*, du *Figaro*, a bien raison de le rappeler dans cette charmante tirade :

Chapeaux Lamballe, mantelets Leckzinska, polonaises Mailly, fichus Marie-Antoinette, coiffures Watteau, corsages à nœuds Du Barry, lévites Jean-Jacques, capuchons Clarisse Harlowe, ombrelles-canne à corbin de vieux saxe, souliers duchesse, talons Louis XV, bas Camargo, étoffes peintes comme des toiles de Jouy, jupes à paniers, flots de dentelles aux soupirs étouffés, fagots de fleurs à l'épaule, poufs de plumes sur la tête, éven-

tails avec des peintures de Lancret, bijoux symboliques, un œil de perdrix, un brin de rouge et parfois même autant de finesse railleuse.

Elles voudraient être toutes des marquises du Trianon.

Mais nous sommes loin de notre sujet. Il faut y retourner.

Voici quelques-unes des principales pièces vendues de cette collection, faite par un homme bien avisé :

Nº 186. — D'après Baudoin. Eau-forte de Moreau et de Simonnet, avant toutes lettres : le *Coucher de la mariée*, 2,015 francs. Excessivement rare dans cet état.

Nº 332. — D'après Fragonard. Les *Hasards heureux* de l'*Escarpolette*, gravé par M. de Launay. Épreuve à l'eau-forte pure, avant toutes lettres, avec la marge du cuivre, de la plus grande rareté, 1,000 francs.

Nº 415. — Suite d'*estampes pour servir à l'histoire des mœurs et du costume des Français dans le* XVIIIᵉ *siècle*. — Année 1775. — Superbes épreuves avant les numéros et sur toutes leurs marges, douze pièces, par Freudenberg, 4,000 francs.

Nº 431. — D'après Greuze. La *Cruche cassée*, gravée par J. Massard (1773), épreuve avant la tablette et non terminée, 1,401 francs.

Nº 653. — D'après J.-M. Moreau, le jeune, la *Petite toilette*, par P.-A. Martini, avec des essais de burin dans la marge, très rare, 1,200 francs.

Nº 664. — D'après le même. La *Partie de whist* par J. Dambrun, 1783. Belle épreuve à l'état d'eau-forte pure : 1,200 francs.

Nº 680. — D'après Moreau. *Suite d'estampes* pour servir à l'*Histoire des modes et du costume en France, dans le* XVIIIᵉ *siècle*. — Année 1776. Douze pièces formant la troisième série dite des Petits maîtres. Épreuves tirées avec les lettres A. P. D. R. : 3,200 francs.

Nº 726. — Saint-Aubin. Deux *Portraits* dont l'un, ce-

lui de *Louise Nicole Godeau,* femme du graveur, suivant la note de Debure, libraire, ami de Saint-Aubin : 3,200 francs.

N° 738. — D'après A. de Saint-Aubin. Le *Concert* par J. Duclos. Épreuve à l'eau-forte avant l'encadrement : 2,905 francs.

N° 739. — Le *Bal paré.* Le *Concert*, du même, magnifiques tirages, avant de légers travaux dans les fonds : 12,000 francs.

Enfin des *Debucourt*, plus rares les uns que les autres, ceux-ci avant toutes lettres, ceux-là imprimés en noir, tous de la plus grande fraîcheur et magnifiques d'épreuve. Citons :

Le *Menuet de la mariée*, 1,905 francs. — Les *Noces du château,* 1,605 francs. — Les *Deux baisers*, 3,000 francs.— Les *Promeneuses de la galerie du Palais-Royal*, 1,575 francs. — La *Promenade du jardin du Palais-Royal*, 1,300 francs. — L'*Oiseau ranimé*, 1,510 francs. — Les *Bouquets de la fête de la grand'maman*, 3,000 francs. — La *Main*, la *Rose*, deux pendants, 2,200 francs. — La *Promenade publique*, 1,380 francs. — La *Croisée,* 605 francs. — *Frascati*, 1,000 francs.

Nous voudrions bien savoir quel est, à Paris, le chiffre total, pendant une année, des ventes d'objets d'art, de livres, de gravures et de tableaux. A combien de millions se monte cette gigantesque addition? C'est un calcul que nous devrons faire certainement un jour.

Vendredi 18 mars. — Ch. Pillet, Mannheim et Féral (les trois anabaptistes du *Prophète*). De bonnes choses dans cette vente du baron V..., — lisez Van Hoebroeck de Bruxelles. — Une belle garniture de cinq pièces en vieux chêne, potiches et cornets, au fond bleu uni, un peu grisâtre cependant, décoré d'oiseaux, de fleurs et

de lambrequins dorés ; — de grosses potiches ventrues d'une époque antérieure à Louis XIV, en ancien japon, avec ces beaux ornements bleus, rouges et or admirablement fondus, qui font l'admiration des connaisseurs ; — des bols, des plats, des assiettes aux bords festonnés en émaux de la famille verte, rose et bleue.

Puis de bons tableaux historiques :

Par *Hubert Drouais*. — Charles Ferdinand Stuart, mylord de Fenmouth, marquis de la Jamaïque, âgé de onze ans, fils unique du duc de Berwick, jouant de la guitare, ravissant avec ses yeux fins et brillants, ses cheveux blonds légèrement poudrés, ses bouffettes de satin bleu, son petit manteau espagnol, sa collerette tuyautée et ses manchettes en guipure.

Charmant portrait d'un ton chaud et lumineux dans lequel le maître a mis, avec toute sa distinction, une expression indéfinissable (1).

Par *Pierre Mignard,* le portrait de Marie-Marguerite de Cossé-Brissac, duchesse de Villeroy. Bien belle avec sa chevelure brune et bouclée !

Par *Tournières*, le portrait de Marie-Sophie, comtesse de Noailles.

Par *Simon Vouet*, Louis XIII et Anne d'Autriche, portraits de 2^{m},20 de haut, raides et compassés. Le roi soucieux — peut-être sur le sort que lui fait la reine — avec une cuirasse et le large col de guipure du temps. La reine, l'air altier, en robe noire avec un collier de perles et de riches atours au corsage. Ce sont là deux revenants de l'Hôtel où ils ont déjà paru l'an dernier, si nous avons bonne mémoire.

Enfin deux pendants, par *Hubert Robert*, venant de la collection Oppenheim, jolis panneaux décoratifs, com-

(1) Ce portrait a reparu en novembre dans une vente. Il avait au front un trou mal réparé. Il a été vendu 3,120 francs.

posés comme les œuvres de ce maître, avec des rochers, des cascades, des obélisques, sans oublier le vieillard assis sur un fragment de corniche brisée, qui pose dans tous ses tableaux.

Samedi 19. — Vente de *Ferdinand Chaigneau*, par Féral. — Très épris de la nature, aimant les bois, les forêts et les champs, Chaigneau avait ses pénates jadis à Barbizon, avec Millet, pour pouvoir peindre d'après nature sur le seuil de ce Bas-Bréau que Diaz, Rousseau et Jules Dupré ont tant aimé. Élève de Brascassat, animalier à la manière de Charles Jacque, de Brissot de Warville, les études qu'il a vendues étaient bien des tableaux achevés, justes de ton, un peu pâles de couleur, mais poétiques et bien compris — des œuvres consciencieuses, sans recherche du *chic*.

Jules Claretie, son ami, a écrit la préface de son catalogue, qui se composait de trente toiles environ. — Aimant les moutons comme Pipo et Bettina de la *Mascotte*, Chaigneau les a peints dans toutes les étapes de leur existence — sauf la dernière : à l'étable, à l'abreuvoir, aux champs, au parc, paissant dans la prairie ou conduits dans les sentiers de la montagne par des bergers réalistes.

Cette petite vente a réussi.

XIV

Le Déjazet de la peinture : *Compte-Calix*. — Les statuettes du xve siècle en bois vermoulu. — Grès de Flandres. — La dinanderie. — L'Eau, tapisserie d'après Lebrun.

25 mars.

Encore une vente d'artiste, — celle de *Compte-Calix*, mort il y a quelques mois à peine, après avoir eu, lui aussi, son heure de célébrité.

Me Tual, aidé par Mannheim et par Georges Petit, a été chargé, hier, de réaliser aux enchères les tableaux, les études, les dessins, les meubles, les costumes, les tapisseries et les objets d'art de son atelier.

Je tiens à donner un dernier souvenir à cet artiste laborieux, qui aimait l'art agréable, dessinait des scènes élégantes, écrivait, avec son pinceau, du vaudeville Louis XV et peignait des soubrettes Régence, des marquises poudrées ou des Lauzun victorieux.

On a dit de lui qu'il faisait du Déjazet en peinture. C'était vrai. Beaucoup d'esprit dans ses compositions. Ses œuvres une fois gravées devenaient vraiment charmantes. Elles vivront plus, ainsi, que ses tableaux, qui n'étaient pas l'œuvre d'un coloriste.

Cette vente comprenait beaucoup de dessins, ses dernières œuvres et la première pensée de plusieurs de ses tableaux les plus connus.

Une étude du tableau de la *Confidence*, dont nous

avons tous vu bien souvent la gravure à l'étalage des marchands d'estampes, — tableau qui, sous le numéro 562, avait figuré au salon de 1878. — Une jeune femme en robe à paniers, assise sur un banc, à côté d'un vieillard à cheveux blancs, lui fait à l'oreille un récit qu'il écoute attentivement, comme le ferait un confesseur avec une jolie pécheresse. — *Contez-moi donc ça*, a-t-il l'air de lui dire. — Très spirituellement arrangée cette confidence.

La première idée d'un bon petit tableau : *Les deux Amoureux*. Il est jeune ! Elle est belle ! Bien tendrement enlacés, ils s'éloignent sous la feuillée, en se chuchotant de douces choses. Ils prennent un petit chemin bien ombragé — qui mène loin, mais ils ne vont certainement pas à Rome. — Charmante de sentiment, cette esquisse.

L'*Attaque des premiers plans* — l'un de ses tableaux du Salon de 1879. La scène se passe dans la clairière d'une forêt. Au premier plan, en effet, une jeune camériste bretonne est attaquée doucement, pendant qu'elle sommeille, par un jeune hussard qui arrive derrière elle en tapinois et lui dérobe un baiser. — L'imprudente ! chargée de surveiller un couvert champêtre étalé par terre sur une nappe, elle se réveille en sursaut pour voir un jeune chien qui, de son côté, attaque une splendide volaille froide.

Dans le lointain, deux jeunes filles qui reviennent de la promenade, pour déjeuner sans doute, s'arrêtent au moment de franchir un petit pont, devant la scène qui se déroule sous leurs yeux. Au dernier plan, — on ne cherche pas à l'attaquer celle-là, — une dame d'un âge mûr, indifférente à ce qui se passe, peint une étude d'arbre sur un chevalet placé à l'entrée de la forêt.

Compte-Calix, comme tous les artistes, aimait à se récréer les yeux par la vue d'objets artistiques. Il pen-

dait à ses murs des soies brodées, des assiettes en faïence. Il avait une belle suite de tapisseries de la fin du XVIe siècle, à larges bordures avec médaillons, scènes de danses champêtres et de repas villageois. Il possédait trois de ces belles crédences, que les romantiques de 1832 ont sauvées de la destruction. Qui de nous n'a désiré posséder quelques-uns de ces beaux vieux meubles en noyer, que les vers ont rongés et que le temps a dorés d'une patine inimitable ! Bahuts à deux corps avec cariatides, mascarons, entrelacs, sphinx, pilastres, arabesques et rinceaux de feuillages. — Œuvres le plus souvent d'artistes italiens venus à Lyon à la fin du XVe siècle, et qu'on appelait les *huchiers*.

Lundi, mardi et mercredi, trois jours de vente, pendant lesquels MM. Pillet et Mannheim ont fait défiler les objets les plus authentiques des XVe et XVIe siècles.

Je cite parmi les choses les plus curieuses :

Vingt-deux statuettes, groupes et statues, en bois souvent vermoulu comme du liège, avec décor polychrome rose, vert et bleu : apôtres, évangélistes, Magdeleine repentante, la Vierge mère, évêques crossés et mitrés, les uns en prière et les autres en extase. Très recherchés ces bois peints. Après avoir été complètement négligés, on y revient. Beaucoup d'amateurs s'en servent pour leurs études de la Renaissance artistique, au milieu du XVe siècle. Ils trouvent dans ces sculptures une saveur particulière de naïveté et de sentiment, comme dans les saints et les saintes qui dans leur niche ornent les portails de nos cathédrales gothiques de Paris, de Reims et d'Amiens.

Des beaux marteaux de porte du XVIe siècle, ornés de mascarons, de feuillages, comme toujours en bronze et de deux dauphins entrelacés d'une hardiesse de modelé remarquable.

Des grès de Flandres : pots à boire, gourdes, cruches

et pichets, bleus, gris, blancs et bruns, aux formes étroites, larges, allongées, bossues et ventrues. — Une *aquamanile*, en cuivre, formée par un lion debout, tenant un biberon dans la gueule, pieds incrustés de cabochons. Cette pièce, qui fait partie de la *dinanderie* du XIIIe siècle, au moins, est extrêmement rare.

Un petit pistolet en cuivre servant de nécessaire de bouche : couteau, fourchette et cuiller, tout ce qu'il faût pour manger — et pour tuer.

Un buste-applique représentant le Père éternel — pas celui que Parny a décrit : *ni bien ni mal*, *assez vert pour son âge*, mais un père qui aura l'éternité fragile de la faïence des continuateurs des della Robbia, car, bien entendu, il ne s'agit ici ni d'un Lucca ni d'un Andrea. La pièce n'a ni le style ni l'exécution des productions étonnantes de toute cette génération des Robbia, qui poussa si loin cet art merveilleux de la sculpture en terre émaillée.

Enfin une curieuse table de changeur du XVe siècle, en bois sculpté, lourde et massive, solide, simple et couverte d'ornements gothiques, une de ces tables enfin que Rembrandt aimait à graver dans ses eaux-fortes. Que de choses il raconterait, s'il pouvait parler, ce vieux morceau de bois, debout depuis près de cinq cents ans et associé certainement à bien des joies et à bien des douleurs!

Je ne puis m'empêcher de parler, pour clore cette revue déjà longue, d'une belle tapisserie tissée d'après les cartons de Ch. Lebrun et qui avait dû faire partie de cette série des quatre Éléments exécutée sous Louis XIV et qui n'avait pas coûté alors moins de 30,202 livres chacune, d'après le catalogue publié par Lacordaire dans son ouvrage sur les tapisseries des Gobelins.

L'*Eau*, tel est le sujet de cette pièce merveilleuse que je viens de citer et qui a dû être peinte par Yuart père.

Neptune et Thétis sont assis sur un chariot en forme de conque, tiré par des chevaux marins. Neptune a un trident à la main. Thétis, vêtue d'une gaze verdâtre transparente, tient un bouclier portant le chiffre de Louis XIV avec cette inscription :

Paret minus unda tridenti.

Au premier plan, battus par les vagues et par la tempête, des poissons sont venus s'échouer sur la plage. Un triton, — qui n'est certainement pas un pêcheur — les prend un à un pour les rejeter dans leur élément et leur faire retrouver la vie.

La bordure est composée à l'aide de la série de tous les plus beaux coquillages connus. Un vrai cours de conchyologie.

Au bas, dans un cartouche, se lit l'inscription :

EAU.

Je connais un de mes amis dont cette description fera venir l'eau à la bouche, — supplice de Tantale, car elle est vendue, cette belle tapisserie !

XV

Une esquisse du portrait de Victor Hugo par *Bonnat*. — Un sonnet d'*Adrien Dezamy*. — Roxard de La Salle. — Une galerie triée sur le volet. — Esquisses de *Rubens*. — Franz Hals. — Pieter de Hooch. — Breugel le vieux. — Les tableaux du marchand anglais Everard.

2 avril.

La salle n° 8 de l'hôtel Drouot est un salon perpétuel, qui a bien son prix. Les œuvres exposées pour la vente sont souvent de premier ordre. C'est aussi un musée du Louvre permanent qui exhibe sans cesse depuis quelque temps des merveilles. Nous en avons eu la preuve cette semaine dans les deux ventes dont nous allons parler. Les artistes s'y rencontrent avec un public terrible de gens qui, n'ayant rien à ménager que leur bourse, ne leur sert pas toujours des compliments, mais comme d'un autre côté il fait quelquefois les réputations, ou les consacre définitivement, il doit bien aussi avoir voix au chapitre, puisque c'est lui qui cote les talents, ainsi que les agents de change cotent la rente à la corbeille.

Vendredi, après deux jours d'exposition, Pillet et Féral faisaient une vente de tableaux modernes pour le compte de deux amateurs, qui avaient réuni leur galerie.

La pièce capitale était l'esquisse du portrait de Victor Hugo, par Bonnat, que M. Évariste Mangin, ancien ré-

dacteur du *Phare de la Loire*, un ami éclairé des beaux-arts, avait acquis pour 3,800 francs à la vente Mouchot, organisée par les artistes, et qui vient d'être acheté, deux ans après, 7,400 francs par M. Brame, le marchand de tableaux de la rue Taitbout.

Cette esquisse est superbe. La tête, très saisissante d'aspect, se détache en pleine lumière. Le grand penseur appuie sa main gauche sur son front puissant. Il rêve ou il compose. Le visage est admirablement brossé, la lumière lui donne un éclat de vie extraordinaire. Quelle science et quelle vigueur de coloris ! A l'exposition, tous les autres tableaux étaient écrasés par ce portrait, qui a inspiré au poète Adrien Dezamy, l'auteur de charmants sonnets sur le Salon, la strophe suivante, frappée sur l'enclume des beaux-arts :

Grave, muet, il rêve, accoudé sur Homère...
Son visage, dans l'ombre, apparaît radieux;
Sa lèvre, où flotte encore une pensée amère,
Sait courtiser les fleurs et tutoyer les dieux !
Il rêve. Sa main droite étreint son cœur qui gronde,
Et l'autre, comme Atlas jadis portant le monde,
Soutient son vaste front par l'exil rembruni. —
O vous que son reflet fit poètes... peut-être?
Inclinez-vous devant ce vieillard : c'est le Maître,
C'est le songeur dont l'œil déchiffre l'infini !

De Courbet, le portrait à larges traits de *Pierre Dupont*. Le chansonnier, l'immortel auteur des *Bœufs*, à la physionomie robuste, au front solide, aux cheveux noirs d'un lazzarone, est représenté en tenue d'atelier, la cravate nouée négligemment sur le col de la chemise entr'ouverte. — Ce n'est pas à coup sûr un chef-d'œuvre. Cela manque de vigueur; pour du Courbet, c'est du flasque. Trop réaliste, du reste, ce portrait qui est laid. — On a payé le nom, sans doute : 610 francs.

De Jules Héreau, un artiste de bien grand talent,

trois tableaux, souvenir sans doute de son éloignement de la France après les tristes événements de 1871 :

Au bord de la Tamise, d'une note grise comme la vue de Londres, 320 francs. — *Moutons au pâturage*, un ciel juste de coloris, 500 francs. — *Au bord de la Meuse*, environs de Rotterdam, d'une tonalité chaude, 540 francs.

De Henri Picou, un oublié dont Gérôme disait : « Nous étions trois à l'atelier : Hamon, Picou et moi — Picou était le plus fort de nous trois, » deux tableaux d'une incroyable finesse de pâte : la *Marchande d'émerillons* et l'*Amour puni*.

De Toulmouche, le Debucourt du règne de Napoléon III, peinture de mode qui ne vivra pas, dit-on mais qui séduit bien des gens — et je suis du nombre — une *Tête de jeune Femme,* riant pour montrer ses belles dents, 300 francs.

De Worms, dit l'*Espagnol*, n'est-ce pas? le *Maréchal-ferrant*. Évidemment cela se passe à Séville : une gitana, tout en tenant un cheval que l'on ferre, fait les yeux doux à un beau *torero* fumant son *papelito*. — Vendu 4,050 francs.

De Barye, un *Cerf dans la forêt de Fontainebleau.* Bien énergique, cette peinture avec ses rochers de couleur grise, ses lignes noires se découpant à l'encre de Chine sur un fond dur, cru, heurté — mais vrai.

De Jean-François Millet : le *Troupeau d'oies ;* une aquarelle venant de la vente Sensier, vendue 2,500 fr. Contre-coup évident des prix élevés de la vente Wilson.

Total de cette vente : 51,000 francs.

La vente Compte-Calix : 22,000 francs.

Quelle amertume pour un amateur ! quel accident terrible ! mettre toute l'ambition de sa vie à réunir des œuvres d'art, se former une galerie, puis voir peu à peu

devant soi les lignes pures et bien déterminées vaciller et s'effacer, les lumières et les ombres se perdre dans le brouillard d'une vue troublée, devenir enfin presque aveugle : tel est le cas de M. Roxard de La Salle, qui se sépare de ses maîtres adorés — parce qu'il ne peut plus les voir !

Très épris des Flamands et des Hollandais principalement, M. Roxard de La Salle a réuni en se les procurant, soit à Nancy, dans son entourage, soit aux grandes ventes parisiennes qu'il suivait avec assiduité, une trentaine de tableaux — pas plus — qui feront dresser des bordereaux bien élevés au clerc de Me Pillet.

Passons-les en revue rapidement, pour ceux de nos lecteurs qui n'auront pu assister aux deux jours d'exposition, samedi et dimanche.

Une esquisse de Rubens — la perle de la vente ! — *portrait équestre de Ferdinand*, infant d'Espagne et archiduc d'Autriche, peint à l'occasion de l'entrée à Anvers, après la bataille de Nordlingen, en 1635. Monté sur un cheval à la tête un peu petite (suivant l'idéal du temps), le triomphateur a la tête nue. Il est appuyé sur un bâton de commandement. A droite, la Renommée tient sa trompette légendaire. A gauche, dans les roseaux, un triton tenant un trident et une naïade effrayée. Impossible de voir une couleur plus brillante et une facilité plus grande. — Il est bien du grand improvisateur, ce petit tableau qui fera faire des folies sans doute.

La *Petite fille au chien*, de Pieter de Hooch, — ce grand clair-obscuriste, — déjà gravée dans la *Gazette des beaux-arts*. C'est un intérieur hollandais. Une femme assise tient sur ses genoux un marmot qui pleure sans doute. Elle cherche à l'apaiser et lui montre, debout devant elle, une petite fille qui tient un petit chien dans ses bras. Chez Pieter de Hooch, la porte est toujours ou-

verte, jamais fermée. Il aime à montrer qu'il possède, au plus haut point, l'art de la dégradation savante de la lumière. Un rayon de soleil vient par cette porte et produit une tonalité chaude et transparente sur les carreaux blancs et noirs de la pièce. L'effet est admirablement trouvé.

Ce tableau a ses papiers, comme les pur-sang. Il a passé par les collections Vaudreuil en 1874, — lord Mulgrave en 1854, — Van Cruyk en 1858 et Pereire en dernier lieu.

Le peintre de Harlem à la touche cavalière — Franz Hals — est représenté par un *Portrait de jeune homme*, la toque posée sur l'oreille d'un air crâne, la main gauche tenant un œillet. Bien arrangé, posant bien, on dirait d'un modèle d'atelier ou d'un camarade qui s'est prêté à l'inspiration du peintre. Le visage est peint avec une rare finesse, tandis que les étoffes sont d'un faire robuste ; — mais le raccourci d'une des mains produit un bien mauvais effet.

Un *Intérieur de Temple*, par Emmanuel de Witt, un peintre qui sait, autour des piliers des vieilles cathédrales, faire tourner des ombres vigoureuses ou des lumières caressantes, comme dirait M. Paul Mantz.

Une *Halte de Chasse*, de Govert Camphuysen. — Dans le verdoyant carrefour d'une forêt, un seigneur, monté sur un cheval gris pommelé, en costume de chasse, chapeau noir, veste brune, grandes bottes et culotte rouge, s'arrête pour voir un lièvre qu'un piqueur lui présente. Un serviteur le suit ; plus loin, un valet sonne de la trompe ; un autre accourt, tenant deux chiens en laisse. Comme les valeurs vigoureuses s'enlèvent sur les clartés, comme les personnages sont bien enveloppés par le ciel, les arbres et les terrains ! Cependant ce tableau est-il bien de Camphuysen?

n'est-il pas d'Albert Cuyp? Voilà ce que se demandent quelques critiques éclairés.

Le *Matin*, charmant petit tableau, par Van der Nerr, signé de son monogramme et daté de 1646. Au centre, sur le bord d'un canal, un chemin fuyant vers le fond et se perdant dans la vapeur du matin. Au premier plan, un enfant et une femme ramassant du bois mort, au pied d'un vieux chêne au tronc noueux, aux branches brisées, au feuillage se détachant sur un ciel blond et vaporeux. — Splendide, le chêne. Un vrai chef-d'œuvre !

Deux tableaux de Breughel le vieux — l'*Hiver en Hollande* et une *Vente mobilière* dans un village. — Des effets de neige, bien entendu. — Bien amusant ce Breughel, comme disent les amateurs, suivant la locution qui leur est familière. Toujours des petits personnages habillés de rouge qui paraissent découpés et collés sur le tableau, ou des paysans et des femmes vêtus de noir qui se profilent sur la neige comme des silhouettes d'ombres chinoises.

Un beau Vanloo de la collection de Boissy, la fille de Louis XV, Mme Adélaïde, représentée en Diane, assise sur un rocher, les épaules nues, la robe blanche et le manteau fleurdelisé : charmant et gracieux portrait d'une touche gaie, d'un coloris vif et délicieux.

Il y a encore quelques beaux jours pour l'hôtel Drouot.

Hortense Schneider a fait retenir du 11 au 15 avril la salle n° 1.

La Belle Hélène vend ses diamants et ses objets d'art. Cinq jours de vente! Rien que cela! — Elle a chargé M. Bloche de faire son catalogue. Il y avait de belles choses dans le petit hôtel de l'avenue du

Bois. — Il y aura de nombreux amateurs à cette vente.

Il est impossible de laisser passer, maintenant qu'elle est faite, la vente Everard, sans en parler. Nous nous sommes bien gardé de le faire plus tôt, dans la crainte de paraître vouloir *chauffer* cette vente, qui n'a été que la liquidation d'une honorable maison anglo-française, par suite de la mort subite de son chef. Tous les Parisiens qui flânent un peu se sont bien souvent arrêtés devant les vitrines du magasin, à l'angle du boulevard des Italiens et de la rue du Helder.

Cette revue n'est pas, en effet, une réclame. Elle ne relève que de l'écrivain seul qui tient à conserver une indépendance qui lui est précieuse, parce qu'elle lui procure le droit de critique absolue. Il ne voudrait pas passer, aux yeux de ses lecteurs, pour un bénisseur perpétuel, sur commande ou sur ordre.

Disons que la foule n'a cessé, pendant les deux jours de vente d'envahir les deux salles 8 et 9, de telle façon qu'il était fort difficile d'y pénétrer, même de bonne heure, après le premier coup de marteau donné par Me Pillet. Jamais, de mémoire de commissionnaire, on n'avait vu pareille affluence. On aurait dit d'un jour de fin de *saison* au Bon-Marché ou aux magasins de feu le *Printemps*.

Deux experts pour cette vente, Durand Ruel et J. Hollender, de Bruxelles.

Parmi le public, beaucoup de peintres, très anxieux sans doute de savoir comment leurs tableaux seraient cotés par les acheteurs, quelques-uns même tout prêts à soutenir les enchères pour le compte d'un camarade. Nous serons bon prince; nous ne parlerons pas de la baisse qui atteint les œuvres de certains artistes, jadis très en faveur; nous ne citerons que quelques prix qui

peuvent servir de renseignements à nos lecteurs sur la valeur attribuée en vente publique aux maîtres de l'école contemporaine.

Corot. — Trois paysages vendus 4,950 — 6,000 et 6,600 francs.

Daubigny. — Paysage, 4,000 francs.

Decamps. — Soldats, 12,000 francs. Environs de Smyrne, 11,000 francs.

Diaz. — En hausse croissante. Enfants turcs, 21,000 francs.

Gérôme. — Caravane, 5,500 francs.

Gilbert. — Marché aux fleurs, 3,800 francs.

Jacquet. — Une Polonaise, 6,400 francs. Une Amazone, 6,000 francs.

Madrazo. — Jeunes femmes, 3,900 francs. La Lecture, 5,500 francs.

Marchetti. — La Visite, 3,700 francs.

Meissonier. — Une Esquisse de cavaliers, 7,505 fr.

Pasini. — Entrée de mosquée, 4,600 francs.

Robert-Fleury. — Le Sac de Rome, 5,600 francs.

Th. Rousseau. — La Mare, 6,500 francs.

Roybet. — Un porte-étendard, 6,800 francs.

Saint-Jean. — Grande sensation quand le tableau est mis sur table. Fruits et gibiers, 15,450 francs.

Schreyer. — Attelage hongrois, 10,900 francs.

Stevens. — Désespoir, 9,200 francs.

Troyon. — Animaux au pâturage, 9,200 francs. Le Pont, 11,000 francs.

Van Marcke. — Retour de l'abreuvoir, 14,500 francs.

Verbœkoven. — Moutons au pâturage, 8,150 francs.

Villeras. — Marchand de volailles au Maroc, 9,000 fr.

Vollon. — Le Tréport, 10,000 francs. Une perle!

Willems. — Visite de la marraine, 10,600 francs.

Le premier jour, le montant de la première vacation était arrivé au respectable chiffre de 304,882 francs. Le

second jour, 325,618. Total 630,000 francs! Six jolis petits chiffres.

La vente Roxard de La Salle a produit 152,845 francs.

Il y a encore quelques beaux jours pour l'hôtel Drouot.

XVI

Drainage des objets d'art par l'Amérique. — La bibliothèque Lyonnaise de M. Renard. — Le Molière de 1673. — Feu Charles Hue. — Les oiseaux de passage.

5 avril.

Cette semaine, deux à trois ventes de livres, surtout celle de M. Collin, qui sera très intéressante et dont nous parlerons plus loin. Labitte doit être sur les dents, jamais il n'a autant vendu. Les catalogues de l'année réunis seront bientôt aussi gros que l'*almanach Bottin*.

Le public ne se lasse pas. C'est le Minotaure qui dévore tout. Il se compose, nous le savons, d'habitants des quatre points cardinaux; mais depuis quelque temps voilà surtout le nouveau monde qui se met de la partie. Ces rudes Yankees, épais et lourds, seront peut-être plus policés que nous un jour. Ils possèdent déjà des journaux d'art. Ils ont des ventes et forment des musées. Boston a dévalisé San-Donato, New-York arrache ses richesses artistiques à la France à coups de dollars. L'Amérique nous envoie du pétrole, du coton et du lard trychiné. Nous lui adressons en retour nos plus belles choses, et nous perdons certainement au change, car la source sera tarie, chez nous, avant la leur.

Dix jours de vente pour la bibliothèque Renard, qui ne comprenait pas moins de 1,587 numéros. Chaque jour, à deux heures, Maurice Delestre montait à son pupitre et prenait son bâton de chef d'orchestre.

Collectionneur de la vieille roche, M. Renard ne s'abandonnait pas à l'iconographie des livres du XIXe siècle. Ce n'est pas lui qui aurait fait des folies pour les éditions *Princeps des Romantiques*, et payé 1,000 francs la première édition introuvable de *Notre-Dame de Paris*. Il n'aurait certainement pas mis dans sa bibliothèque, le *Napoléon*, de Raffet, ou celui d'Horace Vernet; les *Mystères de Paris,* avec les paysages parisiens de Daubigny, ou le *Juif Errant,* de Gavarni; les *Animaux* et le *Gulliver*, de Grandville; le *Gil Blas*, de Jean Gigoux, tous ces livres illustrés de notre époque sur lesquels les coulissiers de la librairie cherchent à *faire la hausse*.

Il faut dire aussi que Lyon offrait à un bibliophile une mine inépuisable. La vieille cité imprimait à la fin du XVe siècle une quantité considérable de livres écrits en français, tandis que la Sorbonne réservait à Paris les presses de Remboldt aux ouvrages de théologie écrits en latin. Les imprimeurs Guillaume Le Roy, Barnabé Chaussard, préparèrent la voie à François Juste et à Étienne Dolet. Les Trechsel et les Jean de Tournes rivalisèrent avec les Vostre, les Hardouin et les Geoffroy Tory. Le libraire lyonnais, Guillaume Roville, est supérieur aux Parisiens Denis Janot et Hiérosme de Marnef. Toute une légion de poètes sortis des bords du Rhône, Louise Labbé, Maurice Scève, Olivier de Magny, Claude, de Taillemont, furent les amis des Rabelais et des Clément Marot.

Qu'on le sache, la puissante cité, enrichie par le métier Jacquard, a formé de nombreux amateurs :

Cailhava, dont la vente date de 1845, et qui avait recueilli des spécimens de l'ancienne typographie de la ville : mystères, pièces gothiques et romans de chevalerie.

Coste, qui possédait un catalogue de 18,641 numéros,

en grande partie sur l'*Histoire de France*, trésors que se sont partagés les bibliothèques de Nantes et de Paris.

Yemenitz, qui avait la bibliothèque la plus importante vendue depuis cinquaute ans, et dont le total a dépassé 700,000 francs.

Mais revenons à M. Renard, qui avait réuni, dans toutes les divisions, des ouvrages rares et précieux de théologie, de jurisprudence, de philosophie, de sciences, de géographie, d'histoire, de beaux-arts et de linguistique. Toutes ces richesses ont produit 185,000 francs. Voici du reste quelques-uns de ses livres.

L'*Adolescence Clémentine. Ce sont les œuvres de Clément Maro, nouvellement imprimées*, MDXXXIII. *On les vend à Lyon en la maison de François Juste, augmentées de plusieurs dictez qui n'estoient pas encore imprimées : La mort n'y mord.* — Riche et élégante reliure, par Duru, avec dorure à petits fers, par Marius Michel, couvrant entièrement les plats. Hauteur, 159 millimètres. Vendu, 1,355 francs.

Catholicon, par Gutenberg, in-folio gothique, première édition très précieuse, attribuée aux presses de Gutenberg. Bel exemplaire orné d'ornements calligraphiques décorant le commencement des divisions par ordre alphabétique. Déjà passé aux ventes Ch. Giraud, 1,950 francs ; F. Solar, 1,010 francs ; Techner, 1,520 fr. — Vendu 1,800 francs.

Histoire du Vieux et du Nouveau Testament, par le sieur Nicolas Fontaine de Royaumont, aux armes de Colbert. Exemplaire de Renouard, avec des notes de sa main sur les gardes. Bien complet, avec témoins et très beau d'épreuves. Vendu ou retiré, 1,000 francs.

Trogi Pompei historia, superbe exemplaire de Maioli, avec sa devise : *Ingrati servire nephas.* Riche

reliure, avec compartiments en couleur, de la bibliothèque Solar. Vendu ou retiré, 1,000 francs.

Ciceronis officia, bel exemplaire de Grolier, avec sa devise : *Grolieri et amicorum.* Titre uni sur les plats. — Vendu 1,000 francs.

Homeri opera, 1488. Exemplaire Yemenitz. — Adjugé à 4,100 francs.

Evangelia, petit in-folio relié en velours avec plaque émaillée et fermoirs. Manuscrit du XIe siècle, de cent cinquante feuillets, provenant de l'abbaye cistoriale de Jorisberg.—Vendu 2,600 fr. en 1869 et 1,565 fr. en 1881.

La *Méthode curatoire de la maladie vénérienne vulgairement appelée grosse vairole,* par Thierry de Hery, lieutenant général du premier barbier, chirurgien du roy; ouvrage portant sur les titres les D et les C entrelacés, emblèmes de Diane de Poitiers, 580 francs.

Cela nous fait rêver. — *Nil novum sub sole.*

Deux curiosités bibliographiques de premier ordre dans la vente Collin qui commence le 4 avril.

Le Molière de 1773, l'un des quatre exemplaires connus jusqu'à ce jour. Rarissime édition. — La Bibliothèque nationale ne possède cet ouvrage qu'incomplet. Le tome V lui manque.

Les *Satyres de Regnier,* elzévir de 1652, petit in-12 non rogné, dont on ne connaît que trois exemplaires; l'un chez le duc d'Aumale, et l'autre, qui se trouvait chez Jules Janin, et qui ne fut pas retrouvé lors de la vente de la bibliothèque.

Puis, encore, dans cette vente, des exemplaires de premier choix des Molière de 1666, 1673, 1674, 1675 et quelques-unes de ses pièces originales.

En somme, des livres bien beaux et bien rares dans ce petit catalogue, pour les chercheurs d'édition hors ligne, même pour les plus difficiles.

Beaucoup de jolies choses dans la vente de feu Charles Hue la semaine dernière ; mais nous n'aimons pas ses cadres plats à bandes dorées. La peinture manque ainsi de profondeur.

Toutefois, de bonnes études de boiseries de salon Louis XVI et une excellente esquisse : *On ne badine pas avec l'amour*. Deux amoureux restent pensifs devant l'eau troublée d'un étang. Au bas du tableau dans un cartouche :

> Regarde comme notre image a disparu.
>
> (Alfred de Musset, a. III, sc. III.)

C'est l'époque du retour des hirondelles. Les Hollandais reviennent. Ils sont quatre qui parcourent le monde, mais Salomon, d'Amsterdam, et Hamburger, d'Utrecht, sont les plus connus. Toute l'année, ils chassent le bibelot partout, dans toutes les contrées de l'Europe, jusqu'en Perse. Une fois la moisson faite, ils rentrent à Paris pour faire leur déballage à l'hôtel Drouot et offrir ce qu'ils ont trouvé à la curée des amateurs et des marchands qui leur sont spécialement fidèles à cause du long crédit qu'ils leur accordent.

C'est bien cependant un peu toujours la même chose que ces ventes. De la marqueterie hollandaise, des delft, des rouen et des marseille, des figurines de Saxe, du chine de la Compagnie des Indes, des jouets hollandais en argent, des éventails et des bonbonnières, des dentelles d'Alençon et de Venise, des glaces très étroites et très hautes, des verdures souvent en lambeaux. Pour un œil exercé, cela est souvent du toc, mais il y a de tels besoins d'acheter pour la foule que tout cela est enlevé, comme par les passants s'achètent les brioches de la rue de la Lune.

XVII

Collection Jules Jacquemart. — Son œuvre. — L'eau-forte et la lithographie. — Les aquarelles du pays du soleil. — Armes exotiques. — Les Chinois nos maîtres ornemanistes. — Les étoffes. — Les miniatures indiennes. — Les épreuves d'artiste. — Les souvenirs.

10 avril.

On vient de finir hier la vente de la collection et de l'œuvre de ce pauvre Jules Jacquemart, mort tout récemment après avoir lutté pendant trois ans contre un mal qui ne pardonne pas, la phtisie, ce terrible cancer des poumons, qui change les dernières années de la vie en une longue et cruelle agonie.

Ce n'était certainement pas le Salon qui avait mis en relief cet artiste de grande valeur. Qui donc allait, autrefois, étudier dans les longues galeries où on les reléguait jadis les dessins, les gravures, les lithographies et les aquarelles ? Il n'y avait guère que les spécialistes qui venaient y chercher les œuvres de leurs maîtres pour les admirer ou de leurs confrères pour pouvoir les critiquer.

Mais les illustrations des livres et les expositions des aquarellistes, rue Lafitte, avaient fait apprécier Jacquemart depuis longtemps. Il faisait partie de cette nouvelle génération d'artistes romantiques qui ont remis l'eau-forte en honneur parmi nous. Charles Jacque le maître du genre, Braquemond, qui a orné tant d'ou-

vrages de Lemerre, Foulquier, qui a enrichi les livres de Mame de pièces exquises et tant d'autres.

Il faut bien le reconnaître, l'eau-forte, chérie de Mme de Pompadour, est devenue l'ornement indispensable des nouvelles publications. Avec elle, on possède une œuvre originale. La taille-douce est délaissée; la lithographie n'a plus ni couleur ni feu. On la relègue au rang des procédés industriels; la gravure sur bois ne sert plus qu'aux lettres, aux encadrements et aux culs-de-lampe. L'eau-forte, au contraire, interprète fidèlement le sentiment de l'artiste; au moment où il fait mouvoir sa pointe pour enlever la couche de cire, on dirait d'un écrivain traçant, avec sa plume, sa pensée sur le papier.

Comme Callot, mort à quarante-deux ans, après avoir produit plus de quinze cents planches, Jacquemart tué, lui aussi par l'excès de son travail, dut abandonner, il y a quelques années, le rude labeur du graveur. Il ne pouvait plus rester penché de longues heures sur une planche de cuivre. La Faculté le lui défendait et la conservation de ses jours le lui imposait impérieusement.

Il partait pour le Midi, chaque année, aux premières bises glacées de l'hiver. C'est alors que les paysages ensoleillés qui l'entouraient le séduisirent. Il se rappela les aquarelles merveilleuses de Henri Regnaud et de Fortuny, aussi puissantes de couleur que leurs tableaux, et il se mit à l'œuvre.

Jules Jacquemart fut un aquarelliste extraordinaire, se rendant parfaitement compte des *valeurs*. De Menton où il se réfugiait, il envoyait, à chaque exposition, rue Lafitte, des vues de la mer Méditerranée, de la plage de Menton et de la route de la Corniche. Ses aquarelles

furent une révélation. Ses œuvres étaient lumineuses, justes de ton, éblouissantes par l'étude approfondie des effets de la lumière. — M. Roux, de Marseille, qui a fait exécuter par les meilleurs maîtres de l'école contemporaine la série complète des illustrations des *Fables* de La Fontaine, s'empressa de lui demander douze compositions, lui laissant ainsi une large place dans le monument merveilleux qu'il vient d'élever à la mémoire de notre grand fabuliste. D'autres amateurs distingués voulurent avoir de lui des gouaches de fleurs et de vases précieux.

Ce fut un grand succès.

C'était, d'après ceux qui l'ont connu dans ses dernières années, un artiste modeste — ce qui ne gâte rien — et une nature très distinguée.— Il se critiquait sévèrement lui-même et ne s'applaudissait que rarement. Maintenant qu'il n'est plus, il aura sans doute, comme tant d'autres, la gloire du lendemain, car son œuvre se trouvera désormais dans les cartons de toutes les collections célèbres. Les Anglais le placeront à côté de leur aquarelliste Walker.

Le catalogue de cette vente, dressé par G. Petit, Clément et Mannheim, restera, lui aussi, dans les mains de tous les bibliophiles, car il contient le détail de toute la vie de cet artiste si convaincu.

Il aimait les armes exotiques. Il en avait une fort belle réunion, qui aurait été digne de la salle d'ethnographie du musée d'artillerie aux Invalides. Rien que des pièces de choix dans ses panoplies. Tout l'arsenal d'Orient était là représenté. Quelle belle panoplie on aurait pu composer avec ces lames de l'Annam, ce yatagan arabe à la poignée ornée de filigrane et de pierres de couleur ; ce kathar indien finement damasquiné d'or ;

ce kriss malais à la lame de damas, au manche formé d'une figurine d'ivoire, au fourreau laqué d'or; cette rondache de Delhi en peau de rhinocéros, incrusté d'ornements, de personnages et de sujets de chasse; ces sabres japonais, ces *bijoux du suicide*, comme dit de Goncourt, si bien trempés qu'ils pourraient couper un bœuf, en deux, d'un seul coup.

Jacquemart aimait passionnément à collectionner ce qui nous arrivait de l'extrême Orient. Il reproduisait avec talent tout ce que les autres avaient et tout ce qu'il possédait dans ce genre. C'est qu'il avait depuis longtemps reconnu que les Chinois ont toujours été les maîtres ornemanistes, et que l'art persan et japonais est bien plus riche que l'art français en formes variées — produits d'imaginations moins cultivées, mais plus fécondes que les nôtres.

Que de belles choses dans cette collection aujourd'hui dispersée! Nous ne pouvons en dresser le catalogue complet; relevons quelques-uns des objets qui nous ont le plus frappé, parmi les beaux échantillons réunis par l'artiste des merveilles du luxe asiatique.

Des brûle-parfums repercés à jour, des bronzes japonais, avec cette belle patine, ce doux reflet noir que les siècles ont seuls pu leur donner; un chien de Fô, une jardinière en porcelaine d'Imari, une coupe libatoire en céladon bleu céleste, des cabinets en vieux laque doré, des statuettes de divinités bouddhiques, des gourdes en cuivre doré, travail du Tonkin; un double *bischwa*, poignard indien à deux branches; un vase en corne de rhinocéros, semblable à une feuille de nelumbo; une table de *talapoin* en bois sculpté; un vase de Siam à bétel en argent niellé, enguirlandé de festons; une cantine en laque aventurine avec ses deux bouteilles pour le saki; un vase sacré incrusté d'or,

d'argent et de malachite de l'époque des Chang, c'est-à-dire 1766 ans avant l'ère chrétienne, dit-on, ce qui ne nous éloigne pas trop de l'époque présumée du déluge de la Bible.

Cet aquarelliste, qui aimait tant la couleur, devait recueillir, pour égayer son atelier, ces étoffes aux tons cherchés et rompus, sobres d'ornementation qui caractérisent les vieilles tentures orientales si éloignées des *gros de Naples*, des *serges dauphines*, des *pout-de-soie*, des *bleus pâles* et des *roses cuisse de nymphe émue* du siècle passé. De ce côté, l'Orient continue à défiler avec toutes ses productions variées : les soieries de Brousse avec leurs dégradations de couleurs les plus séduisantes ; les étoffes des Hindous, couvertes de figures, de fleurs et d'animaux tracés en caractères ineffaçables par des procédés perdus.

Voici un voile brodé pour une jeune Persane, une ceinture indienne à frange d'or, portée jadis peut-être par quelque jolie fille de la côte Coromandel. Voilà un langouti de Cochinchine en soie pourpre tissée d'or, une robe de mandarin brodée de dragons fantastiques cherchant à se dévorer. Confucius n'en a peut-être jamais eu une plus belle.

Passons rapidement aux miniatures indiennes avant de revenir à l'Occident, car tout cela ne peut se décrire. Jacquemart avait de merveilleux recueils de fêtes, de cortèges, de batailles, de scènes d'intérieur, de princes en prière et de princesses en palanquin. Toute l'Inde, dans le présent et dans le passé (car ce pays est resté immobile au point de vue des transformations de l'art), va, vient, vit et s'agite dans ces albums exécutés avec une finesse exquise, par les adorateurs de Vichnou et de Brahma, plus patients peut-être aussi que les bénédictins d'autrefois.

Ce qui va devenir désormais introuvable, c'est la réunion complète des œuvres de Jacquemart, épreuves de premier et de deuxième état, eaux-fortes pures sans retouche, tirées avant la lettre sur chine, japon, vieux papier ou grand papier, choisies une à une, avec amour, par lui, en connaisseur, et au fur à mesure de leur création.

Ce travail considérable reproduisait des bijoux antiques, des armures de gladiateur, des médailles grecques, des plats en majolique, des drageoirs en jade, des bassins en cristal de roche, des aiguières à grotesques d'Urbino, des reliures aux chiffres de Henri II et de Diane de Poitiers.

Tous ces objets avaient été dessinés au Louvre, chez M. Thiers, chez M. Spitzer et ailleurs. Ils avaient été pris dans les collections Soltikoff, Pourtalès, Rothschild, Dutuit, Greffuhle et de Luynes.

Heureux ceux qui ont pu acquérir les quatre-vingt-dix-huit planches sur Chine des fumés de l'*Histoire du mobilier*, par Albert Jacquemart; la collection sur parchemin des planches pour les *Gemmes et les Joyaux de la couronne*, de Barbet de Jouy; le portrait de Rembrandt et celui de Théophile Gautier, qui, en poète olympien, ornait l'édition des *Émaux et Camées*, les tirages hors ligne des gravures reproduisant les tableaux du Cranach, de Van der Helst, de Berghem, de Kalf, de Simon de Vos, de Goya, de Joshua Reynolds, de Fragonard, d'Albert Cuyp, de Meissonier et de Léonard de Vinci.

Tout cela sera classé un jour dans les cartons des amateurs, comme la dernière émission de l'État dans les portefeuilles des rentiers.

Mais il faut clore cet inventaire, déjà long, des richesses laissées par Jacquemart. Nous ne pouvons le

faire cependant sans parler de la collection qu'il avait formée des eaux-fortes de ses amis, souvenirs le plus souvent offerts avec un envoi, une dédicace ou un mot charmant.

On trouvait là les eaux-fortes de bien des artistes! Ph. Burty, avec une invitation pour une soirée.

Detaille, avec un croquis militaire.

Eugène Delacroix et son tigre couché dans le désert; souvenir rapporté du voyage au Maroc, sans doute.

Carolus Duran, confiant au cuivre le soin de reproduire l'un de ses plus gracieux portraits.

Corot, ayant quitté sa palette pour graver l'un de ses paysages vaporeux.

J. de Goncourt, reproduisant les *pantoufles d'Anna Delion.*

J.-F. Millet, cultivant avec talent l'art de la gravure dans sa planche intitulée les *Glaneuses.*

Ribot, laissant sa palette pour enjoliver sur cuivre le menu d'un dîner d'artistes.

Rochebrune, le Fontenaisien, avec *Écouen* et le *Château de Pierrefonds.*

Roybet, toujours énergique, qu'il tienne un pinceau, une pointe ou un crayon, faisant mordre ses *Joueurs d'échecs.*

Th. Rousseau, essayant sur le cuivre les effets de son *Chêne de Roches.*

Ingres, gravant son *Odalisque.*

Manet, copiant son *Joueur de guitare.*

Meissonier, avec son *Polichinelle debout.*

Puis Ch. Jacque, l'un des plus célèbres des aqua-fortistes de Cadart, avec ses scènes champêtres; Lalanne, l'un des fondateurs du groupe; et enfin Charles Méryon, l'ancien élève de Bléry, mort à Bicêtre, après avoir reproduit les aspects les plus pittoresques du vieux Paris : la Morgue, le tombeau de Molière, la rue des

Pirouettes aux Halles et l'arche du pont Notre-Dame.

Croyez-moi, il est facile dans la circonstance d'être un bon prophète.

Si vous avez chez vous une eau-forte de Jules Jacquemart, gardez-la précieusement. Elle vaudra cher un jour.

Cela s'appelle un avis aux lecteurs.

XVIII

Les bijoux de M[lle] Thèse. — Le vrai et l'effet voulu. — Ravel, amateur d'objets d'art. — Mystère! la *Belle Hélène* fait sa vente. — Les filles d'Ève à l'exposition. — Diamants et perles fines. — L'argenterie de la *Périchole*. — Les tapisseries de la *Mariée du Mardi gras*. — Le salon de la *Grande-Duchesse*. — Une scène à la Rembrandt.

15 avril.

Voilà le théâtre qui donne sa note dans ce *rinforzando*. Les actrices d'abord, les acteurs ensuite! Tout le monde s'en mêle.

Hôtel, cesse de vendre, ou je cesse d'écrire!

Impossible de suivre tous ces enterrements dont les lettres de faire part sont les catalogues. Il faudrait écrire tous les soirs un feuilleton.

D'abord M[lle] Thèse, la jolie petite actrice du Vaudeville, qui a vendu son mobilier pour la somme de 23,766 francs la semaine dernière, et qui a dû se séparer à regret, malgré son prix invraisemblable (je n'en sais rien, mais j'en suis sûr), d'une paire de boutons d'oreilles — boutons de rose devrait-on dire — ornée de quarante diamants, et d'un splendide collier orné de perles et de brillants — quatre cents en tout! on les a comptés. Comment, mademoiselle, vous avez changé ce bijou des *Mille et une nuits* pour dix vilains chiffons de mille francs chacun! vous allez donc rompre désor-

mais avec les joailliers à la mode, les abandonner pour Piel de la rue Meslay, ou pour Bourguignon du boulevard des Italiens? Vous allez remplacer le vrai par le faux, chercher à bon marché *l'effet voulu*, comme dit une dame fort spirituelle que je connais. Vous allez vous réduire aux toilettes modestes — quitter Worth et Laferrière, Rabou et Virot, pour les fins de saison du Louvre et du Bon-Marché.

Permettez-moi d'en douter.

L'amour est encore le maître de ce monde. Il a de nombreux serviteurs. Il règne toujours en souverain :

Il l'est, le fut, ou le doit être.

Voici Ravel, ce vieux *copain* de tous les comiques, qui se retire du théâtre après avoir été, tout récemment, pour terminer sa carrière, le roi d'une féerie à la Porte-Saint-Martin. Avant cette retraite, on le reverra cependant encore une dernière fois sur ces planches qu'il *brûlait* avec tant de talent. Une représentation d'adieux est préparée par MM. d'Ennery, Halanzier et Plunkett.

Mᵉ Pillet a été chargé de la vente de cet ancien amuseur, le véritable successeur d'Arnal. Quel excellent comique! quel aimable farceur! Vous souvient-il de ses façons adorables d'interroger les spectateurs lorsqu'il était en scène, et de leur faire jouer un rôle dans son rôle. L'avez-vous vu toujours remuant, sans cesse inquiet, rouler son parapluie entre ses doigts, en débitant son monologue? Comme il était drôle, regardant le public en face, frétillant des jambes, du nez et de la bouche, ou bien déguisé dans la salle, en bon bourgeois du Marais ou en paysan de Nanterre, se *prenant de bec* avec l'un des spectateurs, qui n'était qu'un compère travesti pour la plus grande joie du parterre qui l'entourait! Vous rappelez-vous de cette charge désopilante de

Grassot embêté par Ravel, et de sa verve étourdissante dans le *Chapeau de paille d'Italie*, joué par les meilleurs comiques du Palais-Royal.

Il y a déjà longtemps de cela !

Ravel avait commencé par la procédure. Il fût d'abord clerc *obscur* dans une étude de notaire, puis médiocre employé d'opticien. Pour ses débuts, il joua, à côté de Mlle Mars, le rôle de Pasquin, et créa, en 1841, à vingt-sept ans, le rôle de Ménélas dans *le Vicomte de Letorières*, avec cette inimitable Déjazet que nous ne remplacerons jamais.

Tu quoque! — C'était un amateur d'objets d'art, lui aussi, comme ce pauvre Gil Pérez dont la vente a eu lieu l'année dernière, comme beaucoup d'artistes de notre époque, Dupuis du Vaudeville et Dupuis des Variétés, Lassouche du Palais-Royal, Berthelier des Fantaisies-Parisiennes, Coquelin des Français, que je coudoie sans cesse dans les couloirs de l'hôtel.

Il avait su se procurer, pour orner son intérieur, des tableaux de Corot de la bonne époque, des Jules Dupré et des Diaz bien choisis, d'excellents dessins de Gérôme, *le Roi Candaule* et *l'Almée du Caire*, une bonne étude de Boucher, des Bonvin et deux bustes de jeunes filles de Carrier-Belleuse.

Tout cela est dispersé.

On vendait hier les tabatières, les bijoux, les lorgnons 1840, les épées de cour, les boutons et les boucles de strass, les épingles de cravate et les cannes Louis XV à pommeau de saxe qui formaient les accessoires de ses principaux rôles.

On mettait aux enchères les costumes de Pasquin, de Figaro, de Sganarelle, du marquis de La Seiglière, sans compter les indescriptibles robes de chambre de l'acteur, taillées dans ce lampas vert et blanc, ou dans ce cachemire à fond de palmes jaunes invraisemblables, qui

faisaient accueillir son entrée en scène d'une bordée d'applaudissements.

J'ai trouvé, en feuilletant dans un carton de cette vente, toute une série de portraits. Ravel est là dans ses principaux rôles. On le voit dessiné avec un sourire communicatif. Geoffroy l'a lithographié en bras de chemise, avec un gilet à châle, le pantalon serré à la taille de nos pères, jouant le rôle de Cotelard de l'*Omelette fantastique*, le pendant du thé de Mme Giboux et de Mme Pochet, un véritable éclat de rire.

Qu'il était amusant, ce Ravel! Il avait l'esprit de Gavarni. C'est lui l'auteur de cette légende à mettre au bas d'une planche du *Charivari*. — Un voleur le rencontre la nuit et lui demande la bourse ou la vie.

« — La *Bourse*, répondit-il, la troisième rue à gauche et la deuxième à droite, le grand monument que vous trouverez sur la place. Quant à *la vie*, je vous donne celui de me laisser tranquille. »

Hier, foule compacte à la première de l'exposition d'Hortense Schneider. Muni de mon catalogue et d'une carte d'entrée, j'ai pu pénétrer dans la salle n° 1, ce qui était déjà beaucoup, mais ce qui était en résumé fort peu.

Impossible de rien voir. On se bat, on se bouscule, on se dispute, on s'injurie presque. Il y a des grincheux partout. Des gardiens font tourner lentement une queue empressée de curieux et de curieuses autour des vitrines qui renferment surtout les écrins merveilleux des bijoux. Il y avait certainement moins de monde autour des diamants de la couronne, à l'Exposition universelle de 1878. Les agents ont beau prononcer à chaque instant l'invitation sacramentelle : *Circulez, mesdames et messieurs!* la foule reste immobile. Il y a des contemplatrices qui ne se rassasient pas. Elles

semblent pétrifiées d'admiration, comme si elles avaient vu le soleil des *Métamorphoses d'Ovide*.

J'essaye vainement de prendre rang dans le manège tournant, on me repousse — sans douceur. Il faudrait presque faire le coup de poing, et je suis trop aimable pour ne pas céder la place aux charmantes actrices, aux demi-mondaines, aux belles petites et même aux grandes dames qui sont bien, à l'occasion, de vraies filles d'Ève, comme les autres.

Je me contente alors, sans rien voir, de noter sur mon catalogue des exclamations qui partent de tous les côtés :

« — Quelles belles émeraudes ! Ces pierres avec leurs petites calottes en rose sont merveilleuses ! on n'en trouverait pas de pareilles chez Boucheron, au Palais-Royal. »

« — Quel magnifique rang de perles fines ! Voyez donc, le catalogue dit qu'il pèse plus de mille grains. Le saphir qui sert de fermoir est unique. »

« — Halphen n'a pas d'aussi gros diamants chez lui. Le khédive seul en possédait de semblables. »

« — Ce diadème est encore plus étourdissant. La reine d'Espagne n'en n'avait pas un aussi beau à sa vente. »

« — Voïlà des colliers qui feraient bien dans les vitrines de Philip, rue de la Paix. »

« — Et ces bagues, ces bracelets, ces croissants, ces broches, ces médaillons ! Quel bel étalage cela ferait chez Mellerio ! »

« — Regardez ce cœur pavé de brillants, avec ce beau rubis surmonté d'un nœud; croyez-vous que Bassot en a jamais vendu un plus renversant ? »

« — Cette rivière, ce fleuve, plutôt ce Pactole, avec ses soixante-quinze chatons, ne peut être qu'un souvenir offert par le czar lorsqu'il vint à Paris et qu'il alla tout d'abord aux Variétés entendre la *Grande-Duchesse*. »

Et ceci et cela... La gent féminine ne tarissait pas.

J'avoue que ne pouvant, de loin, faute de voir, même en me hissant sur le bout des pieds, partager l'enthousiasme du public, je me suis, de guerre lasse, rabattu sur l'argenterie ancienne dont quelques pièces ont déjà figuré à l'Exposition du métal, l'été dernier : écuelle, soupière, cafetière, aiguière, moutardier, sucrier, quelques bonnes pièces bien authentiques, dans la quantité. Puis, pour pouvoir respirer un peu plus à mon aise, j'ai dû faire le tour de la salle, où tous les meubles étaient rangés en bataille suivant l'usage antique et solennel.

Je contemple successivement : Une splendide jardinière, en forme de conque en bois doré et sculpté, supportée par des sirènes, ornée d'Amours et d'un beau et large dessin. — Quel salon du temps de Louis XVI ornais-tu, charmant balcon de fleurs ? — Viens-tu du Trianon ou de Versailles ? Qui écrira jamais ton histoire !

Un beau régulateur de la même époque signé par Le Pers, peut-être un des ancêtres de l'excellent baryton des Folies-Dramatiques. Ce pendule est couvert de bronzes dorés, largement traité et, chose très précieuse, il indique les jours, les mois et les phases de la lune. Il a certainement sonné toutes les heures de la Révolution !

De belles tapisseries, les unes tissées d'or et d'argent de l'époque de la Renaissance, les autres représentant les épisodes connus de Diane chasseresse, d'autres des sujets mythologiques sérieux et des scènes de la Bible, parmi lesquels David dansant devant l'arche, sujet connu, sur un air inconnu certainement encore à mon savant ami M. Bourgault-Ducoudray, malgré les patientes investigations qu'il a pu faire à ce sujet (1).

(1) Voici quelques-unes des principales adjudications de cette vente faite par MM. Escribe, commissaire-priseur, et Arthur Bloche, expert, à laquelle

« — Mais, pourquoi vend donc la Grande-Duchesse? »
Voilà ce que l'on disait autour de moi.

« — Les 900,000 francs, ajoutait-on, qu'a produits la vente de son hôtel ne lui suffisent donc pas pour arranger sa vie modestement, maintenant qu'elle n'est plus ni la Périchole ni la Mariée du mardi gras. »

« — Est-ce l'explosion d'un nouveau caprice ou le résultat imprévu d'une nécessité impérieuse? »

C'est ce que personne n'a pu m'expliquer bien nettement. Je sais bien une version, mais je ne puis en garantir l'authenticité. On a parlé de chagrins de famille dont il ne nous est pas permis de soulever le voile. Il y a souvent bien des tristesses dans la vie privée de ceux qui ont été chargés de nous faire rire. *Tu rides, ego fleo!*

« — Quel âge a-t-elle donc? » disait-on aussi.

La réponse est facile. Toutes les biographies s'accordent à dire que Catherine-Hortense Schneider est née à Bordeaux en 1838 (1) — je n'ai pas vu l'extrait de naissance, bien entendu, — et que sa réputation d'actrice et de chanteuse commença par les *Pantins de*

assistaient les principaux joailliers de Paris : MM. Bapst, Schlesinger, Briquet, Dumoret, Hamelin, Legrand, Meyer, Blum, et beaucoup d'autres. Un collier de quarante et une perles avec saphir et six brillants : 68,000 fr. — Une paire de très beaux brillants solitaires : 38,000 francs. — Deux émeraudes en forme de poires : 11,000 francs. — Un diadème en brillants : 8,155 francs. — Un pendentif carré en brillants et en saphirs : 5,600 francs. — Une broche araignée en brillants : 5,520 francs. — Une broche forme plaque, au centre un gros brillant : 10,108 francs. — Un peigne tout en brillants : 6,625 francs. — Un croissant en brillants : 5,460 francs. — Quatre tapisseries de la Renaissance, histoire de Diane chasseresse : 9,600 fr. — Trois tapisseries, sujets mythologiques : 8,110 francs. — Deux tapisseries tissées d'or et d'argent, sujets du XVIe siècle : 3,530 francs. — Total de la vente : 445,000 francs.

(1) Ces lignes étaient écrites quand a paru dans les journaux l'annonce du mariage de Mlle Catherine-Jeanne-Hortense Schneider, née à Bordeaux le 30 avril 1833, avec M. Emile Bionne, né à Naples le 4 septembre 1843. L'acte de l'état civil a été passé à Vanves le 4 octobre 1881.
Était-ce donc le motif de cette vente?

Violette, parmi les habitués de cette petite scène élégante, bien inconnue alors, du passage Choiseul.

La dernière fois que Schneider a paru sur les planches, c'était dans une revue de fin d'année, aux Nouveautés-Parisiennes, à côté de Brasseur et de Berthelier, pour chanter un rondeau composé en souvenir de ce pauvre Jacques Offenbach, à qui elle devait tous ses succès et qu'elle aimait tant ! Je l'ai vue à son enterrement. Elle pleurait la Périchole !

La vente de l'hôtel Drouot sera-t-elle le dernier acte public du répertoire de cette reine de l'opérette?

Espérons que non. L'heure absolue de la retraite ne nous paraît pas encore avoir définitivement sonné pour celle qui, comme Dugazon par sa voix, Déjazet par ses travestissements, a créé par ses *cascades* l'emploi des Schneider, plus difficile désormais à tenir qu'à prendre.

Post-scriptum. Vu, ce matin, à l'exposition privée : une réunion de cinq à six marchands, groupés autour d'une table disposée à cet effet; ils se passaient de main en main les diamants et les perles de Mlle Schneider. Chacun pesait, estimait et notait la valeur. — Quelle bonne eau-forte dans la manière de Rembrandt on graverait sur ce tableau des joailliers à la curée !

XIX

La réclame par l'Hôtel Drouot. — *Jules Caron* et *Paul Véron*. — Félix Barrias et Alexandre Segé. — Les faïences au grand feu : *Gustave Noël*. — Le bazar artistique anglais. — Ouverture prochaine du Salon de Barbizon. — M. *Georges Bal* : ses bronzes et ses porcelaines de l'extrême Orient. — Le bibliophile *Collin*. — Éditions princeps de Racine et de Molière.

20 avril.

C'est la quinzaine des peintres. Ils veulent tous vendre *en gros*. Le placement, par l'amateur ou le marchand de tableaux, ne va pas assez vite. A l'hôtel on liquide d'un seul coup tout l'arriéré, on vide l'atelier et l'on passe ensuite à d'autres travaux, après avoir touché le montant de son bordereau.

Il y a encore un autre motif : l'affiche du commissaire-priseur attire un instant l'attention sur les oubliés ou les dédaignés. L'exposition d'abord, la vente ensuite, donnent pour quelques jours à l'artiste un regain de prestige. Petit calcul assez exact.

Faute de place, nous passerons sous silence les œuvres de Jules Caron, les paysages et les baigneuses de Paul Vernon d'une tonalité vigoureuse, nous ne dirons qu'un mot de Jules Vauquelin qui aborde hardiment tous les genres, les Ziem, les Rousseau, les Vollon, les Bonnat, les Toulmouche, pour arriver tout de suite à Félix Barrias et à Alexandre Segé qui avaient mis en-

semble, l'un vingt-six et l'autre trente-quatre tableaux en vente.

Le premier a obtenu de 500 à 1,000 francs de ses toiles, le second à peu près la moitié, mais il faut croire que cette manière de réaliser leurs œuvres leur donne toute satisfaction puisque cette vente était déjà un renouvellement de celle de l'année dernière.

Les sujets envoyés par le professeur Barrias, qui a formé tant d'élèves déjà célèbres, n'étaient guère que des tableautins composés avec des croquis dessinés dans ses voyages en Italie, au Maroc, en Algérie et en Espagne; mais quel style brillant! Le faire de Diaz avec l'énergie de Bonnat.

Quant à M. A. Segé, artiste de talent, médaillé du Salon, à plusieurs reprises, ses paysages étaient lumineux et frais, mais il devrait bien se défier de ses arbres qui forment quelquefois comme des taches sur les terrains ; en tout cas, c'est un paysagiste de mérite qui a le don de faire admirablement les horizons. On pourrait lui appliquer ce qui a été dit déjà de bien d'autres : il faudrait plus d'une journée pour parcourir à cheval l'étendue des terrains qui figurent dans une de ses toiles de vingt-cinq centimètres de haut sur trente-cinq de large.

Le talent a le droit de se manifester de toutes les manières. Il nous importe peu que l'artiste se serve d'huile, d'eau, de gouache, de pastel, de sépia ou de procédés chimiques. Le principal, c'est de produire une œuvre qui soit bonne.

M. Gustave Noël, qui a vendu ses faïences la semaine dernière, a bien compris cela. Il n'est pas un nouveau venu. Voulant consacrer sa vie à continuer la tradition de Castelli, de Nevers et de Delft, il s'est mis à peindre, sur la faïence, des paysages que le *grand feu*, défiant

la chaleur ou l'humidité, rend à jamais inaltérables.

Mais que de difficultés il a dû surmonter par suite de la nécessité de la cuisson, du nombre limité de couleurs et de la modification imprévue que la cuisson leur fait souvent subir !

Nous pouvons dire qu'il est parvenu à mener assez loin son art. Il fait, chaque année une vente qui réussit. Cette fois les quarante numéros ont produit 6,616 francs.

Très pratiques, ces Anglais !

Ils ouvrent, en mai, une exposition artistique sous le patronage de la princesse Louise de Lorne avec M. Gullick, de l'*Illustrated London News*, comme directeur.

Le prospectus, distribué par un agent installé à Paris, est tout d'abord alléchant. Il s'agit de réunir des spécimens de toutes les branches de l'art ancien, émaux, mosaïques, meubles, tapisseries, dentelles et étoffes. Les galeries sont de construction *fire-proof*, à l'abri de tout incendie. Le patronage se compose des plus grands noms de l'aristocratie anglaise ; on y voit des ducs et des lords, de grands Honorables et de petits esquires. Seulement on croit d'abord mal lire ensuite les longs détails destinés aux futurs exposants qui devront :

Envoyer franco de port.

Payer une somme *modérée* pour l'emplacement.

Spécifier la commission de vente.

Subir la cote de cent francs la page, pour les annonces du catalogue.

Mais c'est un grand bazar que vous voulez installer ainsi, messieurs les Anglais ! C'est une entreprise industrielle — la *Ménagère de l'art ancien* ou les *Docks de la curiosité* que vous désirez agencer. Ne comptez pas sur les collections de nos amateurs. Elles ne passeront pas le détroit. Vous aurez peut-être quelques-uns de nos marchands qui subiront vos conditions et qui

alors profiteront avec empressement de la possibilité de pouvoir remplacer les objets vendus pendant la durée de l'exposition — sans courir le risque de voir rendre ceux qui auront cessé de plaire.

Parlez-moi plutôt de l'exposition de Barbizon — ne riez pas — qui s'ouvrira le 15 mai, en plein Salon et en pleine forêt de Fontainebleau. — Le comité des artistes qui s'en occupe se charge, lui, des frais de transport — en petite vitesse. Souhaitons-lui toutes les chances possibles. — Voilà de la décentralisation.

M. Georges Bal, un jeune amateur bien connu déjà, vient de se séparer de ses porcelaines, de ses bronzes de la Chine, pour se livrer complètement au XVIe siècle et à toutes ses séductions. Comme tant d'autres, il a eu sa passion du *japonisme ;* maintenant que la fièvre est passée, il veut se renfermer autant que possible dans le vieil art français, si fin, si vrai, si spirituel!

Je ne dirai pas plus que quelques mots de cette collection formée depuis peu et qui avait une véritable valeur. Elle contenait de beaux échantillons de jade (*yu* ou *pierre d'amour*), des coupes, des théières, des épingles et des boîtes travaillées, fouillées ou repercées dans cette matière aux teintes blanches, grises ou verdâtres, avec le talent patient qui est le propre des ouvriers du Céleste-Empire.

Nous avons pu également admirer quelques types de cette remarquable porcelaine, mince comme du papier, dite *coque d'œufs*, qui porte presque toujours le *nien-hao* de l'empereur *Yung Tching* (1723-1736). Il faudrait la plume de l'auteur de la *Maison d'un artiste*, Edmond de Goncourt, pour décrire deux compotiers d'une incroyable finesse et du plus délicieux émail rose que l'on puisse trouver, et surtout un autre petit compotier

d'une qualité exceptionnelle, représentant un mariage et décoré d'émaux de la *famille verte*, du vert intense de la feuille de camélia et adjugé 350 francs.

Je ne puis passer sous silence quelques pièces hors ligne que l'on s'est arraché à prix d'or comme à la vente Barbet de Jouy, l'année dernière, et à celle de Jules Jacquemart tout récemment.

Une assiette bleue sous couverte, rehaussée d'or et de rouge, avec personnages en costume du temps de Louis XIV, peints dans le goût chinois, bien entendu.

Un petit compotier, décoré en émaux de la famille rose. — C'est à Jules Jacquemart que nous devons cette classification en famille. — Au centre, comme sujet, une jeune femme s'amusant avec des canards mandarins qui tendent le cou vers elle, tandis qu'un jeune élégant, placé à ses côtés, tient son parasol pour la protéger des rayons du soleil. — Est-ce assez élégant ? Lancret n'eût pas fait mieux.

Un groupe de trois personnages en ancienne porcelaine, dite *blanc de Chine*, de ce blanc qu'aimaient passionnément les vieux connaisseurs espagnols, et qui figure parmi les pièces fort curieuses dans tous les catalogues de vente des cabinets des curieux du siècle passé.

Quelques beaux craquelés, les uns à larges fêlures, les autres à petits fendillements, baptisés par Reynal de *truités*, parce qu'ils rappellent, par leurs divisions microscopiques, les écailles de la truite.

N'oublions pas :

Des bronzes chinois et japonais, fondus à la cire perdue et recouverts d'une patine qui ne laisse rien à désirer aux amateurs d'objets gallo-romains.

Une urne, à large ouverture, avec une inscription votive, près de l'orifice du col : « En 1522, dynastie des Mings, règne de l'empereur Kia-Tsin, le mandarin

Wong-Gral a offert, à la pagode des décédés, ce vase pour contenir du sable et brûler des chandelles. » Très généreux ce mandarin, gardien, paraît-il, des archives de Canton.

Un grand brûle-parfums d'une patine verdâtre superbe, datant du XVI[e] siècle de notre ère et figurant, d'après la tradition, dans un temple érigé à la Beauté. Toujours galants, ces Japonais, — lorsqu'ils ne parlent pas de s'ouvrir le ventre. Ce vase était merveilleux, décrivons-le sommairement : sur le couvercle formé d'enroulements de feuillages, l'inévitable chien de Fô. Sur la panse largement renflée, des lambrequins en relief, et des anses en S surélevées. Sur le piédouche, orné à la base de flots gravés et brunis, un dragon à cinq griffes, les barbes hérissées. Vendu 1,180 francs.

Pour terminer, disons un mot des *pitongs* ou cornets à pinceaux, les uns en écaille gravée, les autres en bambous autour desquels tournent des paysages ou des scènes sculptées, et finissons par les *netskés* en bois et en ivoire, tous de travail ancien. Ces petites sculptures sont toujours très curieuses et souvent très soignées ; percées de deux trous, elles servent de breloque dans lesquelles passent les cordons qui retiennent à la ceinture la pipe, la blague à tabac et la boîte à médecine.

Total des adjudications de Pillet : 21,443 francs. M. G. Bal avait-il dépensé plus que cela ?

La vente Ravel a produit 41,777 francs, grâce à quelques bons tableaux de Corot. Les vingt-six tableaux de Félix Barrias ont donné 10,165 francs et les trente-quatre d'Alexandre Legé, 11,335 francs.

La vente des livres précieux de M. Collin a produit 103,000 francs. Les classiques ont eu un véritable succès.

Relevons quelques prix :

Numéro 50. — Œuvres de Gresset (Ed. Renouard, 1811), 1,230 francs.

54. — Théâtre de Corneille (Rouen, 1660), 900 francs.

57. — Œuvres de Racine (Ribou, 1675-1676), 1,030 fr.

60. — Œuvres de Racine (D. Thierry, 1697), 1,300 fr.

65. — Les œuvres de M. Molière (1660), 4,900 francs.

66. — Les œuvres de M. Molière (Ed. Barbin), 9,600 fr.

66. — Les œuvres de M. Molière (éd. 1674-1675), 1,700 francs.

68. — Les œuvres de M. Molière (Elzévir), 1,020 fr.

69. — Œuvres de Molière (éd. 1739), 2,300 francs.

70. — Œuvres de Molière (éd. libraires associés), 3,050 francs.

71. — Le Mariage forcé (éd. Ribou, 1668), 700 francs.

72. — Le Festin de Pierre (Amsterdam, 1663), 900 fr.

73. — Le Tartufe (Ribou, 1665), 2,450 francs.

75. — Amphitryon (Ribou, 1668), 800 francs.

76. — George Dandin (Ribou, 1669), 980 francs.

78. — Les fourberies de Scapin (Lemonnier, 1671), 1,100 francs.

79. — Les Femmes savantes (éd. 1673), 1,050 fr.

Ils ne sont pas en baisse les livres à gravures du XVIII[e] siècle ! L'édition de 1773 des *Baisers de Dorat* a trouvé acquéreur à 3,180 francs, et les *Chansons* de Laborde ont été adjugées à 5,600 francs. — Toujours recherchés les maroquins.

XX

Le commandant *Berteaux*. — Magots, amours, arlequins et monarques de Saxe. — L'antiquaire Morderet. — Émaux limousins : de Laudin à Penicaud. — Une sainte Catherine très recherchée.

27 avril.

Hier, 25 avril, Charles Mannheim a commencé la vente de feu M. Berteaux, de Metz.

« Collection de province ! » a-t-on dit tout d'abord dédaigneusement. — « Collection unique ! » répondrons-nous, commencée en 1848, au moment où l'ancien hôtel de la rue des Jeûneurs était à peu près désert (Paris ne comprenant pas encore les objets de l'art ancien) à l'époque où les orfèvres brisaient les merveilleuses miniatures d'Augustin pour faire fondre le cercle d'or de leur entourage, où l'on portait à la Monnaie la splendide vaisselle d'argent, ciselée par Germain ou par Auguste.

Parbleu ! la belle affaire aujourd'hui d'être collectionneur, quand on a de l'argent, avec les renseignements de toutes sortes qui vous entourent, avec cette *éducation de l'œil* facilitée par les expositions et par les musées, avec ces indications précises sur toutes choses que les écrivains spécialistes donnent dans leurs livres sur chaque branche de la curiosité.

Ce qui était difficile, c'était d'avoir, à cette époque, au grand mépris de l'opinion, le sentiment artistique

assez profond pour recueillir ces objets d'art charmants qui sommeillaient dans l'oubli, enveloppés d'un énorme dédain. M. Berteaux était de ce nombre. Ancien chef d'escadron d'artillerie, partagé entre sa passion favorite et ses devoirs professionnels, il avait mis trente ans de sa vie à édifier, pièce par pièce, le monument que les enchères vont détruire en cinq jours. *Trente ans ou la vie d'un collectionneur* devrait porter le catalogue en sous-titre.

Il avait un goût exquis, et c'était surtout les porcelaines qu'il aimait et principalement le vieux saxe, bien pur, bien intact et de la bonne époque. A peu près ce qu'il y a de plus rare. Ils ont disparu en effet presque tous, fêlés, brisés, détruits et même dédaignés, ces délicieux petits groupes en porcelaine du temps passé, le proverbe a bien raison :

Ici-bas tout lasse, tout passe, tout casse.

Je l'avoue, j'ai personnellement une faiblesse pour le saxe, pour ces *bonshommes*, pour ces grotesques, pour ces magots chinois, branlant du chef et battant la mesure avec les mains, pour cette porcelaine charmante, aux glacis rose tendre ou vert-pomme, pour ces petites statuettes élégantes qui nous rappellent les mœurs un peu légères du siècle dernier, pour ces groupes d'un blanc bien laiteux, gaufrés de relief, pièces de choix destinées au roi et qui, entrées dans sa réserve, ne devaient jamais en sortir. — J'ai toujours éprouvé une vive satisfaction à étudier l'époque des deux épées, sans cesse variées, de la cour de Saxe, sur une jolie pièce de la manufacture de Meissen, jusqu'au moment où arrive l'étoile, en chef, de Marcolini qui marque, en 1796, le commencement de la décadence de Meissen.

Il y a dans cette collection trois cents pièces d'une rareté inouïe. Plusieurs pourront bien coûter, pour les

posséder, plus de mille francs de rente à quelques-uns de nos passionnés ou à quelques-unes de nos jolies curieuses.

Rien de morose dans cette *suite*. Elle est gaie, elle est riante. Ce sont des fleurs d'étagères.

Toute la mythologie amoureuse y passe : satyres, bacchants et bacchantes, Hercule et Omphale, Neptune et Cérès. Jupiter et Léda, les Trois Grâces et Pâris, Europe enlevée, Junon sur un nuage, Vénus et Mars tendrement endormis dans un enlacement amoureux.

Toujours galants, ces vieux saxes. Voici l'Aurore, l'Amour médecin, une Soubrette égrillarde, la Toilette de la comtesse, le Marquis et la petite Marquise, le Sultan acceptant une prise d'une odalisque. Voilà la comédie italienne : Scapin, Pierrot masqué, Arlequin avec sa batte, Colombine jouant des castagnettes. Puis les pastorales de Florian : Bergers jouant du haut-bois ; Bergère et ses moutons ; Vendangeurs et son pendant, les Vendangeuses ; Pêcheurs et aimables *pécheresses*. Tout ce petit monde est amusant. Il joue, il rit, il lit, il intrigue, il courtise, il gambade, il folâtre.

Quelques-uns de ses personnages sont en camaïeu bleu, la plupart en décor multicolore. Les uns en costume jaune, en habit lilas enrubanné ; les autres en veste rayée de rose, en robe grise, au corsage prune et tablier vert ; — toutes les nuances aimées de la Pompadour.

Mais ce n'est pas tout. Il y a encore la série des animaux, une ménagerie et une vraie basse-cour — de quoi peupler l'arche de Noé . pintades, pigeons, vaches, singes, écureuils, moutons bêlant et tigres hurlant ; puis, les objets les plus divers de l'ameublement élégant : les candélabres ornés de fleurs, les flambeaux rocaille et les pendules avec des personnages empruntés à Watteau.

Vous le voyez, rien n'y manque.

Tout ce qui restait des anciennes fabriques a été réuni avec une persévérance sans égale. Toutes les provenances allemandes sont représentées en dehors de Meissen : Saxe-Cobourg (Wallendorf), Saxe-Meinengen (Limbach), Furstenberg, Frankenthal, Nymphenbourg en Bavière, Louisebourg en Wurtemberg, Fulda de la Hesse électorale, Hœchst, près de Mayence.

Il était bien complet, ce musée si patiemment formé. M. Berteaux voulait avoir comme point de comparaison des spécimens de tous les pays. Bien qu'il revînt toujours au saxe, il avait des échantillons de porcelaines de Vienne, de Zurich, de Twer, près de Moscou, des biscuits de Paris, des coffrets de Capo di Monte, des groupes en terre de Lorraine, des écuelles, des sucriers et des pots à crème de Sèvres, des porcelaines tendres de Saint-Cloud et de Mennecy, des béquilles de canne de Chelsea, des statuettes de Strafort-le-Bow.

La faïence avait également pris place dans ce musée de la céramique : Lunéville et Saint-Clément, Sceaux, Nevers, Marseille, Delft avec ses pots à boire et ses potiches chinoises, Strasbourg avec ses produits d'une utilité indiscutable : saucières, soupières et daubières.

Ils appartiennent bien, au contraire, au domaine austère de la haute curiosité, ces objets d'art de M. Morderet dispersés la semaine dernière — réunion sérieuse que n'eût pas reniée Sauvageot — un vrai cabinet d'antiquaire !

Ces ventes sont rares aujourd'hui, surtout celles qui comprennent 123 numéros pour les émaux seulement, toute l'histoire de l'émaillerie de Limoges. Ils sont tous là ces modestes artistes qui ont créé tant de chefs-d'œuvre.

Citons de :

Nardon Penicaud, une peinture religieuse avec pointes en relief, imitant les pierres piécieuses.

Jean Courtois (signé I. C.), un miroir rectangulaire en émaux de couleur et sur paillons.

Jehan Court dit Vigier, l'histoïre de Joseph, ce pauvre naïf, en trois plaques signées et datées de 1556.

Léonard Limosin. Cinq à six pièces, parmi lesquelles deux plaques représentant des sibylles debout et drapées, et quatre bossettes, des bustes de femme; le tout peint en grisaille et vendu 5,900 francs.

Pierre Raymond. Une belle buire, de forme antique, revêtue de splendides émaux de couleur, décoration mélangée d'amours, de cariatides et de sujets bibliques. Au bas de l'anse, ornée de rinceaux d'or sur un fond bleu, le monogramme P. R. Vendue 10,150 francs.

Jean Limosin. Deux salières, en forme de piédouches à pans, peintes en couleur sur paillons avec rehauts d'or sur fond noir.

François Limousin. Deux belles plaques reproduisant les évangélistes Luc et Jean.

Nicolas Laudin. Les douze empereurs romains à cheval, d'après Tempesta, en couleur sur fond noir, et quelques pièces tantôt signées *N. Laudin, émailleur, près les jésuites à Limoges*, tantôt *N. Laudin lené (l'aîné) émailleur au faubourg Boucherie, à Limoges.*

Jean Laudin qui signe *I. Laudin, émaillieur*. Bustes d'empereurs couronnés de lauriers, des râpes à tabac, des coupes à vin, des gobelets et des écritoires.

Baptiste Novailher et P. Novailher. Portraits, plaques, aumônières signées *P. Novailher esmaillieur à Limoges.*

Quelle belle série d'émaux, n'est-ce pas?

Parmi les faïences, signalons, en outre des Palissy, un plat à reptiles de Conrad sur lequel M. Darcel a pu-

blié une notice et qui porte la signature d'*Agostino Corraddo de Nevers*, *59*.

N'oublions pas de citer une grande stalle du temps de Louis XII, provenant du château de Durtal, œuvre d'un habile huchetier du temps et payée 4,000 francs.

Le musée d'Angers a voulu conserver un souvenir de la collection de son compatriote en achetant 3,500 francs deux marques en cuivre, d'abbé et d'abbesse du XIIIe siècle, d'un très remarquable travail.

Finissons par une pièce superbe :

Un reliquaire du XVe siècle, sculpté en haut-relief et sans fond, sur ivoire, représentant sainte Catherine, assise sur une stalle découpée à jour. Au-dessus, un motif d'architecture gothique, en argent doré. Encadrement enrichi de rosaces et de feuilles. Au bas, un reliquaire, entre deux émaux en camaïeu d'or sur fond noir.

C'était le clou de la vente. Il a fallu, pour l'avoir, arriver à 18,100 francs.

XXI

Les continuateurs de *Nieuwenhuys le Vieux*. — Quatre Backuysen. — Encore Montal! — Les cheminées et les bustes. — Monsieur Dordet. — M. Mailand : ses portraits de femme. — Nicolas Maas. — Turnières. — Velazquez. — Baigneuses vêtues de Pater. — Une nature morte de Johannes Fyt.

7 mai.

La semaine passée, Féral a vendu la galerie du dernier représentant de toute une génération de collectionneurs, François Nieuwenhuys.

Grands amateurs, de père en fils, ces Nieuwenhuys. Dès 1803 on voit acheter, chez le brasseur Pauwels, par un Nieuwenhuys — *Nieuwenhuys le vieux,* — des tableaux de l'école hollandaise.

En 1834 et en 1845, ils publient des livres d'art. En 1880 meurt, à Fontainebleau, le dernier de la série, un habitué de l'hôtel Drouot, qui ne pensait, lui aussi, comme ses devanciers et comme votre serviteur, qu'à enrichir sa collection, et dont nous allons nous occuper très brièvement.

De belles choses dans ces soixante tableaux, recueillis à l'aide de longues et patientes recherches et choisis avec un coup d'œil infaillible.

Un bon PÉRUGIN (Pietro Vannuci). La *Vierge* vêtue d'une robe rouge, la tête entourée d'un voile rose. —

— Belles origines — la collection Gherardi de Florence et la collection Demidoff de San-Donato.

GUARDI. — Des piédestaux et des colonnes brisés, arcades en ruine. Le tout surmonté, comme contraste, d'un beau ciel vénitien.

RUBENS. — *Portrait d'un gentilhomme*. Peinture souple et fine venant du duc de Morny.

DAVID TENIERS LE JEUNE. — *Danseurs villageois*. Entrain et gaieté. Composé inévitablement avec des pipes, des servantes, des toques rouges, un musicien monté sur un tonneau et soufflant dans sa cornemuse.

PH. WOUVERMAN. — *Une Halte de chasse*. Des chevaux admirablement peints, un velouté inimitable dans l'exécution.

JACOB RUYSDAEL. — *Paysage*. Un cours d'eau, une colline boisée et verdoyante. Voilà bien la vie sourde, calme et silencieuse de la nature. Comme l'air circule dans cette futaie. On ne peut s'empêcher de s'écrier, en regardant ce tableau : « — Est-ce beau, cela! »

Quatre marines de BACKUYSEN. — Des navires ballottés par les flots — la mer houleuse avec un ciel orageux — une galiote en construction sur les chantiers d'Amsterdam — et un navire désemparé par la tempête. Inutile de faire une plus ample description. *Vous voyez cela d'ici*, comme l'on dit vulgairement.

VAN DE VELDE. — Un *Combat naval*, peint avec cette lumière transparente et fine qui fait si aisément reconnaître ce maître.

VAN HUYSUM. — *Des fleurs*, iris, œillets, fleurs de pavot, roses trémières. Nul ne sait aussi bien les peindre dans leur fraîcheur éblouissante, ce qui est bien quelque chose.

Enfin, un petit tableau moderne de CHARLES COMTE, rempli d'esprit : les *Bohémiens faisant danser de pe-*

tits cochons devant Louis XI malade. Succès du Salon de 1869 et de l'exposition de 1878; c'est de ce tableau que Théophile Gautier disait :

On ne saurait rien imaginer de plus drôle. Les familiers et les serviteurs rient à se tenir les côtes, un faible sourire voltige sur les lèvres pâles du mourant, et le médecin paraît compter sur l'effet salutaire de ces distractions bizarres, que deux moines, marmottant des prières sous le manteau de la cheminée, n'ont pas l'air de trouver de leur goût.

Comment nos Musées n'ont-ils pas acheté les sculptures du château de Montal, ces joyaux ciselés sur pierre, ces chefs-d'œuvre où des charmeurs de la Renaissance ont prodigué des trésors de leur imagination : amours, dauphins, griffons, sirènes, masques antiques, rinceaux, oiseaux fantastiques ou fleurs idéales?

Nous avons cependant bien peu de choses du xve et du xvie siècle. Que nous reste-t-il des œuvres de Philibert Delorme, de Pierre Lescot, de Jacques Nepveu, l'architecte de Chambord, ou de Michel Columb, l'immortel auteur du tombeau des Carmes à Nantes.

Quand nous aurons cité Blois, Chenonceaux, le château d'Anet, l'hôtel d'Assezat à Toulouse, elle sera bien vite épuisée la liste des œuvres de cette époque.

Nous comptions sur l'intervention de l'État et nous nous sommes trompé. Il a fallu procéder à la vente.

Le pèlerinage artistique du boulevard de Clichy est fini!

Qui aurait pu faire croire à ces grands et puissants seigneurs du haut Quercy qu'on ferait un jour passer aux enchères les principaux morceaux de ce merveilleux château qui, commencé en 1484 sous Louis XI, ne fut achevé qu'en 1534 sous François Ier, par Jeanne de Balzac d'Entragues, femme d'Almaric de Montal.

Cela cependant devait finir ainsi pour ces Montal, à

cause de leur devise : *Plus d'espoir*, triste et poignante comme le cri de désespoir de Valentine de Milan : *Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien.*

Encombrement et foule à cette vente. Impossible d'approcher du bureau de Me Pillet. Quelques privilégiés cependant aperçus dans la salle : Odiot, Spitzer, le baron Davillier, Basilewski, L. Leroux, Gavet, du Sommerard — la fine fleur des amateurs.

Citons maintenant quelques-unes des principales adjudications :

La merveilleuse cheminée de la salle des Gardes avec son manteau composé de huit caissons, sa corniche historiée de grecques, de coquilles et de croix de Saint-André, attribuée au Tourangeau *André Arny* ou *Lamy*, achetée par M. Henri Stettiner, un marchand, pour 50,000 francs.

Quatre mansardes décoratives avec leurs contreforts et leurs clochetons aériens, dont une payée 15,000 fr. par M. Foulc, un amateur distingué, sans doute pour orner la façade du bel hôtel qu'il fait construire sur les hauteurs du Trocadéro.

La cheminée d'une chambre à coucher dessinée avec une extrême élégance architecturale et caractérisée par un écu entouré de deux levrettes comme support : 4,700 francs.

Un fragment de frise, décoré d'un motif riant, deux sirènes soulevant des cornes d'abondance d'où s'échappent des rinceaux en floraison dont les fleurs animées sont indiquées par des têtes rappelant les *Selams* persans. — Acheté par M. Léon Decloux, 1,000 francs.

Puis la série des portraits de famille : le buste daté de 1527 de *Jehanne de Balzac*, dame de Montal, veuve d'Almaric, le visage encadré d'une coiffe sans ornements,

formant des plis sévères autour de son visage austère et résigné : 10,200 francs.

Le buste de *Messire Robert, baron de Montal, fils aîné de Jehanne*, mort sur un champ de bataille en Italie. Il est représenté drapé dans son manteau, vêtu d'un pourpoint garni de fourrures, la tête couverte d'un large feutre aux plumes flottantes : 14,400 francs.

Le buste de son frère, *Monsieur Dordet*, ainsi que le porte l'inscription gravée sur le socle, sans doute par opposition au titre de *Messire* donné à Robert. Cela n'est pas nouveau dans le Quercy : chacun a son rang. Un érudit a trouvé dernièrement une fresque ancienne où saint Pierre est qualifié de *Monseigneur* et les autres apôtres désignés par le simple mot de *Monsieur*. Chacun a sa place. C'est ce qui s'appelle avoir le sentiment de la hiérarchie.

M. Dordet, qui a été payé 10,100 francs par le Louvre, dit-on, paraît n'avoir été qu'un gentilhomme campagnard. Pourquoi une femme nue, sculptée en relief sur le médaillon qui orne son feutre? Est-ce sa Dulcinée représentée dans ce costume des temps primitifs?

Le buste de *Nine de Montal*, la sœur de Robert et de Dordet. La coiffe tombante, la chemisette sans broderie, le corsage sans dentelle, le regard alangui. A obtenu le haut prix de 18,300 francs. Honneur aux dames!

En tout 142,930 franes. Pas mauvaise, cette spéculation. Il nous semble que la terre de Montal ne doit plus coûter bien cher à l'acquéreur. Tant mieux pour lui, du reste. C'est un homme intelligent.

Encore une belle collection dispersée! celle de M. Mailand, ancien élève de Cogniet, un peintre qui s'était fait connaître par plusieurs bons tableaux d'histoire, par des études rapportées d'un voyage en Orient et par

sa toile de Jeanne Shore, qui lui valut une médaille d'or, au Salon de 1837 — ce qui est certainement inconnu de la génération actuelle des peintres et des critiques.

Uniquement guidé par ses études et ses préférences personnelles, M. Mailand commença, il y a quelque quarante ans, ses collections d'estampes, de dessins et de tableaux.

Il aima l'école italienne qu'il allait souvent étudier en Italie — et dont il ornait les galeries de son hôtel de la rue du Cherche-Midi des plus curieux spécimens.

Ce qui donnait en outre à sa collection une saveur toute particulière, c'étaient les nombreux et charmants portraits de femmes de tous les rangs, de tous les pays, de toutes les époques. Nous comprenons cette réunion de visages séduisants. C'est un vrai plaisir pour les yeux. « Une jolie femme, dit un proverbe arabe, *naît avec une couronne de roses dans son berceau;* tout ce qui l'entoure porte l'empreinte de son charme. »

Que de délicieux portraits !

Une duchesse d'Urbin, par *Angelo Bronzino*, qui rappelle, par ses accessoires, le célèbre portrait d'homme de la galerie Pourtalès—cheveux blonds nattés, tenus par un cercle d'or, robe rouge décolletée, ouverte sur une chemisette plissée. La belle dame tient sur ses genoux ses deux distractions : un rosaire et un petit épagneul. — Bien belle cette toile, adjugée par Mᵉ Berthelin 14,500 francs.

Une jeune femme, en costume Louis XIV, dans un parc, par *Nicolas Maas*. Costume charmant, robe très ouverte, écharpe de soie feuille morte, chevelure retombant en boucles sur les épaules. Ses doigts de rose trempent dans une fontaine à côté d'elle. Encadrement de belles draperies.

D'*Aved* (*Jacques-André-Joseph*, 1702-1766), un portrait de femme d'un joli ton bleu. Debout, les cheveux poudrés, un fichu noué sous le menton, robe décolletée en soie blanche, rayée de couleur, un bel éventail dans la main. Très fini.

La duchesse de Bade par *Mireveldt* (*Michel-Jansz*, 1599-1664, dit le catalogue), en robe noire, une large collerette bordée de guipure et ornée d'un nœud noir. — (Vendu 6,000 francs.)

Par *Robert Tournières* (1668-1752), une jolie femme, vue à mi-corps, debout, tenant une anémone et une branche d'oranger; — une jolie fille alors, aurais-je dû dire, — les mains appuyées sur un coussin en velours grenat. Robe en soie jaune et manteau bleu, aigrette en plume fixée par une agrafe en diamants — charmante ainsi! — Signé *Turnières*, 1708, et non Tournières. Cela est à remarquer: les peintres ne connaissaient pas toujours, à cette époque, l'orthographe exacte de leur nom.

Par *Théodore Rambouts* (1597-1637), un Flamand, une jeune femme vue à mi-corps, vêtue d'une robe d'un tissu verdâtre, léger et transparent comme de la grenadine, admirablement brossée par ce peintre peu connu. Malheureusement, la tête paraissait repeinte:

Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Place au maître! — *Don Diego de Silva Velazquez*, et à son superbe portrait d'une infante. Fait à la plus belle époque et d'une grande conservation. Seulement un peu ennuyée, l'infante, d'avoir ainsi à poser; et peu gracieuse aujourd'hui, cette volumineuse coiffure en bourrelet, couverte de plumes et parsemée de bijoux. — (6,000 francs.)

Une charmante femme, par *Paul Moreelse*, d'Utrecht : *Ætatis suæ*, 22, 1605. Age charmant, vingt-deux ans ; comment ne pas être jolie à cette heure délicieuse de la vie ? Coiffée d'un bonnet en fine guipure encadrant le haut de la tête, le col couvert d'une collerette empesée et tuyautée. Robe noire à corsage et manches lie de vin. De nombreuses bagues sur les doigts. — Où dormez-vous, la belle, aujourd'hui ? — (Vendu 2,000 francs.)

Par *Andrea Solario*, une Diane d'une grande finesse de modelé. La déesse est nue, un large voile de mousseline flotte autour de sa ceinture et masque ce que les peintres qui se respectent ne peignent jamais. La célèbre chasseresse tient un arc et prend une flèche dans un carquois suspendu à ses épaules. Derrière elle, un cerf, couché au pied de grands arbres qui forment le fond du tableau. Peinture bien gracieuse, bien conservée aussi, pour une œuvre du milieu du XVIe siècle. — (Payée 4,108 francs.)

Des baigneuses, de *Jean-Baptiste Pater*, qui prennent leurs ébats dans une petite rivière au bas d'un coteau. Un peu trop vêtues pour des baigneuses. Trop de peignoirs et trop de *repeint*. (Néanmoins, adjugé à 3,920 francs.)

Un portrait de *Lorenzo Lotto*. Une jeune femme aux cheveux blonds ondulés, robe en velours vert, décolletée, à larges manches bouffantes tissées d'or et d'argent, la main droite sur la poitrine, la gauche sur une balustrade : 2,520 francs.

Une madone du XVe siècle, de *Filippo Lippi*. Peinture au blanc d'œufs et sur fond d'or, en bon état et d'un bon sentiment : 2,550 francs.

Arrivons enfin à la perle de la vente : une belle nature morte de *Johannes Fyt* (1625), peinte en pleine pâte : ceps, lièvres, pêches, raisins, gibiers, paniers, le tout

bien arrangé dans un beau désordre artistique, avec un superbe manteau violet d'une tonalité puissante et vraie. Félicitons l'acquéreur : 16,800 francs. Ce n'est pas trop payer une telle œuvre.

XXII

Les seize tableaux de M. Hartmann. — L'exposition au 18 de la rue de Courcelles. — Le coloriste Delacroix. — Le *fauve* Millet. — Souvenirs sur Théodore Rousseau, par A. Sensier. — Le critique Théophile Silvestre. — Théophile Gautier décrivant le *Greffeur*, de Millet.

7 mai.

Elle ne comprend que trois noms de peintres, cette vente dont les dernières enchères s'achèvent : Delacroix, Millet et Rousseau, l'honneur et la gloire de l'art français depuis bientôt cinquante ans.

Eugène Delacroix, ce coloriste puissant, ce romantique si discuté de son vivant, qui eût donné une de ses œuvres pour rien, pour la joie profonde d'être *compris*.

Jean-François Millet, ce fauve de l'art, terré à Barbizon pour y produire des chefs-d'œuvre. — Pauvre Millet ! Depuis Virgile, personne mieux que lui n'a retracé la vie des champs. Son art est peut-être brutal quelquefois, mais comme il traduit bien par le pinceau ce portrait du laboureur, que nous connaissons tous :

> L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus dans la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté irrésistible ; ils ont comme une voix articulée et, quand ils se lèvent sur les pieds, ils montrent une face humaine.

Voyez le tableau du *Greffeur* et dites si Millet n'avait pas lu et étudié La Bruyère.

Il était sincère. C'était un naturaliste, mais un vrai, aimant la nature telle qu'on la voit, telle qu'elle est, et il avait raison de dire de Breton : « Il peint toujours « dans le village des filles qui n'y resteront pas, » tandis que lui, l'homme des champs, ses robustes campagnardes, magnifiques dans leur réalisme, ont les allures bibliques des Agar et des Rébecca.

Théodore Rousseau, ce rénovateur qui, avec Flers, Diaz, Cabat, Jules Dupré, Corot et Daubigny, introduisit dans le paysage une note nouvelle inconnue à cet art académique de 1830 qui a, peut-être, séduit nos pères, mais qui nous laisse aujourd'hui absolument froids. Qui mieux que lui a su rendre les vastes espaces, l'anatomie des arbres, les perspectives profondes, la sérénité du ciel et les parfums mystérieux de la campagne? Hobbema et Ruysdael ont-ils jamais mieux peint? C'est hardi, mais je le pense, et j'ose le dire.

L'exposition a duré deux jours, 18, rue de Courcelles, en l'hôtel de M. Hartmann. La foule n'a cessé d'encombrer les quatre salons de cette demeure où les chefs-d'œuvre de ces trois grands maîtres, dressés sur des chevalets espacés et drapés d'étoffe couleur Van Dyck, se présentaient aux regards des amateurs sous un jour malheureusement un peu frisant.

Il aimait passionnément les arts et le milieu calme et laborieux de ces peintres, cet Hartmann, mort au mois de juin d'une cruelle maladie de cœur.

Nestor Roqueplan lui fit connaître Delacroix. Français lui amena Théodore Rousseau, et ce dernier lui présenta à son tour Millet à Barbizon, avec lequel, enfermé dans son atelier, il menait la vie contemplative de la nature.

Aux jours difficiles de la jeunesse, Millet et Rousseau avaient dû prendre de lourds engagements, dont

l'échéance venait brutalement de temps à autre frapper à la porte de leur atelier — pour les rappeler à la vie réelle. — Ah ! ce n'étaient pas des capitalistes, ceux-là ! ils n'avaient pas pignon sur rue ni hôtel, avenue de Villiers !

M. Hartmann intervint souvent. Il arrêta plus d'une fois l'action du papier timbré. Il désintéressa des créanciers impitoyables et ramena, peu à peu, le calme dans la vie des deux amis.

C'est entre ses bras que mourut Rousseau, accablé de déceptions et de chagrins que ni l'amitié ni la fortune n'avaient pu conjurer.

Millet quitta alors sa forêt et son petit village; il avait perdu son meilleur ami ! Il alla en Alsace, chez M. Hartmann, qui lui fit construire un atelier, aux environs de Munster, comme autrefois Brascassat chez M. Kraft.

Millet mourut.

Et voilà comment M. Hartmann possédait ces toiles remarquables qui vont se disperser et dont quelques-unes passeront certainement l'Atlantique.

Ces 17 numéros pourraient bien largement dépasser un million, si l'on se base sur le prix payé pour l'*Angelus* qui a atteint 165,000 francs à la vente Wilson, et pour le *Tueur de cochons,* acheté 175,000 francs, après le décès de Millet, par Mme Nilson.

Je n'avais pas tout d'abord cette intention — mais, décidément, je ne puis y tenir. Il faut que je fasse la description des tableaux de cette collection Hartmann pendant son exposition. Cela sera peut-être utile pour ceux qui n'ont pu la visiter. M. Georges Petit, le plus aimable et le plus érudit des experts, a fait pour la circonstance un catalogue qui restera. Je lui emprunterai quelques-unes de ses descriptions.

En entrant dans l'hôtel de la rue de Courcelles, après avoir franchi l'antichambre où se tient un huissier en tenue, on arrive dans le premier salon, aux boiseries dorées. Le premier tableau qui vous frappe c'est le *Lion attaqué*, d'Eugène Delacroix. Splendide, cette petite toile de 27 centimètres de haut, de la même dimension que la panthère. C'est un grande page. Ramenant son train de derrière, tendant ses jarrets, la crinière hérissée, l'œil étincelant, le roi du désert s'apprête à bondir sur l'ennemi. « Le lion a rugi, » disait Shakspeare. Derrière lui un fond de montagnes d'un beau ton bleuâtre et un ciel tendu de gris.

A côté de cette production où le maître a mis toute l'énergie virile de son pinceau, se trouve une œuvre plus calme, l'*Empereur du Maroc*, drapé dans son burnous blanc, monté sur un cheval gris pommelé, richement caparaçonné. Il sort de son palais. Autour de lui, rangés, ses gardes et ses officiers. Un esclave tient son parasol et l'abrite du soleil. Devant, les murs de son palais, et sous les armes, toutes ses troupes dans leur brillant uniforme oriental. — Bien belle cette mise en scène !

Plus loin, dans *Une plaine aux Pyrénées*, Théodore Rousseau reproduit un immense pâturage, entrecoupé de rochers, de flaques d'eau et de plantes marécageuses. L'horizon est fermé par la chaîne des montagnes qui forment les frontières de l'Espagne. Un berger mélancolique — un Basque sans doute — assis près de son chien, cause avec une femme du pays montée sur un cheval. Un troupeau de vaches, les unes debout, les autres couchées, ruminent ou paissent au milieu des hautes herbes. Le soleil apparaît trouant les nuages — couleur un peu grise, mais splendide.

Sur un autre chevalet, le *Coucher de soleil*, du même. Une églogue de Virgile. Le soleil est sur son

déclin : « Déjà les pas du soir s'avancent. » Les ombres de la nuit commencent à envelopper les arbres dont le feuillage se dore sous les derniers rayons du soleil couchant. Des vaches descendent pour boire dans un creux de ravin où se trouve une petite mare encadrée de mousse et d'herbes marécageuses. — Quelle poésie dans cette nature! Les détails ne sont pas inventés : Le maître n'a pas cherché, comme tant d'autres, à photographier un paysage, à garnir les arbres de toutes leurs feuilles, à découper son troupeau sur le fond; non, il n'a voulu que fixer sur la toile une impression fugitive que nous connaissons tous : l'heure où le soleil va disparaître, et il y a réussi d'une manière magistrale et puissante.

Arrêtons-nous maintenant devant le *Marais dans les Landes*, fait par Rousseau en 1849, dans un voyage avec Jules Dupré. — C'est merveilleux! — Figurez-vous une grande plaine parsemée de prairies incultes et de flaques d'eau. Au milieu chemine un troupeau de vaches, les unes sur la chaussée, les autres au milieu des herbes. Elles se dirigent vers un petit bois de sapins rabougris. Le ciel est un peu plombé, mais quelle finesse dans l'immense étendue de l'horizon où se dressent çà et là les pics neigeux des Pyrénées qui se confondent avec les nuages.

En passant dans le deuxième salon boisé et tendu de tapisseries Louis XVI, on voit tout d'abord le tableau de Millet, exposé, jadis, à la salle du boulevard des Italiens : la *Femme venant puiser de l'eau* dans des seaux et les portant à son ménage. Magnifique le maître dans sa vérité réaliste, dans l'aplomb de la femme, dans la tension des bras, dans le mouvement des hanches. Elle travaille cette femme! Elle *est vraie*. M. Alfred Sensier qui a écrit la vie de Millet, a conservé la lettre que ce

dernier adressa à Thoré au sujet de son tableau en 1860. C'est une page à conserver :

« J'ai tâché de faire que ce ne soit ni une porteuse d'eau, ni même une servante, mais la femme qui vient puiser de l'eau pour l'usage de sa maison et pour faire la soupe à son mari et à ses enfants; qu'elle ait bien l'air de n'en porter ni plus ni moins lourd que le poids des seaux pleins; qu'au travers de l'espèce de grimace qui est comme forcée, à cause du poids qui lui tire sur les bras et du clignement d'yeux que lui fait faire la lumière, on devine sur son visage un air de rustique bonté.

» J'ai évité, comme toujours, avec une espèce d'horreur ce qui pourrait regarder vers le sentimental; j'ai voulu, au contraire, qu'elle accomplisse avec simplicité et bonhomie, et sans le considérer comme une corvée, un acte qui est, avec les autres travaux du ménage, un travail de tous les jours et l'habitude de sa vie. Je voudrais aussi qu'on imaginât la fraîcheur du puits et que son air d'ancienneté fît bien voir que beaucoup, avant elle, y sont venus puiser de l'eau. »

La lettre est aussi sincère que le tableau.

Dans les *Falaises de Gruchy,* souvenir de son pays, Millet a voulu peindre la mer bleue, éclairée par un soleil levant. Elle apparaît entre les montants d'une porte ouverte sur un enclos descendant en pente douce, mais je n'aime pas cette vache masquée par un rocher et dont la tête seule paraît. Cela rappelle trop les *Indépendants* de cette année. L'un d'eux, Degas, je crois, exposait deux tableaux. Dans l'un, au bord de la Loire, un gendarme était coupé en deux et en long; et, dans l'autre, la toque d'un avocat surgissait seule dans le bas.

D'un ton très fin et très brillant le *Village* de Rousseau, traversé par un large chemin sablonneux, bordé de chaque côté par de pauvres maisons aux toits de chaume que séparent des haies, et qui disparaissent en partie dans l'herbe. Le ciel est resplendissant de lumière. C'est l'été. La rue est fermée par un bouquet d'arbres. Quelques arbres élancés se découpent sur le

ciel. Suivi d'un chien, un cavalier chemine à travers les genêts. Les meilleures qualités du maître se révèlent dans cette toile.

Entrons dans le troisième salon, avec ses chevalets rangés, comme dans les autres, en bataille. Sur l'un d'eux se détache des draperies qui l'entourent la *Ferme dans les landes,* du Salon de 1859, qui nous paraît l'un des plus agréables tableaux du maître, bien que la note verte y domine un peu trop. Le sujet est des plus simples; une maison rustique se découpe au milieu d'un paysage. Dans la prairie, la basse-cour et l'étable : oies, poules et cochons s'ébattent en bonne intelligence. Dans ses *Souvenirs* sur Th. Rousseau, A. Sensier s'exprime en ces termes sur cette toile.

« Rousseau mit le plus grand soin à ce travail infini; il détermina avec une exacte patience tout ce qui était forme, tout ce qui était accent, tout ce bel ensemble de végétations et tout le détail pittoresque des accidents et des originalités du lieu. »

Millet nous ramène dans la plaine de Barbizon. Voici la provision d'hiver; les *Meules,* au nombre de trois, éclairées par le soleil de novembre, se dressent dans le fond du paysage. Des nuées d'alouettes voltigent autour, faisant comme de petites taches noires. Une bergère surveille son troupeau de moutons, qui broute çà et là. Le ciel est sombre et couleur d'encre. Rien de plus fort que ce paysage.

Très fin, très fait, d'une tonalité transparente et merveilleuse, le *Four communal dans les landes*, par Rousseau. Pendant que des enfants prient, une femme, accroupie, retire ses pains d'un four qui ressemble à une sorte de hutte bâtie en plein air, au milieu d'un berceau de citronniers et de grands bois. Dans un lointain charmant, les maisonnettes du village.

A l'entrée du quatrième salon, à la décoration Louis XV, se trouve la *Récolte de sarrasin* en basse Normandie, tableau de Millet d'une transparence extraordinaire, qui, provoquait, en 1875, l'enthousiasme de Théophile Silvestre :

« On bat le sarrasin, le cidre est fait, c'est un jour de plaisir et de liesse. D'un coup d'œil vous saisissez toutes les opérations de la récolte : le sarrasin coupé, lié, transporté, battu, vanné, son grain trié et sa paille brûlée sur place pour préparer les cendres de la lessive.

» Que ce tableau est vibrant et clair et que la composition en est admirable, depuis ces femmes du premier plan, ramassant les javelles plantées debout dans les chaumes du champ fauché, jusqu'à ce groupe lointain de batteurs qui couronne l'horizon, harmonieux comme une strophe d'ode. »

Il est fâcheux que la couleur terre de Sienne domine un peu trop dans ce paysage.

De Millet encore le tableau voisin, peint avec un grand sentiment : le *Paysan étalant son fumier*. En bras de chemise, nu-tête, de gros sabots aux pieds, il tient une fourche et il accomplit sa tâche courageusement. C'est bien le laboureur des champs, au teint hâlé, qui vieillit en travaillant, sans autre espoir de repos que celui de la tombe. Nous sommes en hiver : le ciel est chargé de nuages sombres que traverse dans une éclaircie un rayon de soleil qui éclaire le paysage. Bien rendu cet effet, extrêmement difficile à peindre, un vrai tour de force.

Mais nous voici devant la perle de la vente : le *Greffeur*, de Millet, que possédait autrefois Rousseau. Il fut mis, en 1855, à l'Exposition universelle. Quoi de plus simple et plus harmonieux ! Quelle œuvre admirable, malgré la couleur cependant un peu grise. Comme il voyait juste la nature, ce Millet. Théophile Gautier, ce maître critique, lui consacra alors une

page éloquente, dont nous croyons devoir parler.

« Le paysan greffant un arbre est une composition d'une extrême simplicité qui n'attire pas les regards, mais les retient longtemps, lorsqu'ils sont fixés sur elle. Au milieu d'un verger, dont une chaumière occupe le fond, un homme, vêtu d'un gilet de tricot et d'un pantalon de grosse étoffe, insère la greffe dans l'incision d'un jeune tronc d'arbre coupé à mi-hauteur, avec tout le soin que demande cette délicate opération. A côté de lui, une corbeille posée à terre contient les choses nécessaires à son travail; sa femme, ayant un nourrisson au bras, le regarde d'un air intelligent et grave. La femme n'est pas jolie, certes. La beauté des paysannes passe vite aux fatigues de la vie rurale; mais il y a dans sa tête une expression pensive et touchante, dans sa pose une grandeur tranquille, et le coin de son tablier relevé lui fait une draperie dont le pli souple et bien jeté se pourrait tailler dans le marbre.

» L'homme, tant il sent l'importance de ce qu'il fait, a l'air d'accomplir quelque rite d'une cérémonie mystique et d'être le prêtre obscur d'une divinité champêtre; son profil sérieux, aux lignes fortes et pures, ne manque pas d'une sorte de grâce triste, tout en gardant le caractère paysan; une couleur sourde et comme étouffée à dessein revêt cette scène de ces larges teintes où ne papillonne pas un seul détail et enveloppe les personnages comme un épais tissu rustique. Que l'art est une singulière chose! Ces deux figures mornes sur ce fond grisâtre, accomplissant un fait vulgaire, vous occupent et vous font rêver, lorsque les idées les plus ingénieuses, adroitement rendues, vous laissent froid comme glace. C'est que Millet comprend la poésie intime des champs; il aime les paysans qu'il représente, et, dans leurs figures résignées, exprime sa sympathie pour eux; le semage, la moisson, la greffe ne sont-ils pas des actions saintes ayant leur beauté et leur grandeur? Pourquoi des paysans n'auraient-ils pas du style comme des héros? Sans doute, Millet s'est dit tout cela et il fait des Géorgiques peintes, où, sous une forme pesante et une couleur assombrie, palpite un mélancolique morceau virgilien. »

Jamais le maître n'a été mieux jugé. Nous devons remercier M. Alfred Sensier de nous avoir conservé cette belle page.

En peignant la *Femme étendant du linge,* malgré le réalisme du sujet, Millet a voulu montrer qu'on pouvait, comme le dit Gautier plus haut, faire de la grande

peinture avec la chose la plus prosaïque du monde. La scène se passe tout simplement au milieu d'un verger planté d'arbres fruitiers au pied duquel jouent deux petits paysans, pendant que la mère, près de la barrière qui ferme l'enclos, se livre à son travail; ce n'est rien n'est-ce pas? Eh bien, c'est d'une poésie extraordinaire. Vous êtes immédiatement charmé.

Le *Printemps*, de Millet, termine cette exposition; ce motif est emprunté à son habitation. Il est pris derrière la demeure du peintre, à Barbizon. L'orage est passé, le soleil reparaît plus brillant et plus pur pour sécher les prés mouillés. Un arc-en-ciel resplendissant surgit au milieu des nuages qui se dissipent, un sentier conduit au village et traverse des champs cultivés, bordés :

De beaux pommiers trop fiers de leurs fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps!

Victor Hugo.

Jamais nous n'eussions cru qu'un peintre pût trouver sur sa palette une telle variété dans les verts.

On sort de cette visite avec l'impression d'un sentiment profond d'admiration pour ces trois maîtres, la gloire de l'art français!

XXIII

Vente Hartmann. — Un joli total ! Pillet annonce que le *Marais dans les Landes* ira au Louvre.

8 mars.

Sept cent quatre-vingt-dix-sept mille cinq cent quatre-vingt-dix francs, tel est le résultat de la vente des seize tableaux et des cinq dessins de la collection Hartmann ! Ce chiffre est assez éloquent.

Et la vente n'a duré en tout que *trente-trois minutes.*

Voici les prix demandés par les experts et ceux obtenus : les premiers chiffres sont les mises à prix de l'expert Georges Petit.

EUGÈNE DELACROIX :

L'*Empereur du Maroc*, 30,000—adjugé 28,100 francs.
Lion attaqué, 12,000 — 10,000 francs.

J.-F. MILLET :

Le *Greffeur*, 100,000—adjugé à M. Petit, 133,000 fr.
La *Récolte du sarrasin*, 40,000 —47,000 francs.
Les *Meules*, 40,000 — 36,000 francs.
Les *Falaises à Gruchy*, 30,000 — 49,500 francs.
Femme venant puiser de l'eau, 60,000 — 78,000 fr.
Paysan étalant son fumier, 40,000—35,000 francs.
Le *Printemps*, 30,000 — 45,000 francs.
Femme étendant du linge, 10,000 — 10,200 francs.

THÉODORE ROUSSEAU :

Un incident très intéressant a surgi : on mettait en vente le *Marais dans les Landes*, l'expert avait demandé 100,000. Les enchères montent rapidement jusqu'à 125,000 francs ; arrivé là, un temps d'arrêt se produit, le silence est tout d'un coup interrompu par M. Brame, l'expert, qui met une enchère de 500 francs.

Pillet sort de sa réserve ordinaire ; on sent qu'il surenchérit pour un acheteur absent.

« — 128,500 ! dit M. Brame.

» — 129,000 ! » répond Me Pillet.

Puis rien... le marteau tombe. — « Adjugé à 129,000, » dit Pillet.

Quel est l'acheteur ?

Telle est la question générale. L'assistance est anxieuse. Est-ce l'étranger ? Est-ce la France qui gardera ce tableau ?

« — L'acheteur, l'acheteur ? disent quelques assistants.

» — Messieurs, dit Me Pillet, je ne puis vous dire quel est l'acquéreur. »

Redoublement de curiosité.

Les « *pour qui ?* » se renouvellent de tous côtés.

« — Devant vos questions réitérées, dit Me Pillet, je ne puis continuer à garder le secret. C'est par l'État que j'ai été chargé d'acheter ce tableau. »

Les applaudissements partent alors de tous côtés. C'est la France qui conservera ce chef-d'œuvre. C'est le Louvre qui en devient le propriétaire. Bravo ! tous les amateurs sont dans la joie.

La vente des Rousseau reprend, mais les mises à prix ne sont plus atteintes.

Le *Four communal*, dont on demande 50,000 francs, est acheté par M. Brame 47,000 francs.

Coucher du soleil, 25,000 — 20,100 francs.

Le *Village*, 50,000 — 38,000 francs.

La *Ferme dans les Landes*, 80,000 — 73,000 francs.

Une *Plaine aux Pyrénées*, 35,000 — 17,000 francs.

Puis cinq dessins :

J.-F. Millet. *Tentation de saint Antoine* : 1,300 fr.

Th. Rousseau. La *Plaine de Barbison* . 155 francs.

Étude pour le tableau la *Ferme* : 275 francs. — Un *Pacage* : 360 francs. — *Village sous de grands arbres* : 600 francs.

Les amateurs qui ont assisté à cette séance en garderont longtemps le souvenir.

XXIV

Le baron de *Beurnonville*. — La galerie de bois, rue Chaptal. — Nos peintres français. — La *Du Barry*, par Drouais. — L'*Agnès* de Molière et celle de Pater. — Les tentures artistiques de A. Letorey. — Les peintres et les artistes des Gobelins.

15 mai.

C'est au nº 3 de la rue Chaptal que le baron de Beurnonville a fait construire, sur des terrains vagues, un petit Hôtel des Ventes en *carton*, élevé rapidement, pour exposer sa collection au jugement des amateurs formulé par la voie prochaine des enchères. Il fallait bien procéder ainsi, sous peine d'accaparer les huit salles du deuxième étage de la rue Drouot, et d'arrêter tout le mouvement de la curiosité pendant plus d'une semaine — ce qui était complètement impossible.

Le catalogue, que j'ai là près de moi sous les yeux, présente une nomenclature qui m'effraye comme la lecture d'un in-folio du xvᵉ siècle : c'est un gros volume in-4º de 445 pages. Si Charles Pillet doit, seul, suffire à sa tâche, il n'a pas fallu moins de trois experts, succombant l'un après l'autre sous ce lourd fardeau : MM. Ch. Georges, Féral et G. Petit, pour inventorier, classer et décrire ces 724 tableaux de tous les styles, de toutes les époques et de presque tous les grands maîtres. Ils sont là tous, en effet. Ils abondent même, largement représentés par des œuvres multiples.

Dans l'école française, j'ai relevé sur le livret : 11 Boucher, 10 Clouet, 11 Greuze, 10 Chardin, 5 Hubert Robert, 21 Fragonard, 7 Lancret, 11 Nattier et 6 Pater.

Dans les écoles du Nord : 7 Van Goyen, 5 Van Eyck, 11 Van Dyck, 8 Cuyp, 6 Berghem, 4 Franz Hals, 2 Hobbema, 6 Holbein, 12 Van Ostade, 14 Philips Wouverman, 5 Van de Velde, 8 Gérard de Terburg, 4 Rembrandt, 5 Rubens, 16 Jacob et 6 Salomon Ruysdaël, 16 Jean Steen, 19 Teniers le jeune et 3 du vieux David Teniers.

Dans les écoles italiennes et espagnoles il est facile de compter : 8 Murillo, 3 Bellini, 3 Bronzino, 5 Velazquez, 6 Tiepolo, et 2 tableaux présumés de Rafael Sanzio.

Que voulez-vous de plus?

Quel est donc le musée de province qui peut en offrir autant à ses visiteurs, même ceux de Lille et de Nantes, où se trouvent les deux premières collections publiques après le Louvre.

Non, je le dis en vérité, jamais aucune galerie de cette importance, par la qualité et la quantité, n'a été livrée à l'examen et à la critique des amateurs.

M. E. de Beurnonville est un passionné. Sans idées préconçues, il assiste et achète à toutes les ventes. Il ne se lasse jamais. D'autres ont, à l'aide des conseils d'amis éclairés, formé des collections célèbres, mais nul n'a jamais pu et ne pourra jamais, j'en suis convaincu, comme lui, le dépasser pour la ténacité dans la poursuite persévérante ou dans l'ardeur des recherches. Il aime tout ce qui est beau, tout ce qui est bien. Il comprend, sans parti pris, les évolutions successives de l'art. Il se livre au hasard de ses investigations, au gré de ses fantaisies. S'il met quelquefois un peu de précipitation dans ses choix, il ne recule

devant aucun sacrifice pécuniaire pour s'assurer la possession d'un beau tableau. Après bien des années d'un labeur soutenu, il nous paraît aujourd'hui succomber à sa tâche. Ses forces le trahissent, les ressources peut-être aussi. Il est las de ses patients efforts. — Il vend.

Il y aurait certainement, pour un critique d'art, une besogne bien séduisante à faire en écrivant un volume sur toutes ces belles choses puisées aux meilleures sources, dans des galeries célèbres, défaites depuis longtemps déjà : Oudry, Hope, Nieuwenhuys, Vernon, Otto Mündler, de Heinencken, marquis du Blaisel, chevalier de Lissingen; mais la place nous manque pour procéder ainsi; nous ne sommes pas la *Gazette des Beaux-Arts*, nous devons savoir nous borner à dire ce qu'il y a de plus intéressant dans cette vente et à laisser le reste aux plumes plus autorisées que la nôtre.

Aussi, mon catalogue sous le bras, j'ai fait comme bien d'autres, vendredi, samedi et dimanche, plusieurs pèlerinages à la rue Chaptal où une foule cosmopolite et toujours nombreuse se pressait autour de ces chefs-d'œuvre pendant ces trois jours d'exposition bien vite passés, comme tout ce qui est bon ici-bas.

Bien agencées, ces salles d'exposition, bon éclairage, venant classiquement d'en haut. Un vélum en mousseline tamissait d'abord la clarté crue du jour, puis ensuite un large baldaquin blanc distribuait, en la répartissant également, la lumière sur les quatre murs de chaque pièce où pendaient les tableaux serrés les uns contre les autres, et se détachant sur un fond d'étoffe rouge. Au milieu des scintillements de l'or brillaient les cadres sculptés par de véritables artistes de toutes les époques et de tous les pays.

Le classement était habilement fait pour faciliter les recherches dans cette longue série d'œuvres échelonnées à travers le temps; elles étaient groupées à peu près, dans des salles distinctes. Voici celle de l'école française du XVIIIe siècle, avec ses gracieux artistes. Voilà les Hollandais et les Flamands classiques. Ici, les Italiens de la Renaissance; là, les Espagnols du XVIIe siècle; plus loin, les maîtres primitifs, les gothiques du XIVe et du XVe siècle avec leurs triptyques peints à l'œuf sur fond d'or et le sentiment profond qui anime toutes leurs compositions poétiques.

Je revois là, dans cette exposition, de bien vieilles connaissances oubliées depuis longtemps, après avoir subi le feu des enchères passionnées des amateurs dans les salles de la rue Drouot. Je les reconnais et je serais presque tenté de les saluer en passant et de leur parler.

Je ne puis me défendre de noter quelques-unes de ces toiles : le *portrait présumé de Molière*, par Lefebvre, de la collection J. Fau; les *Aliments de la convalescente*, de Chardin, qui appartenait à M. Laperlier; le *portrait de Diderot*, par Fragonard, de la collection Walferdin; le *portrait de la princesse de Conty*, de la vente Jacques Reiset; les *charmantes Villageoises*, par François Boucher, de la galerie d'Étienne Arago; la *Jeune Fille blonde*, par Greuze, que possédait M. Camille Marcille, et la tête de *Jeune villageoise*, attribuée au même, qui venait de Khalil-Bey.

Il me semble que je retrouve de vieux amis après une longue absence; — mais passons.

Comment faire? Je l'ai dit déjà, impossible d'aborder un compte rendu ou même une analyse de cette vaste réunion de tableaux. Toutes réflexions faites, il vaut mieux, pour ne pas mettre un peu trop de précipitation dans ses choix, s'en tenir à l'école française, pour la-

quelle j'ai un faible tout particulier, et décrire de mémoire, guidé aussi par le catalogue, quelques-unes des meilleures choses.

Je commence au hasard de mes souvenirs.

Elle est bien française par le goût et par le sentiment, cette Vénitienne, venue chez nous pour peindre les belles dames de son temps, sous la Régence et sous Louis XV, cette *Carriera Rosalba* qui exécuta de délicieux pastels et dont Eugène Piot s'est fait de nos jours le biographe. Comme elle est jolie dans son cadre, merveilleusement ciselé, cette *jeune femme*, avec son aigrette noire et ses rubans dans les cheveux poudrés et bouclés, avec sa chemise de dentelles et ses fleurs au corsage! Quelle délicieuse expression sur ses lèvres et dans ses yeux!

Mais regardons ce Lancret. Il est intitulé la *Ronde champêtre*. C'est peut-être l'œuvre la plus complète, la mieux agencée, la plus gracieuse sortie des mains de ce maître. Quel charme et quel esprit dans cette école française que nos pères dédaignaient et qui, avec juste raison, est devenue maintenant si fort en honneur de nos jours. Jacquet, le peintre, avec son incontestable talent, qui sait si bien s'inspirer de toutes ces élégances passées, trouverait de bien jolis modèles avec ces jeunes garçons vêtus d'un justaucorps bleu ciel et la ravissante jeune fille entraînée par la danse. On raconte que M. Febvre, le célèbre marchand de Passy, avait, à une vente, acheté 65,000 francs ce tableau, que M. de Beurnonville lui racheta séance tenante 85,000 francs, avant la fin de la vacation. Bonne affaire — pour tous les deux.

A côté, le portrait de Mme Du Barry, par Drouais — cheveux poudrés à blanc, simplement coiffés et ramenés sur la tête, un manteau rose bordé de fourrures

noires faisant voir un cou délicat et des chairs veloutées. Il vient du marquis de Saint-Clou. Est-ce lui qui a fait graver ces vers du dernier galant dans le cartouche du bas de cadre :

> Vos yeux sont doux, votre âme encore plus belle,
> Et, sans prétendre à rien, vous triomphez de tous ;
> Si vous eussiez vécu au temps de Gabrielle,
> Je ne sais pas ce qu'on eût dit de vous,
> Mais on n'aurait pas parlé d'elle ?

Toujours un peu égrillard, ce Fragonard ; dans *La partie interrompue*, il nous représente une jeune fille qui s'évanouit dans les bras de son amoureux à l'arrivée inattendue et bien inopportune d'une vieille femme en colère, — la mère, sans doute, — qui s'avance en bousculant tout sur son passage.

Trop tard sans doute, chère madame, l'oiseau est probablement déjà envolé.

Quelle charmante chose de Prud'hon, ce *Rêve de bonheur*, esquisse un peu plus petite que celle du musée de Lille. Elle a sans doute servi de modèle à son élève, Mlle Constance Mayer, pour exécuter le tableau que nous avons tous admiré bien souvent au musée du Louvre.

Quel sentiment dans ce tableau de Greuze, l'*Innocence aux prises avec l'Amour !* — Elle ne sait pas encore, la jeune fille ! Elle soulève le rideau d'une fenêtre. — Que voit-elle donc ? Son joli visage et son attitude trahissent un sentiment de plaisir atténué par la crainte. A côté d'elle, près de son lit d'innocente, la lampe antique des vestales.

L'*Accord parfait*, de Pater, semble inspiré d'une composition de Watteau. Sur un fond de paysage, une jeune fille en toilette rose et verte, assise sous les arbres, tient des roses sur les genoux. Son amoureux

prend une fleur et la lui place galamment au corsage. Devant eux, un autre couple : un jeune homme cherche à embrasser sa belle assise à terre; c'est l'Agnès de Molière. Il lui a déjà pris la taille. Si nous avions le temps de rester devant le tableau, il lui prendrait certes le reste.

Dans la galerie Lacaze, au Louvre, se retrouve le même sujet.

L'*Assemblée au parc*, de Watteau, répète un de ses sujets favoris. Une dame esquisse un pas de menuet, tandis qu'un galant placé à côté d'elle, les mains derrière le dos, lui glisse à l'oreille des paroles d'amour. Un autre lutine sa belle sur le gazon. Tout autour, des couples d'amoureux, vêtus d'étoffes chatoyantes, se reposent sous les ombrages des arbres. — Charmant, ce tableau, rempli d'esprit.

Arrêtons-nous; nous nous laisserions entraîner trop loin dans nos citations.

Au demeurant, le souvenir de cette collection sera conservé par les nombreuses planches gravées par Mme Rouveyre et par les aquafortistes Mouziès, Boulard, Martial, Masson, Courtry, Greux. Toute cette pléiade d'artistes de talent aurait pu faire du catalogue un monument, digne de prendre place dans toutes les bibliothèques, à côté des plus beaux livres sur les arts; mais, il faut bien le reconnaître, plusieurs d'entre eux se sont laissés aller à des croquis lâchés n'exprimant ni le dessin, ni la couleur, ni le style des originaux (1).

(1) Depuis, un procès a eu lieu. Mes lecteurs seront rapidement au courant de cet incident par la lecture de la lettre suivante, adressée par M. de Beurnonville à M. Ph. Burty, dont l'autorité, en matière d'art, est incontestable, et qui, dans un article intitulé : les *Droits de la critique*, avait traité la question avec un remarquable talent :

« Monsieur,

» On me communique tardivement, à mon retour à Paris, un article qui a paru dans les colonnes de la *République française* du 13 septembre der-

Hier, une vraie première à l'École des beaux-arts, dans la salle de Melpomène, où tout le Paris élégant et artistique s'était donné reudez-vous. Les plus beaux équipages piaffaient sur le quai Malaquais.

Il s'agissait d'inaugurer l'Exposition des *Tentures artistiques* — une invention nouvelle d'un architecte, de M. A. Letorey.

L'artiste peint directement sur des tissus de laine ou de soie fabriqués en blanc, mis sur châssis et produisant pour lui le même effet que la toile.

Ce n'est pas de la tapisserie — c'est mieux que cela, car, le pinceau du peintre remplaçant la navette du tisserand, ce n'est plus, comme aux Gobelins, une interprétation, mais l'œuvre *originale* que l'on possède.

D'un côté, les tapisseries anciennes sont à des prix fantastiques. Il est certainement difficile de trouver un ensemble correspondant à la dimension des panneaux

nier, et dans lequel, à propos du procès en diffamation intenté au journa *l'Art* par plusieurs des graveurs qui ont travaillé aux planches de mon catalogue, vous parlez de moi comme ayant eu des démêlés, après une vente, avec ces graveurs, au sujet de la modicité des honoraires que je leur aurais attribués. Permettez-moi de vous demander, sur ce point délicat, une petite rectification.

» Je n'ai jamais eu aucuns rapports directs avec mes graveurs; je ne les connais même pas. J'ajouterai qu'il ne me serait jamais venu à l'esprit de marchander avec des artistes, ni de prétendre les faire travailler au rabais. S'ils allèguent, comme on le dit, ce prétexte comme justification de la mauvaise qualité de leur travail, cela me paraît devoir rentrer encore dans le domaine des prétentions fantastiques dont ils ne se sont pas fait faute depuis le début de ce singulier procès.

» La maison très honorable à laquelle j'avais confié, ainsi que cela se fait d'habitude, le soin de l'exécution de mon catalogue, et qui a traité pour moi directement avec le graveur, a dû faire, j'en suis persuadé, les choses très convenablement à leur égard, car elle savait que telle était mon intention formelle, et elle avait mes pleins pouvoirs. J'ai dû croire, — et je crois encore jusqu'à preuve du contraire, — que les prix payés pour ces eaux-fortes ont été ceux d'usage dans les catalogues de ventes, en un mot les prix demandés et stipulés par les intéressés eux-mêmes. J'ai encore en ce moment sous les yeux une facture où l'on peut constater que ces prix ont dû être, en moyenne, au moins égaux, sinon supérieurs, à ceux du catalogue de la vente Hartmann, dont les eaux-fortes, fort belles, n'avaient attiré à leurs auteurs que des éloges dans l'article même de l'*Art*

à décorer; de l'autre, les tapisseries modernes coûtent presque aussi cher : pour avoir une tenture complète en haute lice, provenant des grandes manufactures, il faut le travail d'une génération et une somme bien supérieure au prix de l'œuvre originale.

Avec le procédé nouveau, ces impossibilités vont disparaître. Chacun pourra tendre ses salons avec une harmonie d'ensemble cherchée depuis longtemps et non trouvée jusqu'à ce jour.

C'est merveilleux, et nous ne marchanderons pas notre admiration au procédé nouveau.

M. A. Letorey s'est adressé à tous les grands noms de la peinture.

Harpignies a brossé un *paysage*.

John Lewis Brown a peint un grand panneau intitulé : le *Mont-Saint-Michel*.

où ce journal tançait ensuite si vertement — et j'ajoute si à propos — les graveurs de mes planches.

» Ceux-ci ont riposté en se faisant plaideurs et en réclamant des dommages-intérêts. Singulière manière de prouver que leurs planches étaient bonnes!

» Ici, et sur ce terrain, je m'empresse d'ajouter que je suis entièrement d'accord avec vous sur le fond comme sur la conclusion de votre article; j'avoue même, pour ma part, que tout passe mon entendement dans cet étrange procès : j'y vois une interversion des rôles que je ne puis comprendre. S'il est un fait avéré, c'est que les graveurs étaient dans leur tort, puisque notoirement ils avaient livré un travail défectueux, je dirais même de la mauvaise marchandise s'il ne me répugnait d'employer cette expression que l'attitude des artistes autoriserait pourtant.

» Il est certain aussi que le journal *l'Art* était dans le vrai en usant de son autorité de critique, si bien établie en ces matières, pour leur reprocher ce méfait contre leur art. N'est-il pas étrange de voir précisément ceux qui sont en faute attaquer celui qui a raison, et chiffrer en demande d'indemnités le tort fait, selon eux, à leur réputation, et, par suite, à leur industrie? Voir des artistes d'un réel talent, après tout, se placer d'eux-mêmes sur un pareil terrain, j'avoue que cela me confond et m'afflige pour eux. Vous avez eu cent fois raison, monsieur, de les rappeler à votre tour, au respect de leur art, et vous avez élevé le débat en revendiquant éloquemment les droits de la critique. J'apprends que d'autres journaux, en rendant compte de ce procès, s'accordent à le juger comme vous...

» Baron E. de Beurnonville. »

Luminais a envoyé un *Cavalier Louis XIII.*

Toudouze un *panneau Renaissance.*

De Penne, une *Meute.*

Mazerolles a reproduit une scène du *Dépit amoureux* et une autre du *Misanthrope*, qui se trouvent toutes deux dans son plafond de la Comédie-Française.

Madeleine Lemaire a mis tous les charmes de son pinceau spirituel dans une *Pierrette Pompadour* en rose, qui rappelle celle bien connue de Madrazzo.

Jundt, sur deux panneaux de soie, a reproduit un prince et une princesse — un peu alsaciens comme toujours.

Feyen-Perrin a été chargé d'exécuter une *Vénus Astarté.*

M. Hippolyte Dubois a brossé largement une *Coquetterie*, représentée par une jeune femmme à demi nue, essayant les effets d'une grande bande de soie rose. — Cela est d'une distinction et d'un goût exquis, s'enlève admirablement sur un fond jaune et, ce qui ne gâte rien, est encadré d'une excellente bordure un peu japonaise de fleurs, d'oiseaux et de papillons signée : *C. Schaeps.*

Ranvier a fait un panneau sur soie qui est un vrai chef-d'œuvre : la *Chute des feuilles*, personnifiée par une jeune fille. Le modelé des chairs, la pose du modèle, le raccourci de la figure sont *réussis* au delà de toute expression.

L'effet général de cette exposition est charmant. Cette peinture sans glacis, avec cette mattéité de l'étoffe, produit le plus merveilleux effet.

L'un de mes amis, qui m'accompagnait et qui avait participé à l'œuvre générale, m'a expliqué le procédé employé.

On peint comme à l'aquarelle après avoir dessiné son sujet, car il faut avoir la main sûre. Il n'y a pas moyen

de diminuer un ton comme dans la peinture à l'huile. Il faut faire juste du premier coup. La palette comprend douze couleurs préparées ainsi que celles des Gobelins pour la peinture des laines ou des soies.

On lave après, pour fixer et faire absorber par le tissu. C'est aussi solide, aussi durable que les résultats du métier de Beauvais. Le tableau de Ranvier a trois ans; il est dans toute sa fraîcheur et toute sa grâce.

Il y a là une révolution complète dans l'art, je m'empresse de la signaler. Le soir, il y aura exposition à la lumière des bougies, et non à cette affreuse lumière électrique qui rend la peinture verte et blafarde. L'entrée est maintenant publique jusqu'au 29 mai. Allez-y et vous ne regretterez pas votre soirée.

XXV

Tanagra et ses statuettes, les Saxe des antiquaires. — Les graveurs du XVIIIe siècle en Angleterre. — Pierres précieuses du comte Xavier Branicki. — Paysage de Claude Lorrain à M. de Ganay. — Un beau bouquin, l'*Evangéliaire* de Charlemagne. — Trois millions de tableaux et d'objets d'art vendus en huit jours.

20 mai.

La semaine dernière, une intéressante réunion de verres anciens et de statuettes de Tanagra, appartenant à M. de L..., a été mise aux enchères par les soins de l'expert Hoffmann.

Il y avait dans cette vente de curieuses choses trouvées dans les nécropoles de la Phénicie : lecythe, guttus, strigile, scyphus, balsamarium, amphore goderonnée, en pâte de verre de toutes les couleurs, depuis le bleu turquoise ou translucide, le vert, le blanc et le brun, jusqu'aux belles irisations à reflets dorés et aux incrustations bariolées de mille couleurs.

Mais ce qui était surtout rare, remarquable et remarqué, c'était une série des spirituelles statuettes de Tanagra.

Qui ne les connaît, ces charmantes terres cuites, ces Saxe des antiquaires, sur lesquelles je trouve pour la première fois l'occasion d'écrire quelques lignes?

Tanagra était, dans les temps les plus reculés, une cité florissante, assise dans la vallée de l'Asopus, au milieu de cette Béotie si raillée.

C'était, paraît-il, d'après les érudits, une ville de luxe et de plaisirs. Le vin, le jeu, les belles, comme dans les chansons à boire des opéras de Scribe, y étaient fort en honneur. N'oublions pas d'y ajouter les combats de coqs que Gérôme a su immortaliser.

En 1872, le Corfiote Yorghis Anyphantis eut l'idée de faire quelques trouvailles dans les tombeaux de la cité déchue. L'année suivante, une exploration plus sérieuse fut entreprise par M. Olivier Rayet et par M. Lambros, d'Athènes. Ils firent d'heureuses découvertes.

Les tombeaux explorés étaient de deux sortes : les uns ne renfermaient que des lampes, des amphores et des vases funéraires remplis de cendres; les autres avaient, à l'intérieur, trois ou quatre figurines, le plus souvent en parfait état de conservation.

C'est alors que le Louvre, prévenu de ces travaux archéologiques, commença à s'émouvoir. Il sut former peu à peu une splendide collection de ces spécimens exquis de l'art grec, qui ont gardé de leur époque le caractère, la mode, les costumes, les habitudes et le souvenir familier : génies, amours, divinités, danseuses ou courtisanes, mortelles ou déesses de ces temps mythologiques.

Au début, à Athènes, on vendait seulement cent ou deux cents francs ces jolies figurines — mais les demandes arrivèrent de tous les côtés. La hausse se fit. Sous cette influence, toute la population voisine abandonna ses travaux et se mit à fouiller la terre avec rage, et à découvrir tous les tombeaux inexplorés — *Auri sacra fames*.

Le gouvernement hellénique dut intervenir, mais cela n'arrêta pas l'élan. On travailla la nuit, en cachette. Du reste, tout ou presque tout était déjà trouvé. On avait soulevé la pierre de plus de dix mille tombeaux, où dormaient depuis bien des siècles ces Tanagréens

du passé. — Dans les uns, creusés au milieu d'un sol humide, les statuettes se désagrégeaient au toucher; au contraire, dans les autres, préparés dans l'argile, ces figurines, restées intactes, conservaient leur coloration douce et charmante.

L'Exposition de 1878 nous révéla toutes ces richesses. — Ce fut le grand succès dans les salles des antiques.

La foule se groupait autour des vitrines de Gréau, d'Eugène Piot, du baron de Hirsch, de Lécuyer, d'Olivier Rayer, qui, le premier, avait introduit ces précieux types en France.

Je me souviens encore d'un gros Silène ventru, tenant sur ses genoux Dionysios enfant criant et se démenant, — c'était frappant de vérité; — puis d'une femme acrobate nue passant dans un cerceau, — c'était gracieux au possible, — et enfin d'un groupe d'Hercule et d'Omphale, — d'une jeune fille tenant un alabastron, et d'une joueuse d'osselets qui, tous exécutés de grandeur naturelle, auraient fait une bien vive sensation au Salon, parmi les amateurs et les artistes.

Mais la vente de L... comprenait, elle aussi, quelques bonnes terres cuites, agréables à décrire :

Placée sur un socle peint en blanc, une jeune fille vêtue d'une *chiton*, laissant les bras découverts, et d'un manteau rouge jeté sur l'épaule — charmante dans sa pose avec ses cheveux colorés de rouge foncé, les jambes croisées, la main gauche appuyée sur un siège, et la droite tenant une pomme. Ève avant le péché !

Une jeune femme, debout, drapée dans une chiton bleue, enveloppée d'un manteau violet doublé de bleu, retenu par la main droite. Coloration parfaite, ton de chair, chevelure brune, boucles d'oreilles dorées, lèvres peintes en rouge, — comme aujourd'hui.

Une enfant appuyée contre un cippe. Jetée sur les

épaules, sa chlamyde bleue ne couvre que la jambe droite. Bonnes draperies, recommandées aux sculpteurs.

Une jeune fille couronnée de fleurs, moitié cachée par un voile, que la main droite retient pudiquement sur la poitrine.

D'un très beau style, un enfant nu, les cheveux chargés de bijoux, assis sur un rocher noir, tenant un masque de satyre coloré en rouge.

Nous en passons et des meilleures.

Les savants ont tenu grand compte de cette collection, en se séparant de beaucoup de billets de mille francs, pour emporter quelques-unes de ces curieuses pièces.

Les Anglais — vous ne le saviez peut-être pas — ont eu, eux aussi, leur Greuze, leur Lawreince, leur Moreau et leur Fragonard, et leur école du dix-huitième siècle, sans être aussi riche que la nôtre, a laissé des traces précieuses de son goût et de son talent.

Je l'ai bien vu dernièrement dans les deux collections d'estampes de M. de P... et de M. C..., de Londres, vendues par MM. Danlos fils et Delisle.

Ils ont poussé très loin, ces Anglais, l'art de la manière noire et de la gravure en couleur. Ils ont été peut-être les créateurs de ces pièces coloriées, pour lesquelles ils avaient inventé un pointillé spécial que nous avons copié plus tard.

Je le reconnais, ce n'est pas du grand art, ces gravures de Keepseake, mais cela est bien amusant. Il y a des estampes qui ont un flou, une douceur qui me séduisent au delà de toute expression.

Voyez toute cette série de portraits à l'aquatinta, d'après *Josuah Reynolds,* le peintre des jolies femmes du siècle dernier, fières de leur beauté. Blondes, brunes, rouges et rousses, sans doute les belles du temps.

D'abord, sa maîtresse *Nelly O'Brien*, gravée sous

différents aspects, par J. Watson et par Ch. Philipps; *Diana, comtesse de Crosbie*, gravée par J. Dixon; *Anne, comtesse de Townshend*, par Smith; *Mme Parker*, par T. Watson; *Lady Anna Tollemache*, par J. Jones; *Elisabeth Hamilton*, par J. Finlays.

Collectionneurs, mes amis, ne laissez jamais échapper l'occasion de mettre dans vos cartons ces belles estampes. Vous ne vous en lasserez pas. Vous les regarderez toujours avec plaisir.

Même observation pour les reproductions suivantes : d'après Hoppner, *Caroline de Lichfield*, par J. Dean; d'après Cosway, *Mme Récamier*, par A. Cardon; d'après Black, *Miss Blomfold*, drapée à l'antique avec le décolletage empire, ce qui n'est pas désagréable.

Quelles charmantes pièces en couleur : *Courtship :* la Galanterie, et *Matrimony :* le Mariage, d'après Williams, gravées par Jukes! C'est avant et après. Dans la première, la jeune fille, aidée, franchit aisément la barrière, et, dans la seconde, le mari ne se retourne même pas et laisse sa femme dans l'embarras.

Que d'esprit dans ces deux gravures de F. Malton, d'après Rowlandson : *Interruption or inconvenience of lodging house and damps sheets* ou les Draps mal séchés. C'est du Debucourt, comme ces modes anglaises de 1777, de 1795 et de 1796.

Voici un collectionneur du même genre.

Il *faisait* dans la pierre précieuse, le comte Xavier Branicki que tout Paris connaissait. Comme le cardinal Antonelli, il voulait avoir sous la main, sans doute, beaucoup d'argent sous un petit volume.

MM. Dumoret et Briquet, deux joailliers de la rue de la Paix et du Palais-Royal, ont été chargés des estimations.

Beaucoup de belles petites à rôder, à l'exposition,

autour du collier formé par trois cent cinq perles pesant 2,504 grains, et de deux splendides diamants carrés de la plus belle eau. Mais, en revanche, pas beaucoup d'hommes du monde autour des vitrines — et pour cause. A quoi bon s'entendre dire à chaque instant : « Payez-moi donc cela. »

J'ai admiré, samedi, un bien beau paysage de Claude Gellée, dit le Lorrain, avec figures de Filippo Lauri, provenant de la galerie du duc de Devonshire, puis de la collection Pourtalès et figurant dans la vente de son gendre, M. de Ganay, — toile merveilleuse de conservation.

Voici sa description en quelques traits : à gauche, les ruines d'un temple corinthien ; à droite, un golfe couvert de barques ; au premier plan, un jeune pâtre jouant de la flûte à une bergère attentive à la leçon.

Un joli prix, sans doute, ce tableau ?

De beaux livres à ce marquis de Ganay, provenant en partie de son père le général, surtout de belles reliures avec les armoiries et les chiffres des plus grandes familles des siècles derniers, frappés en or sur les plats : comte d'Hoym, de Verieu, du Fay, Nicolas Fouquet, Girardot de Préfond, A. de Thou, duchesse de Polignac, Mme de Pompadour, duc de Bourgogne, comte de Vergennes.

Quelques plus grandes raretés encore : un livre orné de dauphins, ayant appartenu par conséquent au Dauphin, fils de Louis XV ; un autre venant de Grolier, avec son nom et sa devise : *Et amicorum;* un troisième, portant sur le dos les chiffres entrelacés de Henri II, avec ceux de Diane de Poitiers, en argent, dans un semis de lis d'or, et, sur les plats, les armoiries de France entourées des attributs de Diane, l'arc et le triple croissant se détachant en blanc.

Et pour couronner le tout : l'*Évangéliaire*, dit de Charlemagne, manuscrit du xe siècle, relié de deux ais de bois recouverts : au verso, d'un simple cuir rougeâtre, semé de clous disposés en forme de ƆC adossés et au recto d'un travail varié d'orfèvrerie et de pierres précieuses serties dans des chatons ciselés encadrant des émaux cloisonnés et des personnages sortant, sous le travail du repoussé, d'une plaque d'or fin.

Tout simplement splendide, ce vieux bouquin.

Quelques gros totaux à enregistrer pour clore cette chronique.

Cinq à six tapisseries des Gobelins, dont deux tentures de la série des châteaux de France : 70,000 francs.

La collection Berteaux, de Metz : 204,570 francs.

La galerie Mailand : 138,945 francs.

La vente Beurnonville : *deux millions quatre cent vingt-neuf mille francs.*

Avec le prix toujours croissant des objets d'art, on finira par mettre en action toutes les collections ; mais ce qui dépassera tout, ce sera la vente Double, dont je m'occuperai prochainement.

XXVI

Les Fables de La Fontaine. — Les fermiers généraux et M. Roux, de Marseille. — Oudry et Gustave Doré. — Les nouveaux interprètes du fabuliste. — La revue des aquarelles exposées rue Laffitte.

28 mai.

C'était une belle conception, mais en même temps une entreprise hardie que de vouloir, après Oudry, faire une nouvelle illustration des *Fables de La Fontaine*.

Il fallait pour cela du temps, de l'argent, du goût et encore beaucoup de ces trois choses. M. Roux de Marseille, comme autrefois les fermiers généraux, n'a pas reculé devant les difficultés de cette artistique fantaisie. Il voulait un exemplaire unique, hors ligne, digne du fabuliste. Il s'est adressé aux artistes les plus en renom, distribuant à chacun un certain nombre de fables à reproduire par la gouache et par l'aquarelle; aux uns des paysages, aux autres des natures mortes, à d'autres enfin des tableaux de genre, suivant la nature du sujet et celle de leur talent.

Chacun a pris goût à sa tâche et s'est mis à l'œuvre, cherchant à étudier à fond les idées du poète et à les traduire fidèlement. Pour beaucoup, ces études sont devenues les originaux de bien des tableaux exposés au Salon, et que nous avons tous admirés sans en connaître l'idée première.

Oudry, ce La Fontaine de la peinture, avait mis

cinq ans à préparer ses esquisses, au nombre de 276. Cochin fils les retoucha, au crayon noir et blanc, et, en 1756, parut cet admirable recueil dont les originaux, vendus en 1853 la somme de 1,800 francs à la vente de Bure, valurent 6,000 francs à la vente Solar et furent achetés en totalité plus tard par M. Louis Rœderer, le célèbre fabricant de vin de Champagne, 30,000 francs, le prix de la dernière aquarelle de M. Louis Leloir!

En 1881, M. Roux possède déjà 180 aquarelles qui valent certainement dix fois plus. Il prépare donc une œuvre colossale : un monument élevé à la mémoire de notre plus grand poète, comme cela n'a pas été fait encore. Avant d'aller plus loin, il a voulu avoir l'opinion du public. Aussi n'a-t-il pas hésité à prêter sa collection à la Société des aquarellistes, qui venait de fermer son exposition. Les salles de la rue Laffitte se sont rouvertes à la demande des artistes et pour la plus grande joie des amateurs. Depuis quelques jours, la foule les encombre derechef, pour juger de ce tournoi nouveau, où luttent de talent les peintres les plus estimés de notre époque.

Ce préambule achevé, entrons dans le sanctuaire. Pas de catalogue; c'est un grand ennui pour un critique paresseux qui ne veut pas sortir un crayon de sa poche et compte sur le livret pour retrouver les noms et les titres, et sur sa mémoire pour traduire sur le papier ses appréciations personnelles.

Je tâcherai d'y suppléer par quelques notes prises tant bien que mal, mais il y aura beaucoup d'oubliés inévitablement.

A qui mieux s'adresser qu'à de Penne pour la fable du *Loup et du Chien*. Personne ne comprend les chiens aussi bien que lui. Il a fait un dogue, gras, poli, luisant, une bonne grosse tête de chien de garde; son

partenaire n'a que la peau et les os. Comme chacun le sait, le loup, au récit de Médor, s'était d'abord forgé une félicité qui le faisait pleurer de tendresse. Mais c'est le moment psychologique :

« Attaché ! »

dit le loup, qui regarde sournoisement le molosse.

Dans la fable des *Deux Chiens et de l'Ane mort,* M. de Penne s'est encore surpassé. Comme ils y vont de bon cœur, ces deux naïfs, à boire à grandes lampées, toute cette eau qui devra, en mettant la rivière à sec, permettre la curée du pauvre âne !

Le Chat et le Jeune Homme, de M. Imer, m'a paru d'une grande vivacité de couleur. C'est la façade d'une jolie cantine italienne, *Vendita di Carbone;* et du reste, gaie et vive d'exécution, cette peinture.

M. Heilbuth, qui expose cette année au Salon une scène de canotage, me paraît tout à fait bon dans l'aquarelle, bien que l'un de mes confrères l'ait appelé le peintre de la grâce léchée. Il a cinq ou six sujets, parmi lesquels trois très spirituels.

Le Lièvre et la Grenouille. Le lièvre, stupéfait, dresse les oreilles, il s'arrête au bord de la mare que traverse, à tire-larigot, la grenouille effrayée.

Comment, des animaux qui tremblent devant moi
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi.

Gustave Doré, qui a illustré les *Fables* de La Fontaine, dans une édition de Hachette publiée en 1872, a croqué là-dessus un admirable bois. La grenouille fait le saut périlleux avec l'entrain d'un nageur des bains Vigier, piquant une tête de la girafe.

Le Financier et le Savetier. Très bien le vieux podagre, tout cousu d'or, qui interroge sire Grégoire, gai comme pinson, lequel lui répond que chaque jour amène son pain. Ne sera-ce pas éternellement vrai, cette fable ?

La Cigale et la Fourmi. Pas de cocotte frileuse, comme toujours opposée à une fille du peuple laborieuse. C'est banal. Nous aimons mieux ceci : un paysage où court une petite fourmi travailleuse et affairée.

M. Gabriel Ferrier, l'auteur cette année du portrait de M. Claudius Popelin, — une bonne chose — a été chargé d'interpréter :

La Vieille et les deux servantes.

Jolie de ton, cette aquarelle, et bien rendue la vieille :

> Affublée d'un jupon crasseux et détestable,

et les deux chambrières réveillées en sursaut par la vieille mégère — de jolies filles, ma foi, bien plantureuses dans leur déshabillé provocant !

La Chatte métamorphosée en femme.

> Lorsque quelques souris, qui rongeaient de la natte,
> Troublèrent le plaisir des nouveaux mariés.

La belle, qui se rappelle son ancien métier de chatte, se précipite, à demi nue, de la couche nuptiale, où son tendre amoureux essaye vainement de la retenir. — Bien bâti le modèle qui a posé la femme. — Voilà un élève qui me plaît mieux que son maître, M. Hébert, un peintre qui fait de la peinture maladive.

Avec M. Ribot, nous sommes certains d'avoir des lignes accentuées de noir et des clairs-obscurs, comme

dans les gravures de Rembrandt. *L'Ivrogne et sa femme* sont bien de cette couleur bitumeuse, éclairée d'une lumière âpre, qui lui est propre. Peintre ou aquarelliste, toujours le même : Ribera *for ever*.

M. Paul Baudry, qui a cette année, avec la *Glorification de la loi*, un si grand et si légitime succès, devrait renoncer à l'aquarelle. Il lui faut des murailles, des plafonds, de la grande peinture, et ses couleurs d'aquarelliste n'ont pas de transparence : elles sont fades. C'est froid. *La Fortune et le Jeune enfant*, à l'huile, ont été cependant un succès au Salon de 1857. — A l'eau, c'est un échec. Pas de modelé dans la femme. Cette Fortune-là ne séduirait que des gens extrêmement pauvres. Gustave Doré, dans le livre de Hachette, a compris cette fable de la même façon, mais sa Fortune me charme singulièrement. On voudrait en faire la conquête.

M. Louis Leloir est toujours merveilleux. C'est un des plus forts parmi les très forts. Il a fait *La Laitière et le pot au lait*. Elle court, la pauvrette, le sourire de Samary des Français aux lèvres, elle fait des rêves dorés. La cruche déjà inclinée penche sur sa tête et va bientôt tomber pour la rappeler à la réalité.

Légère et court vêtue, elle allait à grands pas,
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.

Charmante de finesse, d'esprit, de couleur et d'exécution, cette aquarelle. C'est un bijou. Le dessin de Doré en demi-teinte produit aussi l'effet le plus gracieux.

Gérôme a eu, pour sa part, *Le Bassa et le Marchand*. Il était là sur son terrain, le peintre de l'Orient. Une

scène d'intérieur mauresque, admirablement finie. C'est toujours un peu trop léché, par exemple. Décidément, il ne faut pas pousser trop loin l'exécution. Nous nous attendions à mieux.

De Nittis, son élève, possède un bien joli talent d'aquarelliste. Personne n'a plus que lui la puissance et l'éclat de la couleur. Il a représenté *la Mort et le Mourant* par un bon villageois centenaire, assis dans un fauteuil et bien attristé de voir qu'il va partir pour l'autre monde. Derrière une porte entre-bâillée, la Mort le guette. Elle ne veut plus attendre. Lui, il trouve qu'elle va trop vite. La Fontaine le blâme dans sa fable. Ma foi, je donne raison au moribond.

Les Poissons et le Berger qui joue de la flûte. — Personnages : Annette et Tircis. Annette est nue. Elle pêche à la ligne. Dans le feuillage et aussi légèrement vêtu, Tircis, en Apollon du Belvedère, module sur sa flûte les airs sans doute les plus doux. Le thermomètre doit être évidemment à trente-cinq degrés pour pouvoir se complaire dans un costume aussi léger que la pêche n'exige pas. Quoi qu'il en soit, pas un poisson, rien au bout de la ligne de la jeune naïade, j'allais écrire bergère, comme La Fontaine. L'auditoire muet reste également sourd, — et il a bien raison. — Oudry, lui, avait fait une scène de Watteau. C'était mieux.

L'Oiseleur, l'Autour et l'Alouette, par M. E. Duez, aquarelle éclatante de couleur. Je lui en fais mon sincère compliment.

Si tu veux qu'on t'épargne, épargne aussi les autres,

Telle est l'*épimuthion* de la fable. Impossible de pouvoir critiquer, avec une pareille moralité. Du reste, rien

à dire que du bien de cette œuvre. Un peu de recherche dans l'effet peut-être et le désir d'avoir autant d'esprit que La Fontaine; mais ce ne sont pas là des défauts.

Le génie n'a pas de sexe, disait Mme de Staël. C'est pour cela que je dirai que Mme Lemaire est *un peintre* d'un grand talent. Charmante *la Jeune veuve* en contemplation devant son miroir, à l'heure où, les larmes séchées, la coquetterie reparaît; au moment où les lignes sévères du deuil commencent à s'agrémenter de festons et à servir de parure.

... En attendant d'autres atours.

Toujours habile metteur en scène, Bastien Lepage, dans *le Gland et la Citrouille*. Un laboureur qui tient un gland dans sa main adresse un discours en trois points à un gros potiron de la plus belle couleur orange, qui se prélasse dans une brouette. C'est gris, comme toujours un peu froid, mais c'est tout simplement nouveau et délicieux d'esprit. J'aime autant cette variante que cette éternelle gravure qui, n'inventant rien, représente le gland tombant sur le nez du dormeur.

Un jeune homme qui est déjà un maître : M. Toudouze. Très fortes, ses aquarelles : *le Coq et la Perle*. Deux bonnes têtes de savants en *us*, deux curieux examinant le manuscrit pendant que le pauvre hère attend leur décision.

Je crois, dit-il, qu'il est bon,
Mais le moindre ducaton
Ferait bien mieux mon affaire.

Les Deux Médecins. — Est-il assez triste, ce docteur Tant-Pis? — Est-il assez gai, ce docteur Tant-Mieux? — Ravissante pièce.

Le Berger et la Mer, de Pasini. Le berger, mélancolique, assis sur un rocher, regarde son troupeau. Déjà bien bleu le ciel, trop bleue la mer qui est encore plus bleue. Cela pourrait s'intituler : De l'influence du bleu sur la fable. — Un homme de bien grand talent cependant M. Pasini.

Les effets de neige réussissent très bien à M. Berne-Bellecour. Il les emploie fréquemment. C'est le fond de sa composition pour *l'Ours et les deux Compagnons.* Les deux chasseurs se dissimulent ; l'un par terre :

Se couche sur le nez, fait le mort, tient son vent.

L'autre se cache derrière un arbre. L'ours passe tranquille et fier comme Artaban ; il s'en va dans la forêt prochaine.

M. Gustave Moreau a été chargé du *Frontispice* de la nouvelle édition des *Fables* préparées par M. Roux. Il a représenté la Fable sous les traits d'une belle personne, armée d'un fouet et montée sur un dragon fantastique : *Castigat ridendo mores,* disaient les anciens. Il a voulu s'inspirer de cet adage. — Talent bizarre que celui de M. Moreau ! Il est bien personnel ! C'est une *nature,* comme on dit au théâtre. Il a le secret des couleurs éclatantes et invraisemblables. Il cherche aussi la séduction. Ce sont des verts intenses, des rouges empourprés, des jaunes d'une violence extraordinaire, des bleus d'un éclat éblouissant. On dirait des émaux translucides peints sur paillon doré, ou le décor d'une féerie au tableau du *Royaume des pierres précieuses.* Ses compositions sont aussi étranges que sa couleur. Elles paraissent souvent incompréhensibles. La scène se passe en Orient ou en Occident, dans le pays des chimères.

Ce sont des rêves, des cauchemars, des enchantements, des hallucinations provoqués par le haschisch. La Fable prend des allures idéales. — Aussi impossible de bien saisir la pensée du fabuliste dans *la Matrone d'Ephèse, les Deux amis, Phœbus et Borée, le Songe d'un habitant du Mogol, le Lion et moucheron.* — Tout est pour l'effet de la couleur.

M. Morot, grand prix de Rome en 1873, a eu une large part dans la distribution du travail. Il a illustré *les Animaux malades de la peste.* Le lion tient conseil, le loup paraît soucieux, le tigre maussade, l'ours abruti, le singe songe-creux. Ils sont tous verts. Une atmosphère maladive enveloppe son aquarelle. C'est le moment où le malheureux baudet va faire cet aveu imprudent :

> Je tondis de ce pré la largeur de ma langue,

Je les vois tous sortir de leur alanguissement, pour crier en chœur :

> Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.

Le Loup et la Cigogne. La cigogne dévouée et naïve est en train de retirer l'os du gosier de maître loup, qui la regarde d'un œil plein de caresse. Faux bonhomme, va! Comme tes pareils sont nombreux dans notre pâle humanité!

Le Cheval et le Loup. Le paysage est charmant. Nous sommes au printemps. Le cheval en liberté est au vert. Bien décoché, ce coup de pied célèbre que le fabuliste a si bien détaillé :

> L'autre, qui s'en doutait, lui lâche une ruade,
> Qui vous lui met en marmelade
> Les mandibules et les dents.

C'est Oudry tout copié. On pouvait choisir moins bien comme modèle.

Personne ne sait donner autant d'esprit aux bêtes qu'Eugène Lambert. M. Roux lui a confié sa spécialité. Il y a du chien et surtout du chat dans toutes ses aquarelles. Il les fait parler si bien. Est-ce assez nature : *le Chien qui porte à son cou le dîner de son maître*, *la Querelle du chien et des chats*, — *le Chat et un vieux Rat*, — *le Chat et les deux Moineaux*. — Tout cela rendu, vous vous en doutez bien, d'une façon poétique, ingénieuse et naturelle.

Nous devions avoir évidemment des Espagnols avec Worms. La scène se passe en Andalousie avec *l'Ours et l'Amateur de jardins*. De l'Espagne aussi, ces belles filles au teint bruni, qui interpellent le pauvre *Meunier* de la fable et lui crient en le montrant du doigt, lorsqu'il passe avec son fils qui court essoufflé, derrière lui :

> Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis
> Fait le veau sur son âne, il pense être bien sage.

De Valence ou de l'Estramadure également, ces deux hommes qui se disputent et qui représentent : *l'Avare qui a perdu son trésor*. « C'est mon trésor qu'on m'a pris, » dit l'un ; — « Ce n'est pas moi »... répond l'autre. — « Coquin ! » ajoute l'avare.

Les aquarelles de M. Machard sont toujours splendides. D'une harmonie extraordinaire, elles sont plus légères comme pinceau que comme esprit. *L'Homme et son Image*, — *la Fortune et le jeune Enfant*, tel est son bilan dans l'œuvre nouvelle.

N'oubliez pas, monsieur de Beaumont, qu'il a fallu quatre ans à Léonard de Vinci pour peindre sa *Joconde*. Vous avez beaucoup de facilité, trop, peut-être. C'est coquet, fin, parfait, ce que vous produisez ; mais un peu de variété ne messiérait pas à votre talent qui reproduit cependant, d'une manière toujours heureuse, ce type de la Parisienne inventée par Grévin et par vous.

La Fortune et le jeune Enfant. La Fortune se précipite sur un enfant insouciant qui dort sur le bord d'un puits et l'éveille doucement. La belle petite qui la représente est gentille au possible ; mais, bâtie comme cela, appétissante de la sorte, ce n'est plus la Fortune, c'est une bonne fortune. Elle habite le quartier de l'Europe.

Les Compagnons d'Ulysse. La fin du festin où la coupe empoisonnée de Circé les a transformés en ours, en lions et en éléphants. Les porcs qui dorment couronnés de fleurs sont adorables — un éclat de rire.

L'Amour et la Folie. Toujours la petite femme, au minois fripon, une camériste du demi-monde, avec sa coiffure ébouriffée. Une jolie petite Folie, migonne à croquer, qui joue avec l'Amour et lui crève bien agréablement les yeux.

La Chatte métamorphosée en femme, déjà traitée par Gabriel Ferrier. — Le sujet peut être reproduit deux fois. *Bis repetita placent*. — M. de Beaumont a compris la fable autrement que son collaborateur. Il a fait une gentille petite femme, aux chairs rosées, qui oublie sa transformation amoureuse. Elle s'est mise, comme jadis, à quatre pattes, pour poursuivre, en riant, sur un dallage noir et blanc, une souris qui s'enfuit en courant. C'est Mlle X... de la Renaissance, dit-on, qui a posé.

Pas de chasse sans John Lewis Brown. Il réussit admirablement ce genre. Le *Renard anglais* est poursuivi par une légion de chasseurs en tenue, bottes à l'écuyère et habit rouge. La meute de chiens est pleine de mouvements bien habilement rendus. Elle est bien naturelle cette aquarelle.

L'auteur du *Mariage civil*, du dernier Salon, M. Gervex, a pris dans sa tâche *la Cigale et la Fourmi*, dans la vie moderne. C'est l'hiver; la neige couvre la terre, le givre pend aux arbres. La nature est en deuil. La pauvre cigale, vêtue d'une robe fripée, a une mandoline en sautoir; ses cheveux sont épars sur son dos, elle a froid, elle grelotte, elle a faim. Sa main se tend vers une belle mondaine enveloppée de chaudes fourrures. Une heureuse d'ici-bas qui a su se ménager des rentes, et qui, sans l'écouter, monte dans son coupé.

Le Mari, la Femme et le Voleur. La pauvre femme a si grand'peur qu'elle se cache dnns les bras de son mari, un peu trop négligé par elle jusque-là, et trop heureux, d'après le fabuliste, de cet excellent moment assez rare pour lui.

Le mari trouve même cela si bon qu'il ne pense plus qu'à engager le voleur à achever au plus vite sa besogne et à le débarrasser de sa présence importune.

Muni de son larcin, le client de la police correctionnelle enjambe gaiement le balcon de la croisée voisine, étonné d'être reçu de la sorte et d'en être quitte à si bon marché.

Assez inattendue, la moralité de La Fontaine. Êtes-vous d'accord avec le fabuliste?

J'infère de ce conte
Que la plus folle passion
C'est la peur : elle fait vaincre l'aversion.

Oudry, dans ce conte, a représenté la maison mise au pillage par une bande de tire-laine. Le mari et la femme sont dans une alcôve bien close ; on ne les voit pas, on les devine, comme dans la gravure des *Petits pieds* de Daphnis et de Chloé, dessinée par le Régent.

L'Écolier, le Pédant et le Maître du jardin, par H. Pille. Le verger est plein d'écoliers malins qui le saccagent, tandis que le pédant, citant Virgile et Cicéron, tance, devant son voisin, le jeune voleur qui rit sous cape de la harangue et ne paraît pas regretter beaucoup les fleurs et les fruits dérobés. La scène est bien arrangée. Le ton juste, mais un peu trop violet ; cependant la note est bien personnelle, comme toujours.

Veyrassat : Le Vieillard et l'Ane, cette petite scène est très drôle. — « Hue, bidet ! » Qu'il est rétif, cet animal-là ; mais quel philosophe, et que cela est bien vrai dans tous les temps !

Notre ennemi, c'est notre maître.

Le maître aquarelliste par excellence, c'est Eugène Lami qui sait, sans surcharger un sujet, le remplir de détails intéressants. Il a envoyé de charmantes pages à M. Roux.

Le Coche et la Mouche. On arrive au sommet, le moine achève son bréviaire, et les six forts chevaux font leur dernier effort. Finement brossé, ce petit tableau !

Le Jardinier et son seigneur. Une scène où l'on dirait que Delaunay des Français a posé dans *Mlle de la Seiglière*.

Les Devineresses, éclatantes de lumière.

Le Fou qui vend sa sagesse : Seigneurs, grandes

dames en costume Louis XIV devant les pitres de la foire; le pauvre fou fait force grimaces — La fable bien comprise.

L'Horoscope : Un décor du Théâtre-Français, le jour où l'on joue du Molière.

Le Rieur et les poissons : Un festin de Grimod de La Reynière dans un intérieur bien XVIII[e] siècle, où *blague* le méchant diseur de bons mots.

Le Curé et le Mort. Une chaise de poste renversée au détour d'un chemin, dans la montagne — la parodie du fameux axiome de droit : le *mort saisit le vif.*

Un heurt survient : adieu le char;
Voilà, messire Jean Chouart
Qui du choc de son mort a la tête cassée.

Jules Jacquemart — celui-là c'est le plus fort de tous. Pauvre Jacquemart, enlevé sitôt et si bien doué! Ce sont ses dernières œuvres sans doute. Il était à Menton, pour prolonger sa vie, si terne et si sombre, et, contraste frappant, il a égayé tous ses sujets des rayons lumineux du pays du soleil. Les aquarelles de ce coloriste séduisant sont des éblouissements! Personne n'a jamais fixé sur le papier la lumière avec plus de vérité.

Seulement nous sommes d'accord avec Albert Wolff quand il écrit :

« Le fabuliste n'est pour lui qu'un prétexte à faire aquarelle sur aquarelle, toutes enlevées avec la même virtuosité et les plus brillantes qualités. »

M. Roux lui a taillé une large besogne, à cet artiste habile qui a toujours le soleil pour collaborateur.

Le Laboureur et ses Enfants. Piochent-ils assez, ces bons villageois? Retournent-ils assez le champ qui leur dérobe le trésor? Ce n'est pas du Millet, mais, ce qui

ne gâte rien, c'est du Jacquemart et du bon. Comme la pensée du fabuliste nous paraît bien interprétée!

Travaillez, prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

La Belette entrée dans un grenier. Un beau rayon éclaire la mansarde où la malheureuse traquée, poursuivie, cherche en vain pour se sauver le trou de l'arrivée. Mais, hélas!

Grasse, mafflue, rebondie,
Elle ne peut plus y passer.

Le Pot de terre et le Pot de fer.

Nos gens s'en vont à trois pieds
Clopin, clopant, comme ils peuvent.

Ils se rencontrent au beau milieu d'une belle route, grise de poussière, et tout en barytonant *du derrière*, comme dit Rabelais, le pot de terre heurte par mégarde son voisin, qui le fait voler en éclats.

Le Trésor et les deux hommes. Triste, mais vraie, cette fable.

Celui qui se pendit
S'y devait le moins attendre.

Le Lièvre et la Tortue. Paysage resplendissant de clarté, avec une jolie petite bastide du Midi, noyée dans un massif de verdure. Courage! la tortue touche presque au bout de sa carrière. — Maître lièvre gambade encore au loin, — l'imprudent!

L'Aigle et le Hibou. L'aigle est majestueux. Le dessin crânement fait, mais on devrait mettre au bas non le titre de la fable, mais cette scie bien connue : « Cherchez le hibou ! » Quant à moi, le temps m'a manqué pour

le trouver. Je me suis contenté d'admirer les brillantes qualités avec lesquelles cette aquarelle est enlevée.

La Grenouille et le Rat. — D'un effet très réussi, cette eau où se jette la grenouille, tirant après elle cet imbécile de rat, persuadé des délices du voyage qu'il va faire au fond du marécage.

La Tête et la Queue du Serpent. — Ciel très fin, coloré en rose. Une barrière entre laquelle la queue, se trouvant prise, s'agite en vain pour se guider, se heurtant à tous les obstacles,

> Donnant tantôt contre un marbre,
> Contre un passant, contre un arbre.

Les Deux Rats, l'Œuf et le Renard. — C'est bien joli, mais où diable est donc le renard? Le talent de Jacquemart peut supporter ce reproche. Il s'est contenté de faire un bijou comme aquarelle.

Le Rat et l'Huître. — Etude excellente de rocher, sur lequel, en attendant le rat, bâille l'huître, humant l'air, respirant épanouie.

La Chauve-Souris et les Deux Belettes. Composition très spirituelle. Rien qu'un bel habit vert étalé sur un fauteuil! Une épigramme! Quelle vérité!

> Qui fait l'oiseau? c'est le plumage.

Continuons à faire l'éloge de cet artiste merveilleux, trop vite emporté pour l'art.

L'Ane et les Deux maîtres. Un âne, peint en plein soleil, sans s'occuper de la fable. Le pauvre quadrupède est toujours mécontent de son sort. Aussi est-ce pour lui, sans doute, que Jacquemart a compris l'apologue de cette façon.

L'Enfouisseur et son Compère. Aquarelle très jolie de tonalité. Le compère va enfouir le trésor dont l'avare ne doit retrouver que le gîte.

Le Combat des Rats et des Belettes. Un peu confus. Ratapon, le roi, commande la bataille, mais il s'ensuit une mêlée si emmêlée qu'on n'y peut rien démêler.

Le Mulet se vantant de sa généalogie. Ce mulet de prélat paraît bien orgueilleux. Il ne parle incessamment, d'après La Fontaine,

> Que de sa mère la jument.

Comme c'est vécu ! Il n'est pas seul ici-bas, ce maître Aliboron ! Je lui connais bien des parents !

Le Torrent et la Rivière. Un peu blanche, cette eau ; à coup sûr, il y sera tombé un peu de sirop d'orgeat, c'est peut-être pour mieux rendre cette rivière que La Fontaine a décrite ainsi :

> Une rivière dont le cours,
> Image d'un sommeil doux, paisible et tranquille.

La Montagne qui accouche d'une souris. Entourée d'un nuage qui la voile aux yeux des curieux, la montagne est en mal d'enfant. Chacun accourt au bruit de ses clameurs. Les badauds sont de toutes les époques, — doit-on le dire ? — surtout à Paris.

Je n'ai pas bien compris la pensée de M. Zuber dans son interprétation de *la Grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf.* La grenouille est bien pour quelque chose dans la fable, et il me paraît tout à fait prétentieux, sous prétexte de se soustraire à l'interprétation routinière, de supprimer la chétive pécore qui paraît peu ou point dans le paysage, car je ne l'y ai pas trouvée malgré mes recherches. Je me suis borné à admirer un bœuf de belle taille et surtout une mare où flottent des nénufars fleuris, admirablement bien saisis.

En revanche, ils sont bien *les Deux Taureaux et la Grenouille*, inspirés du beau tableau *le Combat de Taureaux* de Brascasat, un chef-d'œuvre, exposé dans la galerie de Feltre, au musée de Nantes.

M. Harpignies possède, dans ses accessoires, un vieux soleil couchant, qu'il appelle souvent à son aide pour le prier d'envoyer ses derniers rayons sur beaucoup de ses paysages. Ses aquarelles sont trop souvent éclairées de cette façon par un fond orangé. A cette tentation il résiste rarement. Aussi, dans *les Lapins*, a-t-il abordé franchement son dada. — Une belle clairière où

N'étant pas encor nuit, il n'est pas encor jour.

Les lapins s'enfuient épouvantés cherchant un abri

... dans la souterraine cité.

Les Deux Chèvres. Peintes de main de maître. Le sujet est traité à la façon champêtre. Elles sont dans un paysage de Barbison, les deux chèvres de Jupiter et de Galatée, qui, faute de reculer sur le petit pont étroit où elles se rencontrent, vont tout à l'heure rouler dans l'abîme. Deux Bretonnes évidemment, puisque dans cette province, paraît-il, on est plus entêté que partout ailleurs.

Le Chêne et le Roseau. Le roseau, venu au monde

Sur les humides bords des royaumes du vent.

résiste pendant que le vent siffle et redoublant ses efforts va déraciner celui dont

... les pieds touchaient à l'empire des morts.

Cela fait frissonner, n'est-ce pas? dans la fable. —

Dans l'aquarelle, c'est un bon petit paysage bien honnête et bien calme.

J'aime presque autant — je n'ose pas encore dire plus, cela viendra, — M. Jacquet que son maître M. Bouguereau. C'est un coloriste séduisant. Il comprend la grâce et l'esprit de la femme, comme personne. Il est passionné pour le siècle dernier et il est de son siècle. Il est vivant, toujours charmant et tient une place importante dans cette collection panachée de tous les genres :

L'Homme entre deux âges et Deux Maîtresses. Une scène de la Régence. Le malheureux, il ne sait à quel *saint* se vouer. Je le plains sincèrement. Il n'aura bientôt plus de cheveux. Elles y vont hardiment :

L'une encor verte et l'autre un peu bien mûre.

Voilà une bonne vignette pour vendre une nouvelle pâte épilatoire.

La Femme noyée. — Une petite critique. L'homme cherche bien sa femme, néanmoins le peintre a-t-il bien rendu l'ironie du fabuliste, sur ce sexe enchanteur, mais à l'humeur trop souvent acariâtre? (N'en déplaise à mes aimables lectrices.) Ce n'est pas moi qui l'ai dit :

Quelle que soit la pente et l'inclination
Dont l'eau par sa course l'emporte,
L'esprit de contradiction
L'aura fait flotter d'autre sorte.

Il me semble que M. Jacquet n'a vu dans cette fable qu'un prétexte à une bonne aquarelle.

M. Ranvier, dans *le Paon se plaignant à Junon,* a fait une Junon d'une grâce parfaite, admirablement bien peinte. Jamais on n'a modelé le nu avec une pareille vir-

tuosité. Elle contemple fièrement le paon dont la queue étincelle comme la boutique d'un lapidaire. Ce pauvre jaloux qui envie la voix du rossignol, il aurait mieux fait de se taire, car Junon lui répond fort en colère :

Cesse donc de te plaindre, ou bien pour te punir,
Je t'ôterai ton plumage.

Il sait vivifier les choses par les plus petits détails, M. Maurice Leloir. Il *fait amusant*. *Le Cygne et le Cuisinier* est étudié avec recherche. Le *coq* a pris le cygne pour un oison. Il le tient par le cou et va l'égorger, mais :

L'oiseau, prêt à mourir, se plaint en son ramage,

et le cuisinier s'arrête ; il lâche la bête, effrayé sans doute d'entendre tout d'un coup le *Chant du cygne*.

Dans les fables *la Souris et le Chat-Huant* et *le Héron, l'Écrevisse et sa Fille*, M. Français a mis toutes ses qualités de paysagiste à peindre la verdure, les champs dorés et les prés verts ; — mais du sujet nous ne retrouvons rien. J'aime mieux la façon dont il a interprété *le Renard et les Raisins*. Le renard « gascon, d'autres disent normand, » paraît bien en scène. Comme il regarde d'un œil d'envie les raisins vermeils !

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Je ne sais à quel endroit Rousseau s'est écrié que tout était beau dans la nature — hormis l'homme, qui la défigure. C'est pour cela, sans doute, que, dans *la Forêt et le Bûcheron*, tout est pour le chêne et bien peu pour le bûcheron qui, ayant retrouvé sa cognée, fait gémir la forêt de ses attaques vigoureuses.

Fait avec un grand charme, *le Renard et le Corbeau*. Le fromage tombe du bec de l'imbécile — un actionnaire séduit par une brillante réclame. — On n'est pas plus jobard et on n'est pas plus banquiste.

Pas de tableau de Philippe Rousseau sans un petit singe malin, placé dans un petit coin. C'est une spécialité du maître. Mais cette fois, dans *le Singe et le Léopard,* ce singe-là joue un premier rôle et n'est pas le premier venu. Rousseau tient à nous présenter :

. . . . Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant.

Le Chien qui lâche sa proie pour l'ombre paraît bien désolé de perdre l'affriolant morceau dont Ésope parlait avec tant d'esprit, avant La Fontaine, qui n'a fait que le copier.

Le Rat qui s'est retiré du monde. Un bien bel ermitage, ce beau fromage de Hollande, dans lequel le gaillard s'est taillé une bonne et succulente retraite. L'ermite, gros et gras, retiré des affaires, contemple avec une philosophie narquoise les députés du peuple rat qui lui présentent une requête pour Ratapolis bloqué.

Les Frelons et la Mouche à miel. Un magnifique bouquet de fleurs; un feu d'artifice éclatant en mille couleurs. A côté, la ruche, objet du différend.

Le Loup et l'Agneau. — Le loup est menaçant; le pauvre agneau, tremblant, essaye de présenter quelques timides observations.

Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère.

Mais la force prime le droit — et mons Bismarck s'apprête à dévorer l'innocent.

M. Elie Delaunay n'est pas un aquarelliste. C'est un futur professeur à l'École des beaux-arts, voilà tout. La toile lui convient mieux que le papier. La couleur est terne et mélancolique, le faire froid et académique. *Non erat hic locus*. Trop de talent nuit quelquefois : on ne doute pas assez de soi. Je suis heureux d'avoir occasion de le dire à l'auteur de la *Peste*. *L'Amour et la Foie, Jupiter et l'Araignée, l'Enfant et le Maître d'école, Daphnis et Alcimadure,* gravés, seraient excellents. En couleur, c'est inacceptable.

Les délicats sont malheureux,
Rien ne saurait les satisfaire.

C'est La Fontaine qui l'a dit.

Ceci pour finir ma critique et pour avoir l'honneur de vous remercier d'avoir bien voulu me lire jusqu'au bout.

XXVII

La généalogie des *Charavay :* Gabriel, Jacques, Eugène et Étienne. — Vente *Kafka.* — Autographes des classiques musicaux. — Beethoven. — Cherubini. — L'auteur de la symphonie des *Éteignoirs.* — Mendelssohn, un indifférent passionné. — Mozart et Mlle Lange. — Weber. — Mops et Muts. — Hoche jugeant les journalistes.— Ninon de Lenclos et la grammaire.— Deux inventaires différents : duc de Mirepoix et duc de Bellune.— Collection Taylor. — Mort de Benjamin Fillon, le Vendéen.

28 mai.

Ils sont infatigables ces Charavay, toujours sur la brèche, de père en fils, depuis tantôt un demi-siècle. Aussi, dans cette famille, s'est concentré le commerce des autographes. Une délicatesse infinie, une probité sûre dans leurs relations, une pratique constante de leur spécialité, leur ont acquis une situation unique et bien méritée.

Eugène Charavay a fait depuis un mois quelques ventes importantes dont je vais parler aujourd'hui. Pauvre Gabriel ! s'il pouvait voir le succès de son fils ! C'était un infatigable travailleur celui-là. D'abord libraire à Lyon, dans les ardeurs de sa jeunesse il avait été mêlé aux luttes du parti républicain et il dut, en 1850, subir l'exil et toutes les amertumes de ces temps d'agitation et de trouble.

En 1862, il fonda l'*Amateur d'autographes* qu'il dirigea quatre années, et qui est aujourd'hui continué

par son neveu Étienne, un ancien éléve de l'École des chartes. Il fonda l'*Imprimerie*, un autre recueil, et enfin la *Revue des autographes et des curiosités de l'histoire et de la biographie*.

Tous les articles de Gabriel Charavay sont remplis de détails inédits. Son bagage littéraire est assez volumineux. Il a publié une *Note sur les chants révolutionnaires*, le *Ça ira* et la *Carmagnole*, un travail sur les autographes de Mme de Sévigné, un aperçu biographique sur Bouchotte, en 1793, une étude sur les autographes de Racine et des recherches sur la mission de Mme de Lamballe en Angleterre.

Et comme le goût des autographes allait toujours en se développant, il acheta en 1865 le précieux cabinet d'Auguste Laverdet. En 1867 mourut son père Jacques, avec lequel il avait été quelque temps associé et qui laissa son fils Étienne, dont je parlais tout d'abord, à la tête de son établissement.

Cet homme, d'une honorabilité indiscutable, d'une tenue austère et d'une modestie rare, mourut en juin 1879, laissant parmi les érudits, à quelque opinion qu'ils appartiennent, un souvenir ineffaçable et une universelle sympathie.

Revenons maintenant à notre sujet. Le 14 mai, Eugène Charavay a vendu une rare collection musicale, partitions, lettres, morceaux originaux de tous les classiques, manuscrits de Mozart, Bach, Beethoven, Haydn, Schubert, Mendelssohn, qui avaient été réunis patiemment, depuis longtemps déjà, par un compositeur de Vienne, nommé *Johann Kafka*.

Des choses du plus haut intérêt dans cette vente! Voyez plutôt.

Ludwig von Beethoven ouvre la série des pièces

curieuses. Voici un manuscrit autographe avec paroles et musique où nous surprenons le pauvre compositeur en mal d'enfant. Il s'écrie :

Dieu des Muses, secondez-moi!
Il ne me vient pas d'idées, aucune idée,
Ah! quel pauvre génie, suis-je.
Chaque note me coûte vingt gouttes de sueur.
Et par moment. Ah! je suis inspiré
Par mon génie... Ane!

Sous le titre *Pièce pour un jeu d'orgue dans une montre*, Beethoven, très épris de la cadence d'un morceau de Mozart, a copié de sa main une composition très remarquable destinée au musée de Muller à Vienne.

Cherubini (*Louis-Charles-Zénobie-Salvator-Marie*, ne pas l'oublier!) pleure en ces termes la mort d'Haydn, arrivée en 1809:

« La musique perd beaucoup. Ses ouvrages à lui restent, mais c'est un grand malheur qu'il n'en puisse plus faire et qu'il ne soit resté quelqu'un pour le remplacer. »

Peu flatteuses ces réflexions pour des contemporains. Ils s'appellent cependant Beethoven, Weber, Mendelssohn.

Presque tous les manuscrits de Franz *Joseph Haydn* appartiennent aujourd'hui à la famille Esterhazy, dont il aimait à s'intituler le maître de chapelle. Aussi, peu de bibliothèques ou de collections particulières possèdent-elles quelques autographes de lui. C'est donc une grande rareté que cette lettre de l'ami de Sébastien Bach, adressée à MM. Artaria et Cie, éditeurs de musique, à Vienne, d'autant plus qu'elle nous apprend deux choses d'abord que le célèbre compositeur ne laissait pas ses manuscrits entre les mains des éditeurs et qu'il les ré-

clamait aussitôt après leur copie, la seconde que ses œuvres étaient éditées par voie de souscription et qu'il inscrivait sur un livre spécial les noms des souscripteurs.

Il serait curieux d'avoir aujourd'hui la liste des amateurs qui ont fait publier la symphonie des *Éteignoirs* ou la *Symphonie burlesque*, ou celle de l'*Enseigne d'auberge.*

Devait-il sourire, ce bon Haydn, en écrivant ces œuvres placides comme la conscience d'un honnête homme! Personne n'a eu plus de grâce dans le badinage, ni plus de larmes dans l'émotion. « Lui seul, di-« sait Mozart, a le secret de me faire rire ou de m'im-« pressionner jusqu'au fond de l'âme. »

Mais reprenons notre revue de la vente Kafka.

Félix Mendelssohn-Bartholdy était déjà un compositeur à quatorze ans. Il écrivait, en effet, en 1823, pour son ami Édouard Rietz, violoniste distingué, une symphonie pour instruments, à cordes, charmant morceau que possédait M. Kafka et que les dilettanti se sont disputé chaudement. Cette symphonie, que j'ai parcourue à la hâte, se composait de quatre compositions : *allegro, andante, scherzo,* et *allegro vivace,* qui se terminent en *presto.*

Charmant maître que ce Mendelssohn, savant, fécond et gracieux! Les *Romances sans parole,* pour le piano, sont des merveilles de finesse et de chaste émotion. Cet homme d'esprit qui s'appelait Henri Heine disait de lui *qu'il avait une fine oreille de lézard, des antennes d'escargot et une indifférence rêveuse et presque passionnée.*

Mozart, ce Raphaël de la musique, jouait un rôle im-

portant dans cette collection. M. Gabriel Charavay m'a appris qu'il s'appelait *Jean-Chrysostome Wolfgang Amadie*, toute une gamme de prénoms. Merci!

L'illustre compositeur était fort épris de Mlle Lange (Aloïse Weber), que l'on ne s'attendait certainement pas à voir paraître dans ce rôle d'amoureux. Il y a aussi de certains rapprochements bizares. Lecoq et Mozart se sont beaucoup occupés d'elle. L'un, dans la pièce de *Madame Angot*, en lui faisant chanter, au figuré, des morceaux réalistes; l'autre, en réalité, en lui dédiant ses inspirations les plus poétiques.

Mozart avait alors vingt-deux ans; il était à Mannheim, et il écrivait au sujet de ses premières amours à son père Léopold, maître de chapelle de l'archevêque de Salzebourg.

« Mlle Weber chante admirablement, *cantabile*. Je vous recommande la pauvre, mais brave Mlle Weber de tout mon cœur, *caldamante*, comme disent les Italiens. Je lui ai donné trois airs de *Amicis*, la scène de la *Duscheck* et les quatre airs de *Re Pastore*. »

Mais il perdait bien son temps avec Aloysa Weber, que son triste extérieur ne séduisait guère; car elle a raconté quelque part sa première entrevue avec Mozart en 1779 :

« Un jeune homme maigre, au long nez, aux gros yeux, à la tête exiguë, vêtu d'un habit rouge, à boutons noirs, qu'il portait en deuil de sa mère. »

Un beau sujet de tableau que je livre à nos peintres pour le prochain Salon.

Mozart s'en aperçut et reporta sa tendresse sur sa sœur, Constance Weber, tandis qu'Aloysa venait à Paris débuter sous le nom de Mlle Lange. Constance, enlevée par Mozart, fut épousée par lui, malgré l'opposition de sa famille, en 1782.

Sept ans plus tard, Mozart est à Prague, avec elle.

Il écrit à son ami Gotfried Jacquin, alors à Vienne. Pour saluer son arrivée, le comte de Thun les *régale* d'une musique exécutée par ses propres gens, et qui dure près d'une heure et demie.

« A six heures, dit-il, je montais en voiture avec le comte Canral, et nous nous rendîmes à ce qu'on appelle le bal de Large-Champ, où l'élite des beautés de Prague a l'habitude de se réunir. Voilà ce qui aurait fait votre affaire, mon ami! Il me semble vous voir... courir, et marcher en boitant, après toutes ces belles demoiselles et ces belles femmes? Je n'ai pas dansé et je ne me suis pas non plus avancé auprès de ces dames; tout d'abord parce que j'étais fatigué et ensuite à cause de ma timidité naturelle, mais je regardais avec le plus grand plaisir tout ce monde sauter si joyeusement au son de la musique de mon *Figaro*, transformé complètement en contredanses et en valses allemandes; car ici on ne parle que de *Figaro*, on ne joue, on ne sonne, on ne chante, on ne siffle que *Figaro*, on ne fréquente d'autre opéra que *Figaro* et toujours *Figaro*, ce qui est un grand honneur pour moi. Jeudi je verrai, j'entendrai *Figaro*, si d'ici là je ne deviens pas sourd et aveugle. Cela ne m'arrivera peut-être qu'après la représentation. »

Vendue 2,050 francs cette curieuse lettre.

L'auteur de la *Flûte enchantée* était très gai. Il raconte dans une des lettres de M. Kafka, que, pendant ce voyage, ils avaient inventé des noms pour chacun d'eux. Il avait été baptisé par sa femme de celui de *Puxkitititi*, et il l'avait surnommée à son tour *Schabla Pumfa* (1).

(1) M. Veckerlin vient de trouver dans un carton oublié sous des amas de poussière, dans la bibliothèque du Conservatoire dont il est chargé, l'édition princeps de la première œuvre de Mozart, avec l'en-tête suivant :

« DEUX SONATES POUR LE CLAVECIN

« *Qui peuvent se jouer avec accompagnement de violon*

» Dédiées à Mme Victoire de France;

» *Par J.-G. Wolfgang Mozart, de Salzbourg, âgé de sept ans.*

« Œuvre I. Prix : 4 liv. st. Gravées par Mme Vendôme ci-devant rue Saint-Jacques, à présent rue Saint-Honoré, vis-à-vis le Palais-Royal, à

Pauvre Mozart, il se vit mourir. Quelques heures avant son agonie, il disait à ceux qui l'entouraient : « J'ai déjà le goût de la mort sur la bouche! »

Cette vente avait une relique. — Cela n'est guère de notre goût. — Dans un médaillon d'or entouré de six améthystes, des cheveux de *Franz Schubert,* légués par son frère, André Schubert, à M. Kafka. — Nous eussions préféré acquérir la cantate écrite à dix-neuf ans par lui, en l'honneur de Salieri, son professeur. — Morceau inédit et inconnu.

Carl-Maria-Frederich Auguste von Weber, qui fit le *Freychutz,* l'*Obéron* et l'*Euryanthe,* adresse une charmante lettre intime à son *amie* Mlle Caroline Brandt,

Paris, aux adresses ordinaires. — Avec privilège du Roi. (Imprimé par Petitblé.)

Or, l'exemplaire est celui-là même que Mozart a présenté à Mme Victoire, fille de Louis XV, dont il porte les armes sur une magnifique reliure en maroquin plein, avec des petits fers d'une élégance exquise et doublé à l'intérieur de soie bleue. L'élégant cahier est accompagné d'une dédicace que voici :

« Madame,

« Les essais que je mets à Vos pieds sont sans doute médiocres ; mais lorsque Votre bonté me permet de les parer de Votre auguste nom, le succès n'en est plus douteux, et le public ne peut manquer d'indulgence pour un auteur de sept ans, qui paraît sous Vos auspices.

« Je voudrais, Madame, que la langue de la musique fût celle de la reconnaissance, je serais moins embarrassé de parler de l'impression que Vos bienfaits ont faite sur moi. Nature qui m'a fait musicien, comme elle fait les rossignols, m'inspirera ; le nom de Victoire restera gravé dans ma mémoire avec les traits ineffaçables qu'il porte dans le cœur de tous les Français.

» Je suis avec le plus profond respect,

» Madame,

» Votre très humble, très obéissant et très petit serviteur,

« J.-G. Wolfgang Mozart. »

cantatrice au théâtre de Prague, le 27 janvier 1817. Il prend le nom de *Mops,* et l'appelle *Mutz.*

« Le stupide Mops, dit-il, est tout à fait triste et désolé, et il ne peut plus retrouver sa gaieté. »

Il la plaisante ensuite sur son ignorance des choses de la vie et l'appelle un *Polichinelle mélancolique :*

« Comment peux-tu croire que, dans la carrière d'artiste, tout puisse se passer sans chagrin et sans circonstances pénibles ? Tu es une enfant naïve. Tâche de me revenir joyeuse. »

Dans un moment de détresse où la gêne frappait à sa porte, Mlle Brandt voulut lui venir en aide. Il refusa :

« Juive que tu es, tu veux me prêter de l'argent. Je serais vraiment bien fou, tu m'enlèverais la peau par-dessus les oreilles. Ma chère Mutz, je te remercie, je n'ai besoin de rien. Il faut aussi qu'on me paye et je ne travaillerais pas pour rien. »

La théorie de l'art pour l'art n'était pas, on le voit, plus goûtée par les grands maîtres, en 1820, que de nos jours par les petits maîtres (1).

Le 21 mai, nouvelle vente par Eugène Charavay. Il y a beaucoup encore à glaner dans cette collection.

Pas tendre pour les journalistes, le jeune général

(1) Principales adjudications de cette vente : *Bach (J.-P.)*, 150 francs ; — *Beethoven*, morceaux de musique, 10 numéros, 2,885 francs ; lettres autographes et documents, 10 numéros, 1,580 francs ; — *Cherubini*, 4 numéros, 235 francs ; — *Haydn (F.-J.)*, morceaux de musique, 4 numéros, 1,145 fr. ; lettres autographes, 5 numéros, 554 francs ; — *Haydn (Michel)*, 3 numéros, 270 francs ; *Mendelssohn-Bartholdy*, 4 numéros, 930 francs ; — *Mozart*, — morceaux de musique, 4 numéros, 1,350 francs ; lettres autographes et relique, 3 numéros, 3,915 francs ; — *Mozart (Léopold)*, 2 numéros, 90 fr. ; *Mozart (Marie-Anne)*, 675 francs ; *Mozart (Constance)*, 100 francs ; *Schubert (Franz)*, 7 numéros, 1,015 francs ; *Vogler (l'abbé)*, 2 numéros, 130 fr. ; *Weber*, 3 numéros, 540 francs ; *Grétry*, 105 francs ; collection de 36 cartes de visite signées, 275 francs.

Produit total : 17,612 francs.

Hoche, lorsqu'il était lieutenant à Thionville. Il écrit, le 28 juin 1792,

« Que les gazetiers de Paris vantent sans cesse nos forces pour décrier nos généraux,en qui nous avons la plus grande confiance; cela n'est pas surprenant : on vit en faisant une feuille, comme en faisant des savates. »

Pauvres reporters, salonniers, chroniqueurs, courriéristes, du temps présent et du temps passé, sont-ils assez mal menés!

Un spécimen assez curieux de l'orthographe de Ninon de Lenclos, l'Aspasie du XVIII[e] siècle. Elle adresse sa missive à *labé Dotefeuille* (sic), l'abbé d'Hautefeuille.

« Je trouve cette laitre très bien aicrite et d'un homm d'esprit. Je vous remersie d'avoir et tay tout droit à M[me] de Bouillon, car je ne doute pas que vous ne liayés de mendez cette grasse de ma par. Le procès de M[me] de Nemours contre le prince de Conti est remis à lanée qui viens on luy fera bien avaler des couleuves, elle a bien tort de ne sestre pas acoumòdée. Adieu je vous aten avec impasience. »

Cela n'a pas empêché Ninon de vivre un peu plus vieille que Lhomond et que Noël et Chapsal, qu'elle maltraitait si cruellement..... Avant la lettre.

Le conventionnel *Louvet de Coudray*, l'auteur de *Faublas*, adresse des détails précieux pour l'histoire au citoyen Lesage, à Chartres.

Paris, 6 pluviôse an III.

« Je tremble que la mort de Pethion ne soit trop vraie. Pendant deux mois et demi, j'ai erré avec eux dans la Gironde, et, quand je les ai quittés, ils étaient réduits aux dernières extrémités... Moi, je me mis sur la route de Paris, comme sur celle de la mort. Des mi-

racles m'ont sauvé. Ma femme, ma généreuse femme, m'est restée seule et m'a arraché à l'échafaud. »

Alexis Piron écrit fort spirituellement à J.-B. Rousseau le 8 octobre 1738.

« Votre lettre finit par *mon cher monsieur Piron*. Que fait là ce beau monsieur? Qu'il ne sépare plus, de grâce, Piron de sa plus précieuse épithète. Je n'ambitionne point d'autre prix de mon tendre et respectueux attachement. »

Jean-Jacques Rousseau dépeint à M. Lemeps, banquier à Paris, au mois de juin 1761, ses cruelles souffrances :

« Je viens d'être sondé pour la seconde fois et il est constaté que je n'ai point de pierre dans la vessie. »

Aimé-Marie de La Trémoille, princesse des Ursins, qui eut une influence si prépondérante à la cour de Philippe V sur sa femme Marie-Louise de Savoie :

« Adieu, monsieur, je vous quitte pour aller mettre la nappe de la reine, car c'est une de mes fonctions. »

Allez donc demander cela, même chez elles, à nos grandes dames d'aujourd'hui!

Voltaire au marquis de Villeville. Il lui parle du *Système de la nature* du baron d'Holbach :

« Ferney, 1770.

« Ce n'est pas un ouvrage qui puisse être imprimé à Paris; en rendant gloire à Dieu, il dit trop la vérité aux hommes. Il leur faut un Dieu aussi impertinent qu'eux... Ils l'ont toujours fait à leur image (1). »

(1) Principales adjudications : *Anne de France*, 85 francs; *Arnould* (*So-*

Le 25 mai, nouvelle vente de pièces sur Paris, chartes, manuscrits. Le collectionneur qui les possédait recherchait le document plutôt que l'autographe, et il y avait des raretés assez piquantes dans ces dossiers.

Trente et un bons de la Banque de Law. C'était alors la même fièvre qu'aujourd'hui, les Parisiens échangeaient leurs écus contre du papier. Ceux-ci seront-ils plus heureux que ceux-là.

Dans un in-4° de maroquin rouge doublé de tabis, un état des parures et bijoux de Marie-Louise, dressé par *Balhouhey*, le secrétaire de ses dépenses particulières.

Un manuscrit relié en parchemin, contenant le procès-verbal de l'adjudication des meubles et effets mobiliers existant rue du Regard, à l'hôtel de *Charles-Gaston Lewis, duc de Mirepoix*.

Commencée le 20 octobre 1757, cette vente fut achevée seulement le 10 décembre — cinquante vacations et six cents articles, linge, vaisselle, meubles et tapisseries.

Cela ne ressemble guère à cette affiche copiée récemment sur les boulevards, au coin de la rue Basse-du-Rempart et reproduite par la presse :

phie), 70 francs; *Aubery* (*Louis*), sieur *Du Maurier*, 13 lettres, 310 francs; *Aumale* (*Mlle d'*), 3 lettres, 125 francs; *Bacon* (*Fr.*), 200 francs; *Bourbon* (*Nic.*), 250 francs; *Carrache* (*Louis*), 275 francs; *Charles V*, roi de France; 150 francs; *Charpentier* (*Fr.*), 140 francs; *Comynes* (*Ph. de*), 135 francs, *Desaix*, 100 francs; *Descartes*, 200 francs; *Diane de Poitiers*, 275 francs; *François de Sales* (*saint*), 100 francs; *Hoche*, 122 francs; *Lannes*, 255 fr.; *Metternich*, 400 fr.; *Peiresc*, 150 francs; *Philippe le Bon*, 100 francs; *Pigalle*, 100 francs; *Ursins* (*la princesse des*), 155 francs.

Produit total : 10,660 francs.

VENTE AUX ENCHÈRES PUBLIQUES

PAR AUTORITÉ DE JUSTICE

LINGE ET GARDE-ROBE D'HOMME

A Paris-Passy, rue des Bassins, 4

Mardi 1er *février*

Par le ministère de Me Lançon, commissaire-priseur, rue Drouot, 7

NATURE DES OBJETS

1. Une veste de chambre en laine noire.
2. Deux chapeaux haute forme.
3. Un gilet de flanelle.
4. Une cravate.
5. Une paire de bretelles.
6. Une chemise de couleur.
7. Deux paires de chaussettes en laine noire.
8. Une petite valise.

Le tout saisi suivant procès-verbal du 26 mai 1881

SUR M. VICTOR-FRANÇOIS-MARIE PERRIN

DUC DE BELLUNE

Ancien secrétaire d'ambassade à Rome,
chevalier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre de Pie IX,
commandeur du Christ, de la Conception de Portugal,
officier de l'ordre de Saint-Sylvestre et de l'Eperon d'or,
Président du Cercle de Paris-Club,

Demeurant à Paris-Passy, rue des Bassins, 4

EXPRESSÉMENT AU COMPTANT

On payera 5 °/o en sus des enchères pour les frais d'adjudication.

Deux antithèses : le duc de Mirepoix et le duc de Belleme ! — La cigale et la fourmi (1).

(1) Principales adjudications de cette vente du 25 mai : *Berry* (documents sur la duchesse de), 63 francs ; *François de Sales* (*saint*), 175 fr. ; *Lespine de Morembert*, 110 francs ; *Louis-Philippe*, 50 francs ; *Nicolet*,

Étienne Charavay, à son tour, le 3 juin, a vendu des lettres adressées au baron Taylor dans sa longue carrière par les artistes qu'il protégeait, ou par ses amis qui l'adoraient. Elles sont presque toutes très piquantes ou remplies de surprises. C'est le monde des arts en déshabillé.

Hector Berlioz lui dit :

« Il faut que vous m'entendiez en confession,

et il signe :

« Un pénitent. »

Alexandre Dumas, le père prodigue :

« Harel nous laisse mourir de faim. Si vous ne pouvez pas me donner cent francs pour me substanter jusqu'au 9 prochain, je suis un homme mort... »

Glais Bizoin — qui l'eût cru !

« J'ai une comédie en portefeuille et je vous confesse que ma plus haute ambition est de la voir jouer sur la scène du Théâtre-Français. Si j'en crois la comédie des comédiens de M. Delavigne, un débutant a de bien rudes épreuves à subir.

» J'ose réclamer votre assistance, étranger comme je le suis à toutes les formalités à remplir pour atteindre le but que je désire. »

Victor Hugo, qui scelle ses lettres avec un cachet armorié en 1829, écrit, en 1849, au sujet d'une séance de la Chambre :

« Nous venons de distribuer les rôles avec Félix Pyat. Il traitera

100 francs ; *Talleyrand*, 5 let. sig., 50 francs ; *Assignats*, 150 francs ; *Chasse* (pièces sur la), 50 francs ; *Musiciens du* XVIIIe *siècle*, 105 francs ; *Registre des grands jours*, 325 francs ; *Provence*, 105 francs ; *Louis le Gros*, charte, 180 francs ; *Louis VIII*, charte, 155 francs ; le pape *Clément VI*, charte, 50 francs. La Bibliothèque nationale a acquis dans cette dernière vente un certain nombre d'articles, et, entre autres, le *Registre des grands jours*, les chartes des rois de France Louis le Gros et Louis VIII. — Produit total : 7,045 francs.

la question de détail par les chiffres, moi, je dirai quelques mots au point de vue plus général. »

Mlle Mars, jalouse de Mlle Bonnard, ne veut pas qu'on lui laisse jouer le rôle de Chérubin dans le *Mariage de Figaro.*

« Notre pièce souffrirait beaucoup de cette espèce de mascarade.»

Charles Nodier, du 30 mai 1835, écrit au baron Taylor :

« Mes impressions de voyage se réduisent à la très simple expression d'une formule de baromètre et d'almanach : grande pluie et grand vent ! »

L'art, les érudits, les lettres, viennent de faire une grande perte : Benjamin Fillon, dont la vente d'autographes faisait tant de bruit récemment, est mort le 25 mai, à l'âge de soixante-deux ans, après une longue et cruelle maladie, un cancer à l'estomac, en son château de Saint-Cyr-en-Talmondais. En 1848, il fut commissaire du gouvernement dans la Vendée. En 1870, il refusa la préfecture de La Roche-sur-Yon. Il joua un rôle politique considérable dans l'Ouest.

Suivant ses dernières volontés, il a été enterré civilement. Son ami Dugast Matiffeux, l'historien breton, a prononcé sur sa tombe son oraison funèbre, au milieu du concours empressé de ses nombreux amis.

XXVIII

La collection *Double*. — Les ornemanistes du passé. — La chaise à porteurs d'Antoinette Poisson. — Le grand roi chez Samuel Bernard. — Le coffre à dentelles de Marie-Antoinette. — Les *Saisons* de Boucher. — Deux vases dits de Fontenoy. — Le meuble des Dieux. — Un orchestre de singes. — Les Grâces qui montrent tout, excepté l'heure. — Huit cent mille francs de fleurs... en porcelaine. — Le sanctuaire de la Pompadour. — Un mot du surintendant René de Longueil.

31 mai.

Depuis bientôt un mois, plus de cent mille personnes ont visité cet hôtel situé au numéro 9 de la rue Louis-le-Grand, tout près de l'ancien hôtel Coligny.

Jamais collection n'a éveillé plus d'enthousiasme. C'est l'histoire du mobilier depuis près de deux siècles, une suite harmonieuse des transformations qu'il a subies sous l'influence des maîtres du passé.

Quelle époque merveilleuse! Bérain dessinait des meubles, Boule les exécutait, Claude Gillot peignait des clavecins, Gouthières modelait des flambeaux, Germain ciselait de l'argenterie, Falconnet et Clodion sculptaient des pendules, Boucher et Watteau brossaient des panneaux, les Gobelins et Beauvais tissaient de splendides tapisseries. C'était le temps où l'art des ornemanistes Openor, Meissonier, Lajoue éclatait tout d'un coup. Leur talent envahissait les appartements, festonnait les trumeaux, contournait le bois des meubles et enguirlandait les dessus de portes!

Mais que dire de nouveau et d'intéressant sur ce mobilier après tout ce qui a été écrit par Albert Jacquemart, le baron Davillier, Pfnor, Philippe Burty, après la brochure du bibliophile Jacob, parue en 1865, sous ce titre : *Un mobilier historique des dix-septième et dix-huitième siècles;* après le récent travail que M. Lucien Double a publié avec une autorité incontestable, et qu'il intitule : *Promenade à travers deux siècles et quatorze salons?*

En consultant tous les auteurs dont le style élégant et facile a traité ce sujet dans de nombreux articles depuis dix ans, j'ai été tenté d'abandonner la partie. Pour deux raisons, j'étais effrayé de la tâche qui m'incombait : je craignais d'abord de tomber dans des redites et de mettre ensuite sous les yeux de mes lecteurs des détails qu'ils connaissent déjà par leurs lectures antérieures.

Mais, pouvais-je réellement passer sous silence, au moins pour les absents de Paris, la description de ces précieuses reliques du luxe élégant et spirituel du siècle dernier?

Il m'a semblé que je manquerais à tous mes devoirs, puisque je tiens la plume de l'historien de la curiosité en 1881 en passant sous silence l'événement capital de l'année, dans le monde érudit et délicat.

Je me suis donc mis courageusement à l'œuvre, ne sachant où, malgré moi, mon amour des belles choses me conduirait et désireux de faire, à l'aide de mes devanciers, de mes souvenirs et de mes impressions personnelles, une étude aussi complète que possible de cette collection, véritable musée d'objets merveilleux qui, comme l'a dit Paul Lacroix, ne s'est formé qu'à force de recherches et de persévérance, de goût et de savoir, de hasard et de bonheur.

Voyons d'abord l'homme :

Né en 1812, M. Double, brillant élève de l'Ecole polytechnique, devint officier d'artillerie. Il fut aide de camp du maréchal Soult, puis donna sa démission pour se consacrer tout entier à la passion intelligente et artistique qui le possédait. Il voulait faire revivre dans son hôtel un ameublement complet du dernier siècle.

C'était une œuvre méritoire ; car, reconnaissons-le une fois encore, on était à l'époque du mauvais goût et de l'indifférence.

Toutes les splendeurs du mobilier d'autrefois restaient dans l'abandon. On n'aimait guère alors que les tableaux, mais on ne comprenait rien aux tapisseries. Le collectionneur était un antiquaire, encore plus raillé que du temps de La Bruyère. Le marchand de curiosité n'était qu'un fripier, qu'un misérable vendeur de bric-à-brac.

Dès 1850, grâce à son goût naturel, fin et éclairé, M. Double avait en partie formé son ameublement. Comme un chasseur toujours en éveil, il avait réuni les plus rares spécimens. Quelques années plus tard, le musée de la rue Louis-le-Grand était connu de tout Paris, et les portes de l'hôtel s'ouvraient à tous, curieux, architectes ou grandes dames, sur la simple présentation de leur carte.

Le maître de la maison recevait lui-même et avec une grâce charmante faisait les honneurs de ses richesses. Il savait que la culture intelligente de l'art est une des conditions de vitalité pour notre industrie nationale. Il estimait que la France peut seulement conserver sa supériorité par l'étude des chefs-d'œuvre anciens ; aussi ne refusait-il jamais les enseignements de ses modèles chez lui ou dans les expositions rétrospectives de Paris et de la province.

Depuis longtemps déjà M. Double vivait retiré au milieu de ses souvenirs. Il n'achetait plus à l'hôtel. Pas un bel objet ne surgissait cependant sans qu'il ne lui fût présenté, au moins pour avoir son opinion. Les occasions venaient le chercher, suivant le proverbe, vrai cette fois, de l'eau qui va toujours à la rivière. Nous parlerons souvent, aussi, de ses trouvailles au cours de cet article, pour démontrer que le hasard est souvent, sinon toujours, le véritable dieu des amateurs.

Cependant la maladie entra dans ce bel hôtel. M. Double fut couché sur le lit de douleur, et, malgré les soins empressés de la science, le mal fit de rapides progrès. Dans ses derniers moments, il trouva au milieu de ses souffrances quelques consolations dans ses *chers amis*.

Il se les faisait apporter en répétant tristement qu'il faudrait bientôt se séparer d'eux pour toujours; comme tant d'autres, il disait quelquefois: « Je voudrais bien » connaître l'effet que produira ma vente après ma » mort. »

Elle dépassera probablement tout ce qu'on a jamais vu.

M. Double mourut dans le courant du mois de janvier de cette année.

Son héritier, qui joue les rôles d'Alceste dans son entourage ou celui de Roger de Céran dans le *Monde où l'on s'ennuie*, décida irrévocablement la vente de la collection paternelle. Je crois cependant qu'il aurait été heureux de s'entendre avec le Louvre pour ne pas disperser par morceaux cet ensemble introuvable.

Dans cette direction d'idées, une campagne a été faite par les journaux de toutes les opinions et avec un accord parfait, ce qui est rare.

Elle n'a rien produit; l'administration des beaux-arts est restée sourde à ces invitations réitérées. Le bruit a couru également que le baron de Hirsch avait offert huit millions de la collection, mais cela a été démenti. C'est fâcheux.

La vente aura lieu, tout sera dispersé, puisque telle est la volonté absolue de M. Lucien Double. Elle commencera lundi.

Entrons maintenant dans cet hôtel; frappons à cette porte cochère dont le seuil en est à peine franchi que nous sommes déjà dans un autre siècle.

Nous voici dans le vestibule.

Le suisse n'est pas là pour nous recevoir. Il a laissé au râtelier, pour les jours de gala, sa hallebarde à la hampe de velours rouge, étoilée de clous de cuivre et aux armes des Montmorency, gravées sur le fer de la lance.

Mais cependant, qui donc est en visite chez M. Double? Il me semble que cette chaise à porteurs, bien qu'elle ne porte pas d'armoiries, appartient à Antoinette Poisson, car les bretelles des porteurs, avec leurs galons rayés de velours, sont aux couleurs de la favorite, *rouge et blanc.* — L'intérieur me paraît du meilleur goût; il est doublé de velours de Gênes, de couleur amarante. L'extérieur est revêtu de cuir vert et d'ornements rocaille agrémentés de bronzes ciselés. A coup sûr, c'est Philippe Caffieri ou Meissonier qui a dû dessiner ce gracieux modèle de chaise.

Allons ! nous oublions trop vite que nous ne sommes plus au milieu du XVIII[e] siècle; rentrons dans la réalité.

Au bas de l'escalier, le bruit qui tombe dans une vasque nous arrête un instant. Ce murmure, doux et plaintif, provient d'une fontaine en plomb doré, attri-

buée à Falconnet, qui aurait modelé Diane et Actéon, avec leurs chiens, au milieu de plantes aquatiques. C'est le dernier souvenir d'une maison de la rue du Sentier, aujourd'hui démolie et, autrefois, la demeure de M. Le Normand d'Étiolles, ce fermier général qui se souvenait, paraît-il, quelquefois, d'avoir été le mari de la marquise de Pompadour.

Mais gravissons ces marches en belle pierre de Saint-Leu. La rampe en fer ouvragé, enroulé et ciselé, appartenait à l'hôtel du fameux financier Samuel Bernard, disparu aujourd'hui de la cour des Messageries. La chronique scandaleuse de l'époque prétend que le grand roi Louis XIV, dans un jour de malheur, s'appuya sur cette rampe pour aller demander quelques millions à emprunter au Rothschild de ce temps-là ; seulement le banquier, comprenant la détresse de la France, fut plus aimable que la fourmi de la Fable. — Il prêta.

Montons.

Nous sommes déjà sur le perron, en face d'une serre garnie de plantes rares, sur laquelle ouvrent toutes les portes des salons du premier étage.

Tournons à droite, gravissons quelques marches pour pénétrer dans ce petit *buen retiro*, une vraie salle des petits appartements de Versailles, celle où Marie-Antoinette réunissait autour d'elle les dames de la cour, que dans sa gaieté railleuse elle avait divisées en trois classes: les *Siècles,* les *Paquets* et les *Collets montés*.

Les murs sont tendus de tapisseries de Beauvais, exécutées sur les cartons de Jean Bérain. Ce grand ornemaniste était une puissance artistique. Il était le vrai type du style de Louis XIV. On ne faisait rien d'important, en quelque genre que ce fût, sans lui demander un dessin. Ces tapisseries sont de la suite des *grotesques.* Sur un fond brun cachou éclatent des scènes

mythologiques encadrées dans des bordures, tantôt composées de godrons verts, tantôt dorées sur un fond bleu. — Impossible de décrire toutes les fantaisies inépuisables de cet artiste. Les personnages dansant, sautant, jonglant, nymphes, sphinx, musiciens, éléphants, dromadaires, se mêlent aux portiques, aux colonnes, aux lambrequins, aux terrasses, aux draperies, aux berceaux de verdure, dans une harmonie incroyable, qui constitue un véritable tour de force d'imagination et de talent.

Une belle chaise longue, en trois parties, invite au repos. Elle est recouverte de soie rose brochée de bouquets de fleurs. A côté, pour pouvoir travailler sans effort, aux heures languissantes du milieu de la journée, une *tricoteuse*, signée de Riesner. comme un tableau, et montée sur quatre pieds en bronze à cannelures d'étain, d'une légèreté et d'une grâce parfaites.

Pas bien loin, sous la main, pour écrire quelques poulets parfumés, un *petit bonheur du jour* en bois satiné, enrichi de panneaux jaunes en vernis Martin, sur lesquels se détachent des bouquets de fleurs et les chiffres entrelacés de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Un coffre à dentelles, recouvert en maroquin rouge, semé d'ornements dorés au fer, comme sur les belles reliures, porte les armes de la reine écartelées de France et d'Autriche. Il est posé sur un tréteau pliant en bois doré, garni d'une broderie de soie. Tous les visiteurs sont tentés de l'ouvrir. Il leur semble qu'il va s'en échapper des flots d'alençon ou de vieilles malines.

Autour de la pièce flânent quelques bons tableaux de l'école française : une tête de paysanne de Greuze, deux toiles excellentes signées : *François Boucher, 1769*, et représentant des scènes champêtres : *Le Moulin* et *Le Cours d'eau ;* aussi une charmante chose de *Jacques Laloue* intitulée : *Le Parc.*

Revenons sur nos pas.

Traversons de nouveau l'antichambre du premier étage et arrêtons-nous longuement devant cette tenture, d'un dessin ravissant et d'une fraîcheur de conservation qui ferait croire qu'elle a quitté hier seulement son métier de haute lice : *L'Été* des *Saisons* de Boucher. Un berger et une bergère enlacent de fleurs un mouton. Composition pleine de grâee, placée entre deux hautes gerbes reliées entre elles par une draperie bleue, aux franges d'or, sur laquelle se balancent un perroquet et une tourterelle.

Quel est ce petit coffret en ébène? La pharmacie de voyage de François II, oubliée par lui au château d'Écouen. Elle est ouverte et laisse voir toute une série de vieux flacons en Bohême doré. Quelles sont ces petites boîtes mystérieuses en ivoire guilloché? Méfiez-vous. Peut-être la reine Catherine y a-t-elle laissé par mégarde quelques parcelles de cette terrible poudre à la *Florentine*, dont les Médicis et les alchimistes ses amis lui avaient confié le terrible secret.

Admirons, de chaque côté de la porte, ces deux merveilleux vases *militaires* peints par Morin, d'après Genest. Après la bataille de Fontenoy, gagnée par le maréchal de Saxe, sous les yeux de Louis XV, ils furent offerts au roi par la manufacture de Sèvres comme souvenir de sa victoire.

Comment décrire ces deux pièces? Il faudrait oser écrire comme Méry qu'elles sont *ruisselantes d'inouïsme.* — Sur un fond de ce rose Pompadour trouvé par Krouet et caillouté de bleu, se détachent des médaillons représentant des charges à la baïonnette contre les Autrichiens, où les gardes-françaises font des prodiges de valeur.

Chulot, chargé de l'ornementation, a, d'après Bachelier, décoré le bandeau supérieur de bossettes rondes et

ovales, alternées, émaillées bleu turquoise et encadrées d'or. Suspendues à un ruban rose pendent, entrelacées, des couronnes murales, obsidionales et triomphales. Sur le pied courent un torse de lauriers et un rang de perles blanches.

Le célèbre marchand de curiosités, Paul Recappé, l'un de nos amis, nous a confié qu'il avait vendu jadis ces deux vases, retour de Russie, à M. Double pour la somme de cinquante mille francs environ. Je ne doute pas qu'ils ne trouvent un acquéreur à la vente pour plusieurs centaines de mille francs! Ainsi va le monde et le prix des objets d'art.

Ce ne sont pas les seuls spécimens en pâte tendre de la collection. Pour les amateurs de porcelaine, je dirai tout de suite qu'ils ont un très sérieux concurrent. Un superbe vase à gorge évasée, à fond bleu de Vincennes, vermiculé d'or, avec des anses formées de branches de fleurs en relief; pièce unique citée par M. Riocreux, décrite et gravée par Jacquemart dans l'*Histoire de la porcelaine*.

Quelles sont les folies qui seront faites également pour posséder cet inestimable joyau? Nul ne peut le prévoir, mais nous le saurons sous peu.

Dans la salle à manger, où l'on aimerait à dîner, une table couverte d'un magnifique surtout en glace, surchargé de groupes de biscuits de Sèvres et de porcelaine de Saxe, s'offre d'abord aux regards émerveillés. Aux coins se dressent des girandoles en bronze doré, ciselées peut-être par Caffieri et portant à leurs pieds, en relief, les armes de Turenne. Ajoutez à cela l'argenterie contournée de l'époque, et demandez-vous quel magnifique festin on peut donner avec de pareils éléments!

J'aimerais cent fois mieux, pour ma part, avoir chez

moi ce milieu de table que le surtout exécuté par Christofle pour la ville de Paris.

Le meuble sort de Versailles. Il était sans doute dans ce grand cabinet que Dangeau appelle le *Salon où le roi s'habille*, chambre d'apparat où se trouvait ce lit aux courtines brodées, devant lequel les dames et même les princes du sang faisaient en passant une profonde révérence. C'est avec juste raison qu'il est connu sous le nom de *Meuble des Dieux* et se compose de deux canapés, quatre fauteuils et quatre chaises qui portent, marquée au feu, l'ancienne inscription : *Chambre du roi*, ce qui ne permet pas de douter de l'authenticité de leur origine. Le dossier du grand canapé offre la figure de Vénus couchée sur un lit de repos, couvert d'une draperie rouge; près d'elle : l'Amour, rose et charmant son compagnon indispensable. Le siège représente une vasque que supportent trois dauphins et dans laquelle un singe, assis et costumé, sonne du cor. — Peut-être est-ce le plus beau meuble connu, à cause de son bois festonné de feuillages et de fleurs d'une élégance étourdissante.

Les curieux s'arrêtent surtout avec plaisir devant une bien amusante pendule formée de tuyaux d'orgue, appartenant jadis à la duchesse du Maine. Devant, sur des gradins, tout un orchestre de singes et de guenons, en figurines de vieux saxe, exécute, en pressant un ressort, des airs variés de Lulli ou de Philidor. C'est toute une pantomime! Semblable au frère aîné des Hanlon-Lees, le chef d'orchestre lève son bâton de commandement. Tout ce petit monde paraît convaincu de son importance. La prima donna tient sa musique avec des regards inspirés, le violon module son air avec élégance, le hautbois souffle avec effort, la contrebasse râcle avec vigueur son instrument. Ils sont vingt; mais le plus curieux de tous se sert de son appendice caudal pour exécuter un

grand air sur un clavecin. C'est de là que nous vient certainement la première idée du piano à queue.

Elle servait, cette pièce extraordinaire, à distraire, au château de Rambouillet, ce grand ennuyé qui s'appelait le duc de Penthièvre.

Sur la cheminée une curieuse pendule que décrit ainsi Bachaumont dans ses mémoires secrets :

« 4 juillet 1784.

« On va voir chez M. Furet, horloger, trois pendules de sa composition. La première représente une négresse en buste, dont la tête est supérieurement faite. Elle est historiée très élégamment et avec beaucoup de richesse et d'ornements. Elle a, suivant la coutume, deux pendeloques d'or aux oreilles. En tirant l'une, l'heure se peint dans l'œil droit et les minutes dans l'œil gauche. En tirant l'autre pendeloque, il se forme une sonnerie à airs différents qui se succèdent. »

Merveilleux, le grand salon, surtout si, cédant à l'illusion, on se le figure un instant animé, comme au siècle dernier, par une foule brillante aux têtes poudrées, aux jupes à paniers éblouissantes de satin, aux habits étincelants de broderies d'or, circulant au milieu de ces canapés et de ces fauteuils à médaillons ovales, et dont les bois délicatement fouillés reproduisent des couronnes, des fleurs, des rubans et des attributs divers.

La tapisserie de Beauvais qui recouvre ces beaux meubles, a gardé une fraîcheur veloutée qui charme la vue ; les fables de La Fontaine sont reproduites sur le siège, et, pour les dossiers, on a emprunté à Boucher des sujets champêtres. Bien souvent des amateurs, visitant la collection de M. Double, avaient cherché à le tenter par des offres séduisantes ; mais il avait toujours refusé en répondant : « *J'ai voué une fidélité inaltérable à ces vieux amis de ma maison. Je ne m'en séparerai jamais.* »

Du plafond descend un lustre de cristal de roche à seize lumières s'échappant d'un vase doré et bleui, placé au centre. Le soir, les feux irisés des pendeloques, des étoiles et des plaquettes, doivent produire un effet féerique. L'éblouissant lustre du château de Ferrières n'est certainement pas plus beau.

Sur la cheminée en marbre bleu turquin, où Gouthières a semé, avec un art parfait, les plus brillantes ciselures : festons et pampres de vigne, se dresse la pendule de Falconnet, sortie d'un seul bloc de marbre statuaire. Dans un costume peu difficile à faire, mais bien difficile à porter, les trois Grâces, debout, reliées entre elles par un cordon de fleurs, supportent un cadran tournant. Bien que Diderot ait dit d'elles ; *qu'elles montraient tout, excepté l'heure*, un mot charmant, je ne peux m'empêcher de reconnaître que l'une des nymphes de Falconnet, par un geste gracieux, invite du doigt la pendule à sonner doucement les heures. Encore une trouvaille de M. Double, qui avait payé 7,000 francs cette pendule à M. Mannheim père. Elle se vendra plus de 100,000 francs.

Entre les fenêtres, une console en bois doré, présent de relevailles, fait à Marie-Antoinette en 1781. Sur la tablette en marbre de griotte, deux flambeaux en bronze doré, signés de Martincourt, le maître de Gouthières, affectent la forme de trépieds. A leur base, les doubles têtes d'aigle de la maison d'Autriche. Le baron Ch. Daviller a fait graver ces deux flambeaux, dans son *Catalogue du duc d'Aumont*.

Aux angles du salon, deux encoignures dans ce vieux laque de Coromandel, mis à la mode par le galant abbé de Choisy, au retour de son ambassade dans l'extrême Orient.

Aux fenêtres, de belles cantonnières des Gobelins. Çà et là des tabourets en X, les fameux sièges des duchesses

de la galerie des Glaces dont parle Saint-Simon. Un tabouret de duchesse ! C'était alors très envié !

Ne serait-ce pas le cas, pour clore cette description, de relire les vers élégants d'Alfred de Musset sur les fastes de Versailles et de répéter avec lui :

Salon, as-tu vu La Vallière ?
Laquelle était la plus légère ?
Est-ce la nymphe Montespan ?
Est-ce Hortense, avec un roman,
Maintenon, avec un bréviaire
Ou Fontanges avec son ruban ?

Le *Salon des saxes* nous offre une ornementation luxuriante et gaie comme une floraison printanière. Le rococo y règne en petit-maître. C'est le pays du cœur et de la pâte-tendre.

Au centre, un lustre, vendu en 1750 par Lazare Duvaux, le marchand bijoutier, mis à la mode par les grands seigneurs de la cour et par Mme de Pompadour. Une touffe de fleurs, de laquelle émergent des rinceaux dorés, à travers lesquels s'ébat toute une légion de petits amours roses et blancs, blottis dans tous les coins comme dans de véritables nids, ou suspendus, comme des filles de l'air, planant dans l'espace. C'est aussi gracieux que possible.

Sur la cheminée, une pendule de Masson sonne les heures du présent sur les plaisirs du passé. — Vénus, enveloppée de nuages et entourée de toute sa cour, échappée du royaume galant de la porcelaine. — De chaque côté, des caisses de fleurs portant comme décor les quatre Saisons : l'*Hiver*, sous les traits d'un mignon chérubin qui, furieux, souffle sur un brasero ; l'*Automne*, représenté par un petit buveur couvert de pampres et buvant le jus de la treille ; le *Printemps*, tenant entre ses bras une gerbe de blé ; enfin, l'*Été*, couronné de fleurs des champs.

Sur les deux trumeaux descendent du plafond, en se faisant vis-à-vis, d'abord une lanterne à cordons de volubilis, puis une petite corbeille enguirlandée de roses et d'œillets si frais qu'on les voudrait cueillir. De chaque côté des glaces s'élancent deux gerbes de fleurs formées par deux branches qui se retournent dans un mouvement gracieux vers les miroirs, pour se rejoindre et les couvrir en partie.

On raconte qu'au siècle dernier la marquise de Pompadour, recevant un jour son royal amant, dans son château enchanté de Bellevue, le fit entrer dans une serre au fond de laquelle se trouvait, au cœur de l'hiver, un parterre de lis, de boutons d'orangers, de muguets et de seringats répandant les parfums les plus exquis. — Sèvres, pour plaire à la favorite, avait réalisé ce tour de force.

C'était la mode alors. Le marquis d'Argenson, dans son *Journal*, dit, en juillet 1750, que le roi, émerveillé sans doute de ce qu'il avait vu, *commanda à Vincennes pour huit cent mille livres de fleurs de porcelaine, peintes au naturel. On ne parla que de cela dans Paris, et ce luxe inouï scandalisa beaucoup.*

Dans l'embrasure de la fenêtre, un métier en bois sculpté, et, pour compléter l'illusion, sur le canevas tendu, des armoiries dont la broderie sur soie est restée inachevée. Quelle est la fée aux doigts de duchesse qui, comme Pénélope, a quitté si brusquement sa tâche commencée ?

La plus belle tenture de ce Salon des saxes et des sèvres est, sans contredit, une très bonne tapisserie des Gobelins, signée *Audran*, et reproduisant, d'après Coypel, une scène du roman de Cervantes. Un bouclier, au bas, servant de cartouche, porte l'inscription suivante : DON QUICHOTTE, ESTANT A BARCELONE, DANCE AU BAL QUE LUI DONNE DON ANTONIO.

Poussons la petite porte basse du boudoir intime et amoureux de cette Pompadour qui coûta si cher à la France et jeta tant d'argent par les fenêtres. Nous sommes dans les petits appartements de M. Double. Très voluptueux, ce petit sanctuaire qui ornait, dit-on, Brimborion. — Ravissants, les ornemennts dorés qui se détachent sur le fond de la boiserie rehaussé de blanc. Cette petite retraite paraît encore tout imprégnée de l'atmosphère musquée de l'époque des bouquets à Chloris. — Dans le fond de l'alcôve, une ottomane en soie céladon, à fleurs brodées, paraît du dernier galant. Peut-être pourrait-elle, comme le sofa de Crébillon, raconter bien des combats amoureux.

Au plafond, l'apothéose de cette enchanteresse, par Boucher, son peintre favori. Jupiter accueille dans l'Olympe la nouvelle venue, sous les traits de Psyché; les nymphes paraissent peu émues; mais Vénus, jalouse, détourne la tête.

Pour me montrer un jour cette peinture qu'il affectionnait beaucoup, M. Double pressa le bouton d'un ressort dissimulé dans la boiserie et le panneau, descendant du plafond, vint se placer de lui-même devant mes yeux. Cela me parut fort ingénieusement étudié.

Avant de monter au second étage, nous foulons de nouveau sous les pieds les *vieux smyrnes* du grand salon pour gagner le *salle des armures*.

Sur le mur, tendu de reps brun, se détachent tout d'abord deux portraits qui ne sont pas des chefs-d'œuvre, mais des souvenirs : celui de Mme Double, née Colin de Bardy, fait dans la manière de Flandrin, et celui de l'ancien maître de céans, peint, en 1860, par C. Larivière. Au bas de ce dernier, une cravate de crêpe indique le deuil de la maison.

Un meuble de Beauvais produit un excellent effet;

cela n'est pas étonnant, ces bois ont été sculptés, dans sa jeunesse, par Falconnet, l'auteur audacieux plus tard de la statue équestre de Pierre le Grand. Les sièges, marquises, canapés, bergères et fauteuils sont parsemés d'instruments de musique et de cornes d'abondance, de bouquets de fleurs et de scènes pastorales où les bergers et les bergères se courtisent sur la tapisserie. Le surintendant des finances, René de Longueil, possédait, suivant l'expression de Molière, les *commodités de la conversation*, à Maisons qu'il avait meublé avec un luxe aussi insolent que celui du château de Vaux, de Nicolas Fouquet. Il perdit sa charge. *Le roi a bien tort,* dit-il, en apprenant sa disgrâce, *j'avais fini mes affaires et j'allais m'occuper des siennes.*

Sur un bureau plat, en bois de rose, avec de belles moulures en bronze, se tient ouvert un charmant petit pupitre, pour lire. Il représente une lyre. Cela est si finement travaillé que ce petit meuble délicat provoque bien des envies. Il a, dit-on, une origine historique certaine. — N'insistons pas.

Voyons maintenant ces deux trophées, la panoplie des armes orientales et celle des armes européennes.

L'Orient, avec une rondache en fer repoussé, un bâton de derviche formant épée, un fusil indien garni d'argent, un casque persan à bombe sphérique, des poignards damasquinés d'or et des kandjars indiens garnis de topazes.

L'Occident, plus largement représenté ; le poignard de Laurent de Médicis, dit le Magnifique ; l'épée de combat de Henri II ; celle du maréchal d'Ancre avec ses devises, à coquille en fer repercée à jour ; une arquebuse incrustée d'ivoire qui passe pour avoir appartenu à la duchesse de Lorraine (nous respectons, bien entendu, cette attribution, sans l'affirmer) ; un hausse-col du XVIe siècle ; une dague de miséricorde pour achever son adversaire, dans les combats singuliers.

Avant de quitter ce salon, jetons un coup d'œil sur cette table où se trouvent rangées en bataille toutes les pièces d'un jeu d'échecs qui aurait été offert à Versailles, en 1680, par l'ambassade siamoise, et qui porte sur sa boîte en marqueterie, incrustée en cuivre, le chiffre et le soleil du grand roi Louis XIV.

XXIX

Suite de la collection Double. — Les tableaux hollandais. — L'argenterie. — Les *collectionneuses* et les petits objets. — Émaux de Petitot. — Miniatures de Blarenberghe. — *Les Trois Grâces* de Clodion. — La bibliothèque et les livres. — Aglaé, Thalie, Euphrosine et Milady.— Les sèvres : le service *Arlequin*, l'*Édition de Buffon*. — Les assiettes de Mme Du Barry et de Catherine de Russie. — Le boudoir de la Duthé et le comte d'Artois.

25 mai.

A l'entrée du deuxième étage, les amateurs de tableaux font une longue station dans un petit salon d'antichambre. Ils ont là quelques chefs-d'œuvre à contempler : la *Famille hollandaise*, datée de 1640 et signée du monogramme de Th. de Keyser ; un *Intérieur de pharmacie* dans la première manière de Terburg, peint avec d'étonnants effets de lumière et des détails du plus vif intérêt. Rien n'y manque : ni le pilon, ni les mortiers, ni les balances, ni le comptoir à arcades, ni le clerc, pas même l'apothicaire et sa femme. C'est la vie des marchands du XVIIe siècle prise sur le fait.

L'*Astronome à la sphère*, de Jean Van der Meer. Assis près d'une fenêtre, enveloppé dans une robe de chambre bleue, le savant pose la main sur un globe qu'il étudie. Signé et daté de 1660. Du même : le *Soldat et la fillette qui rit* avec un soldat (gravé par Jules Jacquemart), le clou de la galerie Double.

Sur le dressoir de la *salle à manger*, l'argenterie éclate en reflets doux et lumineux. Le vieux poinçon de Paris est aujourd'hui tout ce qu'il y a de plus rare en bibelots, presque tout a été détruit dans les jours de détresse, sur les édits royaux à l'époque où la France était épuisée par la guerre.

Voici des sucriers gravés, des saucières rocaille, des couteaux à lame d'or, des pelles à glace, des huiliers ciselés à jour, des candélabres à trois lumières, une écuelle avec un buisson d'écrevisses sur son couvercle, une autre, splendide, en vermeil, faite en 1739 par le célèbre Thomas Germain, le grand orfèvre, pour le cardinal Farnèse, dont elle porte les armes sur les oreilles. Tout cela est fort beau, mais soyons vrai : la collection du baron Pichon, dispersée en 1877, celle du prince Demidoff, vendue en 1879, étaient autrement belles. Il existe en outre à Paris une collection formée, depuis quelques années seulement, par l'un de nos amis les plus intimes, et qui contient certainement des échantillons plus précieux encore.

Quelle est cette fontaine qui dans le fond de la pièce murmure si doucement et répand autour d'elle une fraîcheur des plus agréables ? C'est celle de Marguerite de Valois. L'eau tombe goutte à goutte (*tingling*, comme disent les Anglais), de la gueule d'un dauphin vert, accosté de deux amours bouffis et roses, dans un bassin de porphyre rouge.

Voulez-vous savoir le temps qu'il a fait hier ou celui qu'il fera un de ces jours (car il en est toujours ainsi des baromètres qui ne se compromettent jamais davantage), levez les yeux sur cette glace pour consulter ce cadran circulaire. L'aigle de Jupiter lançant la foudre est là comme symbole de la *tempête*, de l'hiver, et les deux cornes d'abondance chargées de fruits rappellent sans doute le *beau fixe* de l'été. C'est une belle œuvre,

ce baromètre, bien qu'il ne soit pas de *Passemant* comme celui que possédait Mme Du Barry, et qui était, suivant les chroniqueurs du temps, orné de trois plaques merveilleuses de porcelaine de France.

Les *collectionneuses* d'aujourd'hui, autrefois les *précieuses*, entourent, serrées les unes contre les autres, de petites vitrines plates dans lesquelles se trouvent renfermées les merveilles les plus délicates. Ce ne sont qu'exclamations et petits cris de colibris pâmés ! — « Comme c'est joli ! ravissant ! exquis ! » — La mode est aux bonbonnières émaillées. Il est du dernier chic d'en avoir dans son salon une petite collection pour les montrer le jour où l'on reçoit.

Penchons-nous sur la vitrine et admirons :

Trois émaux de Petitot, splendides portraits : *Turenne* sur une boîte exécutée par Mathis de Beaulieu, orfèvre de Louis XVI ; *Anne d'Autriche* sur une boîte ronde, émaillée en rouge ; *Louis XIV*, sur une boîte en or guilloché d'un travail parfait.

Une bonbonnière qui porte encore l'étiquette de vente : « Au Petit Dunkerque, » magasin célèbre sous Louis XVI et que les merveilleuses du Directoire fréquentaient bien souvent d'après les chroniques du temps.

Une autre, en écaille, ornée d'une plaque de porcelaine, a comme sujet la *Peinture entourée par les Grâces*, exécutée d'après Lagrenée, en 1792, par C.-N. Dodin, le premier peintre de figures de la manufacture de Sèvres.

La tabatière d'or de l'impératrice Catherine, garnie de diamants et renfermée dans un étui de galuchat. Sur le couvercle, des peintures microscopiques de Blarenberghe, le transport du rocher qui devait servir de base à la statue de Pierre le Grand. Un jour, une grande princesse de la cour de Russie voulait avoir cette char-

mante chose à tout prix. Ces petits personnages, qui seraient des géants dans le royaume de Lilliput, la séduisaient beaucoup. Comme elle insistait, M. Double lui répondit gracieusement :

« — *Vous ne voudrez pas, en me forçant à céder ce bijou, me faire manquer à un serment solennel que je me suis fait à moi-même.* »

Puis il ajouta, pour adoucir le refus, avec une politesse gracieuse qui lui venait souvent en aide :

« — *Je fais des vœux cependant pour que vous puissiez me survivre, et reprendre alors cette boîte que vous désirez quand je ne serai plus là pour la défendre.* »

Et pour achever cette nomenclature, citons pour le bouquet : la boîte des *Fêtes populaires,* par Blarembergue, achetée 31,000 francs à la vente Allègre, puis celle du *Retour du baptême* et de la *Visite à la nourrice,* qui a été reproduite par Paul Lacroix dans l'un de ses ouvrages sur le XVIIIe siècle.

Parmi les petits jeux, je ne puis m'empêcher de consacrer quelques lignes à une boîte en velours vert remplie de jetons en ivoire, gravés. Très curieuse la notice qui l'accompagne. Je la copie tout entière telle qu'elle se lit sur un cartouche en cuir de Russie :

« *Cette boîte de reversi avec devises légères composées par Louis XV pour Mme de Romance* (sic) *servait habituellement, dans les salons de Versailles, au jeu du soir de l'Œil-de-Bœuf. Le petit écrin de velours vert devint le caprice de Mme Du Barry, et la suivit à la Conciergerie pour y tromper les ennuis de sa captivité. Après la mort de la Du Barry, ses geôliers remirent ce coffret à Barras, un des cinq membres du Directoire. Au milieu d'une brillante fête donnée par ce directeur au jeune vainqueur d'Italie, notre jeu de reversi eut le plus grand succès et passa maintes fois des mains de Joséphine dans celles de Bonaparte. Bien des années après, ce bijou, vendu à l'encan, fut reconnu et pieusement racheté par Mlle de Romance, qui, morte dans l'indigence, légua ce précieux souvenir à Mme la comtesse de Montelé, sa bienfaitrice.* »

Est-ce la belle Mlle de Romans (Anne Goupier de Romans), plus tard Mme Cavarnac, qui avait fait *marché* avec Louis XV dans les jardins de Mailly et qui donna au roi un fils en 1762, l'abbé de Bourbon, le seul bâtard reconnu, et que Barbier a dépeinte ainsi :

« Sa peau de satin avait une blancheur éblouissante que relevait encore une magnifique chevelure noire. Ses yeux noirs bien fendus avaient à la fois le plus vif éclat et la plus grande douceur. Elle avait les sourcils bien arqués, la bouche petite, les dents bien placées avec un émail de perles, et les lèvres d'un rose tendre sur lesquelles reposaient le sourire de la grâce et de la pudeur. Sa gorge était bien formée et n'excédait en rien les belles proportions. La mode et l'éducation l'avaient habituée à la laisser voir à moitié avec la même innocence qu'elle laissait voir à tout le monde sa main blanche et potelée ou ses joues, où l'incarnat de la rose se mêlait à la blancheur du lis. »

Les Trois Grâces, de Clodion, en bronze vert, les candélabres soutenus par une Flore et par une Hébé, les fauteuils de Beauvais montés sur des bois un peu raides, et le reste paraissent avoir été réunis dans le *salon de Mesdames* dans une intention voulue pour permettre d'étudier la transformation prochaine du style de Louis XVI. On arrive au Directoire; aussi j'ai peu de chose à en dire. Nous touchons à la fin de cet art charmant du XVIIIe siècle, dont je suis un amateur passionné, et je me trouve, dans mes appréciations, en fort bonne compagnie, je vous assure.

Ce qu'il faut le plus admirer dans la *Bibliothèque*, c'est peut-être un très grand Blaremberghe qui n'a pas plus de 13 centimètres de haut et de 16 centimètres de large : une scène de camp comme dans le dernier acte de la *Petite Mariée*, de Lecoq ! Ce précieux petit tableau avait été vendu par M. Baur, un marchand connu, 2,500 francs. Je crois qu'à la vente on ajoutera un zéro

de plus. Je n'en sais rien, mais j'en suis absolument sûr.

Quelques bons tableaux dans ce cabinet de travail : une *Causerie de gentilshommes et de grandes dames dans un intérieur du* XVIII[e] *siècle*, par Dirks Hals, et dans un joli cadre sculpté le *Portrait de M*[lle] *de Saint-Aubin,* en 1789, dans le rôle de Babet. Charmante et gracieuse, elle tient une corbeille de fleurs entre les bras.

La grande armoire de la bibliothèque ne devait pas manquer d'être à la hauteur du reste. Elle est en ébène, dans ce style de la Régence, moins majestueux peut-être que le Louis XIV, mais moins tourmenté que le Louis XV. C'est un morceau de bon goût avec ses belles armatures de bronze doré et ciselé. Peut-être sort-il des ateliers de l'ébéniste André Boule ? Cette bibliothèque était, du reste, au palais de Fontainebleau avant la Révolution. A coup sûr, elle y tiendrait encore une place des plus honorables.

M. Double avait vendu ses livres 300,000 francs, il y a quelques années. Il craignait leur concurrence dans son esprit sur ses bibelots; aussi il n'en avait gardé que quelques-uns — tous de *primo cartello*, car c'était un bibliophile distingué, et parmi eux :

Un exemplaire des *Baisers de Dorat*, relié en maroquin vert aux armes de Marie-Antoinette ;

La première édition in-4° des *Fables de La Fontaine;*

Les *Éléments d'orfèvrerie de Pierre Germain*, en 2 volumes ;

L'*Epiphanius,* un livre grec, in-folio, relié pour Diane de Poitiers. M. Double l'appelait son talisman.

Il y a d'autres choses encore bien intéressantes dans ce sanctuaire du travail :

Un petit cadre aux armes de Catherine Grollier, fille

du célèbre Grollier, le bibliophile qui faisait relier ses livres avec sa devise : *Grolieri et amicorum*; entourant une œuvre charmante de François Clouet : *les Trois Grâces*, — Nous les avons déjà rencontrées en marbre et en bronze. M. Double les affectionnait sous toutes leurs formes, paraît-il; — Aglaé, Thalie, Euphrosine, sous les traits de la comtesse de Chateaubriand, Diane de Poitiers et de la duchesse d'Étampes, ces trois divinités mythologiques du XVIe siècle.

Ce petit cadre était recouvert d'une étoffe verte qui piquait davantage la curiosité. Je venais de l'examiner; il était voilé de nouveau, lorsqu'une vieille milady s'approche et me dit :

« — Voulez-vous me permettre? monsieur.

— Certainement, madame; » — et je m'efface en souriant.

Elle lève le voile : « Oh! *schocking!* » s'écrie-t-elle toute confuse en se perdant rapidement dans la foule.

En gravissant, près de là, trois marches qui ne sont pas de marbre rose, on arrive à la *salle des Porcelaines*.

Avant d'en parler, voyons quelques tableaux.

Gonzalès Coques. Portrait d'une famille. Trois générations au moins de Hollandais rassemblées dans le même tableau.

Raphaël. Un panneau d'arabesques et de figures mythologiques, une trouvaille de Vichy — contestable et contestée.

Watteau. La *Source* ou le portrait de la gracieuse Mme de Julienne, représentée sous les traits d'une nymphe qui

« Mollement appuyée sur une urne penchante,
Sourit au bruit flatteur de son onde naissante. »

Maintenant, asseyons-nous sur cette chaise recouverte de soie rose pour regarder de bien près tous les détails de cette pendule enrichie de strass et de cailloux du Rhin. Elle ornait, dit-on, le grand Trianon. Les heures passent devant le dard d'un serpent! Est-ce une image?

L'armoire aux porcelaines de Sèvres n'est qu'une alcôve utilisée. — Que de belles choses dans ces pièces uniques qu'on appelait tout d'abord les *porcelaines de France!*

Voici une dormeuse bleu turquoise, un brûle-parfums vert, un plateau avec sa monture en vermeil, le service *Arlequin,* ainsi nommé parce qu'il est signé de tous les peintres célèbres de Sèvres; et encore cet autre, très original d'idées : — sur chaque bol, Vieillard a peint les instruments emblématiques des métiers, l'arrosoir et la bêche du jardinier fleuriste, le matériel d'une laiterie, l'attirail du joueur de macarons, voire même le bagage de la lanterne magique de la foire Saint-Laurent.

Voilà quelques-unes des assiettes de la Du Barry. Elles portent un B en or et un D en fleurs qui s'entrelacent. N'est-ce pas sur l'une de ces assiettes que se trouvaient les oranges prises un jour après souper par la Phryné moderne, devant la *France*, son royal amant, et qu'elle jeta en l'air en s'écriant joyeusement : « Saute, Choiseul! saute Praslin! » — le lendemain du jour peut-être où elle mettait au bas de ses invitations aux grands de la cour, aux ministres, aux ambassadeurs, — même au nonce : « *Le roi m'honorera de sa présence.* »

Cette belle assiette en pâte tendre fond bleu céleste, ornée de camées incrustés, payée 3,500 francs à la vente Thibon, n'est autre que l'une des dernières épaves sauvées de ce splendide service commandé en 1778 par Catherine II, *Ekaterina de Russie*, dont elle porte au centre

la lettre E enjolivée. M. le baron Ch. Davillier a retrouvé des renseignements sur ce chef-d'œuvre de Sèvres qui se composait de 744 pièces payées — difficilement — 328,188 livres. D'après la facture des livres de Sèvres, l'assiette coûtait 240 livres. Quelle est la fortune qui pourrait aborder aujourd'hui l'achat du service tout entier?

Je ne puis achever ma description de l'hôtel Double sans parler du petit boudoir de la Duthé, l'une des pièces les plus curieusement regardées par nos belles mondaines.

Le comte d'Artois, avant de devenir l'austère Charles X, le dernier des Bourbons, était, paraît-il, un vert-galant. Il cachait ses amours avec la célèbre danseuse dans une *petite maison* qu'il lui avait fait construire dans un quartier, alors à peu près désert, au bout de de la Chaussée-d'Antin.

Cela date déjà de loin! Pour obtenir un nivellement, la pioche des démolisseurs attaquait le petit hôtel où était morte, en 1820, la Duthé, à l'âge de soixante-douze ans. Il allait disparaître, quand Burger prévint M. Double qui se souvenait, du reste, d'avoir visité cette demeure dans sa jeunesse.

Il y avait là un délicieux petit boudoir décoré par Van Spaendonck qui pouvait être installé rue Louis-le-Grand. M. Double l'acheta et, sans rien changer à l'arrangement primitif, le fit réinstaller chez lui.

Veut-on savoir maintenant ce qu'était cette Duthé dont le souvenir un peu oublié est réveillé depuis quelques jours?

Elle s'appelait Rosalie. Sa carrière fut bien remplie. — A quinze ans elle débutait à l'Opéra comme *espalier*, c'est-à-dire comme figurante dans les chœurs.

Le duc de Durfort, un des libertins de l'époque, fut,

dit-on, son premier amant; — mais sait-on jamais bien exactement dans ce cas celui qui a été le premier?

Pour elle, plus tard, le marquis de Genlis délaissa sa femme — bien autrement gracieuse et spirituelle que la danseuse. — Enfin, c'est ainsi que les choses se passaient malheureusement trop souvent à cette époque; — la nôtre n'a guère changé, du reste.

Elle fut un objet de scandale au Longchamps de 1771, en paraissant dans un carrosse attelé de six chevaux blancs dont les harnais, en maroquin bleu recouvert d'acier poli, éclataient en reflets lumineux sous les rayons du soleil.

La police dut la prier de rester quelque temps chez elle pour se faire oublier.

Marié depuis peu à une princesse de Savoie, le comte d'Artois la remarqua à ce moment, et se lia avec elle, ce qui faisait dire alors que le prince, ayant eu une indigestion de *Savoie*, avait cru devoir prendre *Du Thé*.

A la suite de mésaventures trop longues à raconter, Rosalie quitta Paris pour Londres, où elle mit sur la paille quelques lords anglais. Elle revint, en 1782, vivre dans une retraite absolue. Elle avait alors trente-deux ans; mais on vieillit vite dans le monde des filles de marbre.

A l'époque de la Révolution, Mlle Duthé émigra en Angleterre en sauvant la caisse, c'est-à-dire ses bijoux et ses diamants.

En 1815, elle rentra à Paris, et sous la Restauration le duc de Bourbon, resté son fidèle ami, allait de temps à autre lui rappeler leurs fredaines d'autrefois.

Sa mort passa inaperçue.

Mais revenons au boudoir où, pour donner un cadre riant à la charmante danseuse, Van Spaendonck, le merveilleux peintre de fleurs, a répandu à profusion, sur les panneaux laqués de blanc, un éparpillement de

roses et de myosotis avec des envolements de colombes échappées de Trianon ou de Louveciennes.

La cheminée, en marbre bleu turquin, a des bronzes ciselés par Gouthières. Elle supporte une petite pendule où deux colombes se becquettent tendrement, tandis que sonne l'heure du berger. Dans un coin de cette chemiuée, une pincette d'acier, légère et ouvragée, terminée par deux fleurs de lis. — Était-ce la maîtresse qui la prenait pour réveiller le feu lorsqu'il s'éteignait — comme l'amour? — Était-ce le Jupiter de cette Léda qui s'en servait pour tisonner fiévreusement, les soirs où il songeait aux tracasseries de ses *marauds de créanciers?*

N'est-ce pas encore une épigramme, ce thermomètre en bois doré, monté sur une tige haute et placé très en vue? Ne servait-il pas à rappeler qu'en ce lieu coquet et discret, la température amoureuse ne devait jamais tomber au froid zéro de la glace.

Mais la voici, la Duthé, dans une miniature charmante. Elle est en costume d'Opéra; elle est prête à esquisser un pas gracieux sur les pointes, dans un ballet. Cependant, les portraits de l'illustre hétaïre sont rares. Le docteur Piogey — un collectionneur bien connu — en possède un dont on parlait dernièrement; portrait charmant, du reste. Est-ce celui que fit d'elle Carle Van Loo? Elle est en toilette de promenade, redingote marron rougeoyant à collet, perruque à blonds anneaux cendrés, se déroulant sur le cou — grand chapeau à la Reynold, sourire à faire damner et teint de rose, comme la couleur qu'elle affectionnait plus tard.

Dans ce boudoir, tout respire l'amour, la volupté; c'est un enivrement des sens. Cela vous monte à la tête et vous grise. La jolie impure, la coquette expérimentée, avait fait placer dans le haut, dans le fond et sur

les côtés de la petite alcôve du bout, des glaces destinées, lorsqu'elle était étendue sur une ottomane, à reproduire ses charmes sous tous les aspects, comme autrefois le salon des glaces de la trop célèbre Gourdan.

Charles Monselet rappelle que la Duthé était très experte. C'est elle qui fut choisie par le duc d'Orléans pour donner les premières leçons de plaisir à son fils, le duc de Chartres, depuis Philippe-Egalité. — « Elle aima, dit-il, ce jour-là, comme elle avait quelquefois joué à l'Opéra — par ordre. »

XXX

Une féerie en six vacations. — Un procès-verbal de vente de 2,610,031 francs. — La fournaise de la salle et le feu des enchères. — Public et toilettes. — Les armes orientales. — L'écuelle du cardinal Farnèse. — Les boîtes. — *Morbus porcelanicus.* — 170,500 francs les deux vases de Fontenay. — 95,000 francs le service de Buffon. — Mme Poitrine, nourrice du Dauphin. — Flambeaux par Martaincourt. — Bras par Gouthières. — 2,000 francs un seau d'atours de Marie-Antoinette. — Série merveilleuse de pendules. — 10,000 francs le boudoir de la Duthé. — Deux meubles de salon, de 100,000 francs chacun.

6 juin.

PREMIÈRE VACATION. — 30 MAI.

La famille Double est, dit-on, dans le désespoir le plus profond : — la vente n'a produit que la faible somme de deux millions six cent dix mille trente et un francs !

J'avoue que personnellement, devant ce joli petit total, cette consternation me touche peu.

Etait-il possible, du reste, d'obtenir mieux ?

Pendant un mois l'hôtel a été visité par tout le Paris élégant. Il était du *dernier chic* de s'y donner rendez-vous à l'heure du lunch et d'y passer une heure.

Catalogue luxueux, publications spéciales, brochures illustrées, articles chauffant la vente au moment décisif. — Rien n'y a manqué.

Il n'était pas possible de faire plus, je crois même que l'on a fait trop.

Pour moi, les héritiers ont une chance inespérée. Presque toutes les estimations de Mannheim ont été dépassées. Ils réalisent des bénéfices inespérés sur certains prix d'achat bien connus.

« Je vais le prouver tout à l'heure, »

en tâchant d'être l'historiographe aussi exact que possible de cette mémorable vente.

Donc, lundi 20 mai, dans la grande cour de la rue Louis-le-Grand, où avait été élevée, pour la circonstance, une charpente soutenant une grande salle tendue de rouge et couverte par un vitrage, s'entassait une foule compacte et hétéroclite. Tous ceux à qui le bibelot donne des jouissances ou des profits, un mélange bizarre — de grandes dames en falbalas, adorablement jolies, et de vieilles femmes au nez busqué, affreusement laides, d'experts sémillants comme Barre, résolus comme Brame, d'amateurs distingués comme MM. Paul Fould, de Linas, baron de Portalis et comte de Lambertye, de savants mal mis (venus pour les livres), et de l'élite des libraires de Paris ; les Rouquette, les Fontaine, les Damascène, les Conquet et les Labitte.

Dès une heure et demie il n'y a plus une chaise à prendre, pas une place sur les banquettes pour les retardataires. Les amateurs et les marchands sont entrés comme des conspirateurs, par un escalier dérobé, avec des cartes spéciales portant la recommandation expresse d'arriver avant l'heure.

Il règne une chaleur de 40 degrés centigrades. On fait, vainement, par une pompe à incendie arroser le vitrage de la toiture pour abaisser cette température de bain-marie.

MM. Féral et Porquet sont à leur poste. Comme à Florence, Daire le crieur en chef et deux autres

aboyeurs, placés aux coins de la salle, sont chargés de répercuter les enchères.

A deux heures Me Pillet monte à la tribune. Son futur successeur, Me Paul Chevallier, est auprès de lui.

La perle de la galerie : la *Fille qui rit*, de Van der Meer, est adjugée 88,000 francs. L'expert en demandait seulement 80,000. Le portrait de Wilhem Van Heythuissen 30,000 francs. — Ces deux tableaux sont pris par M. Gaucher, pour le compte du prince Demidoff, qui se remet à collectionner, paraît-il.

La *Petite paysanne*, de Greuze, est vendue 21,000 fr. L'*Enfant blond*, 3,750. Ce n'est pas cher !

Le *Camp*, de Van Blarenberghe, 27,500. Féral avait indiqué 25,000 tout d'abord.

La *Famille hollandaise*, de Thomas de Keyser, 19,500 francs.

L'*Astronome à la sphère*, 44,500 fr.

Le *portrait de Rembrandt* par lui-même, mis à prix 40,000 francs, n'obtient que 23,150 francs.

L'*Apothicaire*, acheté 10,000 francs par M. Mir, le député.

La *Source*, d'Antoine Watteau, 16,100 francs.

Le *Franz Hals*, qui a été reproduit trois ou quatre fois, 30,000 francs.

Viennent les livres.

M. Porquet succède à M. Féral.

L'*Epiphanii* de Henri II, avec les armes, les chiffres et les fleurs de lis, en argent sur l'un des plats, en or sur l'autre, 5,600 francs.

Les *Œuvres de Monsieur de Molière*, édition revue par lui peu de temps avant sa mort, 1674-1675, 7 volumes, 2,000 francs.

La belle vicomtesse Greffulhe, née princesse de Chimay, achète de précieux souvenirs.

Le *Sacre et couronnement de Louis XVI*, aux armes du Roi et de la Reine, 7,000 francs.

La *Grammaire du Dauphin*, 1,200 francs.

Les *Baisers de Dorat*, aux armes de Marie-Antoinette, 5,000 francs.

Totaux de la première vacation :

Pour les tableaux, 333,460 francs.

Pour les livres, 46,643 francs.

La première addition monte donc à 380,103 francs.

DEUXIÈME VACATION. — 31 MAI.

Cette seconde journée comprend les bijoux, les tabatières, l'orfèvrerie, les armes et les boîtes ornées de miniatures.

Toutes les nations sont représentées : la Russie, l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre et les États-Unis.

Le public s'entasse pêle-mêle, bravant la chaleur, le grand seigneur à côté du gros bric-à-brac, la finance et les beaux-arts se confondent, marchands cossus, brocanteurs râpés, artistes et millionnaires, — c'est l'égalité devant le bibelot.

Il y aura aujourd'hui des trésors impossibles à retrouver. Le duel sera palpitant. Quelle comédie ! Quelles ruses on va déployer ! Les uns, trop connus, feront pousser par un ami amené là pour les besoins de la cause. Daire, le crieur, qui a *des commissions*, emploiera toutes ses ruses. Pillet, qui a des ordres à remplir, cherchera à chaque instant des acheteurs invisibles dans la salle. Mannheim emploiera des signes convenus pour faire comprendre au crieur que c'est lui qui pousse. Les enchères de mille francs voleront en l'air comme des flocons de neige.

Je vois dans la salle MM. Alphonse et Gustave de Rothschild, le duc de Mortemart, le major Dundas, M. Groult, le fabricant de pâtes alimentaires qui a une si belle collection de boîtes ornées de miniatures; M. Dutuit, le célèbre amateur de Rouen; le prince d'Arenberg, Stevens, le peintre belge; M. Lemoine, représentant sir Richard Wallace; MM. Johnston, Fould, et le célèbre Bourgeois, le marchand de Francfort.

Côté des dames, les toilettes brillent comme des joyaux. Voici la duchesse d'Avaray, la duchesse de Noailles, la marquise de Lambertye, la marquise de Gallifet avec une charmante pèlerine Watteau, la gracieuse comtesse de Béhague dans un deuil ravissant, qui expire cette année, et beaucoup d'autres, — en un mot toutes les élégances parisiennes.

A deux heures, Pillet frappe, avec son marteau d'ébène, le premier coup traditionnel.

« Nous commençons, messieurs. »

Un frémissement court parmi les spectateurs.

Mannheim a remplacé Féral.

C'est un arc qui débute. Cela vaut bien dix francs, avec les flèches, dans tous les bazars japonais.

Mannheim en demande timidement vingt-cinq francs.

Il est vendu plus de cent francs!

La crise commence. Nous sommes déjà en pleine fièvre.

Le bâton de derviche avec la béquille en jade, 510 fr.

Un fusil indien, 1,100 francs.

Le casque d'Ivan le Terrible, 3,000 fr. J'espère que l'on n'a pas payé la légende! Il était beau, du reste, gravé, doré, casque à bombe se terminant en pointe à la prussienne.

Rondache à décor rayonnant, en cuivre doré, 750 fr.

La hallebarde des Montmorency, 800 francs.

L'épée du maréchal d'Ancre, 2,200 francs.

Un hausse-col du temps de Henri IV, acheté par M. Otterbourg, 6,350 francs.

Une arquebuse de chasse, à rouet, 1,300 francs.

Voici l'argenterie qui défile à son tour. Elle contient très peu de *vieux Paris*.

Une paire de girandoles du temps de Louis XVI, un peu raides de forme et faites en province, 12,200 fr.

Une écuelle en vermeil de Thomas Germain, aux armes du cardinal Farnèse, à M. Eudel, 8,100 francs.

Une autre écuelle Louis XV, dite *à l'écrevisse*, poinçons de province, à M. d'Etampes, 3,800 francs.

Un sucrier oblong, travail repoussé du temps de Louis XV, 3,100 francs.

Un médaillon signé L. (Lortior, sans doute), dont Mannheim demandait 8,000 francs, adjugé 11,600 francs à Mme Carafa de Noja. Il faut dire qu'il représentait Marie-Antoinette, qu'il était en argent repoussé et ciselé, et qu'il avait un cadre en fer guilloché, travaillé dans l'atelier établi sous les combles de Versailles où Louis XVI et son compère Gamain forgeaient des marteaux et des verrous. Louis XV faisait de la cuisine ; le dauphin son fils, du plain-chant; Louis XVI de la serrurerie. Jean-Jacques voulait que chacun eût appris un métier; les rois donnaient le bon exemple.

Les plats en argent s'enlèvent à de grands prix, 600, 500, 700 francs. Un plat rond à contours, portant le poinçon de Thomas Germain, est poussé jusqu'à 880 francs.

Mannheim aborde les miniatures et les boîtes :

Le portrait de la Duthé, *attribué à Fragonard!* 2,950 francs.

Mlle de Saint-Aubin, miniature, par Hall, d'après le catalogue; d'après d'autres, faite par l'habile peintre Cournerie, 4,900 francs, à M. le vicomte de Greffulhe.

Une boîte contournée, à deux tabacs, en sardoine orientale, à Mannheim père, 4,650 francs.

Une boîte avec des amours, par Auguste Laterre, orfèvre du roi en 1760 : 3,870 francs.

Une boîte en vernis Martin bleu avec incrustation de fleurs en or, vendue difficilement 750 francs par Laurent, du Palais-Royal, dans le temps, payée aujourd'hui très facilement 4,100 francs.

Une boîte oblongue en or émaillé, avec six médailles genre Boucher, prise par Guenot, successeur de Laurent, pour 10,150 francs.

La boîte ronde ornée d'une plaque de Sèvres pâte tendre, représentant la Peinture entourée par les Grâces, peinte par Dodin, d'après Lagrenée, exécution remarquable, achetée par Henri Stettiner, 5,050 francs.

Une boîte ovale à médaillon, sujets de marine, adjugée à Goldschmidt, de Francfort, 6,600 francs.

Attention! nous touchons aux Blarenberghe et aux Petitot :

Ces derniers passent les premiers sur table.

Une boîte ovale en or, ciselée et à rinceaux avec le portrait de Turenne. La boîte exécutée par Mathis de Beaulieu, orfèvre de Louis XVI (vendue par Laurent 2,500 francs il y a douze à quinze ans) et l'émail de Petitot, gravé dans l'ouvrage de Blaisot, 6,000 francs. — Mannheim demande 10,000 francs. Le successeur de Janin, l'orfèvre du boulevard des Italiens, pousse jusqu'à 18,200 francs. Elle lui reste.

Une boîte ronde en or guilloché et émaillé brun avec un demi-rang de perles et le portrait d'Anne d'Autriche, l'un des plus beaux émaux de Petitot. —Mannheim l'estime 12,000 francs. M. Guenot en donne seulement 10,800 francs.

Une boîte verte ovale, en or vert, avec un émail en hauteur de Petitot représentant Louis XIV, vendue seu-

lement 5,500 francs. — Il faut dire que les portraits d'homme sont peu prisés et que les Louis XIV sont *très communs*.

Salut à Van Blarenberghe, le maître de dessin des Enfants de France! On va ici faire des folies. — Il y a des acheteurs qui attendent fiévreusement depuis trois heures le moment psychologique.

Mannheim sort d'un étui en galuchet, portant en argent les armes impériales de Russie, une petite boîte en or guilloché, émaillée en rouge avec une miniature ovale représentant le transport du rocher qui sert de base aujourd'hui à la statue de Pierre le Grand à Saint-Pétersbourg. — Deux ou trois cents personnages dans 17 millimètres de largeur et 13 millimètres de hauteur! C'est un tour de force, car chaque groupe qui compose ce petit tableau a sa physionomie propre. La grande gouache s'est vendue dans le temps 5,500 fr. par un marchand du passage Choiseul. — La boîte est moderne. Guenot affirme qu'il l'a vendue 1,000 francs.

L'expert demande 8,000 francs. Elle est adjugée 11,500 francs, seulement. Déception complète dans le public.

Une petite boîte oblongue du temps de Louis XVI, or émaillé vert, *Scène champêtre* avec quatorze figures dans un paysage, vendue jadis 1,500 francs par Laurent et achetée par Janin 13,000 francs, bien qu'il n'ait été demandé que 6,000 francs.

La *Fête de village*, de Blarenberghe, composée de quatre-vingts figures de la plus grande finesse, miniature montée sur une boîte ronde en or ciselé, à perles en relief, avec panneaux d'émail gris-perle. En 1860, la boîte valait 1,500 francs et la miniature 5,000 francs. En 1881, le tout, estimé 15,000 francs, se vend 20,100 francs. C'est toujours le successeur de Janin qui achète.

Pour terminer on met sur table la boîte de baptême

représentant d'un côté dans un cadre à réverbère le *Retour de l'Église*, et de l'autre, dans un cercle d'émail bleu, la *Visite à la nourrice*, l'une des bonnes choses de Van Blarenberghe reproduite dans le *Dix-huitième siècle* de Paul Lacroix. M. Double avait acheté 5,000 fr. cette boîte au Palais-Royal. — Mannheim en demande 30,000 francs. Goldschmidt, de Francfort, tient l'enchère jusqu'à 30,100 francs, prix auquel la petite boîte ovale lui est adjugée.

Est-ce pour lui? Est-ce pour le baron Charles Meyer de Rothschild, de Francfort? Voilà ce que tout le monde se demande et ce qu'il n'est pas possible de savoir. — C'est le sujet des conversations de la sortie.

Résultat de cette deuxième vacation : 257,815 francs.

TROISIÈME VACATION. — 1er JUIN.

C'est la journée des sèvres. On s'attend à de vives surprises, car l'*affection céramique* se développe chaque jour. Les prix deviennent fabuleux, mais ils sont moins fous qu'ils ne le paraissent, ces amateurs atteints du *morbus porcelanicus*. Ils sont convaincus que la marche progressive des prix ne correspond pas avec la rareté chaque jour plus grande des beaux objets. — On peut avoir, avec un peu de chance, des liasses de billets de banque dans son portefeuille, mais de la pâte tendre dans ses vitrines, ce n'est pas tout à fait aussi facile, — les Anglais le savent bien ; ils sont là.

Mannheim demande 150,000 francs des deux vases de Fontenay et dont l'un a, dit-on, une anse réparée. — Pillet adjuge à 170,000 francs ces deux pièces hors ligne. — Le bruit court tout d'abord que c'est pour Mlle Grévy, mais le véritable acheteur est, dit-on, le vendeur.

Les cent sept pièces du service dit de Buffon, à œils de perdrix, sur fond vert, qu'il appelait sa *meilleure édition de Sèvres*, 95,000 francs.

L'assiette du service, fait en 1778, pour Catherine de Russie est achetée 6,400 francs par M. Davis, le grand marchand de curiosités de Londres, qui prend également à 1,900 francs la théière avec médaillon de Boulanger.

Le vase de Sèvres à fond bleu de Vincennes vaut 9,100 francs.

Le cabaret pâte tendre, avec peintures de Vieillard, 14,000 francs.

L'assiette avec le chiffre de la Du Barry, achetée par M. Henri Stettiner 2,150 francs.

Passe ensuite aux enchères une tasse avec soucoupe, pâte dure, décor de fleurs et d'ornements dorés avec le portrait, par Pithou, de *Mme Poitrine*, allaitant le duc de Normandie. — Voilà une vraie trouvaille pour un nom de nourrice! Est-ce pour cela que cette pièce atteint le prix de 2,000 francs?

Un joli petit vase à couvercle de forme ovoïde en ancienne porcelaine de Sèvres, pâte tendre, fond vert-pomme (lettre F. 1759), 4,800 francs.

Un petit cabaret solitaire, dit *mignonnette*, pâte tendre, 4,750 francs. — Ce cabaret aurait servi au dauphin Louis XVII! — Personne n'a été forcé de le croire. Grand plat ovale en ancienne porcelaine de Sèvres, époque de la marque au point, c'est-à-dire avant 1753, 5,500 francs.

Une tasse droite avec soucoupe, décor de dauphins, par Aubert, peintre habile, ancien garçon perruquier, qui voulait ainsi rappeler le mariage du Dauphin et de Marie-Antoinette, l'un des premiers essais de pâte dure faits à Sèvres en 1770. — C'était l'une des admirations de M. Riocreux, l'ancien directeur avant Champfleury, 1,200 francs.

Total, 376,895 francs — et, observation à noter, les mises à prix ont presque toutes été largement dépassées.

QUATRIÈME VACATION. — 2 JUIN.

Public ardent, convaincu, plus passionné, plus échauffé que jamais. La corbeille du comptant à la Bourse n'est pas plus animée. — On va vendre les saxes, les jeux, les delfts, les sièges et les bronzes. Il y aura bien quelques achats faits par ostentation — *pour le voisin;* mais, il faut le reconnaître, c'est pour le plus grand honneur de l'art qu'à la vente Double le Pactole roule à grands flots.

L'assistance est aussi nombreuse, malgré la chaleur atroce. — M. de Clercq a repris sa place à côté de Mannheim, les barons de Rothschild sont toujours fidèles à leur poste ; brillante réunion du reste : MM. Baroche, La Perche, de Verdy, d'Oultremont, le comte de Magellan, le prince Mavrocordato, le comte de Grammont, Stern le banquier, tous les amateurs connus.

Et parmi les élégantes qui ne manquent pas une séance, Mme Dreyfus, Mme Ephrussi, la comtesse de Bari et la comtesse d'Arschott.

Voici quelques-unes des principales adjudications :

Le grand surtout de table en ancienne porcelaine de Saxe, 9,000 francs ; la belle pièce de milieu, 12,000 fr. et les deux corbeilles rondes, 4,800 francs.

La petite lanterne carrée, en bronze doré, garnie de fleurs et de branchages en saxe, 6,100 francs.

Le petit lustre à quatre lumières, 3,500 francs.

Le service de table à fleurs et ornements gaufrés, 7,080 francs.

Une petite niche à chien de la forme d'un tabouret

et portant imprimée au feu l'inscription, *garde-meuble du Roy*, 880 francs.

« Voyez, messieurs, voyez l'objet. »
(Musique d'Hervé.)

Quel sera l'heureux king'charles qui habitera désormais cette petite cabane garnie de soie rose Pompadour?

Un petit cabinet en bois sculpté et doré, au marquis de Sommery, 7,500 francs.

Une chaise longue en trois parties, époque Louis XV, assez lourde de forme et recouverte d'une soierie assez ordinaire, 10,100 francs. — Ce n'est pas bon marché, cela!

Le petit fauteuil canné et doré du dauphin Louis XVII, provenant de la vente Campan, — *peut-être inauthentique*, 6,900 francs.

Un canapé d'enfant du temps de Louis XVI, plutôt un modèle de meuble qu'autre chose, 2,250 francs.

Une chaise Louis XVI recouverte de soie, 3,600 fr., ce qui remettrait à un prix assez coquet l'ensemble du meuble.

La vacation produit 176,633 francs. C'est la moins forte.

CINQUIÈME VACATION. — 3 JUIN.

La caisse des marchands n'est pas encore à marée basse. — Les lingots des amateurs ne se sont pas jusqu'ici entièrement fondus sous le feu des enchères.

On va vendre les pendules, les flambeaux, les appliques, les candélabres, les girandoles et les meubles, précieux débris du luxe du dernier siècle, échappés à

la destruction générale. Gouthières, Riesner, Martincourt, vont faire les frais de la journée.

Il faudrait la plume d'*Étincelle*, du *Figaro*, pour décrire les toilettes des grandes dames qui viennent presque tous les jours braver la température et faire de longues séances. — La marquise de Castellane en habit de satin merveilleux, la jeune comtesse de Salignac-Fénelon en toilette prune de Monsieur, la comtesse de Montbazon avec un délicieux chapeau à la Genlis en paille d'Italie, la princesse Lise Troubetzkoï et la princesse Alexandra Troubetzkoï, dont Machard a fait le portrait avec un chapeau à *la Madame Lebrun*, la charmante baronne d'Erlanger, une de nos grandes élégantes, la baronne Double de Saint-Lambert, dans un deuil ravissant : chapeau Louis XVI à plumes noires, jupe couverte de jais, polonaise en blonde espagnole relevée par des nœuds, des flots de satin noir.

Champfleury, le marquis de Mortemart et M. de Blowitz sont dans la foule.

A deux heures précises, Pillet donne le signal :

Deux très beaux bras, l'un des plus beaux ouvrages de Gouthières, gravés dans le catalogue du *cabinet du duc d'Aumont*, 25,600 francs. Mannheim demandait 15,000 francs.

Pauvre Gouthières, la faveur des grands le ruina. La Du Barry lui commanda pour 750,000 francs de bronzes qui ne lui furent jamais payés et qui le firent mourir de misère.

Deux flambeaux formés chacun par une bacchante debout, mise à prix 10,000 francs, vendus 15,100 francs, achetés par un débutant dans la curiosité, M. Seligman.

Les deux flambeaux signés de Martincourt. Demande, 12,000 francs, vente, 13,500 francs.

Deux autres de la même époque, composés d'une

figurine d'enfant assis tenant une corne d'abondance, 15,000 francs.

Deux charmants chenets : un flambeau debout soutenu par deux enfants, 6,100 francs.

Les meubles atteignent ensuite des prix invraisemblables.

Le bureau plat de Mesdames, filles de Louis XV et provenant du château de Meudon, à Guenot, 38,000 francs !

Une table à ouvrage venant de la vente Campan, 16,000 francs, au même.

La malle à dentelles de Marie-Antoinette, achetée 4,000 francs par M. Lowengard.

La commode de la reine Marie-Amélie, 4,000 francs, — au duc d'Aumale.

La grande bibliothèque en bois noir de Fontainebleau, 17,100 francs.

Les deux encoignures en laque de Coromandel, 5,000 francs.

La petite table de Riesner, 6,100 francs.

Le régulateur de Jollain, 5,900 francs.

Le bonheur-du-jour (moderne), en vernis Martin, 4,000 francs. — Mannheim avait cru raisonnable de n'indiquer que le prix de 1,000 francs, — mais il comptait sans l'entraînement très ordinaire dans les ventes.

La tricoteuse en acajou, à pieds cannelés, portant la marque de fabrique de Riesner, 6,100 francs.

Le seau d'atours, ayant appartenu à la reine Marie-Antoinette, *d'après le certificat de M. Saunier*, 1,950 francs ! — ô respect des choses saintes ! — La passion des souvenirs est décidément poussée quelquefois un peu loin.

Il est cinq heures. — Les commissionnaires commencent à présenter les pendules. (*Sensation prolongée*, comme à la Chambre.)

Les singes musiciens arrivent les premiers sur table. Ce bibelot était en 1840 rue Caumartin, chez un antiquaire nommé Strauss (qui n'était pas le collectionneur actuel). Il en demandait 1,200 francs. Son voisin, le parfumeur Vannier, en offrit vainement 900 francs. A la mort de Strauss il acheta l'orchestre pour 800 francs et le revendit plus tard 1,600 francs à Recappé. Les comptes de M. Double disent qu'il le paya 3,500 francs.

Mannheim fixe la mise à prix à 15,000 francs et la lutte s'établit entre le comte Pillet Will, le riche banquier et la marquise de Lambertye, qui finit par remporter la victoire en mettant au-dessus de 20,000 francs une dernière enchère de cent francs.

La pendule de l'apothéose de Louis XV, exécutée sur les ordres de Mme de Pompadour, dépasse largement la demande de l'expert, elle est adjugée à 27,000 francs au marquis de Trévise, qui la mettra sans doute dans son château de Sceaux.

La garniture de cheminée de Clodion, dont M. Double avait refusé 70,000 francs à Boys, fait 80,000 francs. La pendule seule, par Forestier, atteint 16,100 francs.

Le cartel de Roisin, 5,050 francs.

La pendule constellée de cailloux du Rhin, 10,100 fr.

Les girandoles de Turenne, à M. Henri Stettiner, pour 38,400 francs.

La pendule de Furet, conçue dans l'esprit de celle du nègre du boulevard Saint-Martin, adjugée à la marquise de Lambertye, 16,500 francs.

Enfin la pendule des Trois Grâces, de Falconnet, adjugée au comte de Camondo à 101,000 francs, après une lutte ardente contre le représentant de Richard Wallace.

Un tonnerre d'applaudissements éclate dans la salle. Les adjudications de six chiffres sont toujours saluées ainsi.

La cinquième vacation est terminée. Elle s'élève à 634,870 francs.

SIXIÈME ET DERNIÈRE VACATION. — 4 JUIN.

C'est la grande journée des tapisseries; la dernière, plus suivie encore que la première.

Chambrée des plus aristocratiques!

La salle est de très bonne heure envahie. MM. Eugène et Gustave Pereire, le comte de Rohan-Chabot, le prince Galitzin, Champfleury, le baron Davillier, le grand amateur du XVIe siècle, le marquis de Sommery, le prince Orloff, le baron Gustave de Rothschild, se casent comme ils peuvent. Tant pis pour les retardataires!

Mlle Grandjean, bien connue par son exposition du Trocadéro et par les jolies choses qu'elle a mises au musée des arts décoratifs, Mme Boiss, de l'île Saint-Louis, marchande aujourd'hui millionnaire, sont placées de chaque côté de M. Strauss, l'ancien chef d'orchestre, qui adore plus aujourd'hui les bibelots que les notes de musique.

De jolies demi-mondaines, Mlles Mangin, Angelo, Marie Lannoye et Alice Regnault, l'actrice qui possède maintenant le plus de maisons dans Paris.

L'exactitude est la politesse des commissaires-priseurs. — Pillet est ponctuel comme un chronomètre.

Il adjuge successivement :

Un lustre de cristal de roche à seize lumières (arrangement moderne), à M. Guenot, pour la somme de 55,000 francs. — Celui qu'avait la Du Barry à Versailles n'avait dans son temps coûté que 11,000 livres.

A M. J. Kann, pour 51,000 francs, les deux fontaines en plomb doré vendues par Recappé.

La console offerte en 1781 à Marie-Antoinette, achetée par une dame de la reine à la vente du mobilier de Versailles en 1793, retrouvée ensuite par le marchand Alibert, atteint un prix fantastique, comme tout ce qui a un passé plus ou moins établi. —24,000 francs !

Deux tapisseries de Beauvais, d'après Boucher, représentant les *Saisons*, 60,000 francs, à M. Henri Schneider. — Le *Serment d'Annibal*, à sir Richard Wallace; celle de *Don Quichotte*, 10,450 francs.

Les tapisseries : *le Jugement de Paris*, *le Festin de Cambyse*, *l'Enfance de Jupiter*, adjugées au baron Stieglitz, un Russe très riche et très collectionneur.

A Mme Boiss, pour 10,000 francs, le boudoir de la Duthé et pour le même prix le grand lustre des Amours en saxe à 28 lumières.

Les siéges, marquises, bergères, fauteuils et chaises de Beauvais du temps de Louis XVI, provenant du château de Fontainebleau, 51,500 francs.

Le splendide meuble de salon Louis XVI, couvert de tapisseries d'après Boucher, deux grands canapés, un petit à côtés arrondis et dix beaux fauteuils, 110,000 francs au premier marchand de tapisseries de Paris, à M. Lowengard, de la rue de Buffaut.

Le meuble de la chambre de Louis XIV, dix pièces des Gobelins, au riche banquier M. de Camondo, 100,000 francs.

Ces deux adjudications provoquent encore des applaudissements répétés. — Même à la vente du château de Vaux-Praslin, il n'y avait pas mieux !

La vente est finie. Depuis celle de la comtesse de Verrue, en 1736, on n'avait jamais rien vu de semblable.

On parlera longtemps encore de cette féerie en six tableaux.

XXXI

Andrieux et *Albert Wolff*. — Le sculpteur *Lafrance*. — Un billet à ordre de Duez. — Un portrait par Drouais et deux pastels de Mme Vigée-Lebrun. — Le beau Vaudreuil. — Aglaé de Polignac. Lady Parceval. — Les kakémonos de M. Guérineau. — Trois ventes en une seule : Hue, Herpin et Rougeron. — Galerie Christophe van Loo, de Gand. — Un Claude Lorrain payé 43,000 francs. — Fin de la liquidation Éverard.

10 juin.

J'ai depuis près d'un mois un arriéré colossal. Tous les regards étaient tournés vers la vente Double. Je me suis dirigé de ce côté, et pendant ce temps aucune salle ne chômait à l'hôtel. On liquidait au plus vite la *fin de saison*. — Aujourd'hui, devant le passé accumulé, je ne sais trop comment faire pour ne rien oublier. Le chroniqueur est souvent comme le pompier qui aperçoit plusieurs incendies et ne sait auquel courir. Suivons, tant bien que mal, pour nous en tirer, l'ordre chronologique des principales adjudications.

Lundi 16 mai. — La vente au profit de la famille *Andrieux*, organisée sous la généreuse inspiration d'Albert Wolff, a parfaitement réussi.

Relevons quelques-uns des dons :

Un dessin à la mine de plomb de Meissonier, vendu 4,500 francs.

Une *Stella* de Jules Lefèvre, 1,020 francs.

Une esquisse de Bonnat, d'après le *Silène* de Ribera, 300 francs.

Un dessin de Bouguereau d'une grande douceur de crayon, 700 francs.

Au *foyer de la danse,* par Gervex, 350 francs.

Une *Baigneuse*, de Vibert, 400 francs.

Un *Coup de sangle*, de Goubel, 1,020 francs.

Une nature morte de Vollon, 370 francs.

La *Cruche cassée*, du spirituel Édouard de Beaumont, 590 francs.

Le total s'élève au chiffre respectable de 68,000 francs !

Tu rides, ego fleo. — L'aquarelliste avait bien fait rire de son vivant avec ses pompiers et ses paysans endimanchés. — La veuve et les enfants pleuraient. Ils sont sortis d'embarras maintenant. Leur sort est désormais assuré. — Albert Wolff a fait une nouvelle bonne action.

JEUDI 19 MAI. C'est décidément la semaine de la bienfaisance. Les peintres ont tous un cœur d'or ! Vente au profit de la famille du sculpteur Lafrance — encore un jeune, enlevé à quarante ans à la suite d'une cruelle maladie. La mort fauche bien des talents en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-un.

Sorti d'un milieu assez humble, Jules Lafrance était arrivé par lui-même. En 1870, il avait obtenu, avec un *Samson*, le grand prix de Rome et il était allé rejoindre à la villa Médicis, que dirigeait alors M. Hébert, tout ce groupe d'élèves aujourd'hui arrivés : les sculpteurs Mercié, Allard, Noël, les peintres Ferrier, Marot, Machard et Luc Olivier Merson, l'auteur de la *Fuite en Égypte*, qui travaillait à ce moment à son premier tableau, intitulé les *Poupées*, que je lui avais demandé comme souvenir de mon voyage en Italie.

Lafrance avait fait un chef-d'œuvre : la statue de *Frédéric Sauvage*, pour Boulogne-sur-Mer; le buste d'*Alice Lody* et la *Justice et la Prudence*, qui décorent aujourd'hui le pavillon de Flore. Christofle, dont il avait exécuté le buste, lui avait demandé un grand surtout et les orfèvres de la rue de la Paix, Debus et Coulon, lui avaient commandé un service d'un goût ravissant et d'une conception très originale. Il avait choisi un Arabe pour la cafetière, une Chinoise pour la théière, une Bretonne pour le pot au lait, une Normande pour le beurrier, une Créole pour le sucrier.

Le brillant chroniqueur du *Temps*, Jules Claretie, le dépeint ainsi dans la préface du catalogue de sa vente :

« Je le rencontrais quelquefois dans cette réunion » d'amis qui s'appelle la *Macédoine*, et où Carolus Du» ran avait un jour porté le toast obligatoire pour fêter » le ruban rouge du nouveau macédonien. Jules La» france, très sympathique, avec ses yeux bleus, ca» chés parfois derrière un lorgnon blond, doux et fort, » n'était pas des plus tapageurs, mais des plus aima» bles. Il causait agréablement, mais tout bas. Ce » robuste m'avait fait l'effet d'un timide. Je ne l'en ai» mais que davantage. »

Vaincu par la maladie, il dut quitter son atelier de la rue d'Amsterdam pour subir dans une maison de santé la redoutable opération de la taille qui réussit très bien d'abord, mais à la suite de laquelle une fièvre purulente se déclara, comme cela arrive malheureusement trop souvent.

C'est entre les bras de son vieil ami Roger Ballu que mourut le pauvre Lafrance, laissant tous les siens dans un état fort précaire.

Les artistes savent combien ce mot est profond : « l'*art vit de misère*, » et ceux qui sont arrivés à

l'avenue de Villiers n'oublient jamais ceux dont le talent n'a pu dompter la misère.

Roger Ballu organisa une vente. Il s'adressa à tous, et son appel fut immédiatement entendu.

Appian envoya aussitôt deux paysages; *Aviat*, un coin de l'atelier de Jules Lafrance; *Félix Barrias*, les joujoux chinois; *Butin*, une marine; *Maxime Lalanne* un fusain. Il reçut en outre une tête d'enfant de Bouguereau, un dessin d'Ernest Hillemacher, étude pour son tableau *Tarpeia*, un dessin au crayon rouge de Lenepveu, une japonaise du japoniste Régamey, un souvenir de Capri, une marchande d'oranges de Sain, une terre cuite d'Ernest Barrias.

Toujours spirituel, Diaz adressa un *bon pour un portrait* qui s'est vendu 1,200 francs; je suis convaincu que l'acquéreur a fait là une bonne affaire. Le peintre s'exécutera largement. — M. Jules Chaplain, usant du même procédé, avait signé un *bon pour un médaillon*.

Les sculpteurs n'avaient pas oublié leur ancien confrère. — Parmi les envois que nous ne pouvons tous relever, il y avait : une cire de Franceschi, la *Mignon*, d'Hippolyte Moreau, l'esquisse de la statue de Berryer, épreuve unique de Chapu.

Comment voulez-vous qu'une vente composée ainsi ne réussisse pas?

Cela ne pouvait manquer.

L'addition des bordereaux s'est élevée à 26,000 francs.

LE 20 JUIN. Trois choses hors ligne dans cette vente de V.

Un très beau portrait du comte de Vaudreuil, par Drouais, et deux très jolis pastels par Mme Vigée-Lebrun; l'un de ces pastels représentait la duchesse de Guiche, et l'autre, lady Parceval.

Le comte de Vaudreuil, surnommé le *Beau Vau-*

dreuil, était grand fauconnier de France — une charge bien inutile à cette époque! En 1819, il mourut gouverneur du Louvre. Protecteur éclairé des arts, il contribua à la réputation de Mme Vigée-Lebrun, de Ménageot et de plusieurs célébrités artistiques de son temps.

Il avait dix-huit ans quand Drouais fit son portrait. Vêtu d'un habit à la française en velours bleu, culotte courte, manchettes et jabot en dentelles, il montre du doigt, sur une carte, l'île de Saint-Domingue dont son père était alors le gouverneur.

Ce magnifique portrait, daté de 1758, exposé au Salon de 1759 sous le n° 84 du livret, a été vendu 42,000 francs.

Le premier pastel était celui d'Aglaé de Polignac, duchesse de Guiche et de Grammont, née en 1708, morte en 1803.

Mme Vigée dit dans ses mémoires, en parlant d'elle, page 318 :

« Avant la Révolution, la duchesse de Polignac vint chez moi et j'ai fait plusieurs fois son portrait, de même que celui de la duchesse de Guiche. La plupart de ces portraits, notamment celui que j'ai fait au pastel, de la duchesse de Guiche, et qui est chez Mme la comtesse de Vaudreuil, aurait servi parfaitement de modèle pour représenter une des Grâces. »

Plus loin, elle raconte qu'étant entrée un matin sans être attendue dans l'appartement de la duchesse de Guiche, celle-ci, qui finissait de s'habiller, fit un mouvement si gracieux en croisant les bras sur ses seins, qu'elle la supplia de rester ainsi et de lui permettre de faire son portrait. C'est alors qu'elle fit ce pastel signé : *Lebrun*, 1784, où elle est représentée portant un coquet costume de paysanne à corsage rouge, décolleté, laissant les bras nus. Les mains croisées sur la poitrine retiennent un fichu de gaze qu'elle a négligemment

posé sur les épaules. Les cheveux blonds et bouclés de la duchesse de Guiche sont en partie cachés par un bonnet en dentelle serré sur la tête par un ruban bleu.

Ce pastel délicieux, d'une fraîcheur veloutée de coloris, d'un *ragoût* extraordinaire, a été adjugé par Mᵉ Pillet à un amateur de haut goût, pour la somme de 16,000 francs!

L'autre pastel était le portrait de lady Perceval, Irlandaise, amie intime des émigrés de l'époque. Le pastel, daté de 1804, a été fait pendant son séjour à Londres par Mme Vigée-Lebrun, qui nous montre la belle lady en buste, les cheveux blonds retenus par un ruban de velours noir bordé de perles, et vêtue d'une robe noire légèrement ouverte et garnie d'une collerette de dentelles.

Lundi 23 mai. Vente des kakémonos ou stores peints sur soie, de M. Abel Guérineau, un architecte attaché à la mission militaire du Japon et qu'il a rapportés du Japon. — Inutile de dire qu'il s'agissait d'une collection choisie, que la situation de M. Guérineau lui permettait de faire mieux que personne. — C'étaient des objets d'étude dont il se séparait, après en avoir tiré des documents précieux pour l'histoire de l'art décoratif dans l'extrême Orient.

Les artistes sont infatigables dans leur dévouement. Leur charité fraternelle ne se lasse jamais, disions-nous tout à l'heure, et il faut encore le répéter à leur louange; car M. Boussaton, cet infatigable délégué de l'Association des peintres, a encore présidé, comme il le fait depuis trente ans, la vente installée par le comité au profit des familles des peintres Hue, Herpin et Rougeron.

C'est une bonne idée d'avoir groupé ainsi, en une

seule, les trois ventes projetées. Au lieu de trois tableaux, les peintres n'en ont envoyé qu'un — trois fois plus grand, voilà tout, et le public en a profité.

Désormais, du reste, le comité de l'Association fondée par le baron Taylor, et aujourd'hui présidé par M. du Sommerard, a décidé que des ventes régulières auraient lieu chaque année au profit des artistes décédés sans fortune, — mais qu'il ne serait plus alloué que des rentes aux héritiers. De cette façon, le capital social grossira sans cesse, au fur et à mesure que s'éteindront les pensions. C'est une heureuse innovation qui va beaucoup fortifier la réserve de la caisse artistique.

Pour cette vente, les envois ont été très nombreux. Ils étaient connus, du reste, déjà par leur exposition aux Mirlitons et au cercle de la rue de Volney.

Nous serons très bref.

Bastien Lepage s'était fait représenter par l'esquisse de son tableau du Salon de 1880.

Baudry, par une tête d'Alcide pour le plafond de la Cour de cassation et la figure de la Jurisprudence du tableau qui lui a valu cette année la grande médaille d'honneur.

Bonnat, par un dessin : le portrait de Victor Hugo.

Élie Delaunay, par une esquisse du tableau de Diane de Poitiers présentant à Henri II les trois grands architectes de la Renaissance : J. Cousin, Jean Goujon et Philibert Delorme.

Félix Régamey, par un fusain rehaussé de pastel, une serre japonaise, — parbleu !

Harpignies, par un *Torrent au Saut-du-Loup* (Allier), cet Allier qui lui vaut ses plus beaux succès.

Antony Serres, par l'Année 1871 ou le Triomphe de M. Thiers et de la République, — Salon de 1880.

Et, pour clore cette rapide nomenclature :

Le ministère des beaux-arts par trois statuettes en

biscuit de Sèvres, dans le style du XVIIIe siècle : une Baigneuse, la Belle Provençale et la figure du surtout de Bacchus.

MERCREDI 25 MAI. Décidément, 1881 est l'année des tableaux anciens. Jamais les ventes n'ont été aussi suivies et aussi importantes. La mort impitoyable est venue surprendre beaucoup de collectionneurs au milieu de leur tâche.

La galerie de M. Christophe Van Loo, de Gand, a passé sous le marteau, — quarante tableaux, tous morceaux de choix des maîtres flamands sortant des collections célèbres. — Th. Patureau, comte de Morny, Surmondt, Van Saceghem de Gand, Pierard de Valenciennes, et beaucoup d'autres.

De charmantes œuvres :

Adrien Van Ostade. Le *Trio flamand*, qui provenait de la collection Kalbrenner. Un concert rustique improvisé par un chanteur, un violoniste et un joueur de flûte. Acheté 17,100 francs par l'expert Victor Leroi pour le musée de Bruxelles, dont il est le pourvoyeur attitré. — Bien érudit cet expert, que nous avons vu à l'œuvre, à la vente Demidoff, à Florence!

Adrien Van de Velde. La *Sortie de la bergerie*, datée de 1662, payée 10,000 francs, mais aussi on pouvait suivre ce tableau depuis un siècle. En 1761, il était chez le comte de Selle, en 1779 chez M. Verhulst, en 1782 chez M. Le Bœuf, en 1791 chez M. Castlemore, puis dans le cabinet du comte Hane de Steenhuyse.

Willem Van de Velde, son frère. Une marine signée et datée de 1672, chef-d'œuvre de transparence et de limpidité. Venait du comte de Morny; vendue 22,500 francs.

Philippe Wouwermans. *Halte de chasseurs* décrite dans le catalogue raisonné de Smith, ouvrage qui a

aujourd'hui la plus grande autorité, 10,000 francs.

Total : 216,616 francs. Allons, la caisse des amateurs n'est pas encore vidée. Le Pactole roule toujours des flots d'or.

Pour l'histoire de la curiosité en 1881, relevons quelques chiffres du grand livre de l'hôtel Drouot.

Les tableaux de la galerie de Ganay, dont j'ai précédemment parlé, ont été presque tous achetés par M. Rutter : le paysage de Claude Lorrain, 43,000 francs ; la *Décollation de saint Jean Baptiste*, d'Albert Durer, 6,500 fr. ; la *Sainte famille*, de Jean de Mabure, 5,500 francs. — En tout 60,625 francs les sept tableaux.

L'évangéliaire de Charlemagne, petit in-folio que j'ai décrit, a valu presque rien, 30,100 francs seulement.

La deuxième vente des tableaux modernes de M. Everard, qui a eu lieu le 20 mai, a produit 146,790 francs ; la troisième, qui s'est faite le 28, avec M. J. Hollander, de Bruxelles, comme expert, et qui ne comprenait que des toiles anciennes, a réalisé aussi un assez joli chiffre. — Nous considérons cette liquidation comme finie. — Autrement, ce serait un peu trop longtemps occuper le public de son inventaire.

XXXII

On part. — Un amateur d'instruments de musique. — L'École de Crémone : Antoine Stradivarius et Guarnerio del Gesu. — Les luthiers de Brescia. — Victor Papeleu. — Le *Polichinelle* de Vollon. — Bibliothèque Didot. — Statues du château de Ménars : Adam l'aîné, Vinache, J.-B. Pigalle, Verbeck, Jacques Bousseau, Jean-Baptiste Lemoyne. — Un *Lenain* volé et rendu.

22 juin.

L'hôtel Drouot devient désert. Ses portes ne sont plus qu'entre-bâillées. Le grand prix de Paris est la date officielle de la clôture dans son calendrier. Nous sommes à la dernière semaine des ventes. La pluie de catalogues a cessé. On songe déjà à la retraite à la campagne, ou au départ pour les eaux. Les bibelots n'ont plus qu'un intérêt médiocre. Ils s'effacent devant *Tristan*, *Scobell* et *Foxall.* Le collectionneur se prépare à partir en villégiature ; les tableaux de l'hôtel des ventes pâlissent devant ceux de la nature. Le chroniqueur réunit ses notes pour envoyer du bord de la mer ses articles sur la philosophie des beaux-arts. Paris ne sera bientôt plus à Paris. Il sera à Trouville, à Dieppe, à Vichy ou à Luchon. Les marchands, à qui leur commerce ne crée pas de doux loisirs, suivront la piste des amateurs.

Voici cependant, dans la salle n° 4, une animation extraordinaire. — On y vend la collection d'un grand

ami du violoniste Alard, M. d'Émonville d'Abbeville, qui était un amateur passionné des instruments des grands maîtres italiens, ces admirables luthiers de Crémone et de Brescia. Le petit-fils de Nicolas Lupot, le Stradivarius moderne, M. Gand, et son associé, M. Bernardel, deux facteurs célèbres de la rue Croix-des-Petits-Champs, ont été chargés de présenter cette collection aux enchères et d'en dresser le catalogue, sous la responsabilité de leur autorité incontestable en pareille matière.

La foule est nombreuse et empressée. Le petit Sivori, qui est un grand maître, coudoie le marquis d'Oria qui est un collectionneur célèbre. Le prince de Chimay et le comte de Berthier se penchent sur les vitrines pour mieux voir Ismaël Diepdal, le professeur, cause avec Marsiek. M. Chouquet, le conservateur du musée du Conservatoire, donne son avis au comte de Janzé. Pingrié, un amateur de première force, l'un de mes plus vieux amis, que nous avions surnommé *Pitchpin* dans notre jeunesse, discute avec MM. Chardon et Sylvestre. Il y a le groupe des artistes : Alard, Trombetta et Loys : celui des amateurs Galley, Vidal, Leneveu et Dusseuil, et dans la pénombre le chœur des luthiers : Germain, Mirmont et Voisin.

La première pièce *mise sur table* est un violon d'Antoine Stradivarius, portant collée au fond la vraie légende : *Antonius Stradivarius Cremonensis faciebat anno 1715*, avec le signe ordinaire (A*S).

C'est un violon dont la perfection de forme ne laisse rien à désirer. Le dernier élève des Amati en a étudié les épaisseurs et déterminé les voûtes avec cette science qui n'a jamais été égalée. Les ouïes ont été habilement coupées, la volute sculptée hardiment; le fond, la table sont dans un rapport parfait d'harmonie. Tout est admirablement équilibré. Les contours se dessinent avec

une pureté qui n'a pas été dépassée depuis plus d'un siècle. Les tasseaux et les éclisses sont taillés dans du bois de saule. Le violon de Vieuxtemps n'était pas mieux fait et celui de Sivori ne vaut pas mieux.

C'est un modèle — de l'avis de tous ! Cela se vendait quatre louis d'or à Crémone, en l'an de grâce mil sept cent treize ! et l'on disait alors riche, non comme Crésus, mais comme Stradivarius. — En 1881, cela vaut *quatre mille six cent cinquante francs*, prix auquel le marteau de Me Charles Pillet s'est arrêté pour frapper ce petit coup sec que vous connaissez.

Vient ensuite un autre *Stradivarius* de 1714; encore une bonne époque, car la décadence du maître, qui vécut jusqu'à quatre-vingt-douze ans, n'arriva qu'en 1730. — Adjugé, celui-là, 4,600 francs.

Après, un violon de Joseph *Guarnerius*, surnommé *Guarnerius del Gesu*, élève et continuateur de son maître Stradivarius, dont il n'est jamais arrivé à trouver la sonorité extraordinaire. Il faut dire aussi que, d'après la légende, il fit en prison quelques misérables produits avec des bois défectueux que lui fournissait la fille du geôlier dont il était amoureux. Cependant Paganini, qui possédait un Guarnerius, avait su obtenir de son instrument des effets merveilleux dans les concerts où la salle croulait sous l'enthousiasme du public. — Adjugé, 2,020 francs.

Un violon de *Carlo Bergonzi* (qui longtemps avait passé pour un Stradivarius dont il portait l'étiquette), très beau, mais réparé habilement dans le dos, n'obtient que 3,050 francs.

Arrive ensuite l'école des luthiers de Brescia, avec deux violons de *Gio-Paolo Maggini*, dont l'un, ayant appartenu à Pixis, se vend 805 francs, et l'autre 1,210 francs. Un *Jean-Baptiste Rugger*, très soigné de facture, trouve acheteur à 1,150 francs.

On s'arrache les archets de Tourte à 300 francs, puis on passe aux imitations de J.-B. Vuillaume, de Paris, aux altos de François Lejeune, aux violons de Médard, de Fent et de Breton.

Et la vente s'achève ainsi.

Un travailleur robuste, courbé sous le poids des années, le peintre Victor de Papeleu, est mort récemment à Gand. C'était un artiste fécond et délicat, doué de grandes qualités, négligeant la convention et trouvant l'effet juste.

MM. Léon Tual, comme commissaire-priseur, et M. G. Meunier, comme expert, ont été chargés par sa famille de vendre les œuvres qu'il avait laissées.

Ce fut un grand voyageur. Il avait fait plus de chemin que le Juif errant de la légende.

Il avait remonté le Nil jusqu'à Assouan; il avait parcouru la Syrie; il avait gravi le mont Sinaï; il était allé à Athènes et à Constantinople; il avait parcouru la Belgique, peignant ses splendides pâturages; il avait vu et étudié les fermes de la Hollande et les types primitifs de Douarnenez, d'Audierne et de Pont-Croix.

Il était aussi le peintre de Paris, de ses promenades, de ses boulevards et de ses quais. Billancourt, les Champs-Élysées, le jardin des Tuileries, la place de la Concorde, le Pont-Neuf, la Madeleine, étaient représentés dans cette vente par des études excellentes et fines de ton.

L'idée et la chose exprimée, toujours en harmonie, ne se regardent pas avec étonnement dans les tableaux de Papeleu, comme dans la peinture de certains artistes que je ne citerai pas.

Saint-Raphaël a été pour lui une source inépuisable d'enthousiasme et d'émotions dont les tableaux de cette

vente nous livrent le secret. Il avait saisi Saint-Raphaël sous tous ses aspects : le port et les barques, la ville et la vieille batterie, les pêcheurs et les rochers, le bord de la mer, le golfe, l'église et le manoir du chanoine. C'était l'historien du petit pays d'Alphonse Karr.

Dans la vente de M. Lepel Cointet, un ancien agent de change, qui a eu lieu vendredi 10 juin, j'ai vu reparaître l'un des succès du Salon de 1873, le *Polichinelle*, de Vollon. Vous en souvenez-vous? Au milieu d'un entassement d'oranges, de boîtes de dragées, gît un beau polichinelle, à la trogne rouge, qui roule à terre sans prendre garde qu'il va salir son beau costume de soie bleue. Ce tableau a un miroitement qui étonne et qui séduit. Il se détache d'un fond de cuir qui est une trouvaille.

Je ne sais quel est l'amateur bien avisé qui aura cueilli cette perle, mais, sans le connaître, je lui fais à l'avance mon sincère compliment.

Tous les ans, la saison se ferme sur une vente des livres de feu Ambroise Firmin-Didot. Quand il n'y en a plus, il y en a encore! — Précieux manuscrits du quatorzième siècle, avec miniatures admirables de Jean Cousin, incunables, impressions des Alde, des Estienne, des Geoffroy Tory, des Étienne Dolet, éditions originales de Corneille, ballets composés par Molière, pourquoi ne restez-vous pas comme de pieuses reliques de famille, entourées d'estime et de vénération chez les descendants enrichis du bibliophile Didot? Ils ont cependant vendu dernièrement plusieurs millions l'*Almanach Bottin* et se préparent à vendre la *Mode illustrée*. — N'est-ce pas assez? — Non! On annonce, pour le printemps 1882, la quatrième partie de la bi-

bliothèque, les manuscrits relatifs à la théologie et à la jurisprudence, ainsi que la série des livres avec figures sur bois. *Auri sacra fames!*

10 JUIN. Tous les amis des arts se souviennent certainement du bruit qui s'est fait au sujet des revendications par l'État des marbres du parc du château de Ménars, près de Blois.

Le ministre des beaux-arts prétendait que ces groupes, vases et statues, exécutés de 1760 à 1764, sur l'ordre de Louis XV, pour la marquise de Pompadour, alors en pleine faveur, afin d'embellir sa résidence royale, avaient été, sans aucun droit, distraits du domaine public par son frère le marquis de Marigny, ordonnateur des bâtiments du Roy et propriétaire du château de 1761 à 1781.

Il en exigeait la restitution immédiate.

Le tribunal de Blois d'abord, le 18 août 1880, et la cour d'appel d'Orléans, ensuite, le 23 décembre de la même année, déclarèrent que le domaine était un lieu privé et que tout ce qui avait été fait pour sa décoration ne pouvait en être détaché.

Le propriétaire nouveau, M. Watel, le riche conseiller municipal, pour éviter le retour de ces ennuis, résolut alors, d'accord avec son vendeur, le prince de Beauffremont, de livrer aux enchères publiques ces œuvres remarquables et bien connues de la statuaire française du milieu du XVIIIe siècle, si rares à trouver, en dehors de nos musées et de nos monuments publics.

Voilà pourquoi tous les amateurs et tous les marchands célèbres s'étaient donné rendez-vous, le 10 juin, sous les verdoyants ombrages de ce parc séculaire pour assister, sur place, à cette vente unique en son genre, présidée par Me Dubourg et M. Charles Georges,

expert, qui a fait illustrer le catalogue de fort belles photographies.

Déjà, du reste, en 1785, il avait été question de vendre les marbres des très célèbres maîtres. Basan en fit, à cette époque, sans succès, un catalogue accompagné de gravures au trait, devenu aujourd'hui une rareté bibliographique possédée seulement par quelques privilégiés.

La lutte a été chaude et vive.

L'*Abondance*, sous les traits de Mme de Pompadour, a ouvert le feu. Charmante et gracieuse, d'une grande souplesse de modelé, d'un mouvement élégant et léger, cette statue, sculptée par Adam l'aîné, élu professeur de l'Académie en 1744, qui en exposa le plâtre au Salon de 1753 sous la désignation : l'*Abondance versant ses dons sur la terre* ne fut achevée que cinq ans plus tard, en 1758.

A peine recouverte d'une draperie flottante qui la laisse à demi-nue et permet d'admirer toute l'élégance de ses formes si royalement appréciées, la divinité court, légère et souriante, en semant sur son passage des fleurs, des bijoux, des pièces d'or sortant d'une corne inépuisable — celle de Louis XV sans doute.

Bien qu'ayant souffert des intempéries des saisons, et malgré de petites taches sur la figure, cette statue, certainement très bien conservée, nous a paru l'une des manifestations les plus heureuses de l'art décoratif des jardins que nous ayons pu voir depuis longtemps.

Commandée par Louis XV pour le château de Choisy, résidence de Mme de Pompadour, elle fut alors payée le prix excessif, pour le temps, de 10,000 livres. Elle a été adjugée 76,000 francs à M. Rutter, un riche marchand anglais, à peu près retiré des affaires aujour-

d'hui et qui a opéré, dit-on, pour le compte de M. Alphonse de Rothschild.

Elle ne sortira donc pas de France et devra probablement orner, avec les autres acquisitions qui vont suivre, les avenues du château de Ferrières.

L'*Aurore*, de Jean-Joseph Vinache, est également personnifiée par la belle marquise, qui, gracieusement posée sur une nuée, ne cherche pas plus que Vénus à dissimuler ses attraits enchanteurs. — Sa main gauche tient une torche où s'allument les premiers feux du jour, la droite laisse tomber des fleurs sur la terre — image de la rosée bienfaisante du matin.

Voilà une œuvre qui, représentant le *Matin*, pourrait inspirer un pendant au charmant madrigal de Sainte-Aulaire, qu'on aurait pu graver au bas d'une statue du *Soir*.

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma muse;
Elle serait Thétis — et le jour finirait!

La terre cuite du *Matin* a été exposée au Salon de 1746. M. Henri Stettiner, le grand marchand de la rue de la Chaussée-d'Antin, est désormais le propriétaire de cette belle statue qu'il a su, avec beaucoup d'intelligence, acquérir pour la somme de 61,050 francs.

Deux *vases Médicis* d'une grande élégance de galbe, l'un de Jean-Baptiste Pigalle et l'autre de Verbeck, de la hauteur de cinq pieds six pouces, comme disait Basan, ont été ensuite mis en vente. Il y avait bien des amateurs pour ces deux pièces, pouvant rivaliser avec les plus beaux modèles de Versailles et des Tui-

leries. Ornementation, du reste, d'un goût parfait; enroulement de guirlandes de pampres, mascarons et satyres, et les anses formées de têtes de boucs et de béliers.

M. Watel, le nouvel acquéreur du château de Ménars, n'a pas voulu s'en séparer. Il a soutenu toutes les enchères jusqu'à 95,000 francs.

Les deux vases Médicis resteront au château.

Un groupe de trois figures : *Flore*, *Zéphire et l'Amour*, commencé par René Fremin et achevé par Jacques Bousseau, élève de Nicolas Coustou.

La déesse du Printemps est assise. Elle se tourne, gracieuse et souriante, vers Zéphire — un beau jeune homme presque nu — qui arrive gai et léger, les cheveux agités par la brise, et des roses dans les mains. Il s'arrête un instant dans sa course rapide. L'Amour est à leurs pieds, tenant une poignée de fleurs.

Adjugé à M. Rutter, 92,000 francs.

La *Crainte des traits de l'Amour*, par Jean-Baptiste Lemoyne.

Elle est bien gracieuse, cette jeune fille aux prises avec l'Amour. Le petit dieu malin, une flèche à la main, désigne du doigt l'endroit où il va frapper. L'innocente, la gorge et les épaules nues, protège son cœur et cherche à parer de la main le trait qu'il va diriger contre la pauvrette !

Sous le titre de la *Crainte*, le modèle de cette statue en terre cuite fut, sous le n° 229, exposé au Salon de 1771.

Adjugé à M. Rutter, déjà nommé (comme on dit dans les palmarès des distributions de prix), pour la somme de 64,000 francs.

Enfin, la reproduction de la *Vénus de Médicis*, in-

terprétée par J.-C. Clérion, a été reprise à 1,105 francs par M. Watel; un fragment du buste de Turenne, à 1,160 francs, à M. Guénot, et le buste de Condé, très dégradé, la moitié de la figure enlevée, 5,250 francs au même.

Les copies d'antique n'ont eu aucun succès : la statue d'Auguste et les quatre bustes d'empereurs romains n'ont provoqué aucune enchère élevée.

En tout, 401,760 francs.

Et le Louvre n'a rien acheté. L'État boudait sans doute ; c'est fâcheux. Le gouvernement est un être impersonnel, il ne doit pas avoir de rancune.

Un tableau volé! au musée du Louvre. Il ne s'agit certainement pas du *Radeau de la Méduse*, puisque le voleur, couvrant sans doute son larcin d'un grand manteau espagnol, a dû l'emporter sous son bras. — mais d'une toute petite toile de vingt centimètres, placée dans la salle de l'école française où se trouvent les Léopold Robert : les *Joueurs de cartes*, de Lenain! — Une perle très appréciée par les amateurs, d'un ton fin et d'une composition très spirituelle.

Les gardiens, ce jour-là, étaient à leur poste moins nombreux que de coutume. Beaucoup d'entre eux avaient dû quitter leur service pour suivre le convoi de Mme Turquet.

Grand émoi au Louvre! Lettres, avis, dépêches, sont expédiés immédiatement aux brocanteurs et aux marchands. Mais comment le signaler, ce petit tableau? Il n'a jamais été gravé, il n'a pas été reproduit par le diagraphe, c'est-à-dire par le calque.

On fait cependant comme on peut, tant bien que mal, une description rapide, et l'enquête commence.

Lundi, un commissionnaire discret apportait à M. de Tauzia, l'un des conservateurs, un paquet soigneuse-

ment ficelé et emballé avec la mention : *envoi personnel;* puis il se retira rapidement.

M. de Tauzia eut une folle joie en l'ouvrant! Il faillit tomber à la renverse.

C'était le Lenain qui, comme l'enfant prodigue, rentrait au logis!

Le voleur — un homme du monde — avait eu un remords.

XXXIII

Le docteur Colson de Noyon. — Un peu d'algèbre et de numismatique. — La république romaine. — Le *Haut* et le Bas-Empire. — Monnaies royales et baroniales. — Autographes. — Devise de Sarah Bernhardt. — Opinion de Mirabeau sur les financiers. — Le baron Muffling. — Lyrisme du peintre David. — La passion des orchidées.

1er juillet.

Connaissez-vous l'algèbre?

— Non! ma foi, non! Je n'ai jamais pu, comme un polytechnicien, mordre à cette science ingrate.

Alors, n'achetez par de médailles, car MM. Rollin et Feuardent, les experts attitrés des antiques, l'ont appliquée désormais à la numismatique.

Ils ont inventé, en effet, une classification spéciale, à eux, où reviennent sans cesse de véritables formules de trigonométrie.

Dans le catalogue des Antiquités du docteur Colson, de Noyon, le degré de rareté ou de conservation des médailles est partout indiqué de la sorte :

	R^4, G. B. T. B.
ou	R^2. O. R. T. B.
ou bien encore	AV^4. F. D. C.

Au moins faudrait-il mettre à chaque catalogue un index pour que le lecteur puisse saisir la valeur de

chaque lettre ; sans cela, ce sont bien souvent des hiéroglyphes que ces signes impossibles à déchiffrer exactement.

Malheureusement, MM. Rollin et Feuardent ont une clef — qu'ils gardent pour eux et les leurs ; — quant aux autres, ceux qui ne sont pas initiés,

Odi profanum vulgus et arceo...

Telles sont les réflexions que je me suis faites en examinant cette très curieuse et très savante collection qui tient si peu de place et qui exige tant de savoir (1).

C'est un puits de science, ce docteur Colson, un érudit vieilli dans l'étude, l'un des doyens de la numismatique qui, depuis tantôt un demi-siècle, a réuni plusieurs milliers de spécimens de monnaies grecques et romaines, et les types les plus curieux parmi les monnaies françaises.

C'est un fort des forts parmi les Cohen, les Longpérier et les Saulcy ; il a commencé ses cartons à une

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, et pour ne pas laisser nos lecteurs dans un état cruel de perplexité, nous avons demandé, pour eux, à MM. Rollin et Feuardent, la traduction de ces caractères cabalistiques, afin qu'ils puissent les expliquer aisément, s'il leur tombe sous la main un autre catalogue de numismatique !

R^4. — G. B. — T. B. veut dire quatrième degré de rareté, grand bronze, très beau. — On classe ainsi la rareté : L'échelle est divisée en huit degrés, notés par des numéros ; R^1. est voisin du *commun ;* R^8. confine aux pièces presque uniques.

R^2. — OR., T. B. s'explique ainsi : *Rareté, degré 2 or* et *très beau.*

A. V^4., F. D. C. — A. V. est ici pour A. U., *aureum*, or, et le chiffre 4 est la *quatrième grandeur* d'après l'échelle de Mionnet, qui a 100 millimètres de diamètre et dix-neuf cercles de différentes grandeurs. F. C. D est l'abrégé de *fleur de coin.*

Il y a d'autres signes encore : E. L. *Electrum;* O. R^m. *médaillon en or;* A. R^m. *médaillon en argent ;* M. B. *moyen bronze ;* P. B. *petit bronze ;* Q. quinaire ou troisième grandeur. Les trois mots : médaille, médaillon et quinaire désignent, en termes d'antiquaire, les trois modules différents des monnaies, frappées en or ou en argent, à Rome et dans l'empire romain.

époque plus difficile qu'aujourd'hui. La science n'était pas faite encore. Les erreurs s'accumulaient et les imitations n'étaient pas hardiment démasquées par les Rollin et Feuardent, la terreur des contrefacteurs.

Il y a de tout dans ce cabinet de médailles, malgré la vente des monnaies royales déjà faite avec un grand succès en février 1868.

D'abord les beaux types grecs de Thrace, de Campanie, de Thessalie, d'Épire, de Bithynie, avec la belle médaille de Syracuse en argent, si connue, représentant d'un côté la tête de Proserpine couronnée de roseaux et entourée de dauphins ; de l'autre, un personnage conduisant un quadrige au galop. Au-dessus, vole une Victoire tenant une couronne, A. R[10]. T. B., disent MM. Rollin et Feuardent.

Si je ne craignais pas de passer pour un profane, je souhaiterais, pour m'en faire une belle épingle de cravate, posséder cette belle épreuve A. R[10]. T. B ! Ce qui veut dire une rareté arrivée à une n^{me} puissance.

Arrive ensuite le défilé des Ptolémées d'Égypte, puis les rois de Syrie, les Séleucus, les Démétrius, les Alexandre, les Antiochus : *Basileos, Antioxou Philopatros* (Antiochus Philopator), comme nous disions, en grec, jadis, en quatrième !

La série des *Consulaires* ne laisse rien à désirer pour ceux qui aiment l'histoire romaine. Tout le *De viris* y passe : les Ménélas, les Cæcilia, les Scylla, avec de beaux revers ; dans un quadrige, les Dioscures au galop, le fronton du temple de Preneste, Énée emportant Anchise, et des Gladiateurs combattant dans l'arène.

Nous voici à la fin de cette république romaine qui avait civilisé le monde entier.

L'empire apparaît, le *Haut Empire romain*, comme dit M. Duruy, le collaborateur de Napoléon III. Le défilé est des plus curieux.

Voici *Jules César* et *Marc-Antoine*, frappés dos à dos.

Brutus a pour revers un bonnet de la liberté entre deux poignards.

Julie, la femme d'Agrippa, sous les traits de Diane.

Caligula, sur une estrade, haranguant les soldats.

Claude, accolé à la statue de l'Espérance.

Néron, jouant de la lyre — entre deux crimes sans doute.!

Agrippine, sa mère,. *Fulvie*, la femme d'Antoine, et *Livie*, celle d'Auguste.

Puis, tous ces fantoches au sceptre éphémère, *Galba*, qui règne huit mois, *Vitellius*, deux mois, et *Othon*, trois mois. O ironie! ce dernier a pour revers : la *Sécurité*, debout.

La décadence marche maintenant à grands pas. Le grand empire romain craque de toutes parts. Nous ne tarderons pas à entrer dans le Bas-Empire et à nous promener dans la boue.

Ils sont curieux, tous ces empereurs et toutes ces impératrices, voulant passer à la postérité avec des emblèmes variés, images de leurs idées, de leurs désirs ou de leurs tendances.

Des artistes habiles ennoblissent les types qu'ils reproduisent. Les légendes du revers de ces médailles ne sont que des flatteries ou les symboles des plus audacieux mensonges. Les faits contredisent cette numismatique comme une ironie. Elles ont toujours, dans tous les temps de despotisme, le même caractère, les vérités officielles.

Titus se fait frapper au revers avec une Rome assise sur un bouclier, — *Julie*, sa fille, avec Vénus.

Domitius, avec un esclave germain enchaîné.

Trajan, avec un Dace assis devant un trophée.

Adrien, avec une Victoire, une Félicité et une Fortune, — rien que cela ! — *Sabine*, sa femme, avec la Concorde et la Piété. C'est plus modeste.

Antonin, avec une massue et un caducée en sautoir. — *Faustine*, sa femme, avec la Victoire l'enlevant sur une gloire.

Marc-Aurèle, avec la Clémence, représentée par un bûcher à quatre étages.

Faustine, jeune, avec des attributs très variés : un bûcher *orné*, Vénus Génitrix, un paon qui plane, la statue de la Santé, ce qui est prudent, et, ce qui ne gâte rien, la Pudeur.

Lucius Verus tient à avoir un brasier. Pas très tendre cet empereur, du reste.

Lucille, sa femme, avec Vénus, s'appuyant sur Cupidon, près d'un autel allumé. Très significatif, cet emblème.

Crispine, la femme de Commode, avec la Joie debout.

Septime Sévère, avec le cirque et une galère au milieu; légende : *Lætitia temporum*, autrement dit : *Tout à la joie*. Pas si sévère que cela, Septime.

Caracalla, avec une Diane dans un bige conduit par des taureaux.

Mais il faut s'arrêter ici, cela nous entraînerait trop loin.

Que de souvenirs elles évoquent ces monnaies de notre pays. Toute l'histoire de la France est là depuis dix siècles. Que de désastres elles rappellent ! Que de grandeurs elles inscrivent sur leurs faces ! Si elles pouvaient parler ces petites pièces usées, frottées, brisées, en or, en argent ou en cuivre, dire dans combien de

pourpoints ou d'escarcelles elles ont passé, les curieux romans que l'on pourrait écrire sous leur dictée ! — Combien ont séjourné des siècles, reléguées dans la terre, cachées dans les murs, enfouies dans des cheminées ! — Que de convoitises elles ont soulevées, que de mauvaises actions elles ont pu provoquer. L'or, dit-on, est une chimère. J'en conviens, mais pour ceux qui n'en ont pas.

Elle est bien complète cette série qui s'ouvre à l'année 814 et ferme en 1760. Toutes les monnaies sont représentées par les plus beaux échantillons — une *obole* de Pépin d'Aquitaine, un *denier* de Charles le Simple, une *piécette* d'Eudes, une *obole* de Louis VII, une *chaise* d'or de Philippe le Bel, un *gros tournois* de Louis X, un *aignel d'or* de Philippe V, un *écu d'or* de Philippe de Valois, un *gros blanc au lis* de Jean le Bon, un *franc à pied* de Charles V, une *florette* de Henri Ier, un *petit blanc* de Charles VII, un *écu au soleil* de Louis XII, un *dizain* de François Ier, un *demi-teston* de Henri II, un *sol parisis* de Charles IX, un *double sol* de Henri III, une pièce de *quinze deniers* de Louis XIII, un *liard* de Louis XV !

Et pour finir cette nomenclature déjà longue des médailles du docteur Colson, qui, pendant toute la semaine, se sont dispersées, dans la salle 5, sous le marteau de M. Delestre, le commissaire-priseur des érudits, citons toute la série de ces puissants seigneurs de la féodalité, petits roitelets qui avaient droit de haute et de basse justice, faisaient battre monnaie, pendaient haut et court, tenaient le roi de France en échec quand ils ne le retenaient pas prisonnier, comme le duc de Bourgogne avec Louis XI. — Beaucoup sont là ; Jean sans Peur, Thibaut de Champagne, Hugues de Châlons, Charles le Téméraire, Conan-Mériadec, duc de Bretagne, Gui de Saint-Paul, Jean de Flandre, Guillaume l'In-

sensé; Bertram, évêque de Metz, Enguerrand de Créqui, et toutes ces princesses qui ont leur page dans l'histoire ou dans le roman : Jeanne de Ponthieu, Berthe de Souabe, Éléonore de Vermandois, Marie de Blois et Marguerite de Constantinople.

Il faut bien l'avouer, dans cinq cents ans, avec le système décimal, ce sera un peu plus facile, pour les collectionneurs de l'époque, de réunir toute la série des monnaies frappées en France en l'an de grâce 1881.

Bien maigre, en somme, le menu de la semaine. L'hôtel ferme peu à peu chacune de ses salles. Étienne Charavay n'a pas craint cependant de faire lundi sa dernière vente de la saison. Il connaît son public qui lui restera fidèle de près ou de loin : *for ever!*

Elles sont toujours amusantes ces lettres des ventes d'autographes. Bien des gens s'y montrent en déshabillé, et, comme ils ne posent pas pour la galerie, ils disent des choses qui les peignent sur le vif.

Glanons çà et là quelques citations intéressantes :

Bazaine écrit à un général le 15 juin 1862. Il demande à aller au Mexique comme général de division :

J'ai fait la guerre en Espagne de 1835 à 1839. La langue espagnole m'est familière. Je crois avoir de l'expérience, car j'ai beaucoup guerroyé. Enfin je serais heureux d'être utile à l'empereur.

— Et à lui, car on sait qu'il en revint riche, marié et maréchal.

Sarah Bernhardt écrit sur du papier à entourage violet orné de son chiffre avec sa devise : *Quand même*.

David le grand peintre, l'auteur de l'*Enlèvement des Sabines*, trace le programme de la fête du 10 août au

Champ-de-Mars, dont il était l'un des promoteurs. Il s'écrie dans un accès de lyrisme :

« Amour de l'humanité, liberté, égalité, animez mes pinceaux. »

Il indique ensuite la composition du cortège où figureront entre autres les jeunes aveugles, traînés sur un plateau roulant, et les tendres nourrissons de la maison des Enfants-Trouvés, portés dans de blanches bercelonnettes.

On remarquera surtout un char vraiment triomphal qui formera une simple charrue sur laquelle seront assis un vieillard et sa vieille épouse, traînés par leurs propres enfants.

Exemple touchant de la piété filiale et de la vénération pour la vieillesse; c'est du pur Romain, comme ses œuvres.

A la fin se trouve cette note caractéristique :

Ne pas oublier que le Champ-de-Mars a été prostitué par l'infâme La Fayette. Imaginer quelques cérémonies pour le purifier.

Mirabeau envoie de Londres, le 30 décembre 1784, à un académicien une lettre où il juge ainsi un ouvrage de Necker :

Quand on sait bien ses quatre règles, qu'on peut conjuguer le verbe *avoir* et qu'on est laborieux, on est un aigle en finances.

Il dit un peu plus loin dans la même lettre :

Je ne veux pas mourir de faim ici, où Rousseau serait péri de cette triste maladie s'il n'eût eu que ses talents à donner pour hypothèque à son boucher et à son boulanger.

Un curieux document sur les mesures d'ordre prises dans Paris pendant le procès du maréchal Ney. On y voit combien le gouvernemeut redoutait des troubles

par cette invitation adressée à M. le baron *Muffling*, général prussien, gouverneur de Paris, pendant l'occupation étrangère :

Pour qu'il veuille bien tenir en réserve dans les casernes qu'il lui plaira d'indiquer, et prêts à marcher à la réquisition des autorités françaises, cinq cents hommes d'infanterie et deux cents de cavalerie.

Très curieux, ce dossier historique !

Thiers refuse en ces termes la candidature qui lui est offerte au 2 mars 1868. Il ne veut pas prendre d'engagements avant de connaître les chances de succès :

« On peut braver un insuccès, mais il ne faut pas qu'il soit ridicule. »

Toujours prudent, le petit père Thiers qui, trois ans plus tard, était président de la République.

Voltaire épanche sa bile avec la Harpe, le 13 novembre 1772.

Notre racaille d'auteurs (*sic*) est bien grossière et bien violente. Il faut lui apprendre à vivre. J'avais voulu autrefois ménager ces messieurs, mais je vis bientôt qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de se moquer d'eux.

Les railleurs n'aiment point à être raillés.

Dirai-je, pour terminer, qu'il est beaucoup question, dans le clan de la curiosité, de deux tapisseries de Boucher, vendues 60,000 francs par un grand marchand à M. de Camondo, et d'une console *servante* Louis XVI, en bois de citronnier, avec bronzes dorés superbes, achetée par le même au même pour la petite somme de 40,000 francs.

Vendredi, un buste de Lemoyne, représentant M[me] de Pompadour — on la met à toutes les sauces — a été vendu à l'hôtel près de 8,000 francs, bien qu'il ne fût pas dans un état irréprochable de conservation.

La vente Double d'un côté, la vente de Ménars de l'autre, produisent leur effet. Nous sommes lancés.

Jadis nous avions les ventes publiques de tulipes en Hollande. — On y faisait des folies. — La *Tulipe orageuse* date de ce temps-là, sans doute.

Aujourd'hui, c'est l'Angleterre qui se lance de nouveau de ce côté.

Sir John Day, de Tottenham, a vendu sa collection comprenant sept cents orchidées des espèces les plus variées, adjugées pour la somme exorbitante de 40,000 fr.

Une ancienne pousse, montrant une hampe à fleurs et deux jeunes bourgeons de cinq feuilles, faisait battre le cœur de tous les horticulteurs.

4,000 francs cette orchidée !

Allons ! le monde végétal a, lui aussi, ses fanatiques. — On y recherche la rareté, tout comme ailleurs. Les expositions d'horticulture ne sont-elles pas là pour le démontrer sans cesse?

XXXIV

Une leçon de prononciation, par Talma. — Résultats de la vente Ambroise Firmin-Didot. — Les collections de Thiers au Louvre. — Mlle Dosne et M. Charles Blanc.

18 juillet.

Le hasard m'a dernièrement fait lire, dans une collection d'autographes, une lettre du grand Talma vendue récemment, des plus curieuses et certainement inédite.

Je me suis empressé de la copier d'abord pour moi, et aujourd'hui je ne puis, pour vous, résister au désir de la publier.

J'espère qu'après l'avoir lue, mes lecteurs me sauront gré de la leur donner tout entière.

Ils verront que la collection d'autographes, qui a du bon, sauve de la destruction bien des renseignements précieux.

Voici en quels termes s'exprime l'acteur qui n'a jamais été surpassé et devant lequel s'inclinent encore aujourd'hui les Got, les Coquelin et les Delaunay—et les maîtres retirés de la maison, Régnier et Louis Monrose.

« Monsieur,

» Je suis tellement accablé d'affaires et d'études qu'il m'est bien difficile de répondre de suite à toutes les lettres qui me sont adressées et mon arriéré est souvent si volumineux, j'ai sur mon bureau tant de lettres entassées, que je perds courage et ne sais plus à qui répondre et par où commencer ; aussi toutes mes lettres ont-elles

toujours une série d'excuses pour préambule que pour le retard de celle-ci vous voudrez bien agréer. Recevez ensuite mes sincères remercîments pour toutes les choses obligeantes que vous voulez bien m'adresser dans votre lettre.

» J'en viens à la prononciation du mot *respect* qui fait l'objet du pari dont vous me parlez. La raison que vous avez alléguée en faveur de ma manière de prononcer ce mot dans ce vers,

Soumis avec respect à sa volonté sainte

est à peu près la même qui me l'a fait adopter. En retrancher le *t*, dans ce vers, rend la liaison de ce mot avec le suivant sèche et surtout vulgaire, en ce qu'on pourrait paraître ne pas savoir comment ce mot s'écrit. En faire au contraire sentir le *t* d'une manière légère, rend cette partie du vers moins dure et moins aride; et certes j'aime mieux dire :

Soumis avec *respectas sa* volonté sainte

que *respecassa*. Remarquez surtout que le mot *avec*, qui précède, a la même terminaison que *respec*, de sorte que cela ferait de suite *avec respec*, ce qui ne serait pas très harmonieux; de plus on pourrait encore entendre :

Soumis avec *respé qu'*à sa volonté sainte.

ce qui ne serait pas français pour l'oreille. Au reste, je ne fais en cela que m'écarter d'une règle spéciale pour rentrer dans la règle générale qui veut que la dernière consonne d'un mot s'unisse avec la voyelle qui commence le mot suivant, et par ce moyen je conserve du moins toute la douceur et la pureté des vers de Racine.

» Quant aux mots Israël, Israélite que je prononce à peu près comme s'il y avait un *Z* au lieu d'un S, il serait possible que cela vînt de ce que je l'ai presque toujours entendu prononcer ainsi, et de l'habitude que j'en ai contractée moi-même. En effet, le voisinage de l'*r*, qui est une lettre dure et qui suit la syllabe *Is*, porte naturellement, et à leur insu, beaucoup de personnes à adoucir la syllabe qui précède, à ne faire que l'effleurer : Iz-raël.

» Autrement, le sifflement de l'*Iss*, le roulement de l'*r*, qui vient immédiatement après, se confondent dans le son *Issr* qui choque véritablement l'oreille par sa dureté. Il y aurait encore une autre raison relative à l'organe qui prononce l'*r* et l'*s* qui militerait en ma faveur, mais trop minutieuse à détailler ici. Il n'en est pas de même des autres mots, comme *estime*, *Espagne*, etc. L'*s* est, dans ces mots, suivie d'une lettre ferme, mais non pas rude, et par con-

séquent doit conserver la prononciation naturelle; le goût et l'harmonie veulent donc une exception en faveur du mot Israël. Il y en a dans la langue française de moins réformables que celle-là.

» Au reste, la déclamation ne peut pas toujours s'assujettir aux règles de la grammaire. Elle fait des longues et des brèves, selon les circonstances, de syllabes qui n'ont pas par elles-mêmes aucune quantité. Il en est de même de la ponctuation. Ce sont des repos dont la passion ne veut pas. Impatiente de la régularité grammaticale, elle s'affranchit des points et des virgules, et ne parle de ne s'arrêter qu'au gré de son désordre. Il doit donc exister pour les vers une prosodie particulière que le goût seul peut indiquer.

» Je crois donc, tout considéré, que vous avez gagné le pari. Il ne m'appartient pas cependant de juger dans ma propre cause, et les avocats entendus, il faut que vous preniez un tiers pour juge. J'espère que mes explications suffiront pour faire pencher la balance en votre faveur.

» Agréez l'assurance de mes meilleurs sentiments,

TALMA. »

Ne serait-ce pas à lire par Got dans son cours de déclamation, afin de montrer aux élèves du Conservatoire ce qu'il faut d'études variées, d'observations intelligentes, de savoir vrai et de travail persévérant pour arriver à devenir un grand artiste dans l'art de bien dire.

Je lui livre ce document, qu'il ne connaissait certainement pas.

Dernier écho des ventes.

La bibliothèque d'Ambroise Firmin-Didot a donné lieu à quelques belles adjudications.

Le baron James de Rothschild s'est payé pour 12,500 fr. le *Dialogue des Créatures*, traduit du latin en français, par Colard Mansion.

Le duc d'Aumale a payé 1,100 fr. le manuscrit sur vélin de Flavius Josèphe *De bello judaïco*, exécuté dans la première moitié du XII[e] siècle, à l'abbaye des

bénédictins de Saint-Tron, dans le Limbourg belge ; — c'était l'œuvre principale de la vente.

La Bibliothèque nationale a fait de nombreux achats : l'*Histoire d'Alexandre le Grand,* 3,400 fr. ; *De excidio Trojæ*, de Darès le Phrygien, 2,300 fr.; une chronique des reliques contenues dans le monastère de Saint-Pierre-le-Vif, du bénédictin Geoffroy de Courlon, 1,850 fr.

En somme, cette nouvelle vente a produit un énorme chiffre; mais, une fois de plus, le feuillet d'un manuscrit ne devrait-il pas valoir plus, pour les descendants d'Ambroise Didot, que le papier filigrané, illustré par les vignettes bleues de M. Barré, gravé par M. C. Mauraud, signé et parafé par M. Alfred Mignot, caissier principal de la Banque.

Décidément, l'hôtel Drouot ne les aura pas ; les collections de M. Thiers iront au Louvre.

Mlle Dosne, d'accord avec le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, a par-devant notaire passé un contrat qui affecte une salle entière à cette galerie, au premier étage, sur la rue de Rivoli.

M. Charles Blanc, un ami de la maison, achève actuellement le catalogue, qui comprend surtout des copies faites à l'aquarelle des tableaux célèbres du Titien, de Raphaël et du Dominicain, des reproductions de bronzes antiques, un très grand nombre d'assiettes en vieux sèvres, un buste de Ghiberti, le Mercure en argent de Rude et la maquette de la Madone inachevée, qui se trouve dans la chapelle des Médicis, et que Michel-Ange avait donnée à l'évêque de Florence, Salviati.

A part cette dernière œuvre, rien de bien extraordinaire, comme vous le voyez. M. Thiers aurait pu mieux choisir, lui qui avait été longtemps un curieux, un amateur de gravures, l'ami de M. Mannheim le père, chez lequel il aimait tant venir prendre quelque repos

dans l'arrière-boutique de son magasin de la rue de la Paix, à la sortie d'une séance de la Chambre.

Avec sa grande fortune, il aurait dû laisser des merveilles. Il avait traversé le bon temps avec d'autres ressources que celles dont disposait Sauvageot. — Mais

Ne forcez pas votre talent,
Vous ne feriez rien avec art.

XXXV

Les contrefaçons. — Un axiome : *tout est faux.* — Le rouen de Quimper. — Émaux, bronzes, gravures modernes. — Livres rafistolés. — Tapisseries repeintes. — Vieille toile et peinture neuve. — Argenterie *surdécorée.* — Le soleil collaborant à la contrefaçon. — Utilité du bois de démolition. — Ressources que présente la cendrée. — Les reproductions honnêtes. — *Consultez.*

30 août.

Collectionneurs, prenez garde à vous ! Les faussaires sont chaque jour plus audacieux. Le mal prend des proportions alarmantes. La contrefaçon monte comme une marée. Cela tente. Il y a trop gros à gagner pour que l'art de la falsification des choses anciennes ne prenne pas des proportions considérables.

N'achetez que ce que vous connaissez bien, et encore demandez des *garanties sur facture*. Entourez-vous de toutes les précautions imaginables contre la réparation, la restauration et la falsification. Dites-vous que tout est faux, archifaux, cent fois faux, que tout a été étudié, reproduit avec une désespérante perfection, et n'opérez ensuite vos achats qu'avec la plus grande défiance.

Soyez sceptiques à l'endroit des légendes et des séjours séculaires dans les familles. Ne vous laissez pas aller aux trouvailles dans les chaumières. Le paysan est un complice qui a reçu, en dépôt et pour votre passage, des objets préparés à l'avance.

N'allez jamais dans un galetas pour y trouver le chef-d'œuvre d'un grand maître. Il y a là une scène toute prête. Une famille qui a eu des malheurs et qui est plongée dans une noire misère. On vous amènera devant un Géricault qui a appartenu au général Trois-Étoiles, l'ami du peintre, dont on ne se séparera qu'en pleurant. Si vous *coupez* là-dedans, on dansera un rigodon après votre départ.

Tournez et retournez ces *faïences*. Elles ont un décor récent sur pâte ancienne. Tout un morceau qui manquait a été habilement remplacé. Voyez : l'endroit réparé jaunit déjà. Flairez-le, il sent l'essence de térébenthine de la peinture qui a remplacé l'émail absent.

Voici du *vieux rouen* fait à Quimper sur de vieux poncifs retrouvés dans un grenier. Ce vieux chine craquelé, craignez qu'il ne sorte des fours de la rue Béranger. Ce *vieux nevers* fêlé a été recolé à la colle céramique qui n'enlève aucunement la sonorité aux pièces (cela est dans le prospectus). Ce *saxe* a ses deux épées habilement fabriquées ; ce *sèvres pâte tendre*, avec son rose très rare, est du Napoléon III de la bonne époque. La pâte tendre n'existe plus, et on en vend plus que jamais. A moins d'être bien fort vous ne reconnaîtrez pas le travail d'un trompeur d'élite qui, sur une pièce de *rebut*, sur une pâte tendre de Tournai d'un vilain blanc bleuâtre, ou sur un produit de la fabrique de Minton, a imité patiemment le faire habile des anciens décorateurs.

Ce *palissy* modelé à Batignolles, ces *amphores romaines*, ces *médaillons* et ces *terres cuites* de Clodion, ont été cassées à dessein et recouvertes adroitement d'une couche de poussière.

Les plus habiles vous diront qu'aujourd'hui, avec le fer malléable, on obtient des objets qui déroutent les plus experts. Moreau, le célèbre serrurier à qui on

montrait récemment une clef du XVIIIe siècle d'une adorable ciselure, n'a jamais pu se prononcer sur son authenticité. — Quand le premier connaisseur de Paris, celui qui a formé la plus savante et la plus belle collection dans ce genre, hésite sur la *ferronnerie*, que voulez-vous que nous fassions, nous qui ne sommes pas du métier et qui ne nous occupons que d'art?

Surtout ne vous laissez pas aller à acheter ces *émaux translucides*. — Ils défient cependant l'examen le plus attentif. Ils sont vifs de couleur, ils séduisent par leur transparence. — Eh bien, ils sont faux! Dans un an, ils auront perdu toute leur limpidité. Heureusement que le temps est presque toujours contre les contrefacteurs!

Ces *émaux de Limoges* imitant si bien les P. Raymond et les Penicaud, ils ont été faits chez Robillard, un honnête homme; il les a vendus pour ce qu'ils étaient à des gens peu scrupuleux qui leur ont donné une patine et les ont revendus comme anciens.

Enlevez la poussière de ces salières émaillées Henri II avec un peu de soin, et vous ferez disparaître une matière qui fait crasse; l'émail nouveau vous apparaîtra dans son éclat moderne. Les habiles pour les *émaux* contournent les bords des plaques, ébrèchent les coins, font couler de l'acide fluorhydrique pour vert-de-griser le cuivre sous la couverte, d'autres cassent les pieds des aiguières, dites de Penicaud, mais faites chez X..., et remplacent le pied par un bois grossièrement tourné. — C'est navrant!

Écartez ces *médailles* de Dupré et de Varin, ces deux artistes admirables, ce sont des surmoulés! Refusez ces *jetons*, ils sont plus faux que le proverbe, ce sont des galvanos. Ces *albins* d'or et ces *médaillons* de Syracuse ont été fondus récemment dans des empreintes habilement prises. Les faux monnayeurs ont

plus travaillé pour les collectionneurs que pour tromper le Trésor.

Les amateurs de préhistorique, les fervents de l'époque primitive de la *pierre éclatée* vous parleront tous des tailleurs de silex moderne qui ont été récemment démasqués.

N'achetez pas ces *bronzes*. Le modèle en est bon certainement. Ils ont été faits rue Vieille-du-Temple, dorés au Marais, puis vieillis avec soin pour donner l'aspect ancien à cette reproduction. On a rongé à l'eau forte certains points où se produit le frottement, afin de laisser voir l'épaisseur de la dorure. La ciselure défie l'examen de la loupe. Elle est hardie comme celle de la Régence, d'une finesse incomparable comme celle du Louis XVI. — Seulement, regardez de près, le grain des mattés a la régularité de la roulette, au lieu de l'irrégularité du burin.

Lisez, du reste, l'*Almanach des cent mille adresses*, vous verrez, à l'article *Bronze*, la longue liste des monteurs qui font du vieux neuf.

Allez voir à l'Exposition permanente des Champs-Élysées les admirables montures du docteur Camus, les bronzes de Mme la comtesse de Biencourt, montés par Dasson, et dites-vous qu'on est de ce côté maintenant arrivé aussi bien que possible.

Gardez-vous surtout des charmantes pendules du XVIIe et du XVIIIe siècle en bronze doré ou en marqueterie de Boule. Presque tous les modèles connus ont été édités de nouveau par des hommes d'une honorabilité indiscutable, les Lesage, les Miallet et les Beurdeley. Chez eux, ils vous vendront les choses pour ce qu'elles sont ; mais leurs productions circulent. Des gens peu consciencieux les maquillent, les vieillissent et les revendent comme des pièces parfaitement authentiques. Cela se voit tous les jours, ou plutôt cela ne se voit pas.

Si vous aimez les instruments de musique, les violons de l'école de Crémone surtout, ne croyez pas aux étiquettes collées sur le fond. Rien n'est facile à faire comme la petite marque de fabrique *Antonius Stradivarius*, *Cremonensis*, *faciebat*, *anno* 1710. La coquille, les tasseaux et les éclisses sont admirablement copiés aujourd'hui. Nicolas Lupot lui-même y serait quelquefois trompé s'il vivait encore.

Partez vite, après avoir examiné ces *gravures*. Le tirage a été fait sur du papier moderne passé au jus de tabac pour lui faire prendre la teinte du vieux papier. Cela vous trompera indubitablement plus d'une fois, bien que vous soyez prévenu. Puis, voyez, elles ont de fausses marges ces gravures; les trous de vers ont été habilement bouchés. Mettez-les à la lumière, et vous vous apercevrez tout de suite de tous ces défauts. On fait bien aujourd'hui à l'aide d'un cache, sur de vieilles planches usées, des *tirages sans la lettre*, qui sont lancées dans la circulation sous le titre pompeux d'*épreuves avant la lettre*.

Les traits qui manquent à ces *estampes* ont été refaits à la plume, ces eaux-fortes de Rembrandt ne sont que des reproductions photographiques. Vous en doutez? Eh bien, maintenant que vous êtes avisés, vous y serez encore pris plus d'une fois. C'est tellement bien fait!

Regardez avec attention ces *livres*, recouverts de maroquin du Levant, polis, ornés de dentelles à l'oiseau. Ils sont charmants, mais ils sont remboîtés dans de vieilles reliures d'almanachs royaux, comme dans la vente de X. Cela date de loin, n'est-ce pas? — Tenez, feuilletons. — Prenez garde, vous ne vous en apercevrez pas, voilà un feuillet qui manquait et qui a été remplacé à la plume par P. C'est à s'y méprendre. Voici une gravure qui a été remargée. Ce

n'est pas tout, cette édition est une contrefaçon faite en Hollande, les planches ont les figures tournées à l'envers de celles de l'édition originale.

Ce vieux parchemin recouvre une édition nouvelle, cette feuille n'est pas celle du titre; elle indique la bonne édition et le livre est de la mauvaise. Ce maroquin rouge a été peint en rose pour couvrir les blancs produits par l'usure. Frottez avec votre mouchoir mouillé et regardez. — Ai-je dit vrai ?

Ces *Tapisseries* sont charmantes. Des cartons de Bérain avec des bordures de Gillot. Tout cela est bien complet. — Attention! — Voyez, cette bordure, elle a été en partie refaite à Neuilly, les couleurs ravivées ont reparu, grâce à un pinceau adroit. Mouillez un peu le bout de votre doigt! Bien, frottez vivement maintenant. — Regardez, avais-je raison ? Votre doigt est coloré comme une palette.

Ces *Tableaux* sont recouverts de honteux emplâtres qu'on appelle des repeints. Passez de l'esprit-de-vin sur cette signature qui n'est pas dans la pâte, elle coulera comme de l'eau. Ces craquelures faites à l'épingle sont l'œuvre d'un truqueur patient et habile. Ces initiales ont été placées fort à propos, dans un coin écarté de la toile, par un monogrammiste habile qui sait parfaitement son métier.

Partez vite après avoir examiné ces *toiles* de maître qui viennent d'une galerie connue. Elles ont été frottées, lavées à l'eau-forte, astiquées à l'esprit-de-vin. La fleur a disparu, mais le tableau reluit comme la casserole d'une ménagère hollandaise. Cela ne vaut plus rien.

Dans ce *portrait*, la tête et les mains ont été habilement retouchées par un artiste qui en fait sa spécialité et qui a même ajouté deux personnages dans le fond.

Défiez-vous de cet autre tableau, qui est entièrement moderne; seulement on a eu la précaution d'acheter un

tableau ancien avec un vieux châssis. Le tout a été nettoyé et un artiste contemporain a bravement de son pinceau moderne attaqué la toile de jadis à gros grains. Cela s'appelle remettre, non à neuf, mais au vieux.

Un malin a même mis, une fois, derrière toute une série de toiles un cachet de cire rouge armorié pour faire croire à la provenance d'une collection célèbre.

Voyez-vous, n'achetez des tableaux qu'avec la plus grande réserve. Vous avez lu sans doute les procès récents à ce sujet. On raconte que Corot lui-même faisait des faux Corot et voici comment : — Un jeune artiste venait lui demander des conseils. — Il prenait son pinceau, il corrigeait l'ébauche du débutant, la transformait rapidement. Le jeune rapin laissait faire, admirait, puis murmurait tout d'un coup : — « O maître, je suis pauvre, les cinq lettres de votre nom au bas, dans ce petit coin-là, et je pourrais continuer pendant six mois mes études. » Corot, dit-on, cédait souvent. — Comme cela peint bien cette nature d'élite bonne jusqu'à la faiblesse !

Méfiez-vous ! Prenez dans la main cette *argenterie* habilement reproduite sur des modèles anciens puisés aux livres des maîtres du siècle dernier, les Germain, les Lalonde, les Bérain, les Forty ou les Masson. Les poinçons de l'orfèvre, du fermier et de la Maison Commune ne sont pas frappés, ils sont venus à la fonte. Ne discutez pas cette *vaisselle plate* avec le marchand qui n'y connaît rien, du reste, et qui ne s'aperçoit pas lui-même qu'il a payé fort cher une pièce unie sur laquelle on a placé un décor gravé ou ciselé qui n'est pas de la même époque que la pièce. Du Louis XVI décoré Louis XIV, comme l'on dit à l'hôtel Drouot.

Ces *autographes* sont écrits en style du XVII[e] siècle sur des feuillets de papier ancien avec de l'encre jaunie. Il y a des gens qui passent leur temps à ce travail dans

les bibliothèques publiques. L'affaire Vrain Lucas l'a bien prouvé.

Ces objets gallo-romains, bracelets, miroirs, fibules et autres, badigeonnés d'acide, ont ver-de-grisé bien longtemps dans un bassin, puis dans la terre, pour prendre la patine verte qui les fait ressembler à de la malachite et dont raffolent les amateurs !

Refusez ces *bronzes florentins* passés à la fumée et vernis ensuite avant d'être placés sur de petits socles de marbre noir.

Défiez-vous de ces *miniatures*. Ce sont de fausses grisailles de Sauvage; des Hall et des Augustin de contrebande; tout est fait et refait. Tenez, en voici une signée de Dumont. Elle a été largement décolletée cette petite femme friponne pour la rendre plus appétissante. Nous avons des miniaturistes habiles qui font du vieux à s'y méprendre. Eux-mêmes s'y trompent au bout d'un certain temps en retrouvant leurs œuvres. « Je crois que c'est de moi, » disait l'un d'eux un jour devant moi.

Ne prouvez pas par $a + b$, à ce marchand naïf, que ses *ivoires* italiens *feuillés* sont jaunis non par le temps, mais par le sirop de Calabre, que ses statuettes du VIIIe siècle ont été rongées par la morsure de la chaux vive, que ses *verres de Bohême* mouchetés d'or ont été fabriqués en cristal rue du Faubourg-Saint-Denis, que ses *velours de Gênes* ont été tissés récemment à Lyon, exposés au soleil complice inconscient, et vieillis beaucoup plus par la main des hommes que par le temps. Ne lui démontrez rien. Vous perdriez votre temps. Il se croit plus fort que vous, et il est trompé plus que vous par les courtiers de la curiosité.

Redoutez surtout les *meubles !* Les anciens *coffrets de mariage* sont construits avec de vieux panneaux, encadrés dans des moulures modernes. Les *crédences* sont sculptées dans du bois de démolition rongé par les vers,

les *vieux bahuts* mouchetés de trous faits par un coup de fusil chargé à la cendrée, les *bonheurs-du-jour* plaqués en bois de rose sur du sapin vermoulu. Tenez, ce *bahut Henri II* que vous avez, par les indications d'un chineur, enlevé d'une étable à la campagne, au fond de la province, était arrivé par le chemin de fer de Paris, quinze jours à l'avance, exprès pour vous. Soyez flatté de cette attention délicate, et voilà tout.

Toutes les capitales travaillent pour la curiosité. Vienne a la spécialité de la taille du métal de roche et des ors du XIIIe siècle, Florence reproduit les armures du XVIe à s'y méprendre, Londres pétrit les pâtes tendres de Sèvres, Constantinople forge les armes orientales, Madrid damasquine les épées, Aix-la-Chapelle se charge de la vieille vaisselle plate, Berlin s'est réservé la reproduction des poteries romaines, Amsterdam s'occupe du fer ouvré, Rotterdam des porcelaines de la compagnie des Indes; c'est à Hanovre, enfin, que fleurit l'argenterie gothique.

Consultez pour Paris l'*Almanach Bottin*, l'annuaire de Ris-Paquot, le guide d'Agnus pour les commissionnaires, vous y verrez une longue nomenclature d'adresses : réparateurs d'objets d'art, faïences, biscuits, émaux, laques, terres, grès, verreries, albâtres, marbres et plâtres. Tout y passe. Il y a même les spécialistes. C'est indiqué en toutes lettres : Jardinet s'occupe de raviver les couleurs des tapisseries usées par le temps, Junkens des appliques et des chenets Louis XIV, G... reproduit des cloisonnés du Céleste-Empire, Ferdinand Gaiden fait du Lucca della Robbia, Parvillier réussit très bien les majoliques italiennes, Sanson le sèvres de la bonne époque, Pull copie à s'y méprendre les plats de Bernard Palissy, Lebourg peint admirablement le vieux japon; C... remplace, à s'y tromper, les mor-

ceaux perdus, Granger fait des armures anciennes pour les théâtres et pour les musées d'artillerie.

Tous travailleurs honnêtes, ils fournissent malheureusement des munitions aux truqueurs qui ne le sont pas. Encore une fois, défiez-vous, regardez bien; si vous doutez un instant, n'achetez pas ou consultez un amateur connu ou un expert attitré : MM. Mannheim pour les faïences, Féral pour les tableaux anciens, Petit pour les tableaux modernes, Charavay pour les autographes, Van Heddeghem pour les tapisseries, le baron Davillier pour les vases hispano-mauresques, Labitte pour les incunables, Morgand pour les livres et gravures du XVIII[e] siècle, le baron Pichon pour l'argenterie, Recappé pour les bahuts, Durand pour les meubles en bois de rose, André pour les émaux, Chouquet pour les instruments de musique, Guenot pour les miniatures, Moreau pour la ferronnerie, Gavet pour les faïences à reflets métalliques, Fournier pour le chine, Leroux pour les horloges de la Renaissance, Clément ou Vignères pour les gravures, Miallet pour les bronzes.

Je vous le dis, en vérité, c'est le seul moyen aujourd'hui d'avoir le véritable état civil d'un objet d'art.

XXXVI

Les murs de l'Hôtel des ventes. — Les vieilles affiches. — Les livres des deux Musset. — Le *roturier* Got. — Jetons et emblèmes. — Un chapelet de devises galantes.

30 septembre.

Pas d'autres ventes que celle de *Tata*, sur le boulevard des Italiens, aux Nouveautés de Brasseur. Tant mieux pour elle, mais tant pis pour nous !

Pour les provinciaux en vacances, cela suffit; mais pour les curieux, c'est bien fade.

L'hôtel Drouot est morne et triste comme une ruine du moyen âge.

A l'intérieur, on dirait d'une salle de spectacle déjà vide, au moment où tombe le rideau de fer. Les commissionnaires de service ressemblent à des pompiers faisant leur dernière visite.

A l'extérieur, sur la façade, les placards des beaux jours s'effritent en petits morceaux ; quelques gros caractères rappellent de loin les grandes émotions de la dernière saison. Sur les murs défilent timidement les petites affiches des liquidations judiciaires qui vous regardent d'un air triste et bête.

Vente aux enchères publiques; vente après décès; vente après faillite; vente après acceptation bénéfi-

ciaire; vente par suite de minorité ou *pour cause de disparition!*

Pas bien gai tout cela!

Plus lugubres encore les sommaires de ces affiches blafardes, pour ceux qui cherchent quelque chose d'intéressant à lire en tournant, comme flâneurs artistiques, autour de l'hôtel Drouot.

Ces inventaires donnent froid; rien pour l'imagination ou les yeux : des meubles, du linge, de la literie, des chaises, de la batterie de cuisine, — voire même des pianos. Trop de naturalisme. Fuyons vite!

Cependant les ventes pointent déjà à l'horizon.

A tout seigneur tout honneur : ce sont les livres qui vont ouvrir la marche.

Quelques catalogues sont déjà distribués. Les petites brochures avec leurs couvertures jaunes, vertes ou bleues, du libraire Labitte et du commissaire-priseur Maurice Delestre, vont chercher jusque dans leurs *repaires* les plus éloignés les bibliophiles en vacances et leur font leurs plus doux sourires pour hâter le retour de ces amis.

D'abord, dans quelques jours, la bibliothèque d'Alfred et Paul de Musset.

S'ils ont beaucoup écrit tous les deux, ils paraissent avoir bien peu lu : trois à quatre cents volumes, mais presque tous des souvenirs, avec de précieux envois autographes aux deux frères. Quelques-uns de ces livres sont très curieux.

MM. Ed. Perrin, administrateur général de la Comédie-Française, et Got, doyen de la Société (*sic*), adressent à Paul de Musset, l'ancien feuilletoniste du *National*, les *Archives de la Comédie-Française*, d'après le registre de La Grange.

Arthur Arnould fait hommage de ses *Nouvelles*, Champfleury de sa *Comédie académique*, Laurent Pichat de son livre : la *Libre parole*, Alfred de Vigny de son *Othello*, avec une charmante dédicace à son ami Alfred de Musset :

A un poète enchanteur, Un enchanté.

Et cependant, dans ce catalogue, presque rien d'Alfred de Musset; seulement la première édition de son théâtre, offerte à son frère : le *Caprice*, joué en 1848, et *Louison*, en 1849; le *Chandelier*, en 1848; *Bettine*, *André del Sarto*, les *Caprices de Marianne*, en 1851, et ces deux perles ravissantes : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et *Il ne faut jurer de rien*, représentées en 1848.

Il y a déjà trente ans que ces charmantes choses ont été créées par le plus séduisant des auteurs et par la plus délicieuse des actrices. — Vous en doutiez-vous, amis lecteurs? — Non, n'est-ce pas, parce que l'esprit ne vieillit pas. Il est éternel comme les médailles bien frappées.

J'ai cherché dans cette bibliothèque qui va se disperser un exemplaire de *Lui et Elle* répondant à *Elle et Lui*. Des notes de Paul de Musset sur l'exemplaire de George Sand, voilà qui serait curieux, mais ce qui n'existe pas dans ce catalogue. Il faut se contenter de rectifications curieuses écrites de la main de son frère, en marge de nombreux feuillets de son livre : *Études bibliographiques* sur Alfred de Musset.

C'est déjà quelque chose.

Puis après, en novembre, dispersion de la bibliothèque d'un travailleur, feu M. Davioud, en son vivant architecte bien connu.

Que trouver dans ce catalogue?

Évidemment, des livres d'ornement et des œuvres inconnues des architectes les plus connus.

Les *Planches* de Lepautre; le *Recueil des châteaux*, de Mariette; la *Manière de bastir*, de Le Muet; les *Dix livres* de Vitruve; l'*Architecture française* de J. Marot; les *Œuvres* de Jacques Androuet du Cerceau.

Le vent est de ce côté. — Cela se vendra *cuir et poil*, comme dit l'un des bibliophiles les plus connus.

L'un de mes amis qui fouille toujours, comme doît le faire un bon chiffonnier littéraire, achète dernièrement chez un fripier un lot poudreux de vieilles paperasses.

Que trouve-t-il? — O hasard! parmi ces vieux parchemins, une pièce du temps de la Révolution concernant un certain gendarme nommé Got qui, après une action d'éclat, recevait de ses chefs les félicitations les plus chaleureuses.

Il envoie immédiatement ce document à Got de la Comédie-Française, le professeur du Conservatoire, récemment décoré, en lui demandant de garder ce document s'il peut avoir quelque intérêt pour lui.

Got lui répond immédiatement cette charmante lettre:

« Monsieur,

» Je vous remercie beaucoup de l'intention obligeante qui vous a guidé en m'envoyant le document assez curieux relatif au gendarme Got.

» En effet, comme je suis Breton et de souche bretonne, il est plus que probable que ce brave homme était de ma famille, et c'est un parchemin à ajouter, sans doute, à l'armorial du nom de Got, qui compte déjà, à ma connaissance, plus de cent cinquante années de bonne roture.

» Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

» E. Got,
de la Comédie-Française. »

Mais je n'apprends rien à personne, Got a autant d'esprit que de talent. Il est, en outre, des plus modestes, ce qui augmente sa valeur. Cette lettre le prouve une fois de plus.

D'où viens-tu, charmante boîte de jeu que, collectionneur heureux, je viens de découvrir, oubliée depuis bien longtemps dans le tiroir d'un délicieux petit *bonheur-du-jour?*

Est-ce François Germain ou Nicolas Besnier, ces deux orfèvres célèbres du siècle dernier, qui ont ciselé sur argent tes ravissantes arabesques, dessiné tes gracieux contours et buriné tes reliefs si doux?

Tes fiches quadrillées, gravées de noir, aux ornements délicats, ont-elles servi à jouer à l'hombre ou au reversi?

As-tu figuré au jeu du roy, dans le grand salon de l'Œil-de-Bœuf, à l'époque de la splendeur de Versailles?

De ses blanches mains, la Du Barry a-t-elle puisé dans tes compartiments nacrés les fiches et les contrats, les soirs de fête, dans ses petits appartements, tandis que chantaient la flûte, le galoubet, le luth el les cymbales du célèbre forte-piano de Clicot?

Pourquoi, sur tes jetons, de joyeux et spirituels emblèmes, un peu lestes quelquefois, mais presque tous charmants et dédiés à l'amour?

Dites-nous, *fiches gracieuses,*
Les rois, les princes et les prélats
Et les marquis à grand fracas
Et les belles ambitieuses,
Dont vous avez compté les *coups...*

Est-ce Nicolas Verrien, ce maître graveur de la Régence, qui a pris ces devises dans le livre qu'il avait

composé pour le dauphin, et qui est aujourd'hui introuvable?

Nul ne le saura jamais.

Les jetons garderont leur secret éternel et ne nous livreront que leurs drôleries, leurs éclats de rire et leurs spirituelles facéties.

Bornons-nous donc, sans chercher une réponse impossible à nos indiscrètes questions, à relever quelques-uns de ces dicts amoureux dignes de la carte du Tendre, tout en respectant l'orthographe un peu primitive du temps :

COTÉ DE LA GRAVURE : Une tourterelle sur une branche sèche.

COTÉ DE LA LÉGENDE : *Mon amour dure après la mort.*

Un oiseau en cage : *Je ne dis rien de moy-même.*

Un amour qui fait tomber une pluie d'or : *Voilà mes flèches.*

Une rose qui trempe dans un verre : *Je vis, il est vrai, mais je suis dans les larmes.*

Deux cœurs enflammés qui se réunissent : *Afin de n'en faire qu'un des deux.*

Deux pigeons qui s'aiment d'amour tendre : *Gratis!*

Un cœur que des ailes font voler : *Elles l'emportent!*

Une grosse flamme : *Je ne descends jamais!*

Une girouette : *Si vous changez, je changerai.*

Un pot bouillant sur un brasier : *Nous nous consumons tous les deux.*

Un amour prenant un cœur au milieu des épines : *Après les peines, le plaisir.*

Un éclair : *Je meurs en naissant.*

Un papillon se brûlant à la chandelle : *Je trouve la mort dans mon plaisir.*

Un amour qui enlève un poisson au bout de sa ligne : *Je meurs où je m'attache.*

Une écrevisse qui se traîne péniblement : *In-cy vont mes amours.*

Un amour tient un cœur; devant lui un panier rempli de cœurs : *Un seul me suffit.*

Deux colombes se becquètent tendrement : *Il n'est rien de si doux.*

Un petit buisson qui montre les petits pieds de Daphnis et de Chloé : *Je m'en doute.*

Un amour, le doigt sur la bouche, tenant une lanterne : *Sans bruit.*

Un rossignol sur une branche : *Je chante par amour.*

Toujours galant ce XVIII[e] siècle !

Terminons par les ironies, les aphorismes et les vérités philosophiques :

Un ceps de vigne pleurant : *Après les larmes, les fruits.*

Une sangsue : *Sa morsure guérit.*

Un cadran sans soleil : *Un aveugle sans bâton.*

Une grosse perle dans une huître : *Elle ornera une couronne.*

Un flambeau allumé qui en allume un autre : *Il ne perd rien de sa lumière.*

Un hibou : *Il a plus de discrétion que d'éloquence.*

Deux tronçons de serpent cherchant à se rejoindre : *Se rejoindre ou mourir.*

Une comète : *Elle cause nos malheurs.*

Une abeille qui suce une fleur : *Je ne lui fait aucun tort.*

Un coq devant un lion : *Je le fais trembler.*

Un passereau solitaire sur une montagne : *N'est pas moineau qui veut.*

Un oignon : *Qui me mord pleure.*

Un manuscrit fermé : *Ouvrez-moi pour me juger.*

Un fil à plomb et un triangle : *Toujours droit.*

Un limaçon qui rentre dans sa coque : *Je ne coucherai pas dehors.*

Un soleil couchant : *Je brûle, mais de loin.*

Une prairie fauchée : *Il faut que tu meures pour revivre.*

Un champignon solitaire : *Jamais vieux.*

Deux cochons qui se regardent : *Et moy sont trois.*

Un épi brisé par son poids : *Le trop m'accable.*

Une abeille vient faire son miel sur une rose : *La douceur m'attire.*

Une cloche fêlée : *On la connaist en la touchant.*

La fable de la cigogne : *J'en profiteray par mon esprit.*

Nous en passons et des meilleures.

Je ne puis cependant m'empêcher d'en donner encore deux, les deux dernières :

Un arc débandé : *Mon repos n'est que pour être plus fort.*
Un cube : *De quelque côté qu'on me tourne, je suis solidement posé.*

N'est-ce pas, ami lecteur, que j'ai fait là une jolie trouvaille et que nos pères avaient bien de l'esprit ?

XXXVII

Les joyaux de la couronne. — Une fantaisie de l'impératrice Eugénie. — Un hôtel meublé avec les peintres du jour. — Plus de ventes de l'État, rue des Écoles. — Les impairs des catalogues. — Annuaire Ris-Paquot. — La vente de la bibliothèque de Paul et d'Alfred de Musset. — Les deux Goya de Henri Rochefort. — *Le duo de l'enchère,* par Pillet et son crieur.

17 octobre.

Une belle vente aura peut-être lieu cet hiver, — celle des joyaux de la couronne (1) que, sous l'Empire, Théry, l'homme de confiance de Napoléon III, gardait dans sa cassette.

(1) A ce sujet, il sera peut-être intéressant de savoir qu'en 1791 les diamants furent estimés. — Brin, Christin et Delattre, députés, firent un rapport dans lequel ils évaluèrent :

Les diamants	16.730.403	22.376.609
Parures de diamants	5.646.206	
Rubis et pierres de couleur		360.604
Perles		996.700
Total. . .		23.733.913 francs.

Le *Pitt* ou le *Régent*, d'une taille parfaite, d'une belle eau et sans défauts pesait, avant la taille, qui a duré deux ans et qui a coûté 600,000 fr., 410 carats. Après, 136 carats un quart.

Pitt l'avait acheté à Golconde d'un gros marchand indien nommé Jamchand, et revendu 3,125,000 francs au Régent, pour Louis XV, en 1720. Le reste n'est qu'une légende absolument fausse.

Le 17 septembre 1792, sous la Terreur, les pierres furent volées et restituées. Plus tard, le Régent servit à couvrir un emprunt au banquier Trescow, de Berlin. — Il est estimé aujourd'hui onze millions.

Le 15 mars 1875, un nouvel inventaire fut dressé, sous évaluation, pour

A la fin de la dernière session, M. Raspail a soutenu à la tribune ce raisonnement assez juste :

« Pourquoi des diamants, puisqu'il n'y a plus de couronne ? »

Le gouvernement demandait à conserver ceux qui avaient une valeur historique.

La Chambre a décidé que, sans exception, ils seraient aliénés.

« Ils ne le seront jamais autant que les ministres, » s'est écrié un député de la droite.

Une commission spéciale a été nommée pour étudier la proposition Raspail.

Le produit de la vente sera-t-il affecté à la création de caisses pour les musées nationaux ?

Quels seront l'expert privilégié et l'heureux commissaire-priseur chargés de cette petite opération ?

Le choix sera grand pour ceux aimant les brillants comme l'impératrice Eugénie, qui avait jadis employé un million de ces diamants à faire fabriquer une ceinture pareille à celle de strass que la belle Mlle Delval portait dans le rôle de la fée Aïka de la *Biche au bois*. Cette ceinture de fort mauvais goût, inspiration de féerie qui coûta un million, fut portée une seule fois !

reconnaître les diamants de la couronne, que les représentants de la docte école devaient remettre à l'État. — Il a donné :

51.403	brillants,
21.119	roses,
2.963	perles,
507	rubis,
136	saphirs,
312	émeraudes,
128	turquoises,
22	opales,
496	diverses,

En tout. . . 77.486 pierres précieuses pesant 19,441 carats. — Un joli poids !

— Tu vas au moins t'offrir le Régent? disait l'un de mes amis à un riche collectionneur.

— Ah ! mais non !

— Eh bien ! vrai, je ne te croyais pas aussi pauvre que cela.

Nous espérons que l'on aura soin, en tout cas, de conserver dans l'une des vitrines de la galerie d'Apollon. le reliquaire, la montre offerte à Louis XIV par le dey d'Alger, l'épée dont la poignée a été montée en 1824 avec 250,000 francs de diamants, et la collection de décorations offerte par les souverains étrangers.

Une charmante dame de mes amies va s'installer prochainement dans un ravissant hôtel de la rue de Villiers.

Elle a bien voulu me demander conseil sur ses achats de tableaux.

Je l'ai engagée à orner ses pénates de la manière suivante, en choisissant les peintres les plus en vue en ce moment :

Dans l'antichambre. — Ulmann : Les *Sonneurs de cloches.*

Dans le fumoir. — Ribot : *Un Mousquetaire Louis XIII*, un peu noir de fumée.

Dans la chambre à coucher. — Henner : *Une Idylle*, vague comme un rêve.

Dans le salon. — Carolus Duran ! *Les Deux Bébés*, — Léon Bonnat : Portrait de son seigneur et maître.

Dans le boudoir. — Jacquet : Portrait de la maîtresse du logis, en costume Watteau.

Dans la salle de bains. — Jules Lefebvre : *Étude de nu.*

Dans la salle de billard. — Jean-Paul Laurens : Un tableau d'histoire. — Jules Breton : *Une paysanne de Douarnenez.*

Dans la salle à manger. — Vollon : Une nature morte : *Poissons, raves, salades et chaudron.* — Philippe Rousseau : *Des prunes et des cerises.*

Dans le cabinet de toilette. — Édouard de Beaumont : *Une camériste.* — Duez : *Une Parisienne.*

Dans la bibliothèque. — Meissonier : *Un liseur.* — H. Pille : *Un antiquaire.*

Dans le cabinet de travail. — Corot et Jules Dupré : Deux paysages, pour se croire à la campagne.

On a bien voulu m'écouter — et on va faire les commandes. — Nous y reviendrons quand les œuvres seront en place ; je vous dirai l'effet qu'elles produisent.

On proteste de tous côtés. Protestons aussi. L'État fait vendre de temps à autre, au dépôtdu Mobilier, rue des Écoles, dans des encans borgnes où nul ne va, en dehors des fripiers de bas étage, des effets réformés. Parmi ces rebuts se trouvent fort souvent de belles choses.

Il faut désormais qu'un triage de ces épaves ait lieu, et que tout ce qui peut avoir une valeur artistique soit exposé à l'hôtel Drouot.

C'est M. Edmond Bonaffé, un spirituel archéologue, qui a commencé cette campagne. Nous l'appuyons.

Mais faudra-t-il que l'État procède administrativement. Nommera-t-on une commission pour examiner cette demande? Y aura-t-il une sous-commission chargée de faire un rapport?

Dans ce cas, nous n'obtiendrons rien de la bureaucratie qu'un enterrement de première classe.

Les rédacteurs des catalogues de ventes de tableaux ont quelquefois d'inconcevables entraînements. Ils vont bientôt se mettre à l'œuvre. Je leur recommande de

soigner leur travail. Il ne faut plus que nous retrouvions ces étonnantes distractions qu'ils commettent trop facilement dans des accès poétiques d'un lyrisme exagéré.

A la saison dernière, je n'ai pas voulu en parler sur le moment, mais je me souviens encore de quelques méprises de ce genre.

... La nature est calme, deux paysans travaillent *en silence.*

... La plaine s'étend à perte de vue, sous un ciel balayé par une brise *déjà froide.*

... Le givre pend aux arbres, la neige étouffe *le bruit des pas.*

... Un tas de brioches *toutes chaudes* et appétissantes.

La deuxième année de l'*Annuaire artistique* des collectionneurs ne tardera pas bientôt à paraître.

L'auteur, M. Ris-Paquot, habite Abbeville, ce qui est curieux pour un livre essentiellement parisien. De la province, il adresse toute l'année des appels réitéres à tous ceux qui s'intéressent à l'art et à la curiosité, et qui ont l'amour du bibelot.

De tous les côtés arrivent des renseignements ; la moisson faite, il les coordonne avec patience et livre au public un petit almanach Bottin de poche qui est des plus précieux, car rien dans ce genre ne paraît à Paris depuis la fin du siècle dernier, où un almanach spécial donnait chaque année le nom des cabinets les plus célèbres et des marchands les plus connus.

Ce petit livre répond à un véritable besoin. Il permet aux chercheurs de se connaître, d'apprendre le goût de chacun, d'échanger des objets inutiles pour d'autres plus recherchés ; de pouvoir, dans chaque ville, se mettre en relation avec des spécialistes.

M. Ris-Paquot a déjà beaucoup publié — principalement sur la céramique. Il a dessiné lui-même les planches de tous ses ouvrages sur les faïences de Rouen, de Chine et de Sèvres. Il a eu la patience d'un Chinois en relevant les noms d'une quantité considérable de peintres-décorateurs. On lui doit six mille noms, marques et monogrammes indiqués sur des poteries, des grès, des terres de pipe, des terres cuites et des porcelaines.

Hier, 7 octobre, public de libraires, surtout à la première vacation de la bibliothèque d'Alfred et de Paul de Musset. Les amateurs ne sont pas rentrés encore, mais ils ont tous donné leurs ordres à Morgan, à Fontaine, à Conquet, à Lefilleul, à Rouquette, qui font leur rentrée à la première reprise des ventes de livres.

Évidemment, beaucoup de livres sont restés entre les mains de M[me] Paul de Musset, qui se retire au couvent des Dames de l'Espérance, rue de Clichy. Ce ne sont pas, à coup sûr, les choses les plus intéressantes de la bibliothèque des deux frères qui sont vendues par Labitte. Le succès est surtout pour les envois autographes et les premières éditions; chacun veut avoir un souvenir de ce charmeur Alfred de Musset.

283 numéros, en tout 1,600 volumes, peu de reliures de luxe. L'auteur de *Rolla* n'était pas de l'époque du bibelot.

La *Bataille d'Hernani*, dite par Sarah Bernhardt le 25 février 1880, brochure in-4° de 8 pages, papier de Hollande, avec un envoi autographe de François Coppée à Paul de Musset : 7 francs.

La première édition des *Chansons de Nadaud* avec souvenir de l'auteur à Méry : 6 francs.

Les *Archives de la Comédie-Française*. MM. Perrin et Got à Paul de Musset : 28 francs.

Le *Théâtre monacal*. Remboîtage dans une reliure d'almanach royal : 33 francs.

Proverbes dramatiques, par Carmontelle : 59 francs.

Le *Barbier de Séville*, édition de 1785, avec gravures, d'après les dessins de Saint-Quentin : 400 francs.

La première éditon de la *Vie de Joseph Delorme*. Envoi de Sainte-Beuve à Musset-Pathay, le père des deux Musset : 20 francs.

Un Spectacle dans un fauteuil. Première édition, rognée et peu propre. — Envoi d'Alfred à son frère, Paul de Musset. Mise à prix de Labitte, 80 francs : vendu 330!

Les *Contes d'Espagne et d'Italie*, édition originale de 1834, envoi d'A. de M. : 200 francs.

Compter sans son hôte. Proverbe, dédicace d'Augustine Brohan à Paul de Musset : 12 francs.

Théâtre d'Alfred de Musset. Première édition. Charpentier, 8 pièces : 35 francs.

Le *More de Venise*, d'Alf. de Vigny, avec dédicace, 31 francs.

La *Religieuse*, de Diderot, avec figures, 92 francs.

La *Ciguë*. Envoi d'Émile Augier à Alfred de Musset : 25 francs.

L'*Imagier de Harlem*, drame, envoi de Méry : 17 fr.

Théâtre de Ponsard, envoi de l'auteur à Alfred de Musset : 30 francs.

Ceinture dorée, comédie en trois actes, offerte par Émile Augier à Alfred de Musset : 36 francs.

Les romans étrangers, les critiques et épistolaires, les polygraphes, les historiens, les biographes, se vendront ultérieurement; mais le plus intéressant a passé sous le marteau de Me Maurice Delestre.

L'hôtel a fait sa réouverture sous le nom de Musset. On pouvait plus mal choisir.

Point de ventes d'objets d'art encore! Cependant les hirondelles s'en vont et les Hollandais vont revenir bientôt se faire ouvrir, pour liquider ce qu'ils ont butiné de droite et de gauche dans toute l'Europe, les grandes salles encore fermées de l'hôtel Drouot. Je compte, du reste, quand le moment sera venu, faire une étude spéciale de ces brocanteurs flamands qui se chargent de pourvoir chaque année de porcelaines de Chine le petit commerce de curiosité, grâce aux longs crédits qu'ils accordent.

Pour le moment, rien! — quand on interroge certains experts, ils vous répondent comme sœur Anne, qu'ils ne voient rien venir. Au contraire, les commissaires-priseurs les plus en renom affirment que la saison est déjà *assurée*.

Mystère qui sera prochainement dévoilé. En attendant, nous sommes à peu près sûrs de recevoir, avant longtemps, un beau catalogue, celui de la collection du peintre Timbal, très riche en objets des XIVe et XVe siècles, connus par les expositions les plus importantes et en partie reproduits dans l'*Art pour tous* et les autres publications aritistiques.

Il a bien été question de la vente Cambacérès, qui aurait relancé dans la circulation des émaux sans pareils, mais il paraît qu'un instant décidée, elle est ajournée indéfiniment.

Vendra-t-on la collection Benjamin Fillon? Les avis sont très partagés là-dessus.— D'aucuns, qui se disent bien informés, assurent que non. Elle aurait été traitée en bloc par un intermédiaire masqué. C'est fâcheux, car elle aurait tenu un rang important dans les fastes de l'Hôtel Drouot. — Ce grand savant de l'ouest, écrivain et numismate, avait réuni des merveilles. Nous avons tous vu une partie de ses trésors à l'Exposition universelle, dans la section de l'art ancien. Je me sou-

viens encore de ces bagues mérovingiennes ornées de devises qui étaient déjà convoitées par beaucoup d'amateurs.

C'était un homme profondément érudit que ce Benjamin Fillon ; chaque année la Sorbonne entendait des voix éloquentes raconter ses travaux archéologiques, mais c'était aussi un philosophe et un penseur. Il avait mis comme devise sur la porte d'entrée de son château de Saint-Cyr-en-Talmondais : *Caritas generis humani*.

Puisque l'absence de ventes nous fait quelques loisirs, profitons de ce chômage de notre tâche hebdomadaire pour parler un peu de choses et d'autres.

Heureux Rochefort ! Il a toutes les chances possibles. On sait qu'il aime passionnément les objets d'art et qu'il a fait un livre très curieux : les *Petits mystères de l'Hôtel des Ventes*, excellent manuel destiné à éviter bien des déboires aux débutants dans la carrière, guide pratique où il perce bien des ruses à jour, et révèle toutes les supercheries des truqueurs.

Or donc, entre deux articles de l'*Intransigeant*, Rochefort a trouvé deux superbes esquisses de Goya. On dit qu'il en a déjà cédé une avec un beau bénéfice à un expert très connu et que l'autre lui reste pour rien. C'est un *coup* superbe qui rappelle les douze Titiens achetés par Edmond About, dont personne ne voulait.

Le vendeur n'est cependant pas le premier venu. C'est un homme fort, M. Eugène Piot, le fondateur du *Cabinet de l'Amateur*, l'un des rédacteurs les plus remarqués de la *Gazette des beaux-arts*. Celui-là sait mieux que personne faire pour l'acheter le siège d'un objet d'art.

Puisque ce nom vient sous ma plume, je ne puis

m'empêcher de dire qu'il est bien étonnant que le gouvernement ne se soit pas depuis longtemps assuré le concours d'un homme de cette valeur pour la direction de l'un de ses musées. Eugène Piot sait tout — et beaucoup d'autres choses encore.

Chaque commissaire-priseur a sa manière. Les uns secs, précis, nerveux, remuants, entraînent leurs clients ; les autres honnêtes, affables, persuasifs, séduisent leur public ; d'autres enfin mous, monotones, indolents, l'endorment ou le font fuir.

Le premier de tous, sans contredit, c'est Pillet qui, après quelques grandes batailles encore, ne va pas tarder à se retirer de la société des commissaires-priseurs, car il a vendu sa charge. Nul plus que lui ne restera dans les souvenirs des habitués de l'hôtel. Vif, petit, droit comme un I, d'une activité dévorante, il sait d'un coup d'œil rapide passer toute la salle en revue, aucun signe ne lui échappe. Si éloigné que vous puissiez être, si discret que soit votre avertissement, il voit tout. Un simple clignement d'yeux lui suffit. Il a ses procédés spéciaux. Il est lui. Aucune vulgarité dans le geste, aucune monotonie dans le ton, — ce petit homme est bien le Napoléon de l'enchère.

Un jour que je l'admirais, je me suis rappelé qu'un musicien avait eu la patience de noter le chant du rossignol, et j'ai eu à mon tour, comme amateur, la curiosité de transcrire rapidement au crayon, une à une, sur la marge de mon catalogue, toutes les variations de ce répertoire, qu'il joue toujours sur la *quatrième corde*.

Je reproduis textuellement ces mots sans suite, ces phrases entrecoupées, avec les répliques du crieur. Rien de plus curieux ; j'ai même indiqué les intonations suivant la manière italienne.

Cela pourra servir de tradition classique à ceux qui vont chercher dans la succession de Pillet les faveurs du public. — Je n'ai pas changé un *iota*, du reste, à ce que j'ai entendu.

L'adjudication commence. Le marteau d'ivoire frappe les trois coups sacramentels.

Pillet. (*Andante moderato*). — « Nous commençons la vente. Nous vendons le n° 23. »

Mannheim. (Regardant *con amore* l'objet). — « 3,000 francs nous demandons. »

Le crieur. (*Ritenuto*). — « 3,000 on a demandé (*mezzo forte*). Il y a marchand à 1,500 ! »

Pillet. (*Adagio*). — « Voyons, messieurs, commençons à 1,500 francs ! »

Le crieur. (*Andantino con calore*). — « 1,550 !... 1,600 !... 1,620 !... »

(On hésite, on attend, l'objet circule).

Pillet. (*Andantino con simplice*). — « On demande à voir, derrière moi... Voyez vite ! »

Le crieur. (*Allegro non troppo*). — « Personne en face 1,650 !... 1,700 !... »

Pillet. (*Mezzo forte*). — « Allons, pressons un peu, s'il vous plaît. »

Le crieur. (*Pizzicato*). — « 10 !... 50 !... »

Pillet. (*Interrogativo*). — « En veut-on à 1,750 ? 1,800 !... 50 !... »

Le crieur. (*Poco piu lento*). — « 1,900 !... 25 !... 50 !... »

Pillet. (*Vivace*). — « Un peu vite, je vous prie. »

Le crieur. (*Ben mercato il basso*). — « 2,000 !... 10 !... 20 !... 50 ! »

Pillet. (*Allegro moderato*). — « Suivons, messieurs, 2,050 !

Le crieur. (*Tempo*). — « Suivons, messieurs, 2,050 francs ! »

Pillet. (*A piacere*). — « Voyons, en veut-on à 2,050 ? Plus rapidement, s'il vous plaît. »

(Nouvelle pause. Temps d'arrêt dans les enchères).

Pillet. (*Allegro maestoso*). — « On n'en veut plus à 2,050 ? »

Le crieur. (*Allegretto grazioso*). — 2,075 ! (*Scherzando*). « Voyons le mot ! (*Cantabile.*) 3,000 !... »

Les enchères languissent. L'objet est de nouveau examiné par les amateurs.

Pillet. (*Animato*). — « Voyez vite ! — On y renonce ! — Personne ne dit mot ! »

Le crieur. (*Crescendo*). — « Suivons, messieurs, 3,020 !... 30 ! — 40 ! — 50 ! »

Pillet. (*Nervoso*). — « Bien vu à 3,050 ? non ? Est-ce bien dit à 3,050 ? »

Le crieur. (*Bravamente*). — « 3,075 ! (S'adressant à gauche.) Ce n'est plus à nous à 3,050. »

Pillet. (*Allegro agitato*). — « Vu ?... Non ?... Je vais adjuger !... A trois-mille-soix-ante-quinze-francs ! Non ?... Personne n'en veut plus ?... Non ? plus !... (*Larghetto expressivo.*) J'adjuge ! »

Ici le marteau décrit en l'air une courbe, s'arrête un instant, puis frappe le bureau d'un coup sec.

...Procumbit humi bos !

L'objet est définitivement adjugé.

XXXVIII

Les revenants à l'hôtel. — Les petits camarades. — Le grincheux. — La curiosité est morte. — Les Hollandais Frenkel et Salomon. — Ventes prochaines : Duquesne, Courbet, Marie Blanc. — Un pamphlet. — Suppression de l'Hôtel des Ventes et des commissaires-priseurs. — Mes conclusions.

31 octobre.

Samedi. — Il est deux heures. Je songe à la tâche que j'ai acceptée : renseigner chaque semaine mes lecteurs sur les faits et gestes de dame Curiosité.

Je me dirige, un peu soucieux, vers l'hôtel des commissaires-priseurs. Je pousse vivement les deux portières de cuir vert du tambour de l'entrée. — Je suis dans la place.

Je monte rapidement les degrés de cet escalier de pierre rarement balayé que tout Paris connaît et me voilà dans ce grand et long couloir, sur lequel s'ouvrent tous les sanctuaires de l'hôtel et qui pourrait s'appeler la salle des Pas-Perdus de la maison des ventes.

On rentre. On est rentré. Chacun reprend ses habitudes quotidiennes, même ceux qui, de l'été, ne se sont pas absentés de Paris, mais qui ont disparu pour se conformer à l'usage et faire croire à une villégiature quelconque.

La foule bigarrée se presse ; on se bouscule. C'est un

va-et-vient perpétuel. La grande galerie reprend sa physionomie habituelle : on dirait le péristyle de la Bourse.

On se reconnaît. On se presse de questions, vingt poignées de main en cinq minutes. Puis viennent les interrogations : le collectionneur est un curieux. Il ne faut pas l'oublier. Il lui faut, avant tout, du nouveau, n'en fût-il plus au monde. Les conversations se croisent rapides, animées. Je m'arrête à chaque pas :

« — Tiens, d'où venez-vous?

— De Dieppe, le pays des ivoires — modernes.

— Avez-vous augmenté vos collections?

— Je n'achète plus rien. Il me faut des moutons à cinq pattes. Mon goût s'épure comme le vin se bonifie, en vieillissant.

— Très enchanté de vous avoir revu. Adieu. »

Autre rencontre.

« — Vous voilà de retour? Vous avez dû trouver quelque chose, vous qui savez si bien chercher.

— Presque rien, une tapisserie de la série des quatre parties du monde, dans un état merveilleux, roulée depuis un siècle dans un grenier et que les rats avaient eu le bon goût de respecter.

— Heureux mortel! toutes les trouvailles sont pour vous comme :

Tous les lauriers, tous les lauriers,
Sont pour le doyen Lhéritier.

— Et vous, mon ami, chercheur infatigable, avez-vous réussi à faire, pendant les vacances, un nouveau coup comme celui de l'an dernier?

— Mon Dieu, oui, rien ne sert de courir. Il n'y avait personne à Paris, j'y suis resté, j'en ai profité. — Un

bureau Louis XV, dos-d'âne, en bois de rose, acheté mille francs. J'en refuse cinq mille.

— Allons, je vois que vous n'avez pas perdu votre temps. Nous allons reprendre maintenant la guerre de tous les jours, car vous êtes mon ennemi le plus intime. Quand donc vous déciderez-vous à faire votre vente... après décès? »

Sur cette plaisanterie un peu aiguë, sans laisser à mon adversaire le temps de se reconnaître, je quitte le couloir et je me précipite dans la première chambre venue.

Je me heurte à un vieil amateur, contemporain de Sauvageot et de Du Sommerard qui s'occupe de tout, mais conte particulièrement fleurette à toutes les estampes galantes de Fragonard. C'est l'amateur qui cherche la série.

Après les premières embrassades — très courtes chez les amateurs — il ne peut s'empêcher de me faire part de ses inquiétudes :

« Il n'y aura pas de vente cette année. Il ne peut y en avoir. C'est fini, bien fini. La curiosité est morte, Jean, le crieur, n'est plus là pour nous égayer. Pillet se retire. Personne ne le remplacera, on ne voudra plus vendre. Je suis venu ici par la force de l'habitude, mais je n'y remettrai plus les pieds. (Il y sera tous les jours). Voyez, il n'y a plus que des objets faux, qu'on s'obstine à déposer le long des catalogues. Il faudrait une ordonnance de police. Ce sont les étables d'Augias à nettoyer. »

J'avais bonne envie de lui répondre :

— Dites tout de suite qu'il n'y aura plus de licitation, que les amateurs ne changeront jamais de goût, désormais qu'on ne se ruinera pas, voire même qu'on ne mourra plus.

Mais il aurait fallu entamer une discussion — j'étais pressé, et, comme il sait aussi bien que moi que les tribulations humaines sont de tous les temps, je me suis borné à sourire. Il a paru enchanté de m'avoir convaincu, grâce à son expérience. Il n'en demandait pas davantage — j'ai pu me sauver.

Dans une autre salle on exposait le mobilier du château de V... (cela réussit toujours), qui m'a semblé assez singulièrement *composé*. D'immenses tables dorées du plus mauvais goût, des boiseries de la fin du dix-neuvième siècle, qui faisaient mal à voir, la statue en bois d'un vieux saint — j'allais écrire d'un vieux singe — un plat de ce fils du grand artiste qui s'appelait Avisseau, de Tours.

Tout cela m'a paru un petit *nettoyage* d'un amateur se débarrassant de ce qui a cessé de lui plaire.

Flânant, seul, au milieu de tout cela, un amateur un peu grincheux m'aborde et me dit :

« Je n'ai pas perdu mon temps pendant les vacances.
» J'ai cloué un bel objet chez un amateur de province.
» On m'en demandait un prix insensé. Cela vaut le
» triple, ai-je affirmé. Vous avez bien raison de ne pas
» vouloir le céder. Et je suis parti. Je ne l'ai pas, mais
» personne ne l'aura maintenant. »

Son rire nerveux m'agace. Je suis déjà dans un autre compartiment.

Dans un groupe rangé en demi-cercle pérore un habitué fidèle. On parle de tout, excepté des bibelots que crieur, expert et commissaire-priseur rangent et s'apprêtent à vendre; — de la statuette exquise, achetée par M. de Rothschild et qu'il a exposée au musée de l'art rétrospectif; de la tapisserie payée cinquante mille francs par un riche banquier; de la vente Courbet, dont on rédige le catalogue, et de l'achat fait par un

amateur et un marchand très connus de la collection B. Fillon. Déception amère pour tout le monde !

— Oh ! rassurez-vous, elle est ajournée seulement, dit quelqu'un. Elle n'est pas rayée du rôle. A la fin de la session, on nous annoncera pour le mois de mars cette vente, revue annotée, corrigée avec soin, comme le sont les livres de la bibliothèque Mame, par une société d'ecclésiastiques. La collection sera distribuée aux *plus offrants* et *derniers enchérisseurs*. Ceux qui désireraient ce magnifique exemplaire du *Malatesta* du Pisan devront faire des économies, car il sera vivement disputé. »

Autre salle peu fréquentée. J'y reste à peine quelques instants. Je connais ce *truquage* de longue date. Le mobilier qui va être vendu est connu par cœur, — on le voit toute l'année. Toujours le même; seulement il y en a vingt éditions. Cela s'appelle en argot de l'hôtel des *chevaux de retour*, comme on dit des galériens qui, repris en faute, sont réintégrés dans leur bagne. — Pour ce mobilier, on loue une salle au mois. Toute la semaine on offre au public les mêmes objets, et peu à peu, faute de pouvoir lui faire accepter en bloc, on lui fait avaler ainsi le morceau découpé en petites bouchées.

Au moment de sortir, je me sens retenu par le bras.

— Vous ici ! un amateur sérieux ! je ne l'aurais jamais cru. Avez-vous vu mon beau vase de nevers bleu, de la grande époque? — N'est-ce pas qu'il est splendide? — Comment le trouvez-vous?

— Je le connais. Mais, mon cher, si vous m'imposez à l'avance votre admiration, je n'ai rien à vous dire.

— Non, dites franchement ce que vous en pensez. Je ne suis pas de ceux qui demandent conseil avec un parti pris à l'avance.

— Eh bien ! vrai, il est un peu suspect. Je m'en défie. Pardonnez-moi, car je vous dis la vérité. Je m'y laisse toujours prendre et je suis comme Alceste, du *Misanthrope :*

. . . . J'ai le défaut
D'être un peu plus sincère en cela qu'il ne faut.

Et je me sauve, pour éviter les imprécations de celui qui m'a consulté et qui attendait tout autre chose qu'une critique.

Enfin, un véritable ami, celui qui me renseigne d'ordinaire. Il est dans le secret des dieux, faisant partie de l'aréopage de la haute curiosité — on lui dit tout, en secret, et il nous le répète — dans les mêmes conditions.

— Quel plaisir de vous revoir ! Avec vous, j'abrège les compliments... Et les ventes prochaines ?

— Il y aura une grande surprise !

— Voyons, vous m'intriguez. Est-ce la vente de Duquesne, ce malheureux devenu aveugle, l'un des bons élèves de Gérôme ? Ses camarades viennent en aide à une aussi grande infortune.

— Non, ce n'est pas cela.

— Est-ce la collection du Sommerard qui revient à flot ?

— Vous savez bien qu'elle est achetée en totalité.

— Est-ce celle des brillants et perles fines de feu Mme Marie Blanc de Monaco, qui aura lieu au mois de décembre ?

— Non, vous n'y êtes pas du tout.

— Voyons, n'abusez pas de ma tempérance en me laissant plus longtemps le bec dans l'eau. »

Cela continue ainsi. Impossible d'en rien tirer. Il est aujourd'hui le comble de la discrétion.

Je le quitte à regret. Il m'intéressait bien ! en ne me disant rien.

Le temps passe et je n'ai pas trouvé le sujet de mon chapitre.

Je vais enfin à la salle 8, le salon d'honneur, le grand seize ! — Le Hollandais Frenkel, d'Utrecht, débite lui-même sa marchandise. Pas d'expert. Pillet, qui paraît soucieux, tient le marteau d'ivoire. Il adjuge les dernières épaves du premier des Flamands.

Je jette autour de moi un rapide coup d'œil. Tout ce que je déteste est là : les murs sont garnis de miroirs avec des cadres grêles ; des étoffes fanées pendent jusqu'à terre ; du plafond descendent de gros lustres à cinq branches. A côté de moi, des bureaux renflés en marqueterie de bois à fleurs, des armoires de chêne, grossièrement sculptées, que Teniers aimait tant à reproduire dans ses intérieurs, avec des cuisinières recurant leurs casseroles. Sur une tablette, des potiches ventrues de la Chine ou du Japon et des figurines de Saxe, rangées en bataille, attendent leur tour pour être *mises* sur table.

J'allais me retirer, quand un petit marchand des moins connus s'approche de moi et me dit du ton le plus gracieux pour me séduire :

« — Tout cela vous intéresse. Ce n'est rien. Salomon d'Amsterdam lui succédera la semaine prochaine. Il aura, paraît-il, un tapis splendide persan du XIVe siècle et un autre hispano-mauresque, en velours bleu foncé, avec une série d'éventails et de tabatières en or... Vous le voyez, je tiens à vous renseigner ! Viendrez-vous ?...

— Je ne pense pas. J'attends les grandes ventes. »

Et je pars brusquement.

« Décidément, pas moyen de faire mon chapitre avec tout cela, » me disais-je en sortant. Vais-je chômer cette semaine, faute d'aliment ?

Je prenais, tout pensif, le chemin du boulevard. Tout à coup je me retourne, je suis assailli !

Demandez les fourberies de l'Hôtel des Ventes, par M. Gustave Poulet. Dix centimes.

C'était un énorme placard que vendait une nuée de crieurs, haranguant les passants devant l'Hôtel.

Je n'achète jamais ces machines-là. Les canards du boulevard Montmartre, l'arrestation de Gambetta, le mariage de Louise Michel, l'arrestation de Grévy, me font fuire d'ordinaire, mais la réflexion m'arrêta.

« Tiens, cela va peut-être me donner un sujet. Je ne l'ai pas trouvé là-haut où il y a beaucoup de choses. Je vais peut-être le rencontrer en bas, dans la rue, où il n'y a rien. »

J'achète un exemplaire du pamphlet et je lis en gros caractères le titre :

Discours prononcé par le citoyen Poulet, candidat à la députation du IXe arrondissement, sur les abus et sur les vols commis tous les jours à l'Hôtel des Ventes, au préjudice du public et du commerce parisien.

Voyons. Mais, le candidat malheureux, il n'y va pas de main morte, dans son discours.

C'est un vrai réquisitoire d'accusateur public ! J'analyse, car le factum est trop long pour être cité tout entier. Voici les principaux griefs qu'il énumère :

« Plus d'Hôtel des Ventes ! plus de privilège ! plus de monopoles exclusifs !

» Les commissaires-priseurs forment une association dangereuse. Ils trompent le public et font au commerce parisien une concurrence déloyale.

» Ils organisent des syndicats pour acheter en spéculation.

» Ils vendent des marchandises neuves.

» Ils choisissent pour experts des marchands à leur dévotion.

» Ils trompent le public en ne vendant qu'à la lumière les tapisseries défectueuses et les meubles rafistolés.

» Ils ont provoqué comme représaille le terrible cordon sanitaire qu'on appelle la *revision*, semblable au boycotage irlandais préconisé par Parnell.

» Me Pillet n'avait pas le droit d'aller à San-Donato faire la vente Demidoff. Les Italiens ne nous ne le pardonnent pas.

» Le Gouvernement a manqué à tous ses devoirs en ne le révoquant pas. Il sera interpellé à ce sujet.

» Nous provoquerons, du reste, avant peu, une manifestation qui demandera la fermeture de l'hôtel Drouot, cette dernière bastille de la féodalité commerciale. »

Que sert de s'emporter? En voulant trop prouver, on ne prouve rien, monsieur Poulet! Du calme! du calme! Vous oubliez

Que c'est une folie, à nulle autre seconde,
De vouloir se mêler de corriger le monde.

Si vous désirez la destruction de l'hôtel, je suis de votre avis, vous plaidez une cause gagnée dans mon esprit. Qu'on le détruise de fond en comble! Qu'on le rase, cet affreux monument. D'accord, — mais pour en reconstruire immédiatement un autre plus spacieux, plus commode, avec des salles mieux aérées et des gradins disposés en amphithéâtre, et surtout des gardiens qui réveilleront les vagabonds venus pour dormir.

Dernièrement, on a fondé un hôtel des ventes à Bruxelles. — Vienne, Rome et Londres nous envient le nôtre. Les grands marchands étrangers nous le disent tous les jours.

M. Pillet est le plus honnête des hommes. Je l'affirme, nous regrettons tous son départ.

Il a représenté dignement notre pays à Florence. Les journaux du pays sans amertume et sans fiel se sont plu à le reconnaître.

L'Italie, qui nous doit la Lombardie, peut bien pardonner la vente Demidoff. Solférino efface largement San-Donato. Aussi, je suis de l'avis de Philinte :

> Je ne vois pas, pour moi, que le cas soit pendable,
> Et je vous supplîrai d'avoir pour agréable
> Que je lui fasse un peu grâce sur votre arrêt,
> Qu'il ne soit pas pendu pour cela, s'il vous plaît.

Quant aux commissaires-priseurs, ils offrent de sérieuses garanties; ceux qui y tiennent s'appellent légion. Ils sont, d'après la loi, responsables vis-à-vis de l'acheteur de l'objet vendu et vis-à-vis du vendeur, du prix auquel il a été acheté. — C'est quelque chose.

Vous voulez détruire cette corporation. Je le sais, depuis longtemps on sonne la cloche d'alarme à ce sujet.

C'est facile à dire, mais que mettrez-vous à la place? Si vous détruisez, il faudra reconstruire. — A côté du mal qu'on signale, nous aimerions bien qu'on nous indiquât le remède.

Il y a évidemment des abus et des réformes à faire; seulement il ne faut pas supprimer, mais améliorer; autrement le mal reparaîtra sous une autre forme et plus dangereux.

On peut reviser le règlement, faire un contrôle sévère des procès-verbaux, nommer des inspecteurs munis de pouvoirs étendus, empêcher la vente des marchandises neuves, imposer un choix d'experts, triés sur le volet, par le tribunal de commerce.

Restons-en là; du reste, nous touchons à des inté-

rêts multiples qui ne sauraient être traités que dans une étude approfondie de la question. Nous le ferons peut-être quelque jour, le temps nous manque aujourd'hui. Ma chronique est déjà trop longue. Je l'ai trouvée, cela me suffit.

XXXIX

L'Océanie à l'hôtel Drouot. — Trop de coquillages. — La salle n° 5. — La princesse de Lamballe. — Le deuxième dessous. — Ouverture de la salle Sylvestre. — Le bibliophile P. Paris. — Ventes prochaines. — Les livres de Benjamin Fillon. — Hausse des Corot. — Le Hollandais Van Minden. — La *Jeune fiancée* de Greuze. — Le manuscrit de la *famille Benoiton*. – Les *pattes de mouches* de l'auteur d'Odette. — Procédés de travail de V. Sardou.

15 novembre.

A l'œuvre ! le jour de la chronique est arrivé. Je suis déjà à l'hôtel Drouot.

Ce qui me frappe d'abord, pour la première fois, dans une des salles du premier étage, c'est une exposition d'objets ethnographiques. L'Océanie envoie, elle aussi, des produits à l'hôtel. Tout y passera, décidément ! Pas une des cinq parties du monde qui ne défile dans cette lanterne magique !

J'aime peu ces produits barbares, nattes et rabannes, zagaies et lances, arcs et flèches, haches et frondes, boucliers et ceintures de chasteté des sauvages qui ont tué Cook et La Pérouse.

Aujourd'hui cependant, des études sérieuses sont faites de ce côté. Les savants démontrent que la civilisation a commencé partout de la même façon et par les mêmes objets. L'âge de pierre est le premier symptôme d'intelligence donné par la race humaine dans les Gaules et dans la Polynésie.

Je l'avoue également, les coquillages ne me disent rien. La conchyologie n'est pas du tout mon fait. Je ne vois dans cette exposition à faire tressaillir d'aise M. Bureau, du Jardin des Plantes, que casques, oursins, nautiles, volutes, pholades, patelles. Mais les fossiles, les univalves, les trivalves, les multivalves, les ptéropodes et les gastéropodes me laissent absolument froid. Les porcelaines — qui ne sont pas de la Chine — me rendent bête; les buccins n'ont jamais pu provoquer mon admiration. Je n'apprécie que les huîtres, les moules ou les limaçons de Bourgogne sur ma table, — ou bien encore les *rochers*, s'ils sont de glace et viennent de chez le glacier en vogue.

Je n'ai jamais pu étudier la *zooomorphine*, même dans un beau livre que je possède et qui est illustré d'un frontispice de Boucher et de magnifiques planches coloriées à la main. Il faut le dire, c'est seulement pour la belle reliure à l'*oiseau* de Derome qui l'enveloppe, que je l'ai acheté. Le reste m'importe peu.

J'en conviens, il n'en était pas de même des Curieux du temps passé. Pas un cabinet d'amateur qui ne possédât, dans ses *coquilliers*, des pétrifications et des cristaux de roche au milieu des merveilles artistiques de l'époque. Le marquis de Bonnac, maréchal des camps ; le baron de la Tour d'Aigues, le comte de Tessin, le duc de Chaulnes, gouverneur de la Picardie; le duc Sully, pair de France; de Bèze de Lys, conseiller au parlement; de Julienne, chevalier de l'ordre de Saint-Michel ; le marquis d'Horiel, capitaine aux gardes-françaises, faisaient *graver à leurs dépens*, selon le terme d'alors, les plus beaux spécimens de leur *suite d'histoire naturelle*, choisis avec soin dans leurs armoires de Boule.

Mais je m'écarte de mon sujet. Il faut en finir avec les produits d'Honolulu.

Bonne chance à la vente de Tahiti !
Je n'ai plus autre chose à en dire.

Il y a une salle dans laquelle je n'entre jamais à l'hôtel des Ventes : c'est la salle louée à l'année pour les liquidations difficiles. Elle sent à perpétuité l'odeur de la poussière et de l'essence des tableaux fraîchement vernis, habillés pour l'enchère.

Toujours le même décor, du reste ; trouées comme de l'amadou, les éternelles verdures qui pendent comme des loques le long des murailles ; la petite vitrine plate, à gauche, près de l'expert, avec les souvenirs de famille, les miniatures Empire, les petits amours en saxe qui flânaient jadis sur la commode ; la montre du grand-père, l'huilier en argent donné au premier de l'an, et les cloisonnés microscopiques achetés, comme des raretés, aux magasins du Bon Marché en un jour de folle prodigalité.

Dans le fond, derrière l'autel du sacrificateur, — lisez du commissaire-priseur, — flanquée à droite et à gauche de divinités hindoues, de cuivres repoussés, de faux Castelli ou de bronzes japonais, la grande pendule de Boule qu'on exécute à la douzaine, sur le même patron, dans les ateliers des bronziers du faubourg du Temple.

Ne parlons pas des tableaux, pâles imitations de Rousseau, de John Lewis Brown, de Ch. Jacque, de Gérôme et de Meissonier : c'est à faire dresser les cheveux sur la tête ! Ces toiles se vendent dix francs, avec le cadre qui vaut déjà plus de la moitié de cette somme.

Il y a surtout, dans cette exhibition permanente, un *Soleil couchant*, contrefaçon Ziem, qui me persécute sans cesse. C'est une véritable obsession, cette affreuse peinture. Elle reparaît la nuit dans mes cauchemars.

Où va donc tout cela ? — En province ou en Amérique? — *Chi lo sa !*

Je continue ma promenade — la tournée du chroniqueur. Dans une salle, des tableaux anciens et modernes que vont vendre Maurice Delestre et Charles Georges, avec la mention indispensable au catalogue :

« L'Exposition mettant le public à même de se rendre compte des objets, aucune réclamation ne sera admise. »

Cela est prudent. Mais alors, à quoi bon un expert?

Presque rien à noter dans cette exposition. Quelques beaux cadres français en bois sculpté et doré, italiens à rinceaux et à feuillages; puis un portrait à l'huile par Schall, de la princesse de Lamballe peut-être : robe blanche décolletée, coiffure poudrée, sourire gracieux, et dans le fond un buste en bronze de Marie-Antoinette. Joli, mais un peu usé.

Je me rejette sur le bas, le rez-de-chaussée, où je ne vais jamais. *Faute de mieux, on...* Le proverbe est un peu léger. Il peut se dire et ne saurait s'écrire.

Ce *deuxième dessous* ressemble à une cave. On y vend des vins. Cela est bien en situation. Des caisses de saint-émilion, de graves, de saint-julien et de liqueurs sont empilées près de l'officier ministériel. Une forte odeur de vinasse me prend à la gorge. La foule est un peu mélangée : Bercy et l'Entrepôt, sans compter les marchands de vins de tous les coins. Toute cette foule déguste et crache. Pour rafraîchir le palais des acheteurs, un commissionnaire passe sur une assiette du pain et du fromage, taillés en petits morceaux. A chaque instant, il renouvelle sa provision qui disparaît ensuite comme par enchantement. Il regarde alors sévèrement quelques acheteurs faméliques.

Les vrais amateurs se réservent. Ils attendent le moment de déguster le cognac, et la perspective d'un petit verre à bon marché les fait patienter.

Ce n'est pas mon cas et je vais dans une autre salle où l'on détaille aux fripiers du Temple une garde-robe de belle petite. Plus loin se vend, au poids du cuivre et du fer-blanc, toute une batterie de cuisine ; j'arrive au moment où l'Auvergnat de service, enveloppé d'un nuage de poussière, verse sur la table une malle remplie de chaussures qui ne sont ni des pantoufles de danseuses, ni des souliers à la poulaine, ni les fameuses bottes de Bassompierre. L'usage les a réduits au plus piteux état. « A cent sous ! » dit le crieur. Je me sauve effrayé, en pensant qu'il y a des acheteurs pour tout, même pour ce petit tas de boue.

Voilà un chapitre qui manque certainement à l'*Histoire de la chaussure* du bibliophile Jacob.

La Salle des Ventes de la vieille maison Sylvestre, de la rue des Bons-Enfants, s'est ouverte il y a quinze jours pour la première fois de l'année.

Dans la salle enfumée, jadis éclairée à la chandelle, que connaissent tous les bibliomanes et qui ressemble, par son mobilier, à une salle d'étude, avec le commissaire-priseur comme pion, on a commencé, le 7 novembre, devant un public de lettrés et de libraires, la vente des 4,344 numéros de la bibliothèque de M. Paulin Paris, l'un des doyens des bibliophiles, pensionnaire de la Bibliothèque de la rue Richelieu pendant trente ans, membre de l'Institut pendant quarante.

81 ans ! — On vit vieux avec les goûts calmes de l'étude !

Paulin Paris n'était pas un arriéré. Il écrivit une *Apologie* de l'École romantique en 1824. Le roman de *Berte aux grands piés* fut réédité par lui. Il eut une

discussion célèbre, mais oubliée aujourd'hui, avec F. Génin sur la découverte supposée du cœur de saint Louis. En 1853, il occupa la chaire de littérature du moyen âge au Collège de France.

Très curieux à voir ces livres d'un travailleur qui n'avait pas fait, ainsi que certains banquiers, une *Tannerie d'art* de sa bibliothèque, suivant le mot de La Bruyère. Il aimait les livres, celui-là, non pour les vendre comme tant d'autres, mais pour les lire et parce que c'est « *la meilleure nourriture de l'esprit,* » comme dit Montaigne. Il en avait rempli son appartement de la rue de l'Université. Il les annotait de sa main sur les marges, et s'il les faisait relier, c'était simplement, sans rechercher les maroquins polis du Levant. Une demi-reliure lui suffisait; quatre P entrelacés sur le dos et la simple mention imitée de Grolier: P. PARISI ET AMICORUM.

Il les achetait partout, sur les quais, chez les bouquinistes et surtout chez son ami Techener.

Cependant il avait fait des trouvailles aussi belles que celles de Nodier et Parison, par exemple, qui sauvèrent des boîtes des colporteurs l'un le *Marot* d'Étienne Dolet, l'autre le *César* de Montaigne qui, payé 18 sous, fut vendu 1,500 francs. Mais ces rencontres heureuses, il ne les gardait pas, il en faisait profiter immédiatement ses amis.

Le catalogue se présente sous la forme d'un gros volume de 478 pages, demandant dix-huit vacations. C'est une réunion très complète de précieux documents sur le moyen âge, d'études, de romans, de contes sur la vie et les mœurs du XVIe siècle et d'ouvrages rares éclairant certains points obscurs ou contestés de notre histoire.

Un peu fantaisistes cependant quelquefois ces savants

dans leurs choix. En parcourant rapidement ce catalogue, composé de livres modernes en grande partie, quelques titres m'ont frappé, comme une note originale au milieu d'un morceau classique.

D'abord ceci s'adresse à vous tous, messieurs :

« *Petit Traité de l'Amour des Femmes pour les Sots*. Bagatelle, 1788, par Champcenetz. »

Assez difficile à demander chez un libraire, surtout lorsque sa femme est au comptoir, n'est-ce pas?

Le XVIIIe siècle était voltairien, on n'en saurait douter :

» *Mémoires pour servir à l'histoire de la Calotte*. Aux états calotins, 1752, 3 volumes.

Les plus violents pamphlets contre la royauté ne datent pas de la Révolution ; en voici un qui la prépare et la précède de dix ans :

« *Les Amours de Charlot et de Toinette*. Pièce dérobée à Y..., 1799. »

Une plaisanterie lugubre :

« *Compte rendu aux Sans-Culottes*, par très haute, très puissante et très expéditive dame Guillotine, dame du Carrousel, de la Révolution, de la place de Grève et autres lieux, contenant le nom et le surnom de ceux à qui elle a accordé son passe-port pour l'autre monde. Rédigé et présenté aux amis de ses prouesses par le citoyen Tissot. Paris, chez la citoyenne Toutbon, de l'imprimerie du *Calculateur patriote*. Au Corps sans tête. An 2e de la mort du tyran. »

Cela donne le frisson comme une scène de Shakspeare.

Voici le capitaine Fracasse !

« *La Vérité au Corse usurpateur du trône de Louis XVIII*, par un soldat vendéen qui ne fait des phrases qu'à coups de sabre. Chollet, 1800. »

Anonyme qui a perdu son temps. Plus d'encre que de sang ! Les gens qu'il voulait tuer en 1800 ont vécu quelque temps encore.

Pas très tendre cet

« Arrest contre Françoise Fournier, Marie Duval et Barbe Genet, proxenetes (*il y a un mot trop cru dans le texte*) portant condamnation d'estre fustigées, battues nues et coëffées d'un chapeau de paille, flestries d'un fer chaud, le 16 mai 1729. »

Nos mœurs se sont quelque peu adoucies ! On aurait trop à faire aujourd'hui si l'on voulait procéder de la sorte en cette délicate matière.

Je laisse deviner aux chercheurs d'anagrammes et de mots carrés ce singulier ouvrage :

« *Recueil AB, CD, EF, GH, IK, LM, NO, PQ, RS, TV, XY, Z*, etc. In-12, 1745 à 1762, 4 volumes en veau fauve. »

Rien autre chose sur le catalogue ! Cela m'a rendu rêveur, surtout l'*etc.*, après les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Il y a bien le J et l'U qui ne sont pas cités, mais on ne s'en servait pas dans ce temps-là !

Nous conseillons à l'acquéreur de ne pas laisser s'égarer, avec son nom, le

« *Petit Almanach des Voleurs à l'usage de tout le monde*. Paris, 1846.

Triste humanité ! « à l'usage de tout le monde, » dit le titre. L'auteur a cru prudent de garder l'anonyme.

« *La Maison académique*, contenant les jeux de picquet (*sic*), du

hoc, du tric-trac, du hoca, de la paulme, du palle-mail et autres jeux facétieux et divertissants. Paris, E. Loyson, 1659. »

L'*Intermédiaire des Curieux* devrait bien, dans sa prochaine livraison, nous édifier sur le *hoc* et le *hoca*. D'importation anglaise probablement, le *palle-mail* comme le crockett et le lawn-tennis.

Toute une série d'anas ;

« Carpentariana, 1724 ; Ducatiana, 1738 ; Santeuliana, 1717 ; Sorberiana, 1691 ; Valesiana, 1694 ; Vasconiana. »

ou bons mots de MM. Charpentier, Le Duchat, de Santeuil, de Sorbières, de Valois et des Gascons les plus plaisants. — Excellents livres à acheter pour des rédacteurs de nouvelles à la main. Ils trouveraient enfin des choses nouvelles dans ces vieux recueils.

Et pour finir :

« *Le Passe-Partout galant*, par M. le chevalier de l'ordre de l'Industrie et de la Gibecière. — Constantinople, imprimerie de Sa Hautesse. »

Exemplaire de la comtesse de Verrue dont il porte les armes.

8,000 volumes ! Et cependant pauvre bibliothèque à côté de celle qui va se vendre de l'autre côté du détroit et qui met en émoi tout le monde des bibliophiles.

Monsieur Malb'rough est mort.

Aussi son fils, le jeune duc héritier, se décide-t-il, après de longues hésitations, à se séparer des trésors que son père lui a légués. La bibliothèque Sunderland se compose de 20,000 volumes, livres rares et manuscrits poudreux entassés depuis plus de deux siècles dans le vieux manoir de ses pères, le château de Bleinheim, dans le comté d'Oxford. Elle renferme un

exemplaire en caractères gothiques de l'*Amoureux transi sans espoir*, imprimé en 1503 par Antoine Vérard, fameux libraire parisien à l'enseigne de *Saint-Jehan l'Évangéliste*, et aussi les éditions les plus rares de Dante, de Pétrarque et de l'Arioste, et surtout un exemplaire du *Décaméron* de Boccace, première édition portant la date de 1471, semblable à celui du duc de Roxburghe, payé 56,500 francs il y a vingt-cinq ans (1)!

Pour ceux qui n'iront pas en Angleterre, je puis leur annoncer qu'ils ne manqueront pas d'occasions. Ils peuvent ménager leurs ressources. Nous aurons prochainement la vente des livres et des tableaux de Paul de Saint-Victor; les ivoires du peintre Timbal; le Seizième Siècle de M. Verdier, qui veut se retirer de la curiosité, dit-on. N'oublions pas les bijoux et les meubles de Mme Blanc, de Monaco; son collier de perles fines estimé un million, ses diamants qui en valent deux et qui sont déposés à la Banque; sa pendule, achetée par elle 85,000 francs à M. Jamarin, pièce gigantesque de 2m,50 de haut, avec un globe colossal à cadran tournant pour marquer les heures, un peu Empire par exemple.

Soyons indiscret. Les lecteurs ne s'en plaignent jamais. Il leur faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

La collection Fillon a été vendue 180,000 à 200,000 fr. à M. le comte de La Béraudière et à M. Lacroix, le mar-

(1) Depuis, la vente a eu lieu. Quelques volumes ont réalisé des prix fabuleux. — Le *Roman du roi Artus et des Compagnons de la table ronde*, manuscrit sur velin : 12,750 francs. — *De la Ruine des nobles femmes et hommes* : 13,000 francs. — Une copie de la *Cité de Dieu* de saint Augustin, imprimée en 1475 sur vélin et enluminée : 25,000 francs. Le British Museum a fait l'acquisition de nombreuses raretés, et la première partie de la bibliothèque Sunderland a produit 484,425 francs, La seconde partie doit être vendue au mois d'avril.

chand d'estampes, et les grands libraires de Paris ont pu parcourir, cette semaine, les cartes du catalogue des livres dressé par mon ami Dugast-Matifleux ; mais la disparition de deux riches amateurs qui achetaient beaucoup, M. James de Rothschild et M. Rœderer, de Reïms, se fait sentir sur le marché et refroidit un peu l'enthousiasme des acquéreurs.

Pauvre Fillon ! c'était un artiste ! Il n'avait pas d'ordre. Sa passion pour les arts l'emportait et il avait compromis une belle fortune territoriale s'élevant à plus de 1,500,000 francs. Quand on vit par le cerveau, comme lui, peut-on s'astreindre à ouvrir un livre de caisse par *doit* et *avoir*, comme un épicier de la rue Saint-Denis?

Son fidèle Achates, Dugast-Matifleux, liquide doucement sa succession sous le manteau de la cheminée de Saint-Cyr-en-Talmondais.

Voici maintenant deux nouvelles intéressantes qui ne sortent pas, du reste, des frontières de mon département : *la curiosité*, où je puis me promener au gré de ma fantaisie.

Ne raillons pas les Hollandais, ils comprennent bien les affaires : Fraenkel, en quatre jours, par Pillet, a vendu pour 105,000 francs de bibelots. Il nous les laisse et il est parti avec notre argent.

Achetez des Corot ; ils montent comme la Banque de l'*Union Générale ;* c'est à croire à un syndicat. Si vous en avez, gardez-les comme une bonne valeur. A la vente R..., des *Baigneuses sous bois* ont valu 12,500 fr. Est-ce l'aimable expert G. Petit qui les a achetées, comme il vient de le faire pour la galerie de tableaux de M. Krabbe, de Bruxelles, que les amateurs ont enlevée en détail le lendemain de son arrivée à Paris ? Félicitons-le et félicitons-nous. Il s'agit du retour d'en-

fants prodigues—des Troyon, des Rousseau, des Millet et des Meissonier, accaparés par un étranger. Voyons, n'êtes-vous pas de mon avis, ces chefs-d'œuvre ne sont-ils pas bien mieux chez nous que chez nos voisins?

Un Hollandais part, un autre arrive pour le remplacer. C'est le tour de M. Van Minden, à présent. Toute la semaine vont défiler de nouveau les cabarets de Saxe, les garnitures de Delft, les horloges hollandaises, les cornets du Japon et les tentures de velours d'Utrecht. M. Paul Chevallier sera le commissaire-priseur de cette vente. Il fait ses débuts depuis quelques jours. M. Charles Pillet lui a décidément passé la main. Je dirai, dans ma prochaine chronique, quelques mots sur ce vétéran de la curiosité qui a tenu le marteau pendant vingt-cinq ans, avec tant de distinction, dans toutes les ventes importantes du siècle. C'est une physionomie bien parisiennne à peindre.

16 *novembre*. — Deux Greuze à l'Hôtel des Ventes! la *Jeune Fiancée* et le *Portrait du Filleul du peintre*, d'après le catalogue. Les cadres m'ont particulièrement frappé. On copie très bien le Louis XVI maintenant. On fouille le bois merveilleusement. On cherche avec persévérance la couleur et la patine de la vieille dorure. Mais revenons aux Greuze. Dans une vitrine placée au centre de la salle, seul! un petit autographe de l'ami de Diderot, ainsi conçu :

« Monseigneur le Duc, je vous envois (*sic*) la *Jeune Fiancée* par son très humble et très obéissant serviteur : J.-B. Greuze. » (Cachet de cire rouge.)

Cette mise en scène m'a laissé absolument froid. Il n'en a pas été de même pour tout le monde, probablement, car on a payé 11,200 francs la *Jeune Fiancée*. Moins entraînante la vente F..., de Liège, et Th... d'Ams-

terdam avec ses tableaux *numérotés à la craie*. Féral, qui est un expert avisé, avait rédigé, du reste, un catalogue prudent où les *attribué à*... les *d'après* et les *genre de*... se trouvaient à chaque ligne devant toutes les toiles.

Ce n'est pas d'*Odette* dont je vais parler. Son succès maintenant est assuré par un traité de cent représentations. Le théâtre n'est pas, du reste, de mon ressort.

Il s'agit d'autre chose. Le hasard, ce dieu des collectionneurs, a fait récemment tomber entre mes mains, à l'Hôtel des ventes, le brouillon du manuscrit d'une pièce du même auteur : *La Famille Benoiton*.

Cette comédie fut jouée avec un très grand succès, à l'ancien Vaudeville de la place de la Bourse, le 4 novembre 1865, dix ans après la chute complète de sa première pièce : *La Taverne des Étudiants*.

C'est une édition avant la lettre que je possède, et je l'ai fait relier par Chambolle-Duru, en maroquin vert, avec tous les honneurs dus à son nom et à son rang.

L'histoire de ce manuscrit est connue. On en a déjà parlé. Il fut donné, comme souvenir, à Albéric Second, qui demandait, après la première représentation, un autographe à Sardou, ce fils d'un des nombreux auteurs de *l'Auberge des Adrets*, ainsi que vient de le révéler Arnold Mortier.

Se montrer ainsi en déshabillé à un confrère, ce n'était pas manquer de pudeur.

Depuis, ce manuscrit a passé de mains en mains jusqu'aux miennes. C'est peut-être le seul témoignage qui reste des procédés de composition de l'auteur de *Divorçons!* car il jette après la copie tous ses canevas au feu.

Vapereau n'est pas toujours exact. Chacun sait cela. Il se trompe lorsqu'il dit que les productions de Sardou

sont écrites avec facilité et souvent avec trop de précipitation. Rien, au contraire, n'est plus étudié, plus cherché, plus remanié.

Tout en travaillant, Sardou jette sur le papier, comme ils viennent, au hasard de son inspiration, des mots étonnants, des idées incohérentes, des épithètes typiques, des lambeaux de phrase, des tirades à effet, des traits d'esprit qui, semés çà et là, doivent pétiller à point voulu dans le dialogue.

C'est un arsenal qui se remplit peu à peu de munitions et qu'il garde sous la main. Il puise dans cette réserve au fur et à mesure que son œuvre avance, pour tirer de temps à autre quelques pétards étincelants qui éclatent au milieu du mouvement scénique.

Molière, dont nous n'avons malheureusement pas un seul manuscrit, ne procédait peut-être pas tout à fait de la sorte; Alexandre Dumas, d'une fécondité remarquable, qui fit en trois jours *La Jeunesse de Louis XV*, ne devait guère avoir le temps de consulter des cahiers de notes. Il écrivait certainement d'abondance — mais qu'importe? Le principal est que tout marche et se suive. Le public juge l'œuvre achevée :

« Le secret est d'abord de plaire et de toucher. »

Ce manuscrit est certainement une haute curiosité littéraire pour les amateurs d'autographes. L'écrivain, en plein travail, se livre à toutes les fantaisies de son imagination. Les pages sont émaillées de renvois affectant les formes les plus bizarres, de traits au crayon rouge entourant des taches, et des notes encadrées comme des placages de marqueterie.

Une vraie mosaïque aux couleurs les plus variées que ces feuillets noircis d'une illisible écriture!

L'auteur écrit souvent aussi pour un comédien qui

a un type particulier. Il lui conserve son caractère ordinaire. Le rôle est distribué dans son esprit avant que la pièce soit sur ses pieds; il lui plaît de voir certains propos dans la bouche de ses acteurs favoris, et il écrit dans ses notes :

« SAINT-GERMAIN (*Prudent*). — Elle a du galbe !

» JANE ESSLER (*Marthe*). — Je suis en garde-malade. La belle toilette pour une femme !

» FÉLIX (*Champrosé*). — Le Tattersal du mariage !

» FARGUEIL (*Clotilde*). — Vous voulez percer ? Vous êtes un mur. Vous percerez.

» Mlle PARADE (*Camille-Léonide Leblanc*) conduit elle-même, va au bois, au théâtre, décide des toilettes; elle est une vraie cocotte !

» CAMILLE (*Fanfan Benoiton*). — Ah ! papa, tu es bien jeune !

» PARADE (*Benoiton*). — Récit de la bataille de Cerisolles : « Qu'est-ce que vous avez sauvé? — Nous avons sauvé la caisse. — (*Variante :*) Sauvé le roy. — Et vous? — La caisse. »

Le commencement du manuscrit porte d'une écriture hardie, comme titre, tracé au crayon bleu : LA FAMILLE BENOITON. Cette page est couverte d'une large tache de café et ressemble, ainsi que nous venons de le dire, à une véritable carte géographique de France divisée en départements. Il faut s'armer d'une loupe pour déchiffrer, du premier coup, la petite écriture fine et serrée de l'auteur des *Pattes de mouches*.

Voici, au hasard, quelques lignes griffonnées sur les premiers feuillets de chaque acte dans lesquels Sardou se plaît à habiller la pensée de ses marionnettes avec des mots fringants. Le souvenir des lectures du journal *la Vie Parisienne*, de Marcellin, ne paraît pas étranger à plusieurs de ces notes, comme on le verra par ces citations :

« — Pourri de chic !

» — Le petit, né de l'amour d'une cassette et d'un coffret.

» — Oui, mon chien vert !

« — Comme quoi le mariage est un luxe qui n'est pas permis à tout le monde. »

» — Il faut bien rivaliser avec les filles qui nous écrasent!

» — A quoi distinguer une femme honnête? Au mal qu'elle se donne pour ne pas en avoir l'air.

» — Il traite, comme des chevaux, ses maîtresses.

» — Tiens! c'est gentil ça, je vais aller le dire à Casquette.

» — Le fils Formichel. Ce jeune canif, un insecte.

» — Les filles une fois mariées, c'est l'affaire du mari.

» — Démontrer que la toilette entraîne les mœurs. Chaque époque a son parfum : Louis XV, le musc; la Révolution, le sang; Napoléon, la poudre; la nôtre, un mélange de poudre de riz, de tabac et de fumée.

Plus loin, l'auteur se critique lui-même :

« Acte IV. Pas trop d'explication. La pièce est finie; les réserver pour le cinquième acte.

» Scène sèche. Rien n'agit. Tous les efforts de Clotilde sont nuls. Il n'y a que le cri de la mère insultée dans son enfant. Aucun après. »

Il y a de piquantes comparaisons à faire sur la façon dont les tirades même les plus célèbres, celle par exemple de l'invocation à *sainte Mousseline* (scène V du deuxième acte), qui est restée légendaire, est venue tout d'abord sur le manuscrit, même après la mise au net et le texte tel qu'il a été définitivement arrêté pour l'impression. Il y a là des ratures et des surcharges qui modifient complètement le premier jet. Dans ce manuscrit, pas une phrase qui ne soit biffée, cherchée, recommencée. C'est entre les lignes que l'auteur a écrit sa pièce.

On le voit, si, au théâtre, aux répétitions et même après les premières représentations, Sardou n'hésite pas à couper tout ce qui fait *longueur* et ne *porte pas*, suivant les termes consacrés, il a déjà, depuis longtemps, procédé de la sorte sur son manuscrit. Il serait facile

de le constater en comparant le texte et l'imprimé. Du reste,

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

L'auteur de *Nos Intimes* croit au magnétisme. La science de Mesmer, continuée aujourd'hui par son disciple Donato, a pour lui de grandes séductions. Il a été, dans le temps, l'un des plus fervents adeptes des tables tournantes. Aussi, lorsqu'il rêve, laissant venir à lui l'inspiration, il laisse sa main courir au hasard devant lui sur le papier. L'esprit la pousse et la guide, et tantôt trace des rochers gigantesques, des dentelles de Venise, des arabesques, des dragons ailés ou des broderies du XVIe siècle. Un jour, l'ombre de Michel-Ange lui a fait construire la façade d'un château merveilleux.

Le manuscrit devait conserver la trace d'une de ces rêveries. Il a des croquis magnétiques, des dessins spirites qui ne manquent pas d'originalité. Il y en a un, très drôle même, sur la marge d'une page. Cette fois, la plume de l'auteur a dessiné et n'a pas décrit un type. L'esprit était assez gai ce jour-là, paraît-il, mais à coup sûr ce n'était pas l'émanation d'un grand maître! Gavarni ou Daumier n'ont pas inspiré cette charge idéale que nous indiquons à titre de simple curiosité : Un bonhomme bâti comme un concombre, muni d'un appendice caudal et tenant un bâton à la main!

Si maintenant l'académicien était peu satisfait de voir que je l'ai montré travaillant en robe de chambre, dans le silence de son cabinet, je tiens à lui dire que si j'ai pénétré, pour un instant, derrière le mur de sa vie privée, je n'en reste pas moins l'un des plus sincères admirateurs de son beau talent.

Je lui rappellerai, en terminant, qu'il écrivait, jadis,

à ce pauvre André Gill, dessinateur du journal de mon ami Polo.

« J'autorise la *Lune* à publier ma charge, une charge étant, par comparaison, le meilleur moyen de faire passer l'original pour très beau. »

Aussi, je suis convaincu que, cette fois encore, l'auteur le plus applaudi de notre époque a trop d'esprit pour m'en vouloir d'avoir dévoilé ses procédés de travail. On reproduit les croquis et les études des peintres. Les ébauches et la première pensée des littérateurs ne sont pas moins intéressantes.

Et comme conclusion, je redirai, avec le poète, que les auteurs travaillent comme il leur plaira ; qu'ils aient du talent ! nous ne leur en demandons pas davantage :

« *Amis lecteurs*, le temps ne fait rien à l'affaire. »

XL

Trop de ventes. — Étienne Vallée. — Son atelier et ses tableaux. — Quatre dessins de Compte-Calix. — Reliure fausse d'un manuscrit vendu 20,000 francs. — Une aquarelle de Gavarni. — Liquidation Ewans. — Quelques émaux. — Les étoffes orientales. — La prudence de l'expert Féral. — Une perle miraculeuse. — Une visite chez Étienne Charavay, rue de Seine. — L'album de voyage d'Alfred de Musset. — Dernieurs adieux de Camille Desmoulin à Lucile. — Mort de Mme Paul de Musset.

30 novembre.

Je suis bien en retard avec eux! Ils sont là sur ma table une vingtaine, verts, bleus, jaunes et gris! Ils me sollicitent! Ils m'appellent! Ils me font les doux yeux, ces catalogues! Chacun d'entre eux cherche à fixer mon attention. Les uns sont une nomenclature d'armes et de tableaux, les autres de faïences et d'étoffes. Celui-ci est signé de Paul Chevallier et de Charles Mannheim, celui-là de Berthelin et d'Arthur Bloche, cet autre de Quévremont et de Gandouin, puis d'autres enfin de Maurice Delestre et d'Adolphe Labitte, d'Escribe, de Tual, de Berloquin, de Haro, de Boulland et de Guéroult, toute la fine fleur des experts qui apprécient et des commissaires-priseurs qui vendent. Les émaux, les bronzes, les porcelaines, les livres, les bijoux, les laques, les pendules, les meubles, les biscuits et les cristaux de roche sortent maintenant de leur réserve. Ils veulent tous un public, des acheteurs et

des chroniqueurs ! Aussi, je ne sais vraiment de quel côté me tourner pour commencer ma tâche. Je dis quelquefois : « C'est désolant, pas de ventes ! » et je suis obligé d'en convenir, cette fois : « Trop de ventes ! »

Remontons tout d'abord un peu loin, au 10 novembre. — Vente après décès d'un jeune peintre : Max-Étienne Vallée, élève de M. Péquégnot. Triste, cette vente ! les débris d'un atelier sont comme les décors d'un théâtre ! Toujours la même mise en scène ! Ces volumes, qui servaient à distraire ou à travailler, défilent en gros tas sur la table banale de la salle des ventes. — Vingt volumes pour dix francs ! La littérature contemporaine au poids du papier ! Puis, tous les accessoires inévitables, la cuirasse, l'épée à coquille, la cotte de mailles indispensable pour peindre les guerriers du moyen âge, un bout d'étoffe pour trouver le ton d'une draperie, les plâtres qui doivent permettre d'étudier les belles lignes des antiques, les moulages faits sur le nu qui donnent des impressions naturalistes, les robes fournies par la marchande à la toilette qui servent à habiller le modèle, la guitare, les rubans, les morceaux de verdures pour les fonds, et, dans un coin, le mannequin qui a gardé ses derniers ajustements de Suissesse, et qui, raide dans sa pose, grimace, regarde et ne reconnaît pas tous ses compagnons qui s'en vont.

Pauvre Étienne Vallée ! Il n'eut pas le temps d'être célèbre. Il était en garnison lorsqu'il faisait ses derniers Salons, ses envois étaient datés du 21e régiment de dragons. Il eut cependant deux bons tableaux à la dernière exposition : la *Source* et la *Gardeuse d'oies*. Déception amère ! Pas vendus au Salon ! car ils viennent de passer sous le marteau de Me Marlio et je n'ose pas en dire le prix. L'un d'entre eux fait maintenant une

toile de fond dans la boutique d'un marchand d'estampes du quai Voltaire et de la rue Bonaparte!

Disons tout de suite un mot, en passant, de quatre dessins de Compte-Calix qui figuraient dans une vente après décès, la vente X, Y, Z, peu importe! Un peu piqués et mal encadrés, ces dessins, rehausssés de couleur et faits pour la lithographie, ont longtemps fixé mon attention. Je me reportais à cette époque, encore si près de nous, où l'on peignait du Louis XV avec un sentiment bourgeois et des ajustements 1850.

Les précieuses de Compte-Calix ont des bandeaux plats, des tailles de guêpes, des crinolines et des camélias dans les cheveux! Malgré cela, elles ont bien de l'esprit, ces aquarelles! Elles représentent ces terribles pénitences des petits jeux qui finissent toujours par un baiser : le chandelier, l'horloge, la confession et le portier du couvent!

Toute une série de manuscrits dans une vente de M. Bloche, ce qui est rare.

Un *Missale romanum* du style lombard xve siècle, un *Livre eclésiastique* aux armes du pape Alexandre V, venant de la bibliothèque Secousse, reliure à ais de bois, recouverte de vieux veau estampé.

Un *Livre d'heures* du xve siècle, contenant un grand nombre de miniatures en camaïeu avec des bordures d'une finesse d'exécution remarquable.

Le *David moderne*, de 1703, par Vertron, exemplaire du roi Louis XV, texte en vers, encadré de filets d'or, œuvre d'un calligraphe aussi fort que Jarry, l'auteur célèbre de la *Guirlande de Julie*.

Les *Heures de Marguerite de Navarre*, reliure très belle des *Èves*, relieurs royaux ; — ne pas confondre; ce sont les *Heures*, et non les *Contes*. La reine

Margot se trompait peut-être de livre, elle, lorsqu'elle allait à la messe.

Enfin, les *Heures de Charles-Quint*, ainsi baptisées à cause de sa devise retrouvée dans l'un des encadrements des feuillets, manuscrit du xve siècle, écrit par un Espagnol et enluminé par un Flamand. Toute une histoire, ce manuscrit! Il avait été vendu 20,000 francs à un amateur célèbre sur la déclaration formelle d'un grand libraire de Paris que sa reliure, merveille d'art, de finesse et de fraîcheur, était ancienne; mais, quelques doutes s'étant élevés sur son authenticité, et M. Bachelin-Deflorenne, consulté, n'ayant pas hésité à se prononcer pour une belle contrefaçon moderne, — l'acquisition dut être loyalement annulée.

Dimanche dernier, tableaux modernes et aquarelles exposés par M. Léon Tual et par Féral. Peu de chose à dire de cette vente, sinon que c'est la première de l'année qui ait réussi.

G. Clairin. Le *Harem.* S'il voyait cette peinture aujourd'hui, il voudrait, j'en suis convaincu, regarder à deux fois sa signature. C'est d'un terne! La favorite joue avec son paon favori, pendant qu'une esclave approche avec précaution uu bassin pour lui donner à manger.

Bergeret. De près, une palette de couleur; on ne distingue rien; en s'éloignant, on voit peu à peu se dessiner une nature morte : crevettes, huîtres et pickles.

John-Lewis Brown. La *Rencontre*, scène de la Régence. Un chasseur à cheval salue une dame qui arrive au rendez-vous. — L'habit rouge de rigueur qu'aime tant le peintre. Dans le lointain, une chaise et ses porteurs qui s'écartent respectueusement. Cette rencontre-là me paraît un rendez-vous.

Fortuny. Le *Guet-à-pens*. Esquisse provenant de la vente après décès. Peu indiquée, la pensée reste encore dans un brouillard par trop épais.

Millet (1867). Poissons, légumes, choux-fleurs, bouillotte, maquereaux, dorades et ustensiles de cuisine, le tout noir et sans valeur. Le nom seul est intéressant.

Ed. de Beaumont. Deux pendants : l'*Habit rose*, un charmant bambin en marquis montre à deux gamines attifées en marquises le pan rose de son habit; le *Pardon*, le même à genoux devant les mêmes. Comme toujours, charmantes d'esprit ces compositions.

Gavarni. Une aquarelle représentant une lorette en tenue négligée et une vieille mégère tenant un panier. Au bas, le dialogue suivant :

« — Françoise, vous me volez sur le marché; c'est très mal.
» — Mais c'est dans votre intérêt ce que j'en fais.
» — Comment?
» — Mais oui, je mets cet argent de côté, et un jour, vous qui n'avez pas d'ordre, vous ne serez pas fâchée, quand vous m'en demanderez, que j'en aie à vous prêter. »

Je ne sais si cela a été reproduit dans la série des *lorettes*.

Je croyais qu'après trois ventes il n'y avait plus rien à vendre provenant du magasin Ewans. Il paraît que ce n'est pas encore fini. A chaque saison, on liquide peu à peu. Il y a eu encore trois jours de vente, cette semaine. Mannheim n'a pas dû s'amuser pendant ce temps-là. C'est effrayant, en effet, la quantité de mauvaises choses que, dans une carrière un peu longue, un marchand peut entasser. Le commissionnaire préposé à la surveillance de l'exposition, voyant mon étonnement, m'a glissé dans l'oreille: « Ce n'est rien! Il y a encore trois grandes voitures toutes pleines dans la

cour ; elles renferment un tas d'objets que l'on n'a pu exposer ! » Que voulez-vous ? Tout cela va faire les délices des vieilles filles qui, sans y rien comprendre, aiment les bibelots, comme elles adorent les serins et les perroquets.

Par contre, de très bonnes choses dans une vente de M. Charles George.

Un lit Louis XVI à baldaquin, maladroitement décoré et mis sur blanc, par un barbare qui avait su cependant conserver les draperies en lampas rouge et blanc à médaillons. — C'est rare. — Cela ne se voit plus que dans les gravures de Moreau, du *Coucher de la mariée*, et presque jamais à l'hôtel. — Vendu, 1,950 francs.

Une coupe à couvercle, en émail de Limoges, décorée de sujets et de personnages bibliques avec les initiales de Pierre Raymond — 4,600 francs.

Un coffret à couvercle en toiture, aux plaques en émaux de couleur, rehaussés d'or et enchâssés dans une monture en cuivre. Riche ornementation. Les allégories des saisons représentées par des jeux d'enfants. — 4,400 francs.

Cinq petites plaques rondes en émail, sujets religieux : la *Cène*, la *Flagellation*, le *Crucifiement*, la *Descente de la Croix* — 600 francs.

Un canapé et six fauteuils en tapisserie à la main. Le petit point est toujours en faveur — 1,620 francs.

Le 27 novembre, grande exposition, aux deux salles 7 et 8 réunies, des dépouilles opimes que viennent de rapporter les derniers des Hollandais, Hamburger frères d'Utrecht. Tout Paris est appelé au pillage — sous la surveillance de Me Paul Chevallier. — Puis une vente d'étoffes très remarquables faite salle n° 1,

par MM. Bloche et Berthelin : costumes, couvre-lits, tapis de prière, chapes, étoles, collets de dalmatique, bannières catholiques, étendards de l'islam. Quelle variété dans les motifs de l'ornementation : fleurs, palmes, feuillages, vases, rinceaux élégants, rayures serpentines — et dans l'exécution : découpures de satin jaune sur fond de damas, velours blanc relevé de vert et de rouge, gros reliefs en fil d'argent, applications de velours sur soierie et de soieries sur velours. Elles avaient presque toutes, ces étoffes, un caractère oriental, et l'immobilité des Orientaux en matière d'art, leur respect absolu de la tradition avaient empêché, faute de points de repère, de dresser un catalogue de peur de se tromper sur les époques. Je puis affirmer cependant qu'une tapisserie persane, travail à la main, représentant des *animaux affrontés*, m'a paru au moins du XIII[e] siècle.

Quand donc retrouverons-nous l'une de ces admirables couvertures de lit destinées aux convives dans les repas de Babylone et qui furent payées dans ce temps, assure-t-on, jusqu'à 800,000 francs de notre monnaie? (1)

Vu dans la collection U... qui vient de passer en vente, une perle miraculeuse d'une grosseur exceptionnelle, pesant 4,000 grains. L'orfèvre avait su en tirer habilement parti pour faire le torse d'une statuette de cen-

(1) Cette collection, qui venait de l'étranger, a produit 82,670 francs. Voici quelques-unes des enchères obtenues : une bannière brodée, soie et velours du XVI[e] siècle, 1,650 francs. — Un tapis persan ancien, 3,000 fr. — Un couvre-lit en velours brodé à fleurs, 2,100 francs. — Bandeau de lit en velours, 1,270 francs. — Devant d'autel de velours rouge, époque Renaissance, 1,020 francs. — Deux bandeaux de fenêtres en velours, 1,460 francs. — Bannière en velours rouge, avec encadrement, 1,140 fr. — Chape brodée de soieries, 550 francs. — Deux oriflammes, 530 francs. — Deux bandeanx en broderie, l'un 1,340 francs et l'autre 1,380 francs.

taure en or massif, enrichie d'ornements en brillants et d'appliques en émail translucide.

Avis aux amateurs. — Féral est décidément un expert des plus honnêtes et des plus prudents. — Dans l'un des catalogues rédigés par ses soins, il désigne ainsi une toile :

TENIERS (*attribué à*)
Le corps de garde de singes. Fin petit tableau. — *Signé.*

Entre ces deux désignations, l'une en tête, l'autre à la fin, attribution et signature, il n'y a que l'embarras du choix. Que faire ? Dans le doute, suivez le proverbe, abstenez-vous.

Le vent souffle, en ce moment, du côté des autographes. Le public témoigne de jour en jour un goût de plus en plus vif pour les révélations épistolaires. Charavay (Étienne) a fait la semaine dernière une vente importante.

Quelques jours avant, nous étions réunis une dizaine dans ce petit cabinet étroit, bien connu des amateurs érudits, bizarre d'aspect, situé au premier étage sur la cour du n° 51 de la rue de Seine. On dirait d'un cabinet de lecture de province. — Chacun était devant une petite table, absorbé par l'examen des dossiers qui devaient passer en vente. Charavay, toujours aimable, allait, venait au milieu du public, disant un mot à celui-ci, répondant à celui-là, et distribuant, à tous, ces chemises grises qui renferment les lettres destinées à être vendues.

Tout le monde lisait, enfoncé dans ses recherches. On n'entendait que le bruit des lourds omnibus qui remontaient la rue de Seine.

J'avais déjà feuilleté bien des numéros de la vente prochaine, lorsque l'idée me vint de demander à Charavay de m'indiquer quelques souvenirs intéressants pour ma prochaine chronique.

« — Dites-moi, cher ami, quels sont les autographes que vous avez vendus le plus cher dans votre carrière d'archiviste paléographe ?

— Une lettre d'Améric Vespuce, me répondit-il, 2,600 francs à la vente de Benjamin Fillon et une lettre de Pierre Corneille, qui, achetée autrefois 1,000 francs, est arrivée jusqu'à 5,000 francs lors de la dispersion de la collection Chambry.

— Que pouvez-vous, dans une année, vendre d'autographes à l'hôtel Drouot ?

— Deux cent mille francs, environ ; une seule vacation de deux heures s'est élevée une fois à quarante mille francs.

— Parmi les cabinets catalogués et réalisés par vos soins, quelle est la collection la plus importante ?

— Celle de feu Fillon. — Jusqu'ici nous sommes au chiffre de 150,000 francs, et tout n'est pas encore terminé.

— Avez-vous des ventes prochaines importantes en préparation ?

— La collection d'autographes des compositeurs de musique de feu M. Fonscolombe, les documents révolutionnaires de M. Pochet-Deroche et la vente Émile Cottenet, qui se fera au mois de mars et qui se compose principalement d'artistes français. Il y a une pièce qui fera sensation : une lettre du peintre Vélasquez, — la seule connue !

— Je crains de vous fatiguer de mes questions, cependant vous me feriez bien plaisir en me disant de quel côté se dirige le courant, actuellement ?

— Du côté artistique et littéraire ; la politique est en

baisse. On cherche à faire des groupes sur telle ou telle individualité; aussi les séries de correspondance sont-elles très recherchées. Beaucoup de personnes veulent publier un volume. Avec des documents inédits, une préface et quelques notes, on passe aisément dans la catégorie des auteurs.

— Merci, je ne vous retiens plus davantage. Donnez-moi maintenant cet album de Musset, dont on a tant parlé déjà dans la presse, et je vous rends tout de suite à nos amis qui vous réclament de tous côtés. »

Etienne Charavay m'apporta un album oblong, recouvert de ce papier gris marbré, employé jadis, et comme on en fait encore pour les jeunes personnes qui veulent utiliser pendant les vacances les éléments appris dans leurs cours de dessin.

Ce fut une déception. — Musset, cet esprit si fin, dessinait horriblement mal. Il n'avait pas, selon moi, les premières notions de cet art. Il aurait dû, lui, le poète merveilleux, se rappeler ce qu'a dit le bonhomme La Fontaine :

> Ne forcez pas votre talent;
> Vous ne feriez rien avec grâce.

Le premier feuillet représente une scène de son voyage en Italie. Un marchand présente des coquillages : *Bellissime, signore*, dit-il ; George Sand se baisse pour examiner, et Musset fait sortir de sa bouche ces mots, encadrés au crayon : *Regarde, mignon!* Il est là, à côté, les deux mains plongées dans les poches d'une longue pelisse : *Dieu, que t'es bête, mignonne !* répond-il.

L'auteur de *Rolla* a eu souvent plus d'esprit.

Un autre dessin représente Musset costumé comme le chanteur florentin, de Paul Dubois, et à côté de lui

George Sand avec les cheveux arrangés à la Louis XIII et un col à la Valois. — C'est franchement laid.

Plus loin, les voyageurs sont à bord d'un paquebot. Sand fume gaillardement une cigarette. Musset paye son tribut au mal de mer et il se fait parler lui-même ainsi : *Homo sum et nihil humani a me alienum puto.*

Assez réussie pourtant la charge de son ami Stendhal (Henri Bayle) sous le type de Joseph Prudhomme, disparaissant dans une grande redingote à la propriétaire. On dirait un dessin de Henri Monnier.

Voici enfin quelque chose de passable : c'est le portrait de George Sand. Elle tient un éventail qui lui cache la moitié de la figure. On ne voit que son front intelligent, et ses yeux, semblables à ceux d'une Mauresque, éclatent comme des diamants.

« Quelle déception ! dis-je à Charavay en lui rendant » l'album, ce souvenir devrait servir à faire des cen- » dres plutôt que de l'argent. Vous devez avoir autre » chose à me montrer de plus intéressant dans la vente » Nugent que vous avez préparée ? » Avec une bonne grâce charmante, il me mit sous les yeux une lettre adressée à l'acteur Lekain, par *Mademoiselle Denis*, la nièce de Voltaire, l'auteur de la *Coquette punie*, refusée par la Comédie-Française ; elle donne d'assez curieux détails sur son oncle, et je transcris ce paragraphe tout entier.

Mourion, 23 janvier.

Vous demandez à mon oncle une tragédie et vous avez raison. Donnez-lui donc le temps de la faire. Son sujet est choisi ; mais l'ouvrage n'est pas encore commencé. Il a plusieurs choses à finir avant que de pouvoir y travailler. Heureusement vous savez qu'il fait fort viste (*sic*), il fait des vers mieux que jamais et s'il vit, comme je l'espère, je ne doute pas que vous n'ayez encor (*sic*) plusieurs tragédies de lui ; pour moi je l'y porterai de tout mon cœur et surtout je l'engagerai à faire toujours deux beaux rôles, un pour vous, et un pour Mlle Cléron (*sic*) et c'est bien son intention.

Il était tard, je ne voulus pas sortir de chez Charavay sans examiner une précieuse et touchante lettre de Camille Desmoulins, écrite dans son cachot et tracée sur des feuillets arrachés de son carnet. Sur ce dernier adieu à sa chère Lucile, le 4 avril 1794, sont tombées, çà et là, de grosses larmes qui témoignent de l'émotion avec laquelle ces lignes d'une écriture nerveuse ont été tracées; dans ces dix petites pages peu raturées, le style s'élève à une grande hauteur, surtout à la fin. Il commence par dire qu'il a comme voisin dans un cachot Fabre d'Églantine et il ajoute :

J'avais rêvé une République que tout le monde eût adorée. Je ne pouvais penser que les hommes fussent si injustes et si féroces. Comment croire que quelques plaisanteries dans un écrit contre des collègues qui m'avaient provoqué effaceraient le souvenir de tant de services. Je ne me dissimule point que je meurs victime de ces plaisanteries et de mon amitié pour le malheureux Danton. Je remercie mes ennemis de me faire mourir avec lui et Philippeaux.

Socrate but de la ciguë, mais au moins il voyait ses amis dans sa prison. Robespierre fut impitoyable, il mit comme un conspirateur Camille Desmoulins au secret et l'envoya sans sourciller à l'échafaud.

Cette lettre du conventionnel le plus sympathique de la Révolution est signée : *Ton Camille Des...* et le reste du nom n'a pas été écrit (vendue 3,000 francs).

Le dossier de cette vente Nugent renfermait encore bien des choses intéressantes :

Le brevet sur vélin de dame d'honneur accordé à Versailles, le 17 octobre 1729, par la reine Marie Leczinska, la malheureuse femme de Louis XV, à la *comtesse Louise-Julie de Mailly*, qui fut, pour l'en récompenser, l'une des premières maîtresses de son mari (150 francs).

Une correspondance des plus curieuses (1794-1796)

avec Mme Tallien, où la comtesse de Valence, fille de la comtesse de Genlis, signe *Pulchérie Brulard*. Dans une de ses lettres, elle demande à son amie de lui donner les moyens de voir *Buonaparte :*

C'est tout à fait un désir impérieux pour moi ; s'il va chez vous, je vous conjure de me recevoir ce jour-là. On a besoin de voir ce qu'on aime tant. Je ne puis me résoudre à aller chercher sa vue dans une fête. Vous m'avez dit que je le verrai chez vous et c'est là que j'ai envie de le voir.

Le comte de Valence partageait l'admiration de sa femme pour Bonaparte; revenu de l'émigration, il s'attacha à la fortune du général qui, devenu empereur, le créa sénateur et l'employa dans ses armées.

Ces vingt-six lettres ont été vendues 1,000 francs.

Une très spirituelle épître de *Méry* à Alexandre Dumas, où il narre l'aventure d'un savant allemand qui s'est évanoui à la lecture du latin macaronique de l'inscription de la place Vendôme (41 francs).

Enfin, et ce n'était pas les choses les moins intéressantes qu'avait réunies l'Anglais Nugent, toute une série de documents et de lettres sur *Talma :*

Du 7 brumaire an III, un ordre de monter la garde, signé par lui en qualité de commandant d'un poste de la garde nationale (65 francs).

Du 13 pluviôse an VI, un traité passé entre Talma et Sageret, entrepreneur de l'Opéra-Feydeau, pour tenir sans partage, dans la tragédie et dans le drame, tous les premiers rôles, moyennant quinze mille livres par an (149 francs).

Du 20 mai 1807, le procès-verbal de sa réception à la loge maçonnique de l'Union de Limoges.

L'origine de la délibération du Comité du Théâtre-Français confirmant l'engagement de cinq années de Talma, à partir du mois de janvier 1819, et lui accor-

dant pour l'avenir un congé de quatre mois par année (100 francs).

Et, pour clore la série, un billet de faire part de la mort de Talma.

La mort devient opportuniste. C'était hier la vente d'Alfred de Musset. Alexandre Dumas, Camille Doncet, Arsène Houssaye, Émile Périn se trouvaient au premier rang parmi les assistants. A deux heures et demie, le marteau de Me Delestre s'apprêtait à s'abattre sur les papiers intimes du grand poète, quand M. Alfred Châtard, neveu de Mme Paul de Musset, s'approcha de son bureau pour lui faire une communication pressée. — Me Delestre s'adressa immédiatement au public :

« Messieurs, dit-il, j'apprends une bien triste nouvelle. Mme Paul de Musset est morte dans la nuit. Je crois qu'il convient d'ajourner la vente jusqu'à l'ouverture du testament. C'est non seulement mon avis, mais c'est aussi celui du notaire. »

La séance fut levée immédiatement. Mme Paul de Musset, fille du général d'Alton, cousine des d'Alton-Shée, avait depuis quelque temps quitté son appartement de la rue Cambon pour s'installer au no 34 de la rue de Clichy, dans une maison de retraite, tenue par des religieuses. C'est là qu'elle est morte.

Les amateurs d'autographes sont maintenant dans les transes. — La vente aura-t-elle lieu? — Si les héritiers voulaient garder pour eux l'album, les dessins, les manuscrits de la *Coupe et les Lèvres* et de *Lorenzaccio ?*

Je l'espère, en ce qui me concerne.

Cette vente se comprenait pour Mme Paul de Musset. Elle était pauvre. Elle avait besoin de se faire des ressources, — J'étais de ceux qui l'excusaient,

Mais battre monnaie avec ces ébauches de portraits idéalisés qui ne ressemblent à personne, avec ces fragments raturés, avec ces lettres inachevées, avec ces improvisations où Musset, dans des heures de fièvre et d'espoir, avait mis le meilleur de son âme, — ce n'est plus possible aujourd'hui.

Ces papiers valent mieux qu'un titre de rente; ce sont des titres de gloire pour les descendants de l'illustre poète, — des parchemins de noblesse à conserver et à partager en famille.

XLI

Courbet et son œuvre. — Ingres, le *peintre des allégories*. — Le jury de 1841. — Un article de Jules Vallès. — Courbet rival de Velasquez. — Les tableaux de *Gustave*. — Le compliment du Franc-Comtois. — Le Combat de cerfs, l'Enterrement d'Ornans, l'Atelier, l'Hallali du cerf, le Retour de la conférence. — Don de Mlle Juliette Courbet.

7 décembre.

Était-ce un mystificateur, ce paysan du Danube, ce peintre d'enseignes, ce glorificateur du laid, ce Raphaël des tas de cailloux, comme les critiques du temps l'appelaient dédaigneusement ?

Non, ce Franc-Comtois qui écrivait en 1865 : « Mon tableau du Salon fera beaucoup d'effet, » se trompait de quinze ans ; sa vanité était franche et peu dissimulée. Il avait conscience de sa valeur. Il avait raison et les autres avaient tort ; voilà tout.

Nous le voyons bien maintenant ; on ne rit plus de lui. Discuté d'abord, accepté ensuite, il est acclamé aujourd'hui.

Il aimait la brasserie, la pipe, le bon bock, la soupe au fromage, la discussion, les deux coudes appuyés sur la table. Il adorait la blague d'atelier et il ne cherchait nullement à faire de lui une personnalité trop bruyante, ainsi qu'on le lui a reproché bien souvent.

C'était un type, j'en conviens ; mais c'était un grand artiste convaincu, méprisant la convention, la tradition, qui appelait dédaigneusement Ingres le *peintre des allégories*, et qui se bornait, avec son immense talent, à peindre ce qu'il voyait.

Les éreintements du critique Geoffroy, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ne l'ont nullement tué. Il est mort dans les tristesses de l'exil, payant bien cher un entraînement passager sur le terrain brûlant de la politique. Ce fut un grand ouvrier.

Courbet était né le 19 juillet 1819. Il travailla dans l'atelier de Steuben et d'Auguste Hesse. Il fut l'élève du père Schnetz; mais sa nature indépendante ne s'accommoda guère de l'école. Dès 1841, il eut l'honneur d'essuyer les disgrâces des membres de l'Institut, ces académiciens bornés et têtus qui, n'aimant que le poncif, commencèrent par refuser l'entrée du Salon au *Désespéré* — un chef-d'œuvre ! Aucun peintre n'a rendu plus fidèlement l'effroi ! Le même jury refusa l'*Homme blessé* et les *Amants dans la campagne*.

En 1845, il avait enfin, au Salon, son portrait avec un chien et en 1848 un *Guitarero*, et ce *Portrait de Proudhon* peint en blouse, assis sur les marches de sa maison, à côté de sa femme bossue, d'un réalisme qui précédait de trente ans le naturalisme de Zola. — Un grand tapage se fit autour de ce tableau : « Bravo ! criait la jeune France qui avait salué jadis les œuvres de Victor Hugo. » — « Courage ! » écrivaient Champfleury et Castagnary, les maîtres de l'école nouvelle.

Déjà on commençait à ne plus railler le rabelaisien Courbet. On disait même : le maître d'Ornans. Berlioz, cet autre discuté, lui demandait son portrait en 1848 ; mais la jalousie éclatait de plus belle dans le camp de ses adversaires. Il dut, en 1855, faire une exposition privée de ses œuvres ; et, pour narguer ses détracteurs,

il fit construire à ses frais un grand bâtiment, avenue Montaigne, sur lequel il inscrivit en gros caractères :

LE RÉALISME

G. COURBET

Exhibition de quarante tableaux
de son œuvre.

Le catalogue publié pour cette première exposition particulière résume toute la doctrine de celui qui affirmait penser plus fort que *qui que ce fût :*

J'ai étudié en dehors de tout esprit de système et sans parti pris l'art des anciens et l'art des modernes. Je n'ai pas plus voulu imiter les uns que copier les autres : ma pensée n'a pas été davantage d'arriver au but oiseux de *l'art pour l'art.*

Non! j'ai voulu simplement puiser, dans l'entière connaissance de la tradition, le sentiment raisonné et indépendant de ma propre individualité. Savoir pour pouvoir, telle fut ma pensée. Être à même de traduire les mœurs, les idées, l'aspect de mon époque selon mon appréciation, être non seulement un peintre, mais un homme; en un mot, faire de l'art vivant, tel est mon but.

Cette préface était-elle de lui?

La lutte le fortifia dans la révolte. En 1867, il renouvela cette tentative. Il appela le public à se prononcer dans une exposition qu'il fit de nouveau, au débouché du pont de l'Alma, et dont tous les critiques d'art s'occupèrent.

Nous passons rapidement sur cette époque troublée où Courbet, dévoyé dans cette funèbre mascarade du 18 mars, voulut réaliser une idée fixe : déboulonner la colonne qui avait résisté aux alliés en 1815 et faire ensuite devant ses juges une véritable conférence sur ce sujet. Nous ne rappellerons pas les persécutions

inutiles dirigées contre lui : ce n'est pas l'heure de parler de cette triste page de sa vie; avant d'aborder l'exposition de la salle Drouot, nous voulons présenter ce paysan perverti de Rétif de La Bretonne sous un tout autre aspect.

Proudhon disait de lui : « C'est un maître sot, en même temps qu'un maître peintre ». Il n'avait pas raison. On a de lui, en effet, des mots charmants ou bêtes à votre choix, — rien ne se touche souvent de si près. — Nous convenons qu'il avait une foi en lui-même qui allait jusqu'aux limites du grotesque; mais combien pensent ce qu'il avait le courage, lui, de dire tout haut!

Lorsque Jules Vallès écrivit dans un feuilleton qu'il était le premier peintre de son temps, Courbet s'écria : « Ce brave Vallès! il avait vraiment besoin de faire un bon article. Celui-ci lui fera du bien. »

Tout Courbet est là. Il se gobait et il n'avait pas tort. Cette confiance robuste faisait sa force. Autrement, la critique l'eût désarçonné sous ses attaques réitérées.

Ceci le peint bien encore sous le même jour :

Gambetta admirait devant lui une de ses premières œuvres qu'il avait la bonne fortune de posséder.

« — C'est superbe, lui dit le président du Conseil des ministres (aujourd'hui). J'en suis toujours très enchanté.

» — Je crois bien, lui répondit Courbet, — c'est-à-dire que ni Velasquez, ni Titien, ni Rembrandt, ni *moi-même*, — personne ne pourrait refaire cela. »

Lorsqu'il fut question de saisir ses tableaux pour payer la colonne Vendôme, il s'en allait disant partout : « Je vendrai mes champs, je vendrai mes vignes; mais ils n'auront pas les tableaux de Gustave! »

Quand il mourut, il devait encore deux cent et quelques mille francs.

Jules Claretie raconte dans son livre de *la Vie à Paris* que Khalil-Bey, ce Parisien de l'Orient, avait dans sa galerie un ou deux tableaux de Courbet, assez érotiques — et signés.

« — Pourquoi crier? disait-il : les anges sont nus. On les peint ainsi, bien qu'on ne les ait jamais vus. Le nu n'est jamais indécent.

» — Mais c'est le déshabillé qui l'est, lui répondit un de ses amis. Tu as déshabillé ta peinture. »

Cette fois, Courbet avait tort.

Je tiens cette autre anecdote de l'un de mes amis, Hippolyte Dubois, le peintre, qui le voyait souvent chez Laveur, et qui l'amena passer la soirée dans une maison où la fille de la maîtresse de céans, très bonne musicienne, joua avec art, au piano, un délicieux morceau de Choppin. » — Qu'en pensez-vous? lui demanda-t-on ! — *A sa pas trompé!* » répondit pour tout compliment le maître d'Ornans avec cet accent franc-comtois, traînard et railleur, que nous connaissions tous.

Courbet est mort à la Tour de Peiz, sur les bords du lac de Genève, le 28 décembre 1877. Il y menait une vie très simple, sans domestique, travaillant peu. Sa dernière œuvre a été, non un tableau, mais une sculpture, un médaillon, la *Dame du Lac* : une femme rêveuse, sur le front de laquelle une mouette se penche, les ailes déployées; — c'était là un symbole de l'exil : l'oiseau voyageur venait lui parler de la patrie absente.

Un jour arrivera sans doute où les restes du malheureux artiste seront transportés là où il désirait être enterré, à Ornans, auprès du moulin paternel.

L'hôtel Drouot est un salon perpétuel, sans jury d'examen. Il n'y a pas de refusés, chacun pour soi et le

marteau pour tous. Cette fois, nous en sommes convaincu, le public de l'hôtel s'inclinera devant le peintre. Trente-trois tableaux qui résument la vie si discutée de Courbet, cela ne se voit pas tous les jours. Ce sera certainement l'un des événements principaux de la saison.

On n'entre qu'avec une carte dans les salles réunies 8 et 9, où se presse un public d'élite. Je vois tous les peintres connus et inconnus de l'époque, tous les critiques célèbres et ignorés, tous les amateurs riches ou seulement passionnés, tous les marchands — timides qui caressent le succès du jour, ou audacieux qui veulent deviner les préférences de l'avenir. Je fais le tour de la salle avec mon ami, Robert Kemp, qui veut bien m'accompagner, pour me communiquer ses impressions. Il voit juste, — c'est un critique de première force, en même temps qu'un habile dessinateur. — Pour une tâche aussi lourde, on n'est pas, du reste, trop de deux.

Champfleury passe à côté de nous. Un de nos amis l'arrête et lui demande s'il sait quels sont les tableaux que désire le gouvernement. — « Rien ne devrait sortir de France, dit l'auteur de l'*Hôtel des commissaires-priseurs*. Le conseil municipal a voté 30,000 francs pour faire des acquisitions. Depuis un mois j'insistais auprès de M. Turqueti; il me répondait sans cesse qu'il n'y avait plus de fonds disponibles. M. Antonin Proust, son successeur, en trouvera peut-être demain. Je l'espère et je le désire. Il y a deux tableaux dont la place est indiquée au Louvre. »

M. Burty, dans la préface qu'il a écrite sur cette vente a parlé dans le même sens. Il faut attendre, plein de confiance, les dispositions du nouveau ministère des arts. Le musée de Nantes a les *Cribleuses*, celui de Lille, l'*Après-Dînée à Ornans;* à Montpellier, les

souvenirs de Courbet sont nombreux. On compte parmi les belles toiles du musée : la *Fileuse*, les *Baigneuses*, l'*Homme à la pipe*, un portrait de M. Alfred Bruyas, donateur de cette précieuse collection, un Mécène que les arts ne sauraient oublier. Le Luxembourg a la *Vague*. Ce n'est pas assez. — Cette lacune sera comblée, nous en sommes certain.

Voyons maintenant, en parcourant les salles d'exposition, Courbet sous ses divers aspects :

Le *Combat de cerfs* fut l'un des succès du Salon de 1861. La scène se passe au milieu d'une futaie d'une grande poésie — un mot qui aurait fait bondir Courbet! — La guerre est allumée. — Un cerf blessé s'éloigne en boitant et en bramant de douleur pour rafraîchir ses blessures dans un ruisseau. Les deux autres sont aux prises. La bataille est ardente, mais elle va finir, car l'un des combattants enfonce sa ramure dans le cou de son ennemi, dont l'œil et la langue pendante indiquent déjà les affres de la mort. C'est d'une vérité saisissante, d'un tragique homérique. Il y a dans ce combat le faire puissant d'un animalier qui n'a rien à envier à Snyders. On y trouve la *pâte* et la *patte* du maître, pour reprendre le jeu de mots de Proudhon. On pourrait rester des heures devant ce tableau sans se lasser, et y revenir avec un nouveau plaisir. La couleur est grave et ne recherche pas l'éclat; elle est juste et profonde.

Le *Désespéré* est une œuvre de jeunesse, signée et datée de 1841. Quelle affreuse nouvelle a donc reçue ce jeune homme qui s'arrache les cheveux et paraît plongé dans un si terrible effarement : — l'abandon de sa maîtresse, la mort de sa mère ou la perte de sa fortune? L'expression, d'une vérité saisissante, étreint le spectateur. Est-ce fait ! Et cependant c'est le premier acte de Courbet devant ses juges, que juge à son tour

aujourd'hui l'opinion publique. L'envie se tait, l'admiration parle seule maintenant. Le mot de réaliste ne fait plus bondir personne aujourd'hui.

J'aime moins le *Hamac*, de 1844. Une jeune femme, qui n'est pas Sarah la Baigneuse, couchée au milieu d'un bois dans un hamac, la robe à demi entr'ouverte. C'est une production de la jeunesse du maître, comme les *Amants dans la campagne*, perpétuellement refusée par tous les jurys de 1844 à 1847. Ils sont jeunes, elle est tendre, il l'embrasse, et sous ce baiser elle renverse la tête en arrière, l'œil à demi noyé dans une douce ivresse. — Courbet s'est peint dans cette toile, à laquelle il donnait comme sous-titre : *Sentiments du jeune âge*, lorsqu'il exposa, chez lui, en 1867, cette exilée du Salon.

Dans le tableau de *Job*, que Bonnat a compris également de cette manière grasse et onctueuse, les qualités du maître s'affirment déjà d'une façon magistrale. Un vieillard, à longue barbe grise, drape sa nudité dans une couverture de laine.

L'*Homme à la ceinture de cuir*, peint dans la manière de Vélasquez, est un prétexte pour Courbet de refaire son portrait : debout, rêveur, le visage en pleine lumière, encadré de longs cheveux, il rêve, le coude appuyé sur un carton à dessin. La taille est serrée par une large ceinture de cuir jaune dans laquelle passe le pouce de sa main gauche. Dans la pénombre, une statuette d'écorché. La touche est large, le dessin correct, la facture soignée. Qui donc fait des portraits comme celui-là dans notre école contemporaine ?

C'est un morceau de premier ordre que l'*Homme blessé*. Si la tradition ne l'affirmait pas, nous ne pourrions jamais croire à la jalousie de ceux qui n'ont pas voulu que cette œuvre écrasât leurs pâles productions aux Salons de 1844, 1845, 1846 et 1847; car il eut

l'honneur, ce tableau; d'être refusé à quatre reprises différentes, par ceux qui passaient alors pour la gloire de l'art français. La tête est merveilleuse de sentiment! Le duel est depuis longtemps terminé: le blessé, un manteau jeté sur les genoux, la chemise entr'ouverte, s'éveille d'un long évanouissement; le cœur se remet à battre, le sang commence à colorer la peau. Il porte la main sur sa blessure. Peinture énergique et pleine de noblesse, qui rappelle Murillo dans sa finesse.

Quand parut l'*Enterrement à Ornans*, on appela cet admirable bas-relief une provocation brutale à l'adresse des prôneurs d'idéal. C'était, en effet, très osé, en 1851, de faire ainsi du moderne, de peindre le vrai en répudiant la convention. Cette œuvre de vingt pieds de longueur, la plus intéressante du maître, autant par ses dimensions que par son succès, valut des haines mortelles à son auteur, qui avait poussé à bout, dans ce tableau, ses défauts et ses qualités. C'est une symphonie triste : Dans une longue prairie défile le funèbre cortège. La bière, enveloppée de son suaire, s'avance lourdement, portée sur deux draps par des gens du pays. On est déjà groupé autour de la tombe béante qui attend sa proie. Le fossoyeur, habitué à cette besogne, a la face muette comme la mort. Le prêtre, avec indifférence, s'apprête à dire son *Requiescat in pace*. Le garde champêtre va prononcer l'éloge du défunt en quelques paroles bien senties. D'un côté, les chantres, qui ont dû dépenser bien de l'argent pour se rougir ainsi le nez; de l'autre, un groupe de femmes en deuil pleurent, étouffant leurs sanglots dans leur mouchoir, tandis que le sacristain tient élevée en l'air une croix avec un crucifix d'argent qui domine la ligne du paysage à peine rompue par des assises de rochers herbeux. Tout cela est simple, chaud, d'un effet saisissant et peu déclamatoire. C'est hu-

main. — Le Louvre devrait acheter ce tableau. Il aurait l'approbation générale.

En appelant « allégorie réelle » son *atelier*, Courbet a voulu, en 1855, railler les classiques et leurs conventions surannées. Il a largement réussi, car il a fait un chef-d'œuvre qu'il ne montra qu'une seule fois, dont il ne voulut jamais se défaire et qu'il conserva roulé dans son atelier. Il y a du Goya dans cette toile. Courbet est au centre, assis ; il peint un paysage et il se rejette en arrière pour voir l'effet de la dernière touche. Derrière lui, un modèle, celui qui lui a servi ponr sa *Baigneuse*, se tient debout, et, tout en le regardant travailler, serre pudiquement un voile sur la poitrine. Splendide étude de nu. Ces chairs féminines ont un éclat extraordinaire. Tout près de l'artiste, un gamin, qui est une heureuse trouvaille, paraît tout ébaubi de ce qui se passe. Un chat blanc, comme jamais Rousseau n'en a peint, se roule aux pieds du maître. Puis, dans l'atelier, ses amis : — Champfleury, le réaliste, assis sur une chaise ; debout, Bruyas, un riche et fervent amateur de Montpellier, qui acheta plusieurs de ses tableaux ; dans un coin, absorbé par la lecture des *Fleurs du mal* sans doute, Charles Beaudelaire, un émule de l'école nouvelle.

Au premier plan, une fort jolie bourgeoise, qui subit l'admiration générale pour le maître, porte un châle à ramage du temps qui est tout un poème. A gauche, « l'allégorie réelle », c'est-à-dire tous les types variés que le maître comptait faire défiler dans son œuvre, toutes les misères de la vie sociale, toutes les plaies de notre triste humanité : une femme en haillons, qui représente le vice ; un croque-mort, qui nous rappelle l'impitoyable réalité ; un ouvrier, symbole du travail ; un juif de Francfort, à la longue casquette, personnifiant l'usure ; des brocanteurs et des marchands à la

toilette, qui sont les exploiteurs de la débauche.— Çà et là des études, des moulages, un mannequin préparé dans la pose du *San Sebastiano*, de Murillo ; une tête de mort posée sur le *Journal des Débats ;* allégorie très transparente celle-là : le *Talent terrassant la Critique.* — Courbet a mis tout son idéal dans ce tableau. Si l'étranger nous enlève cette œuvre bien française, ce sera un irréparable malheur.

La *Dame espagnole* figurait à l'Exposition universelle de 1855. Elle s'enlève en robe bleu clair sur un fond noir. — C'est tout bonnement splendide : l'Andalouse aux yeux brillants, au teint bruni, a peut-être les traits maigres, les attaches sans finesse et les sourcils épais ; mais, en revanche, sa pose est d'un naturel charmant, ses cheveux dénoués flottent avec grâce sur le coussin où elle appuie son coude. Cela nous console un peu des mièvreries des portraitistes de notre dernier Salon.

Elle rappelle la célèbre maîtresse du Titien, la *Belle Hollandaise* aux yeux bleus, mise au monde par Courbet en l'année 1866, avec son opulente chevelure d'un roux doré qui ruisselle en cascade autour d'elle sur ses épaules, tandis que la belle admire leur beauté luxuriante qui se reflète dans une petite glace à main. — Quel éclat dans le modelé, — quelle distinction ! — Comme c'est étudié !

Les amateurs avaient bien de la peine à se détacher de ce tableau. — J'en sais plus d'un qui le poussera à la vente pour l'avoir dans sa galerie.

L'étude de la femme de sang wallon, intitulée la *Dame au chapeau noir*, ne m'a pas retenu aussi longtemps que la *Flamande*, et je préfère à ces deux toiles la tête de la *Somnambule*, qui ressemble à un Ferdinand Bol, et se détache en pleine lumière.

Le portrait de M. Marlet, mal placé, m'a passé ina-

perçu. Peut-être le voyait-on mieux, cet été, à l'exposition du foyer du théâtre de la Gaîté. Pour ma part, je ne puis parler que d'un bonnet noir très réussi. J'en dirai autant de *la Brune endormie* sur le dos; cette étude m'a peu séduit, bien que très bien modelée. L'homme soulevant les voiles de la belle qui dort me paraît trop peu dessiné. Passons à la *Jeune Fille endormie* dans un lit Louis XIII aux draperies vertes, qui est un vrai chef-d'œuvre. Un linge blanc recouvre pudiquement les jambes de l'ingénue, mais trop imparfaitement pour ne pas laisser voir des chairs bleutées et nacrées. Jamais le nu n'a été aussi amoureusement interprété. C'est d'une poésie charmante.

Quelle délicatesse de palette dans le tableau de *la Branche de cerisier anglais*, l'un des enfants gâtés du maître! Quel joli effet de coucher de soleil dans *la Bergère assise dans la campagne!*

Les animaux de Barye et de Delacroix ne sont certainement pas plus beaux que ceux qui s'endorment dans la prairie, à l'ombre des grands arbres, dans le paysage intitulé : *La Sieste pendant la saison des foins*. Il est midi. Le soleil darde ses plus chauds rayons. Bêtes et gens, tout est engourdi par la grande chaleur du jour; c'est une page magnifique; on dirait d'un Paul Potter. Quant au procédé, il est curieux à étudier. Courbet a fait pour ce tableau un grand usage du couteau à palette en creusant ensuite avec son pinceau de petits sillons où la lumière vient s'éteindre.

L'Hallali du cerf est un épisode de chasse à courre sur un terrain de neige. Les chiens arrivent haletants, la langue pendante. Ils hésitent. Ils entourent, en aboyant, le cerf en détresse. Blessé d'un coup d'andouiller, le plus brave de la meute gît décousu, sur la neige, mort au champ d'honneur. Un autre, pour ven-

ger son compagnon, se rue à la gorge du malheureux, traqué et poursuivi. Déjà il coiffe l'habitant des forêts qui s'affaisse en criant, tandis qu'un chasseur, d'un geste énergique, lève son fouet pour cingler d'importance le chien qui commence à dévorer la bête. Il y a dans ce tableau un mouvement, une fougue impétueuse. Le chasseur, sur un cheval qui se cabre, rappelle le *Hussard* de Géricault. — Par une opposition savante et bien calculée, la scène est enveloppée dans un paysage d'un calme absolu. Le ciel est bleu. Les arbres ont des stalactites de neige cristallisée. Cette peinture de l'hiver est si vraie qu'on éprouve en la regardant, dans son éblouissante blancheur, une véritable sensation de froid.

L'Invalide d'Ornans me paraît un vieil habitué de la dive bouteille. Je ne sais s'il est ressemblant, mais son menton en galoche me semble une gibbosité de fantaisie un peu trop accentuée. On peut être laid, ce privilège est réservé à quelques-uns, mais cet ivrogne édenté en abuse.

Le Retour de la conférence frise le grotesque. C'est du Rabelais, moins son esprit gaulois :

> Après diner, tous allèrent pelle melle à La Saulsaie ; là sur l'herbe drue dancèrent au son du joyeux flageollet et doulces cornemuses, tant baudement que c'estoit passé temps celeste les voir ainsi soy rigouller.
>
> (Livre Ier, chapitre IV, de la *Vie horrifique du grand Gargantua*, père de Pantagruel.)

Or donc, on a bien dîné à la cure voisine, trop copieusement peut-être. On a décoiffé quelques vieux flacons, tenus en réserve, derrière les fagots. Le vin du cru commence à faire son effet. Curés et vicaires perdent leur gravité et leur centre de gravité. Ils vont dansant et titubant comme des ribauds. Ils ne chantent

pas à coup sûr les vêpres, mais la gaudriole. L'un d'eux, gras et luisant, est huché comme Silène sur un pauvre bourriquet qu'il écrase de son poids. Toute la paroisse est là scandalisée qui regarde ce défilé de la gaieté. Un paysan inspiré de Teniers le Vieux rit à se tenir le ventre, à se tordre les côtes. — Tout cela est trop chargé, mal dessiné; les personnages ont la tête, sans cou, enfoncée dans les épaules et je préfère, à tous les détails de cette scène, l'admirable paysage qui l'entoure.

Courbet a essayé tous les genres ; mais il affirme surtout dans le paysage ses qualités exceptionnelles : le *Château de Chillon*, de la dernière manière du maître, nous montre un ciel éblouissant sur lequel s'enlèvent en blanc les glaciers de la Dent du Midi. *Le Soir à Bougival* prouve la puissance du coloriste. A cette heure mélancolique, le ciel, d'un ton orange, est d'une intensité extraordinaire. *Le Lac Léman* avec ses bandes de nuages gris et blancs produit un effet violent. *Une Clairière* et des *Châtaigniers* ne sont que des contrastes de lumière, sans passion du détail, sans recherche du style, des études sincères de la nature où l'air circule au milieu des empâtements. C'est la réunion des convictions profondes de Rousseau, Troyon, Daubigny et Jules Dupré. La *Loue*, le *Puits noir* et le *Cheval* sont de cette exposition les dernières études faites avec ce sentiment du vrai qui faisait dire à Corot : « Avant tout, soyez consciencieux. »

Jeudi, 8 décembre.

A la dernière heure, on vient de poser un grand écriteau au bas de l'*Enterrement à Ornans* :

DONNÉ AU LOUVRE.

Mlle Juliette Courbet, qui n'est pas riche, offre ce tableau à l'État.

C'est venger, avec une noblesse de caractère qui rappelle les plus beaux traits de l'histoire romaine, la mémoire de son frère.

XLII

Maître Charles Pillet. — Son règne de vingt-six ans. — Les Américaines à San-Donato. — Grandes ventes de 1856 à 1880. — Livre d'heures de la duchesse de Berry. — Quinze millions d'adjudication pour les princes Demidoff. — Le service des Rohan et lord Dudley. — *Monseigneur* le duc d'Aumale. — Une coupe en cristal de roche achetée dix francs et revendue vingt mille. — La Femme au serpent, de Clesinger. — Un Polichinelle, peint par Meissonier. — Le Dauphin, M. Paul Chevallier. — Les prix de la vente Courbet.

10 décembre.

Que voulez-vous que je vous dise des collections de tous les morts et de tous les vivants, X, Y, Z, qui depuis une quinzaine ont défilé comme des régiments, précédés de leur catalogue en guise de drapeau. C'est toujours absolument la même chose ; on embouche la trompette de la réclame pour ces petits musées formés dans la pénombre de la province, et, une fois rangés autour des salles de l'hôtel Drouot, ils font l'effet de ces vieilles femmes fardées qui maladroitement s'exposent à la lumière crue du jour.

Quand j'aurai parlé en quelques lignes de la vente Emmanuel Martin, — un fouillis ! — du grand déballage des frères Hamburger d'Utrecht, de la vente après faillite des célèbres marchands de diamants Van Raalte, des statues des sculpteurs italiens, des échantillons les plus intéressants des faïences de M. Lor**, de Lyon ;

que j'aurai ajouté que j'ai vu, de mes yeux vu, dans un grand mouvement d'éloquence Me Escribe, pour adjuger un magot japonais, faire voler en éclat son marteau de commissaire-priseur, j'aurai bien rapidement fini ma tâche; — mais, franchement, cela ne sera guère palpitant d'intérêt.

Il faut chercher ailleurs, et je tiens aujourd'hui un autre sujet plus nouveau. J'ai promis de parler du roi des commissaires-priseurs, Charles Pillet, et je vais tâcher de m'acquitter, de mon mieux, de mes engagements envers mes lecteurs. Aussi bien ce livre, où il est question de lui à chaque page, ne peut se fermer sans que je lui consacre quelques lignes.

Je vais donc essayer d'esquisser, comme Ignotus du *Figaro*, cette physionomie si essentiellement parisienne, bien connue de tous les habitués de la rue Drouot, Pillet! l'un des commissaires les plus raffinés, l'un des amateurs les plus délicats de notre époque. Il est certainement plus facile à peindre au moral qu'au physique. L'éclair d'intelligence qui brille dans ses yeux ne pourra jamais être reproduit fidèlement, ni par l'objectif d'un photographe, ni par le pinceau d'un peintre.

Pillet, qui a dirigé en dernier lieu la vente très réussie d'un Hollandais, a régné pendant vingt-six ans, le marteau à la main et le sourire aux lèvres. Son marteau était un sceptre, son sourire un talisman. C'est lui qui, pendant une longue carrière honorable et bien parcourue, a certainement le plus contribué à développer le goût des arts en France; c'est lui qui a poussé à cette hausse, toujours croissante, du bibelot en Europe.

Il fallait le voir à son bureau présider ces grandes assises de l'Hôtel : la figure sympathique, les lèvres minces, le visage rasé et encadré de favoris floconneux, son coup d'œil pénétrant allait jusqu'au fond

de l'âme. Une fois à sa tribune, où il se tenait presque toujours debout, sa physionomie se transfigurait; de sa voix tranchante et sonore, frappant les mots comme un balancier frappe des médailles, il répétait et accentuait les enchères. Il avait un feu, une autorité sur le public; il le dominait, il l'allumait. Un courant électrique s'établissait entre l'esprit, le bras et le marteau qui résonnait avec prestesse d'un coup sec, nerveux comme son maître, tandis que de sa voix brève il scandait et détachait les syllabes du prix de l'adjudication.

Quel rude métier cependant ! Parler trois heures sans entr'acte, sur un mode uniforme, diriger le crieur, surveiller les clients, suivre l'expert, entraîner les hésitants, aller cueillir rapidement une enchère au fond de la salle, rester toujours aimable et distingué, varier ses termes pour ne pas fatiguer son auditoire, faire décrire un demi-cercle élégant à son marteau d'ébène, l'arrêter en temps voulu, regarder de tous les côtés et le laisser ensuite tomber avec grâce : ce n'est pas certes une chose facile. Il faut être merveilleusement doué pour l'emploi.

A San-Donato, en 1880, les Italiens, dont les ventes se traînent dans une douce somnolence, étaient émerveillés. Chaque soir, la *Gazette d'Italie* témoignait son admiration dans de longs articles et le citait comme un modèle à imiter pour les gens du métier. Les Américaines, en villégiature à Florence, ne pouvaient se lasser de l'admirer. — « Il n'y a que les Français, disaient-elles toutes, pour avoir cet entrain. »

Cet homme est un charmeur. Je suis allé le voir pour lui demander, avant de faire sa biographie, quelques dates et quelques chiffres. Je suis revenu si satisfait de mon entrevue, que j'aurais voulu, au risque de paraître indiscret, la prolonger. J'enregistre cet entretien au nombre des bonnes fortunes de ma vie de curieux. Si

j'avais été sténographe, je n'aurais eu qu'à reproduire textuellement notre conversation. Cela eût suffi.

En causant avec un homme tel que lui, qui a vu aller de l'atelier à la galerie et de la galerie aux magasins toute la peinture connue, il en résulte toujours de précieux renseignements. Il m'a parlé longuement de la hausse considérable des tableaux anciens, qui depuis vingt-cinq ans n'ont cessé de monter progressivement, de la contrefaçon terrible des objets d'art et de bien d'autres questions qu'il peut, mieux que tout autre, traiter avec autorité, et que la place me manque pour reproduire ici.

Charles Pillet est entré en fonctions le 23 mai 1855. Il succédait à M. Bonnefond de Lavialle, qui exerçait depuis 1806 et qui était le successeur de Viollet-le-Duc, titulaire de la charge depuis l'an IX. Il eut successivement à titre d'experts, comme collaborateurs fidèles, le flegmatique Roussel, Théret le lapidaire, les deux Mannheim, le père et le fils; pour les tableaux, La Neuville, un fin connaisseur; Cousin, un marchand; Étienne Leroy, du musée de Bruxelles; Febvre, grand spéculateur qui vient de mourir, et tout récemment George, Petit et Féral-Cussac.

Pendant son long exercice, ce prince de l'enchère a fait toutes les grandes ventes d'objets d'art et de tableaux. Il n'a pas vendu moins de cent cinquante millions de curiosités de toutes sortes, appartenant à toutes les célébrités contemporaines, peintres de talent, banquiers enrichis, acteurs en détresse, actrices en vogue et belles petites à la mode. On écrira peut-être quelque jour les mémoires de l'étude si connue de la rue Grange-Batelière.

Feuilletons rapidement son grand livre qui, pendant un quart de siècle, a enregistré l'histoire de la curiosité et du bibelot en France.

Dès 1856, nous rencontrons sa première grande vente — celle de l'atelier de Camille Roqueplan, 98,000 francs. — Puis, d'année en année jusqu'en 1879, la collection du chanteur Baroilhet, 48,000 francs; — la galerie de tableaux de M. Marcille, 72,000 francs; — Moret, 1,120,000 francs; — Patureau, le grand amateur, 846,000 francs; — Libri, qui aimait trop *libri*, 80,000 fr.; — Rattier, collection d'objets de la Renaissance, 385,000 francs; — lord Seymour, qui, semblable à un capitaine sur son départ, chargeait sa maison d'une cargaison de provisions de toutes sortes, 500,000 francs; — le prince Soltikoff, xve et xvie siècles, 1,600,000 fr.; — Salamanca, le grand banquier espagnol, 1,600,000 fr.; — Péreire, le financier célèbre, 1,700,000 francs; — Allègre, 829,120 francs; — Laurent Richard, tableaux modernes, 1,400,000 francs; — Solar, 487,795 francs; — Oppenheim, 1,280,000 francs.

Mais il est impossible de tout citer. Le *Tout Paris*, mort ou vivant, a fait au moins une vente par Pillet, toujours choisi comme le plus habile : le chanteur Faure; les compositeurs Auber et Rossini, le feuilletoniste Jules Janin, l'architecte Gavet; les peintres H. Flandrin, Ingres, Diaz, Léon Coignet, Delacroix, Th. Rousseau, Troyon, Daubigny, Ph. Rousseau, Gudin, Fortuny, Fromentin, Millet, Flers, Hamon, Célestin Nanteuil; les sculpteurs Étex, Carpeaux, Clésinger, Barye, Carrier-Belleuse.

Les demi-mondaines et les femmes de théâtre ont aussi largement usé du marteau d'ivoire ; Pillet était leur favori : Mmes Anna Deslions, Adèle Courtois, Alice Regnault, Cora Pearl, Laure Hayman, Constance Reysuche, et tant d'autres aujourd'hui disparues, qui échappent à mes souvenirs et qui ont eu, elles aussi, leur heure de célébrité, de décadence et d'oubli.

Voyons maintenant sur ces catalogues, qui sont

comme les étapes de son existence si bien remplie, quelques-uns des principaux coups de marteau.

En 1864, il vendait, dans la collection de la duchesse de Berry, un charmant petit manuscrit de 10 centimètres sur 7, le *Livre d'heures*, qui avait appartenu à Henri II et à Catherine de Médicis. Il fut acheté 60,000 francs par M. Barbet de Jouy, qui le destinait à faire l'ornement des vitrines du Musée des Souverains qui existait alors au Louvre.

Dans la collection de feu le prince de Beauvau, en 1865, un petit bureau de dame du temps de Louis XVI, orné de bronzes ciselés par Gouthières, offert par Marie-Antoinette à Mme de Senone, une de ses dames d'honneur, eut tous les succès de la vente. Ce petit meuble était cependant d'apparence modeste et de dimension réduite, 82 centimètres de long sur 47 de large, mais le souvenir historique qui s'y rattachait augmentait beaucoup sa valeur aux yeux de certaines gens. Pillet, avec son ardeur entraînante, amena l'acquéreur jusqu'au prix très honnête de 60,000 francs.

Le journal *La Vie moderne* a raconté l'histoire merveilleuse du *Cimeterre-pistolet*, travail vénitien de la Renaissance, acheté 250 francs par le peintre Séchan, à Constantinople, et payé, lors de la vente de sa collection, 50,000 francs par le baron Adolphe de Rothschild.

Le *Doreur*, de la vente de Morny, un Rembrandt authentique, ce qui est rare, fut adjugé par Pillet 155,000 francs.

La collection Pourtalès, dispersée en 1865, atteignit trois millions; un petit tableau d'Antonello de Messine, *Portrait d'homme en buste*, hauteur 37, largeur 27 centimètres, obtint 113,500 francs, ce qui était alors une somme excessive. Le tableau est aujourd'hui accroché dans une des salles de notre musée du Louvre.

Comme l'eau qui va toujours à la mer, les grandes

ventes allaient toujours à Pillet, et la famille Demidoff usa largement de ses bons offices, à diverses reprises, en 1863, 1868, 1869, 1870 et enfin en 1880, ce qui arriva à former le joli total de quinze millions, — beau denier et bons clients! — On le pense bien, ces ventes furent fécondes en adjudications célèbres. Passons-les rapidement en revue :

En 1868, un petit camée antique, gravé sur onyx oriental, qui, en 1863, avait été payé 25,000 francs à la vente Allègre, fut poussé jusqu'à 170,000 francs! — Vingt-trois tableaux seulement donnèrent 1,363,650 fr.; les maîtres qui obtinrent les plus grands prix furent : *Albert Cuyp*, 140,000 francs; *Hobbema*, 110,000 francs; *Jacques Ostade*, 104,000 fr.; *Paul Potter*, 112,000 fr.; le *Déjeuner du jambon*, de Teniers, 77,000 francs; le *Congrès de Munster*, de Terburg, 182,000 francs. Le bruit courut que ces tableaux avaient été quelque temps la propriété conditionnelle de lord Herford, qui s'était réservé le droit de les rendre, au bout de deux ans, — moyennant un dédit, — ce dont il n'avait pas profité.

Dans la vente de 1869, le *Marché aux poissons*, de Teniers, provenant de la collection Delessert, fit 159,000 francs; un petit tableau de Raphaël, dit *La Vierge de la maison d'Orléans*, de 29 sur 21, arriva jusqu'à 150,000 francs.

A celle de 1870, un service de Sèvres, pâte tendre, fond bleu turquoise, composé de 172 pièces, aux initiales P. L. R., entrelacées d'or, qui avaient été fabriquées pour la famille de Rohan, fut acheté par lord Dudley 255,000 francs. Il avait annoncé, quelques jours auparavant, à ses amis, qu'il s'engageait à les faire dîner dans ce service. C'était un peu audacieux. Jamais, que je sache, le marteau de Pillet n'est tombé, pendant sa longue carrière, sur une adjudication aussi élevée.

Nous recommandons aux amateurs de céramique quelques-unes de ces pièces rarissimes, décorées d'oiseaux peints merveilleusement dans les espaces laissés par de larges médaillons blancs. Rien n'y manque à ce service : bols, seaux, glacières, compotiers, assiettes à potage et assiettes à couteaux.

A la même vente, qui se fit dans une des salles des Fantaisies-Parisiennes, quatre petits tableaux de Greuze, ayant à peine 50 centimètres de haut, furent adjugés encore à de grands prix : *les Œufs cassés*, 126,000 francs, à M. Adolphe de Rothschild ; *la Petite Fille au chien*, 89,000 francs, à M. Philippi ; *le Matin*, 77,000 francs, au musée d'Angleterre, et *le Favori*, 60,000 francs.

Les ventes publiques ont quelquefois leurs orages. A celle de 1863 (toujours du prince Demidoff), il se passa un incident assez curieux. On était alors aux beaux jours du régime impérial. Le duc d'Aumale avait déjà écrit au prince Napoléon sa lettre sur l'*Histoire de France* qui se terminait par cette phrase célèbre : *Qu'avez-vous fait de la France?* Pillet présidait. La *Stratonice* d'Ingres venait d'être adjugée pour la somme de 92,000 francs. Il se pencha vers son voisin, qui représentait l'un des princes d'Orléans, et il crut bien faire de lui demander s'il pouvait livrer au public le nom de l'acquéreur. Le délégué répondit qu'il n'y voyait personnellement aucun inconvénient. Alors Pillet, sans réfléchir à la situation, annonça de sa voix la plus claire et la plus sonore :

« *Ce tableau, messieurs, vient d'être adjugé à monseigneur le duc d'Aumale.* »

Ce *monseigneur*, auquel on ne s'attendait guère, produisit une véritable rumeur dans l'auditoire. Pillet resta stupéfait de l'effet qu'il venait de produire, car il n'avait cherché aucune provocation politique. — Il

se demande même encore comment ce mot de « monseigneur » lui vint aux lèvres.

D'un autre côté, la dernière syllabe *eur!* avait frappé les oreilles des plus éloignés. Entendant un murmure général, ils crurent qu'il s'agissait de l'empereur et se mirent à crier : *Vive l'Empereur!* — Tapage, protestation, confusion dans la salle, où toutes les opinions, muselées par le pouvoir, étaient représentées. — Il y eut des *chut!* et des applaudisements.

Le bruit courut que le lendemain Me Pillet, le nouveau commissaire-priseur, serait appelé à la préfecture de police pour y fournir quelques explications.

Il n'en fut rien cependant. L'auteur involontaire de cette manifestation jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y reprendrait plus.

La collection a ses hasards comme la loterie. On a quelquefois un bon numéro qui sort, mais le plus sage est de n'y pas compter. — Il y a cependant quelques exceptions, et nous tenons le fait suivant de Me Pillet lui-même, qui nous l'a raconté avec un esprit charmant. Nous, nous ferons de notre mieux.

Un brocanteur, dénué de tout sens artistique, acheta un jour, à l'hôtel Drouot, un lot dans lequel se trouvait un objet qu'il prit pour un verre gravé. Il paya le tout 10 francs et mit son acquisition à la devanture de sa boutique.

Les regards des passants, les offres de quelques indécis, lui démontrèrent bientôt que le verre gravé excitait les convoitises des amateurs. Aussi résolut-il de ne le vendre qu'à bon escient, — un prix énorme, insensé. Cinq cents francs! Plus les 10 fr. 50, pour avoir le bénéfice tout rond.

M. Mannheim père eut vent de la chose. Il vint trouer le marchand. Il examina le verre. C'était du cristal

de roche! Une coupe d'une limpidité irréprochable, ciselée au XVIe siècle, avec une recherche extrême. Il fut ravi, fasciné. Il l'acheta séance tenante.

M. Mannheim était le plus aimable des experts. Il ne put garder l'objet. L'un de ses amis ayant insisté beaucoup pour l'avoir, avec la meilleure grâce du monde il le lui céda pour 1,000 francs. — C'était un cadeau.

L'heureux acquéreur, renonçant, comme bien d'autres, aux douces satisfactions de la collection, fit plus tard sa vente. La coupe passa sur table et fut adjugée, par Me Pillet, 6,000 francs, à M. Louis Fould.

La fine fleur des connaisseurs vint l'admirer pendant longtemps chez ce célèbre collectionneur, qui mourut un beau jour (pour les amateurs), et la coupe reprit le chemin de l'hôtel Drouot. Me Pillet la vendit cette fois 12,000 francs à M. Allègre.

En 1872, la coupe, glaciale et impassible, fit une nouvelle apparition dans une des salles de l'Hôtel des ventes, et le marteau de Pillet l'adjugea 18,900 francs à une notabilité bien connue, M. X..., qui la mit dans ses vitrines.

A-t-elle fini ses pérégrinations? Avec la hausse sans cesse croissante des objets d'art, si elle revient se faire vendre de nouveau, elle atteindra certainement plus de 25,000 francs.

C'est Me Pillet qui fut chargé de vendre la *Femme au serpent*, que Clésinger avait exposée au Salon de 1848.

Cette statue, en marbre, aussi belle qu'une statue antique, représentait une femme nue et couchée se tordant dans un spasme d'un réalisme saisissant.

La tête était renversée en arrière, le regard noyé dans une sorte d'extase, la croupe saillante et les flancs comme agités d'un tressaillement convulsif.

On aurait dit qu'en prêtant l'oreille on allait entendre des soupirs amoureux. C'était extrêmement lascif. Pour expliquer sa statue, le sculpteur l'avait fait mordre au talon par un serpent. — Mais cela ne trompa personne.

Ce fut un grand scandale. On disait tout bas que des effets si bien rendus avaient dû être étudiés sur nature. On parlait de moulage et l'on citait même le modèle, Mme S..., une fort jolie femme à la main de duchesse et au pied de fée, très répandue dans le monde des artistes.

L'œuvre était néanmoins si belle, qu'elle trouva un enthousiaste qui l'acheta. Le malheureux! Il dut bien vite céder devant les grivoiseries des uns et la pudeur exagérée des autres. Au bout de peu de temps, il ne sut que faire de son chef-d'œuvre. Pour le cacher à tous les regards, il le renferma dans une caisse qui fut reléguée dans un dépôt.

La *Femme au serpent* resta là dix-huit ans, oubliée, mais se tordant toujours sous l'empire de ses convulsions amoureuses, jusqu'au moment où, en 1866, l'heureux acquéreur se décida à la sortir de sa caisse et à la présenter aux enchères par Me Pillet, qui la vendit le beau prix de 20,000 francs.

Le peintre Meissonier, qui fréquentait les salons de Mme S..., avait dessiné sur le panneau d'une de ses portes un polichinelle, fin et spirituel. Mme S..., ayant changé de résidence, fit enlever le panneau où figurait ce polichinelle, qui fut vendu, en 1861, 13,000 francs, et vaudrait aujourd'hui plus de 50,000 francs, car il y a un curieux rapprochement à faire entre les prix attribués aujourd'hui à ce maître et ceux pratiqués pour lui il n'y a pas plus de quinze ans. — En 1868, Me Pillet adjugeait de cet artiste, à la vente Didier: le *Joueur de guitare*, 16,000 francs, l'*Étape solitaire*, 11,500 fr., et *Un Incroyable*, 16,700 francs.

Avec l'acharnement des Américains pour nos maîtres contemporains, allez donc chercher des Meissonier à ce prix-là aujourd'hui.

« *Le Roi est mort, vive le Roi!* » disait-on jadis. Me Paul Chevallier a été, pendant près d'un an, le dauphin de la charge avant de succéder à Me Pillet. Il a fait ses débuts, le 5 novembre, dans une vente qui a atteint le chiffre de 200,000 francs, et dans laquelle il a révélé de précieuses qualités. Nous sommes convaincu qu'il suivra les traditions de son devancier, qui a laissé le souvenir d'une probité sévère et d'une discrétion professionnelle, aussi sacrée que celle des confesseurs. Nous lui souhaitons de se retirer seulement dans vingt-cinq ans, avec les sympathiques regrets qui accompagnent son prédécesseur dans sa retraite.

Jamais la question de l'agrandissement de l'hôtel ne s'est posée aussi impérieusement que le vendredi 9 décembre, à la vente Courbet.

A deux heures et demie, plus une seule place de disponible, et cinq cents personnes faisant la queue dans le couloir.

J'arrive. J'écarte les uns, je repousse les autres, j'étouffe ceux-ci, je bouscule ceux-là, — je parviens enfin à la porte de la salle 8, sévèrement gardée. Impossible d'entrer. Je parlemente. La consigne est absolue, même pour mon ami le sénateur Hébrard; mais heureusement que :

Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.

Je descends au rez-de-chaussée et je prends l'escalier dérobé du numéro 16, qui me mène dans les coulisses, puis dans la salle, sur le théâtre de la grande ba-

taille. Je vous livre ce moyen. Profitez-en pour l'avenir, amis lecteurs.

Jamais de mémoire de crieur il n'y a eu pareille affluence pour une vente. Public houleux et impressionnable. C'est évidemment une manifestation pacifique que l'on veut faire en faveur de Courbet. — Il n'est question que de sa sœur, qui a refusé de vendre à un amateur bien connu l'*Enterrement d'Ornans* à un prix très élevé, bien que celui-ci affirmât son intention d'en faire hommage à l'État.

Il est trois heures ; la parole est aux acheteurs. Ils vont indiquer, par leurs enchères, la place que Courbet prendra désormais dans l'histoire de la peinture moderne.

Voici le résultat complet de la vente dans l'ordre des enchères, avec les numéros du catalogue, la désignation des tableaux, la demande de l'expert, le prix d'adjudication et les noms des adjudicataires :

Numéros du Catalogue.	Désignation des tableaux.	Demande de l'expert.	Prix d'adjudication.	Noms des adjudicataires.
31	La Loue	1.000	950	Brunswick.
32	Le Puits noir.	1.000	800	Van Cutsem.
28	Le lac Léman.	1.500	1.650	Michel Lévy.
20	Bergère assise. . . .	1.500	1.320	*Retirée.*
15	Hector Berlioz. . . .	1.500	1.020	Roll.
18	Jeune fille endormie.	4.000	4.550	Schiff.
16	Blonde endormie.. .	4.000	2.600	*Retirée.*
19	Branche de cerisier.	4.000	3.050	L. Sée.
27	Un Soir à Bougival.	4.000	3.500	Delboy.
3	Les Amants dans la campagne..	5.000	5.700	
10	La Belle Hollandaise	10.000	8.000	Debrousse.
9	Dame espagnole. . .	5.000	3.150	
	A reporter. . .		36.290	

Numéros du Catalogue.	Désignation des tableaux.	Demande de l'expert.	Prix d'adjudication.	Noms des adjudicataires.
	Report.		36.290	
11	Dame au chapeau noir	4.000	2.750	
26	Le Château de Chillon	8.000	6.900	L. Sée.
6	L'Homme blessé. . .	12.000	11.000	Ministre des arts.
5	L'Homme à la ceinture de cuir. . . .	15.000	26.100	Ministre des arts.
21	La Sieste.	40.000	29.100	Ministre des arts.
22	Le Combat de cerfs.	50.000	41.900	Ministre des arts.
23	L'Hallali.	50.000	33.900	Ministre des arts.
8	L'Atelier de Courbet.	50.000	21.000	Haro.
25	Le Retour de la conférence.	30.000	15.600	Leroux.
17	Brune endormie. . .	5.000	4.100	Cusenier.
14	Portrait.	3.000	5.000	Roll.
4	Job.	3.000	3.200	Ricard.
24	L'Invalide	3.000	1.600	Ricard.
12	Somnambule.	2.000	1.800	Cusenier.
29	Clairière.	3.000	2.700	L. Sée.
30	Châtaigniers.	2.000	3.000	Wattermann.
33	Cheval à l'écurie. . .	3.000	1.650	Edmond Yon.
2	Le Hamac	2.000	2.800	Cusenier.
1	Le Désespoir.	2.000	1.100	Cusenier,
13	Portrait.	10.000	500	Raffaelli.
		Total...	251.990	

Soit, en totalité, *deux cent cinquante et un mille neuf cent quatre-vingt-dix francs.*

M. Hecht, ami intime de M. Proust, ministre des beaux-arts, a prié, dans le courant de la vente, Me Chevallier d'annoncer au public les acquisitions qu'il avait faites pour le compte de l'État.

Les applaudissements, à deux reprises différentes, ont éclaté dans la salle.

Au contraire, lorsqu'on a adjugé à M. Haro 21,000 fr. seulement, l'*Atelier*, de Courbet, dont M. Durand-Ruel avait demandé 50,000 fr., un murmure de protestation s'est fait entendre de tous les côtés.

Signe caractéristique : absence absolue d'ordre des grands banquiers, qui d'ordinaire payent au poids de l'or des toiles que la mode a mise en honneur.

Il n'y a pas lieu de s'en plaindre ; ce sont les deniers de l'État qui en ont profité. En dehors de l'*Enterrement d'Ornans*, qui a été donné, nous aurons cinq beaux tableaux au Louvre pour 142,000 francs.

XLII

M. Tencé. — Les Miracles de saint Benoît par Rubens. — Un décret de Louis XVIII. — La collection Dagnan. — L'acteur Joanny. — Son Journal. — Les représentations d'*Hernani*.

20 décembre.

Un Rubens à l'Hôtel des ventes, cela ne se voit pas tous les jours. Un Rubens de la *plus belle qualité*, comme disent les marchands. C'est un événement : à peine si on est remis des émotions de la vente Courbet, que le marteau juvénile de M. Paul Chevallier va de nouveau disperser une galerie de premier ordre, celle feu M. Ulysse Tencé, de Lille.

Fils d'un marchand de tableaux, M. Tencé était un

petit vieillard de soixante-dix-huit ans qui fréquentait assidûment les ventes. C'était une physionomie très connue du groupe des amateurs de peinture passionnés et convaincus que l'on voit discuter avec chaleur dans les couloirs de l'hôtel Drouot, et dont la race diminue tous les jours. — Sa figure pâle, fine et railleuse émergeait d'une vaste cravate noire qui rappelait les modes de 1830. Un large chapeau dont il ne modifiait plus la forme depuis longtemps le faisait reconnaître bien vite par tous les habitués qui aimaient, lors des grandes expositions, à connaître son opinion sur les œuvres présentées aux enchères. Son jugement était juste, sa critique sévère, mais vraie, grâce à son érudition très étendue ; — seulement il n'aimait pas les modernes. Il les exécutait avec un parti pris que sa verve faisait accepter.

Nous ne nous arrêterons pas aux détails du catalogue rédigé avec talent et indiquant des échantillons remarquables de maîtres de premier ordre : Jordaens, Peter Neefs, Paul Potter, Ribera, Van Ostade, David Teniers, Wouwermann, Cuyp, Simon de Vos. Ce catalogue est bien fait. Il ne ressemble pas à bien d'autres notices d'experts peu consciencieux dont la littérature facile indique souvent, pour les tableaux, des provenances que nous ne nous donnons jamais la peine de discuter. Il est si facile de se taire, de ne pas attribuer un tableau à Raphaël, au Titien ou au Dominiquin. On s'épargne ainsi les démentis de l'enchère et les appréciations désagréables du public. Féral ne tombe jamais dans cette faute. Il agit avec une extrême circonspection. L'amateur qui débute peut se fier à lui. Lorsqu'il doute, il n'hésite pas à *attribuer*, à se retrancher derrière *les genres* et *les écoles*. Il use largement des réserves et des points d'interrogation devant les noms des maîtres.

Allons maintenant droit au but.

L'esquisse des *Miracles de saint Benoît* de la collection Tencé a une provenance historique indiscutable. On le suit, ce qui est rare, depuis la création jusqu'à ce jour; Smith, dans son catalogue raisonné, donne à cette toile une description que je crois devoir reproduire.

161. *Les Miracles de saint Benoît, en présence de Totila, roi des Gaules.*

« Le sujet représente un couvent, édifice majestueux situé sur la droite, auquel on accède par un escalier commençant du côté opposé. Sur le portail du monastère, on voit saint Benoît dans le costume des Franciscains, accompagné de deux moines; il paraît s'avancer vers un compagnon du roi qui, sous le déguisement de son souverain, se trouve en haut des marches; mais l'imposteur est à l'instant démasqué par le saint et recule à sa vue, frappé d'épouvante. Son page et l'escorte armée qui se trouvent sur les marches derrière lui sont également sous l'impression de la terreur: plusieurs personnages de distinction, recouverts de vêtements de diverses couleurs, se tiennent au pied et sur le côté de l'escalier.

» Au centre et au premier plan, on voit un groupe important de personnages dont plusieurs ont appelé leurs malades et leurs infirmes dans l'espoir d'une guérison. Au milieu, un homme est étendu presque nu sur une couche; trois autres de ces affligés gisent à terre, et un quatrième, en proie à une attaque de délire, est maintenu par deux hommes. A droite de ce groupe est le roi Totila, monté sur un cheval bai et tenant un sceptre à la main. Plus près du cadre on remarque deux chevaux, dont un gris, est tenu par un serviteur, pendant que le cavalier, qui est enveloppé dans un manteau rouge, monte quelques marches, accompagné d'un autre personnage et de deux enfants; ceux-ci se rencontrent en haut avec plusieurs moines. On aperçoit dans les nuages Jésus-Christ entouré de saint Pierre, de saint Paul, de la Vierge et de plusieurs anges. »

— Ce tableau, qui n'est qu'une esquisse terminée, a une provenance connue. Elle fut peinte par Rubens

seul, sans le secours de ses élèves, peu après son second mariage, sur place, à la demande du prévôt et du proviseur de l'abbaye d'Affligheim. Il date par conséquent de 1630 à 1631.

Le tableau ne fut jamais exécuté. L'esquisse resta dans le réfectoire de l'abbaye jusqu'à sa dissolution. Il passa ensuite, à la suppression des maisons religieuses, dans le cabinet de M. Schamp, de Gand. — En 1840, il fut acquis par M. Tencé père.

Eugène Delacroix, enthousiasmé de cette œuvre magistrale, en fit une copie au quart de la grandeur qui fut vendue après sa mort et passa ensuite de la galerie Péreire dans celle du roi des Belges.

On dit que le Louvre avait offert 150,000 francs à M. Tencé, qui n'avait jamais voulu s'en dessaisir.

Le bruit court que l'expert demandera 200,000 francs de ce chef-d'œuvre aussi extraordinaire par le charme de son coloris que par le mouvement et l'action de sa composition.

Une petite difficulté s'élève pour l'admission au Louvre de *l'Enterrement à Ornans*, la belle œuvre de Courbet offerte à l'État par sa sœur. Un décret de Louis XVIII porte qu'une œuvre ne peut être admise dans ce musée que dix ans après la mort de l'artiste.

On sait que ce délai est loin d'être écoulé pour Courbet. Des exceptions ont déjà été faites pour l'œuvre de Decamps, admise au Louvre, et plus récemment les deux chefs-d'œuvre de Perrault, mort en 1876 : le groupe de l'*Enfance de Bacchus* et la statue du *Désespoir*. Dès 1878, ses deux grandes médailles d'honneur étaient placées au musée du Louvre à côté de l'œuvre de Duret et de Rude.

Si les gardiens de la tradition se montraient inflexi-

bles, un décret devrait être demandé au président de la République.

Mais Mlle Courbet ayant posé comme condition du don l'admission immédiate au Louvre, on ne comprendrait point qu'un détail de ce genre pût devenir une difficulté.

Un noviciat au Luxembourg paraîtrait une superfétation fort inutile pour une réputation consacrée comme celle de Courbet.

Collection Dagnan. — Samedi, 18 décembre, jour d'exposition privée pour les dilettanti. Dimanche, exhibition pour le vulgaire. Hier lundi, vente sous la direction de M. Georges Petit.

Des choses de premier ordre dans ces dix-neuf tableaux. Faisons rapidement cette revue :

Anastasi, l'aveugle qui, avant cet affreux malheur avait fait de si belles lithographies. — *Un paysage* brossé avec talent. Vendu 900 francs.

Chaplin. — *Une jeune fille dessinant*, vêtue de rose et de blanc. Ton crème et satiné qui séduit comme toutes les œuvres de ce maître charmant. Vendu 3,250 francs. — *La jeune fermière*, vendu 2,200 fr.

Chintreuil. — *Un soleil couchant*, d'un bon sentiment, de ce paysagiste qui aime tant le printemps. Vendu 8,000 francs.

Daubigny. — *La Mare*, d'une poésie extraordinaire, champs et jardins en plein soleil. Peinture craquelée, panneau impossible à réparer. Vendu 9,500 francs.

Decamps, l'orientaliste. — *Rue d'un village aux environs de Paris*. Vente Khalil-Bey en 1868. Le maître a quelquefois mieux fait. Vendu 13,500 fr.

Delacroix. — *Hercule et Antée*. Energique peinture où le maître a mis toutes ses qualités dans cette lutte mythologique. Vendu 5,100.

Diaz (Narcisse Ruy de la Peña), le grand paysagiste. — *Une mare sous bois*, un peu noire. Vendu 8,500 fr. — *Mare dans une clairière*, d'une finesse extraordinaire, faite par ce pinceau magique.

Eugène Fromentin, cet ami de la couleur et du style. — *Chasse à la gazelle*, par des cavaliers arabes. Large facture, 14,000 francs.

Gérome. — Un *Pifferaro* qui joue consciencieusement de la clarinette. Vendu 5,600 francs.

Gudin. — *Marine* (Copenhague 28 mai, à son ami A. Scheffer). Soleil couchant trop empâté et mer un peu trop jaune pâle. 1,450 fr.

Hamon, dit le Pompéien. — *Papillon enchaîné*. Une jeune fille à la figure étonnante de grâce et d'expression tient un papillon retenu à un perchoir par une longue chaîne dorée. Allusion transparente comme celle des fresques romaines, 1,800 fr.

Isabey. — *Un naufrage*. Ce tableau a vieilli. Ce n'est plus la note, mais il y a des fidèles de cette école. Vendu 7,000 fr. — Et, genre Diaz, *la Jeune Châtelaine*, tenant un chien qu'une petite fille à ses côtés cherche à caresser. Vendu 8,700 francs.

Lehmann. — *La Nuit*. Une belle étude de nu faite sur une femme brune enveloppée de voiles et portée sur des nuages. Autour d'elle des allégories de l'amour que favorisent les ombres de la nuit, 2,400 fr. — *La Source*. Je préfère celle de Ingres. 800 francs.

Meissonier. — Le *Fumeur*, coiffé d'un tricorne, vêtu d'un habit gris à la française, les coudes appuyés sur la table. Il rêve et fume. Près de lui un broc d'étain et un verre. La tête est d'une incroyable finesse d'expression. Je ne sais pas avec quels pinceaux Meissonier exécute ces choses-là — avec des cheveux sans doute. Ce petit tableau, daté de 1857, a été adjugé à 34,000 fr. (14 centimètres sur 9 1/2).

Th. Rousseau. — *Une ferme dans le Berry.* Très bon paysage. Vendu 29,500 francs.

Ph. Rousseau. — *Chiens de chasse au chenil*, bien faits et bien peints. Toile datée de 1867, 1,220 francs.

Troyon. — *L'abreuvoir.* — Les vaches posent un peu. J'aime mieux Brascassat. Vendu 26,100 fr. — *Paysage aux mares.* Vendu 4,500 fr.

Ziem. — *Paysage italien.* — Enfin, un tableau de ce maître qui n'est pas une vue de Venise éclairée par le soleil couchant ! 2,810 francs.

Total 212,695 fr. pour cette collection.

J'ai vu dernièrement un bien curieux manuscrit vendu près de mille francs par Étienne Charavay. C'était le récit quotidien que l'acteur Joanny écrivait régulièrement, après chaque représentation, pour garder le souvenir des impressions de la soirée.

Joanny étant peu connu de la génération actuelle, il est peut-être utile d'en dire quelques mots tout d'abord.

Il s'appelait, de son vrai nom, J.-B. Brisebarre, et il était né le 2 janvier 1775. Il s'était engagé dans un régiment de hussards, en 1793. Après avoir reçu une blessure et subi quelques péripéties trop longues à raconter, il entra au théâtre. D'abord il accompagna Talma dans ses pérégrinations en qualité de *confident*, puis il débuta, le 10 juillet 1807, à la Comédie-Française, mais on trouva qu'il forçait trop ses effets et que sa diction était entachée d'un léger vice de prononciation : aussi il n'y resta pas. Il quitta ce théâtre pour l'Odéon en 1819, et il se mit à faire des tournées artistiques. — Rouen, Bordeaux, Lyon et Marseille l'applaudirent successivement. Enfin il revint le 1er octobre 1825 à la Comédie-Française, où il créa le duc de Guise dans *Henri III*, Saint-Vallier dans *le Roi s'amuse*, Tyrrel dans les *Enfants d'Edouard.*

Avant d'aller plus loin, je tiens à adresser ici à MM. Monval et François Coppée, les aimables archivistes du Théâtre-Français, mes remerciements les plus sincères pour la bonne grâce charmante avec laquelle ils m'ont fourni les dates et les renseignements qui précèdent.

Le journal de Joanny, signé par lui, tracé d'une écriture ferme et lisible, forme tout d'abord trois cahiers de 285 pages in-folio de ce papier bleuté du temps. Il manque malheureusement le commencement à ses mémoires, qui vont seulement du 1er août 1809 jusqu'au lundi de Pâques 19 avril 1824, puis reprennent sur des feuilles détachées de 1824 à 1846, mais avec des lacunes assez fréquentes.

Ce fut lui qui créa le rôle du duc don Ruy Gomès de Silva à la première représentation d'*Hernani* qui souleva tant de passions.

> Cinquante ans sont passés ! Il n'en reste plus guère,
> Hélas ! des grands soldats de cette ancienne guerre.

comme le dit le poète charmant de la *Bataille d'Hernani*, Joanny avait une sorte de gaucherie hautaine et de noblesse familière qui allait à merveille au personnage. — Le soir de la grande tourmente littéraire, devant le tumulte de la salle, il s'approcha dans les coulisses de Victor Hugo et lui dit : « Comptez sur moi, soyez tranquille, je suis un vieux soldat. J'ai vu le feu. » (Il avait été, en effet, blessé dans un combat à la main droite.)

Joanny avait raison, car il dit ce soir-là son rôle avec une fierté mélancolique qui lui gagna toutes les sympathies féminines. Il aborda largement l'endroit redouté et redoutable de la file des portraits, et fut suivi en silence par les spectateurs jusqu'au sixième portrait;

mais, là, les murmures commencèrent. Deux de plus, et tout était perdu : on sifflait la splendide tirade des ancêtres ! Le vers :

J'en passe et des meilleurs !

sauva la situation. On applaudit. La cause était gagnée !

Le succès s'accrut encore quand, sur un geste de colère du roi don Carlos, qui réclame la vie d'Hernani, le duc de Silva refuse de livrer la tête de son hôte, qu'il sait son rival, et lui dit avec hauteur :

J'ai promis l'une ou l'autre.
(*Aux portraits.*)
N'est-il pas vrai, vous tous?
(*Montrant sa tête.*)
Je donne celle-ci.
(*Au roi.*)
Prenez-la.

Et Joanny avait un geste irrésistible dans ce mouvement scénique, l'un des plus beaux qui existent après le « *qu'il mourût* » du grand Corneille.

Voici maintenant comment dans ses mémoires il raconte, soir par soir, les incidents qui se produisirent, pendant plus d'un mois, à chacune des représentations de ce drame célèbre.

Je choisis dans cette partie très importante de son journal les principaux passages.

COMÉDIE FRANÇAISE. — *HERNANI*

Première représentation : jeudi 25 février 1830.

Cette pièce a complètement réussi, malgré une opposition bien organisée et malgré la manière originale dont cet ouvrage est traité. Les beautés qu'il renferme le rendront toujours supérieur aux lâches efforts de la malveillance. J'ai joué mon vieux duc de

Sylva tout aussi bien qu'il est possible de le faire à une première représentation. Peut-être par la suite ce rôle me fera-t-il honneur.

Le samedi 27 février 1830.

L'ouvrage est vigoureusement attaqué et vigoureusement défendu. Nous verrons.

Cette deuxième représentation fut celle où un essaim de petits papiers s'abattit des hauteurs des quatrièmes sur les premières loges et sur l'orchestre, celle où parut Théophile Gautier avec un gilet flamboyant qui éclatait sur un pantalon gris orné au côté d'une bande de velours noir (1), celle qu'a décrite ainsi l'auteur du *Passant :*

Mais dès le second jour, par saint Jean d'Avila,
La lutte fut terrible, et jamais le théâtre
N'en a vu soutenir de plus opiniâtre.
Et plus de trente fois de suite on se battit.

Reprenons le manuscrit de l'auteur Joanny. Voyons ses impressions devant les bravos des romantiques qui éclataient comme des mitrailleuses en réponse aux cris aigus comme le sifflement des balles des classiques en colère.

Lundi 1er mars.

La lutte continue. Ce qu'il y a de mieux, c'est que eela attire beaucoup de monde.

Mardi 3 mars.

Une cabale acharnée. Les dames de haut parage s'en mêlent. La mode pour elles est de pousser de grands éclats dans les moments les plus intéressants, et particulièrement pendant la dernière scène du Ve acte, mais ce sont des éclats de rire. Bravo, mesdames !

Vendredi 5 mars 1830.

La salle est remplie et les sifflets redoublent d'acharnement. Il y a dans ceci quelque chose qui implique contradiction. Si la pièce

(1) *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.*

est si mauvaise, pourquoi y vient-on? Si l'on y vient avec tant d'empressement, pourquoi la siffle-t-on?

Samedi 6 mars.

Toujours la même chose; c'est un parti pris. On vient voir *Hernani* pour s'y moquer de la pièce et des acteurs, mais on vient. — Ce qu'on ne ferait certainement pas pour un bon ouvrage. Tel est le public aujourd'hui.

8 mars 1830.

Ils viennent siffler *Hernani*, mais ils viennent! Si l'on jouait *Cinna*, il n'y aurait personne.

10 mars 1830.

Encore un peu plus fort... Coups de poing... Interruption... Police... Arrestation... Cris... Bravos... Sifflets... Tumulte. — Foule.

12 mars.

Grande foule et toujours le même bruit. Cela n'est amusant que — pour la caisse.

26 mars.

Toujours le même scandale. Jouez au milieu de tout cela, et jouez bien si vous pouvez.

22 avril.

Je suis arrivé à jouer avec facilité un rôle qui n'est pas facile.

1er juin.

Beaucoup moins de spectateurs, mais le plus graud calme. *J'ai bien joué.*

3 juin.

La baisse des recettes devient sensible. Tout finit.

5 juin.

Le public semble en avoir assez, et moi aussi.

Que les temps sont changés!

Hernani devait vaincre. A présent il n'a point
Un vers de ceux pour qui l'on se montrait le poing,
Que, ravi, le public tout entier n'applaudisse.

C'est ainsi que s'exprime avec raison François Coppée dans cette charmante pièce de vers, dont j'ai parlé déjà plus haut, où il retrace cette lutte homérique dans laquelle les efforts de réaction des *Ultras* échouèrent contre le libéralisme militant des *Jeunes*.

Voici la dernière mention contenue dans ce très curieux manuscrit de Joanny, qui avait été primitivement vendu, il y a vingt ans, 150 francs chez Laverdet.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *Le Vieil Horace.*

Le mercredi 15 avril 1846. Cette représentation de retraite, plus flatteuse que lucrative, a honorablement terminé ma carrière.

Joanny, retiré à la campagne, mourut presque subitement, le 5 janvier 1849, à l'âge de soixante-quatorze ans. Le temps est aux mémoires. — Les siens seront certainement publiés.

XLIV

Les sculpteurs italiens. — La statuaire réaliste. — Les baigneuses naturalistes. — Tassert. — Le fusain. — Feu Emmanuel Martin. — Le Rubens acheté par le roi des Belges. — Les catalogues de la vente Tencé. — La collection d'Eugène Sue. — Kalf et Songet. Le docteur Mandl. — Un cadeau de Victor Hugo. — J.-B. Nini au château de Chaumont. — La veuve du fermier de Monaco. — Faust et Marguerite. — Des diamants et pas de chemise ! — Le père Franc. — Le Tourangeau Viollet. — Honoré de Balzac, — Mort de l'expert Febvre. — Adieux aux lecteurs.

31 décembre.

Ne pouvant m'en tirer autrement, je vais, pour réparer mon arriéré, donner rapidement le relèvé des principales ventes du moins de décembre. C'est l'époque des Revues dans les théâtres. Je ferai la mienne dans la curiosité, mais pour le mois seulement qui vient de s'écouler.

Samedi 3 décembre. — Vente des œuvres de 47 sculpteurs italiens. La statuaire italienne a eu peu de succès. Aussi je m'abstiendrai de citer les noms et les prix : ce serait désagréable aux grands prix de l'Académie de Milan qui avaient envoyé leurs œuvres à Paris. Il faut bien, cependant, le dire, les descendants de Michel-Ange ne recherchent pas les traditions du grand art. Ils sont devenus des bourgeois naturalistes. Les femmes voilées, les fillettes qui rient, les pierrettes masquées, les caméristes folichonnes, les gamins qui

tirent la langue, les bébés qui pleurent lorsqu'on les débarbouille, les baigneuses en costume extracollant qui tendent les deux bras en avant et s'apprêtent à plonger, ont aujourd'hui toutes les faveurs de leurs ciseaux. Beaucoup de gens n'aiment pas ces scènes de la vie réelle qui manquent d'inspiration, et je suis du nombre. Le marbre, froid par nature, a besoin d'être idéalisé. Ces Italiens ont de la main, mais ce n'est pas dans les doigts qu'il faut avoir du talent, c'est dans le cerveau. Autrement, on n'est pas un artiste, mais un praticien.

Lundi 5 décembre. — Collection de tableaux modernes. Quarante-quatre toiles ; — 84,645 fr. de recette par MM. Paul Chevallier et Georges Petit. Quelques-unes à citer :

Firmin Girard. — Des *Baigneuses vraies*, c'est-à-dire en chemise, telles que les jeunes filles se baignent dans les petites rivières de la campagne. A ce naturalisme, je préfère le nu de la convention.

Huguet. — Des *Arabes se reposant auprès d'une fontaine*. — Ce peintre adore l'algérisme.

Philippe Rousseau. — *Une nichée de jeunes lapins*, groupés autour d'une écuelle et grignotant à qui mieux mieux des carottes et des choux. Scène bien composée et surtout spirituellement peinte : 720 francs.

Fortuny. — Une ébauche à peine visible de la rue de los Gomeles, à Tanger : 500 francs.

Corot. — *Le chevrier qui fait allaiter son chevreau* : 4,700 francs ; et *La cantatrice Nilsson*, représentée à ses débuts en gitana jouant de la mandoline dans les rues : 4,000 francs.

G. Courbet. — *Un paysage*, avec des rochers d'une touche vraie : 3,900 francs.

Duez. — *Une jeune femme au bord de la mer*, se préservant des rayons du soleil avec son ombrelle et

regardant la vague qui vient mourir à ses pieds : 1,000 francs.

DECAMPS (provenant de sa vente). — *Plage au Tréport :* 880 francs.

DAUBIGNY. — *Un Chemin à Anvers.* Tableau daté de 1872. Ciel superbe : 2,005 francs.

VEYRASSAT. — *La Rentrée de la moisson :* 1,250 francs.

OCTAVE TASSAERT. — De ce peintre sentimental, qui tenait de Chardin et de Fragonard, et qui s'est suicidé à soixante-quatorze ans, une scène de famille : *Un enfant jouant dans un intérieur*, de ce ton gris laiteux adorable : 2,255 francs. Un mot sur lui, en passant. Pauvre Tassaert ! il est mort de misère, après avoir fait des chefs-d'œuvre à raison de deux francs cinquante par jour. Il avait bien raison de dire, lorsqu'on venait lui raconter dans son grabat, où la misère l'étreignait, que de tous les côtés on se disputait ses toiles : — « Allons, il faut n'être plus là pour avoir du talent ! »

JULES DUPRÉ. — *Une Marine.* La mer est belle, mais le ciel nuageux ne présage rien de bon pour les marins qui sont dehors. Aussi une barque rentre au port à tire-d'aile : 2,620 francs.

INNOCENTI. — *Le Cabaret :* 1,510 francs.

GABRIEL FERRIER. — *La Source*, avec cette mention : « A mon ami Pasteur, mon premier tableau de la villa Medici, 1873. » Ce sujet ne rappelle nullement Ingres ; une naïade, ayant à côté d'elle l'Amour aux ailes de papillon, déroule sa chevelure dorée.

SCHREYER. — *L'attelage embourbé.* Le charriot est arrêté, les roues s'enfoncent dans le sol. Le roulier attend du renfort pour sortir de ce mauvais pas : 11,900 francs.

Et pour le bouquet :

MILLET. — *La Tentation de saint Antoine*, ébauche : 1,400 francs. — *Les Lavandières.* Un lavoir au bord de

l'eau, scène décrite avec cet accent vrai et simple qui donne un si grand charme à toutes les œuvres du maître : 20,000 francs.

Lundi 5 décembre.—Des fusains de Karl Robert, d'une facture vraie et saisissante. Le fusain, avec sa netteté, son charme et sa vigueur, exprime d'une façon plus juste les valeurs que la mine de plomb, abandonnée presque complètement. On peut obtenir, en effet, avec le fusain tour à tour des tons puissants ou des tons vaporeux. Rien de plus simple et de plus vrai pour rendre la nature, pour faire passer l'air et la lumière à travers les arbres, et pour rendre exactement le mirage des eaux et les effets de neige. Allongé, le maître du genre, a dit quelque part que le fusain était l'expression la plus complète du blanc et du noir. Il a eu raison d'écrire cette phrase. — Seulement trop de fusain à cette vente. Songez donc ! 65 numéros, tous du même acabit !

Du lundi 5 au samedi 10 décembre. — Vente de la succession Emmanuel Martin, après exposition privée dans son hôtel, boulevard Maillot, 100, et deux jours d'exposition publique à l'hôtel Drouot. Grand état-major officiel : deux commissaires priseurs et deux experts, et cependant bien peu de choses à sauver de l'oubli, au point de vue de l'art. M. Martin appartenait à cette catégorie d'amateurs qui achètent le long de leur route tout ce qui les séduit. Ils se confient à leur goût, ils y croient trop, sans se rendre compte que la collection est un art, qu'il faut lire beaucoup, voir énormément, écouter encore plus et faire de nombreuses écoles avant d'arriver à pouvoir entrer dans le rang des initiés.

Quelques tableaux assez bien vendus, surtout des de Marne : *L'Abreuvoir :* 3,000 francs ; *Un Intérieur de famille :* 2,050 francs ; *La Partie de tric-trac :* 2,925 francs.

Lundi 12 décembre. — Vente Tencé, de Lille. J'en ai déjà parlé ; mais j'y reviens pour en donner les résultats principaux. D'abord, montant total, un beau chiffre, 252,000 francs. Voici quelques-unes des plus importantes adjudications :

P.-P. Rubens. — *Les Miracles de saint Benoît*, adjugé au roi des Belges pour la somme de 170,000 francs. M. Antonin Proust n'a pu, pour le Louvre, soutenir la lutte aussi loin. Son fondé de pouvoirs s'est arrêté à 154,000 francs.

J. Jordaens. — *Piqueur et ses chiens* : 11,100 francs, au musée de Lille. Un bon point à la municipalité, qui n'inscrit à son budget qu'une somme de 6,000 francs, et qui avait dans la circonstance ouvert pour cet achat un crédit extraordinaire.

Dusart. — *Fête rustique* : 3,390 francs.

Mario di Fiori. — *Fleurs dans un vase*. Tableau adjugé à M. de Trévise : 1,420 francs.

Jean Van der Meer (le vieux). — Vue de la *Plaine de Harlem* au comte de L'Espine : 4,000 francs.

P. Wouwermann. — *Effet de neige* : 2,750 francs.

Paulus Potter. — *Entrée de forêt*, acheté 4,400 francs par M. Tencé père à la vente du comte Robiano, de Bruxelles. Quelques critiques affirment que ce tableau pourrait bien être celui décrit au nº 23, dans le supplément du catalogue raisonné de Smith, comme fait par Van der Hagen, mais achevé par Paul Potter. Adjugé 8,680 francs à M. Haro, expert.

David Teniers. — *Les Danseurs*, à M. Rutter : 7,000 francs, et un *Paysage* aux deux experts associés pour la circonstance : MM. Brame et Émile Barre.

Parmi les objets d'art, *Orphée charmant les animaux*, groupe en vermeil, orné de perles, de rubis et de diamants, adjugé à M. Émile Barre pour la somme de 2,200 francs, ainsi que pour celle de 1,080 francs un

sabre de damas à la poignée ciselée et incrustée d'or.

Puis toute une série de catalogues anciens, contenant des renseignements précieux sur les curieux du siècle dernier et sur le prix des objets vendus. — Vente Augran de Fonsperthuis, faite en 1747, par Gersaint : 89 francs. — Comte de Vence, 1760, par P. Remy : 68 francs. — De Julienne, 1767, par P. Remy : 75 francs. De la Live et de Jully, 1769 : 92 francs. — Duc de Choiseul, par Boileau, 1772 : 65 francs. — Lebrun, par P. Remy : 32 francs. — Blondel de Gaigny, par P. Remy, 1776 : 60 francs. — Le prince de Conti, par P. Remy, 1777 : 70 francs. — Poullain, par Lebrun, 1780 : 75 francs. — Marquis de Ménars, par Basan et Joullain, 1781, avec deux planches gravées par Mme de Pompadour : 185 francs. — Ventes faites par A. Paillet et H. Delaroche de 1785 à 1811 ; 18 volumes : 300 francs.

Jeudi 15 et vendredi 16 décembre. — Vente de X... Cette collection avait été formée, dit-on, par le célèbre auteur des *Mystères de Paris*, le romancier Eugène Sue. Elle contenait quelques beaux objets :

Une belle épée de la Renaissance à quillons droits, la poignée recouverte de fil de fer tressé en damier, le pommeau et la garde couverts de ciselure et d'incrustations d'argent, la lame à double tranchant offrant une cannelure sur chaque côté : 1,000 francs.

Deux vieilles potiches du Japon bleues, rouges et or, décorées de paysages animés par de nombreuses chutes d'eau : 1,310 francs.

Deux pyramides de 1 mètre de haut, divisées en compartiments superposés et servant dans les angles de porte-tulipes. Ces faïences de Delft étaient décorées de sujets chinois en camaïeu bleu d'une grande finesse d'exécution.

Dans un écrin, un curieux lustre en vieux saxe dé-



monté, à six branches, enrichies de pendeloques de porcelaine et décorées avec une grande finesse de scènes chinoises : 4,450 francs.

Deux grands vases de Saxe, montés comme des buires, avec des anses : 3,150 francs.

Deux pots-pourris en ancienne porcelaine de Dresde, charmants ornements d'imbrications bleues et de festons de fleurs : 3,920 francs.

Du temps de Louis XIII, un splendide cabinet en bois d'ébène à deux portes couvertes de bas-reliefs mythologiques : 3,000 francs.

Deux portraits de François de Troy : 2,700 francs. Une *Vénus* de Boucher : 2,300 francs. L'*Aurore et Apollon* attribués au même : 2,020 francs.

Un plat en vieux delft, ovale, à côtes, avec un décor très rare; *polychrome sur fond noir :* 3,500 francs.

Deux paires de bras de la Régence en bronze ciselé et doré, les uns formés par des cariatides d'enfants : 2,900 francs, et les autres par des bustes de femme : 1,800 francs.

Une pendule Louis XVI. Deux amours tenant un cadran : 7,700 francs.

Six tapisseries de Flandres :

Trois vendues ensemble d'abord : *Suzanne et les Deux Vieillards*, *Groupe de deux guerriers*, *Bethsabée à sa toilette :* 4,600 francs.

Ensuite *Énée et Anchise,* avec une fort belle bordure de fruits : 2,100 francs. Une autre de la même suite : 2,130 francs.

Et enfin une grande *Verdure* avec des groupes d'enfants, des drapeaux et des arabesques reproduits en grisaille, ce qui est un encadrement assez rare : 1,460 francs.

Total de la vente de X..., dite d'Eugène Sue : 104,469 francs.

19, 20 et 21 décembre. — Vente Kalf et Souget, d'Amsterdam. Encore des Hollandais ! Naturellement des tas de porcelaines de la Chine, du Japon, de la Saxe et des Flandres, avec ces grands lustres à grosse boule de cuivre absolument dépourvus de toute forme artistique. Passons vite.

Lundi 19. Vente après décès du docteur Mandl, ce médecin boulevardier qui soignait le larynx des artistes en détresse ; ce docteur aimable et charmant, qui donnait, rue Tronchet, dans son salon éclectique, des fêtes dont tous les chroniqueurs s'occupaient. Comme on est vite oublié dans cet oublieux Paris ! Le docteur Mandl était cependant une célébrité parisienne. Victor Hugo lui avait offert son portait en mettant au bas : *Offert à M. et Mme Mandl*, et ce vers :

On est charmé par elle ; on est guéri par lui !

Qui songe aujourd'hui à ce bossu rempli d'esprit, chez lequel on coudoyait les gens les plus illustres ? Personne, à part les collectionneurs qui, à trois reprises différentes, ont acheté à ses ventes, l'année dernière, quelques-uns de ces merveilleux delft dorés et de ces vieux rouen polychromes, tant admirés par les amateurs à l'Exposition du palais du Trocadéro en 1878 ! Ces charmantes choses, si fragiles qu'un rien peut anéantir à jamais, il faut bien en convenir, survivent à ceux qui les créent et à ceux qui les possèdent.

Ce qui restait en objets d'art à la succession Mandl était peu important. Il ne s'agissait guère que d'objets oubliés ou retirés lors des trois ventes précédentes. Je n'aurai pas à en parler longuement, et je me bornerai à citer : deux plaques rectangulaires en delft ; l'une à décor bleu, de style chinois, vendue 930 francs, et l'autre représentant le *Passage du gué*, d'après Berghem, et

attribuée par quelques artistes au grand Berghem lui-même, payée 600 francs par un céramiste très connu. Quand j'aurai parlé d'un plat à contours, en faïence d'Alcora, couvert de rosaces et de fleurs multicolores, d'un grand pot à couvercle et à deux anses, aux armoiries de Dowe, daté de 1750, avec un décor très curieux d'arabesques vert émeraude sur fond noir ; j'aurai à peu près énuméré tout ce qu'il y avait de plus curieux dans ces dernières épaves d'une collection que le bon docteur avait aimée comme Mazarin ses tableaux ; mais je désire profiter de l'occasion qui m'est offerte pour dire un mot sur les médaillons de J.-B. Nini, qui étaient représentés par quelques beaux spécimens dans le catalogue dressé par Ch. Mannheim.

Depuis une vingtaine d'années, on recueille avec le plus grand soin ces médaillons qui, à Chaumont, servaient à recouvrir le pot au feu ou à boucher le tuyau du poêle. Les collectionneurs ont reconnu que, dans cette série des personnages importants du siècle dernier, il y avait un art charmant qu'il fallait conserver de la destruction, et l'on ne sait vraiment de quoi il faut s'étonner le plus de l'admirable talent de l'artiste ou du silence profond qui, pendant cinquante ans, s'est fait autour de sa mémoire. Ce grand artiste était né en Italie, vers 1716. Mon ami, M. A. Villers, le conservateur du musée de Blois, qui a fait quelques recherches sur ses origines restées une énigme, n'a pu trouver trace certaine de lui que lorsqu'il était déjà attaché au château de Chaumont, aux appointements de douze cents livres, logé, chauffé et éclairé. Il s'est demandé même si ce nom de Nini était bien le sien; s'il ne s'agissait pas d'un pseudonyme ou d'une abréviation italienne.

Quoi qu'il en soit, de 1760 à 1786, pendant vingt-six ans, Nini n'a pas quitté la verrerie de Chaumont, où il

était arrivé à l'âge de quarante-quatre ans, avec la profession de graveur.

C'est sans doute en essayant avec la terre du pays les effets de ses creux qu'il aura pris l'idée de faire ces admirables terres cuites dont les procédés ont été perdus. Il a dû employer des terres triturées, mélangées, tamisées à travers des étoffes de soie, pour arriver à cette finesse de pâte et à cette dureté extraordinaire. Comment procédait-il ? Il est probable qu'il faisait des maquettes en cire, qu'il les sculptait avec des poinçons spéciaux, pour obtenir le modelé de ces méplats si naturels, qui font qu'à aucune époque on n'a pas dépassé dans l'exécution ce degré de perfection en toutes choses, cette largeur de faire extraordinaire. Quelle étude dans le grain des étoffes, le chatoiement du brocart, les palpitations de la chair, les caprices des dentelles, le soyeux des coiffures ! Quelle pureté de galbe dans ses portraits de femme ! quelle grâce ! quel charme ! Comme tout est bien arrangé : fleurs, dentelles, rubans, pierreries, lettres des légendes et même moulures de l'encadrement, et, chose bizarre, le précieux du fini ne détruit en rien l'effet général. Les figures ont grand air, les plis des étoffes se drapent avec ampleur, les yeux possèdent une animation extraordinaire. Tous ses portraits sont vivants.

Il y a des médaillons aussi beaux que des camées d'empereur romain, comme celui de Franklin, celui de la grande Catherine de Russie couronnée de lauriers et représentée à l'antique, magnifique de style et de caractère et celui de Voltaire, fait en 1781, avec intention dans la manière des médailles romaines, le front ceint d'une triple couronne de lauriers, la figure animée du rictus traditionnel. D'autres médaillons pourraient, par leur élégance, rivaliser avec les plus beaux portraits de Latour, de Largillière et d'Hippolyte Rigaud, comme

ceux du seigneur de Mosnac et de Guy le Gentil, marquis de Paroy.

Et ces chefs-d'œuvre se vendaient 20 sols pièce à l'époque où Nini les faisait, et plus tard, en 1820, dans une tourelle du château de Chaumont, on trouva une quantité considérable de ces médaillons éparpillés et brisés par suite de l'indifférence de l'époque. Ils furent achetés pour rien par un marchand de poteries de Blois, qui les revendit en détail pour peu de chose. Nous sommes loin de ce temp-là! A la vente du docteur Mandl, les amateurs se sont disputé ces terres cuites roses, rouges, grises et jaunâtres. On les a vendues de 100 fr. à 300 francs, suivant l'état de leur conservation.

Avec la veuve du fermier de Monaco, nous entrons dans la féerie au tableau étincelant du *Royaume des pierres précieuses*. Les bénéfices des tapis verts de Monte-Carlo, qui tombaient dans la cassette de Mme Blanc, étaient repris par elle à pleines mains et jetés par les fenêtres aux principaux joailliers du monde entier. Jamais tête couronnée n'a possédé pareille quantité de bijoux ; mais aussi jamais bijoux n'ont été, à coup sûr, aussi rarement exhibés.

Les deux premières ventes ont duré trois jours chacune. La première du 14 au 16 décembre, la seconde du 22 au 25. En janvier, on reprendra la série par les objets d'art, les dentelles, les pierres sur papier et les porcelaines de la Chine et du Japon. Il y en aura jusqu'en mai — Belle affaire pour les commissaires-priseurs, Me Escribe et Me Paul Couturier, et pour les deux experts MM. Bloche et Ch. George.

Il fallait voir aux expositions toutes ces splendeurs. Faust et Méphisto se tenaient dans un coin, tandis que Marguerite, séduite par les chatoiements des solitaires, des bracelets, des broches et des colliers, tournait len-

tement, émue, fascinée, autour des étincelantes vitrines.

Que de convoitises dans les yeux émerveillés des belles petites regardant ces flots d'émeraudes, ces cascades de rubis, ces opales irisées, ces perles fines à la blancheur nacrée, ces diamants gros comme ces morceaux de cristal de roche qui tombent en stalactites des lustres du XVIIIe siècle, ces bouquets de narcisses et de fruits où les brillants scintillaient sur les fleurs comme les gouttes de rosée, après la pluie, tremblent à l'extrémité des feuilles.

Les filles d'Ève ont toujours aimé les joyaux qui doivent, par leur rayonnement, relever l'éclat de leur beauté. *Des diamants et pas de chemise!* disait Mme de Sévigné, parlant des grandes coquettes de son temps, qui se privaient de tout pour avoir des bijoux. Aujourd'hui, la passion ne va pas jusque-là peut-être, mais peu s'en faut.

Quelques belles enchères, comme on va le voir par un relevé rapide des pièces principales.

Un collier à deux magnifiques rangs de perles, vendu 180,000 francs.

Une rivière de trente-quatre diamants, pesant cent deux carats : 66,000 francs.

Un éventail de princesse de contes de fées, aux tiges garnies d'œillets, entrelacées de brillants et de médaillons ajourés : 24,100 francs.

Deux rubis d'une prodigieuse grosseur pour servir de boutons d'oreilles : 27,000 francs.

Un bracelet, avec quatre perles introuvables, variées de nuance et entourées de brillants : 20,000 francs.

Deux bracelets et deux pendants d'oreilles produits par un merveilleux assemblage de topazes, de roses et de brillants : 33,200 francs.

Un collier formé par deux rangs de grosses perles d'Ecosse avec fermoir de saphir : 30,950 francs.

Une grecque composée de quatre-vingt-seize mor-ceaux de seize brillants : 33,900 francs.

Une rivière de vingt-quatre diamants fantastiques de grosseur : 285,000 francs.

Un bracelet avec un gros œil-de-chat, jetant des flammes changeantes : 30,100 francs.

Quelques irrégulières prétendaient à la vente que l'on devrait s'en servir pour faire un œil de gala à messire Gambetta.

La princesse Radziwill a acheté la délicieuse bague en diamant rose ; mais nous ne savons quel est l'heureux acquéreur qui a pu se payer le collier à cinq rangs de trois cents perles blanches pour la somme modique de 361,050 francs — peut-être un syndicat d'orfèvres ou l'un des hauts barons de la finance.

La première vente a produit 1,402,550 francs. La seconde, 671,460 francs.

MORALITÉ :

Il est décidément préférable de faire jouer que de jouer soi-même.

Mardi 22 décembre. — Tous les ans, le père Franc fait une petite liquidation de ce qu'il a pu récolter pendant l'année dans ses courses à travers Paris. Cela l'amuse, ce doyen de la curiosité, qui porte gaillardement ses quatre-vingt-six ans. C'est un type bien connu de tous les habitués des couloirs de l'Hôtel. Sa grande redingote marron est historique, ses poches gigantesques proverbiales, son chapeau aux larges ailes légendaire. Il va toujours cahin-caha, traînant un peu la jambe, de magasin en magasin, cherchant sans cesse quelques objets intéressants. Personne n'a eu, à Paris, les merveilles du bonhomme Franc en miniatures et en ta-

batières; mais il y a longtemps que les oiseaux rares qu'il possédait ont été dénichés. Il ne lui reste plus que son butin quotidien qui a baissé considérablement de qualité par suite de la faiblesse de sa vue. L'âge est depuis longtemps arrivé, mais il ne se reposera que dans la tombe, et, s'il vit l'année prochaine, comme nous le désirons sincèrement, nous verrons encore une nouvelle vente à son nom. Celle qui vient d'avoir lieu ne renfermait que des tableaux peu intéressants, des boîtes en or émaillé ordinaires, des étuis en or guilloché que l'on voit souvent, un peu de vaisselle d'argent, une quarantaine de miniatures, la plupart de noms inconnus, des dessins de Bertin, une étude académique de Prud'hon, une gouache de Van Orley, un pastel de Mme Vigée Lebrun, un autre de Rosalba Carriera. Il n'y a pas de prix intéressants à relever pour tout cela.

Le doyen Franc, depuis plus d'un demi-siècle, demeure dans un quartier perdu du Marais. Il habite au quatrième d'un vieil hôtel, au numéro 6 de la rue Portefoin; on se croirait là dans le Paris du siècle dernier Par curiosité, j'y suis allé un jour sous le prétexte de voir des bonbonnières, mais au fond pour étudier de près ce *cousin Pons* qui aurait pu servir de type à Balzac et qui est certainement l'une des figures parisiennes les plus rares parmi les anciens marchands d'objets d'art. Le père Franc, après m'avoir longuement examiné derrière le judas de la porte, la fit grincer sur ses gonds, m'ouvrit et me reçut à merveille lorsque j'eus décliné mes noms et qualités. Il était vraiment curieux à voir dans son intérieur, avec sa grande houppelande comme en portent les juifs de Francfort. Prenant dans un vieux coffre-fort, dans les tiroirs de tous ses meubles, ses miniatures, il me les présentait une à une, les faisant sortir de leur écrin ou de leur fourreau de velours, les tournant, les retournant, les

prônant avec art, en vieil amateur qui savoure une véritable jouissance. Au bout de quelques instants, nous étions littéralement envahis. Il y avait des objets étalés de tous côtés sur les chaises, sur les commodes, sur la table couverte d'un tapis rapiécé. Je regardais tous ces trésors qui étincelaient autour de moi et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— « Vous habitez seul? Ne craignez-vous rien? On assassine tous les jours, pour les voler, des gens moins riches que vous.

— Ma foi, me répondit-il, je n'y ai jamais songé. »

Du 22 au 26 décembre. — Vente du Tourangeau Viollet, formée de richesses artistiques recueillies dans les châteaux de la Touraine. Le catalogue annonçait un *Saint Martin* de Rubens, un Ribeyra, un Ruysdaël, un Van Goyen, un Chardin d'une rare finesse, une scène champêtre de Lancret, un superbe écran en tapisserie au petit point: le *Sacrifice d'Abraham*, provenant de l'ancienne abbaye de Marmoutiers. Je n'étais pas à la vente et je ne puis en dire plus. Je sais seulement qu'on s'est disputé les faïences de Nevers, de Delft et de Sinceny, et que la lutte a été chaude pour quatre belles assiettes de Milan.

Vendredi 23 décembre. — Finissons l'inventaire du mois par la vente Honoré de Balzac, faite par sa veuve au château de Beauregard, à Villeneuve-Saint-Georges. De curieux ouvrages, annotés par le grand romancier, ont été acquis par la Bibliothèque nationale; des toiles de nos meilleurs maîtres, par l'élite des connaisseurs. On me dit — détail piquant — que « la brocante de l'hôtel Drouot » avait été sévèrement consignée à la porte. Seuls les amateurs étaient admis. Je veux bien

le croire, mais j'en doute. Le classement aurait été trop difficile à faire.

Samedi 31 décembre. — Alexis Febvre vient de mourir à l'âge de 71 ans. Avant d'être expert et marchand, il avait été doreur sur bois à ses débuts. C'était une nature artiste doublée d'un entrain extraordinaire et d'une activité prodigieuse, d'un caractère brusque mais bienveillant.

Vers 1850, il avait fait les ventes Mecklembourg, Roqueplan, Mombro, Fleu et Salamanca. Il était très curieux à voir dans les ventes : inquiet, remuant, agité, rapide dans ses décisions, il se passionnait pour les belles choses. D'un tempérament sanguin, il ne pouvait supporter les hésitations de certains amateurs. Il était toujours prêt à soutenir par de fortes mises à prix son opinion lorsque l'authenticité d'une toile lui etait contestée. Je l'ai vu mettre brusquement sur un tableau une enchère de cinq mille francs ! C'était aussi son moyen de désarçonner ses concurrents et de rester seul adjudicataire des œuvres sur lesquelles il avait jeté son dévolu. A la vente de San-Donato, en 1880, il avait tenu aussi, haut et ferme contre les Américains, par de nombreux achats, le pavillon de la France.

Il laisse une belle collection de tableaux anciens des écoles française et hollandaise et de fort beaux émaux du XVe et du XVIe siècle. Son exécuteur testamentaire, M. Bescherelle, le fils de l'auteur du *Dictionnaire*, a décidé qu'ils seraient présentés aux enchères vers le mois d'avril.

Me voici au bout de ma tâche. L'année 1881 est terminée : c'est, comme mon livre, un volume de trois

cent soixante-cinq pages, qui n'a plus rien à raconter.

J'ai rempli de mon mieux la mission que je m'étais imposée dès le début. Je tenais à ne rien oublier et à bien marquer chaque étape de cette année féconde en adjudications importantes et certainement l'une des plus célèbres dans les annales de la curiosité !

Je présume que ce livre, issu des catalogues qui m'ont souvent fourni des matériaux précieux, pourra dans l'avenir être consulté comme un recueil de renseignements et une sorte de répertoire de tous les objets remarquables qui ont paru en 1881 dans les ventes publiques.

C'est dans cette intention que je l'ai fait imprimer avec l'espoir qu'il sera favorablement accueilli.

Il ne me reste plus qu'à prendre congé de mes lecteurs, et à leur dire au revoir; car si cet essai réussit, comme je l'espère, il y aura l'année prochaine une suite à l'*Hôtel Drouot en 1881*.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES



Paris. — Imp. Vve P. Larousse et Cie, rue Montparnasse, 19.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.



